

La Revue Populaire

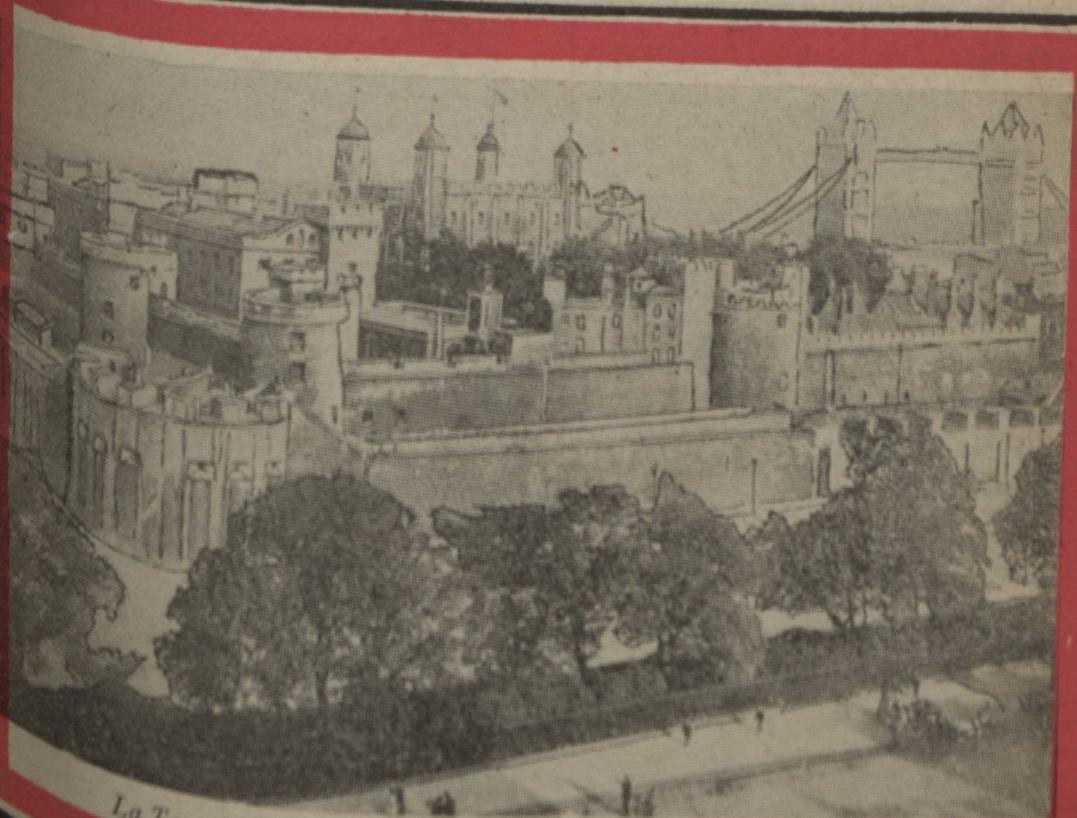
Magazine Littéraire

Illustré Mensuel

12e Année, No 11

NOVEMBRE 1919

PRIX: 15 CENTS



La Tour de Londres, ses donjons et ses richesses. (Voir intérieur.)



VENEZ VOIR NOS JOLIES BLOUSES POUR
L'AUTOMNE.

MODÈLES EXCLUSIFS

GANTS PERRIN

NOTRE SPÉCIALITÉ

LA GANTERIE ROYALE

483 STE-CATHERINE EST

TEL. EST 3341

MONTREAL.

Un Buste Bien Dessine

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE

Les PILULES PERSANES

de Tawfik Pacha de
Téhéran, Perse.



ont pour effet de dé-
velopper le buste, de
corriger la maigreur
excessive, de suppri-
mer les creux des
épaules et d'effacer
les angles disgracieux

qui déparent une jeune fille ou une jeune
femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Agents, Pharmacie Modèle de Goyer,
180, Ste-Catherine Est, Montréal.

N. B.—Quand vous envoyez de l'argent fai-
tes remise par mandat-poste et faites re-
commander (enregistrer) votre lettre.

VOULEZ-VOUS RIRE? Demandez l'Oracle
du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe
catalogue en français de Farces, Attrapes, Mo-
nologues, Chansons, Librairie. Adresses: E.
Hartman, dépt. R., 1302b Saint-Denis, Montréal.

Toute imperfection du teint enlevée en dix jours

Je dirai comment—**GRATIS**—à
tout lecteur de ce journal

**VOTRE TEINT REHAUSSE VOTRE
APPARENCE OU LUI NUIT**



Pearl La Sage, ex-actrice, qui offre aux
femmes son remarquable traitement
pour le teint.

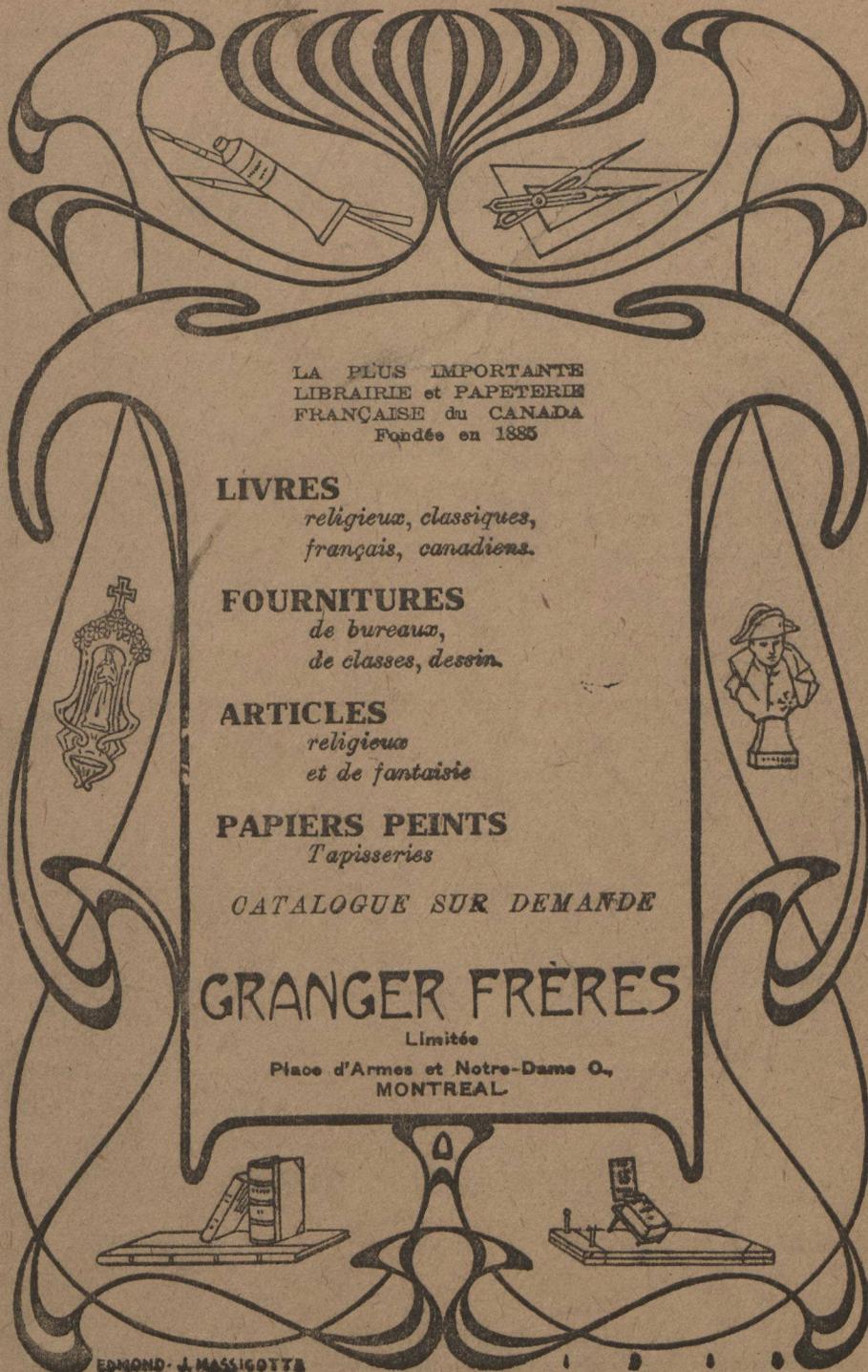
Ce merveilleux traitement pour la beauté a
fait sensation. Des cas obstinés, embarrassants,
les médecins depuis des années, ont été guéris.
Vous n'avez jamais de votre vie rien employé
de pareil. Fait disparaître teint brouillé, rou-
geur, boutons, points noirs, éruptions comme
par magie. Nulle crème, lotion, émail, pom-
made, emplâtre, bandage, masque, massage,
diète ou appareil; rien à avaler. Cela ne fait
rien que votre teint soit "affreux", que votre
figure soit couverte de taches terreuses, de
points noirs, de boutons ou d'éruptions; que
votre peau soit rude et poreuse; et que vous ayez
essayé presque tout au monde pour vous défaire
de ces maux: Ce merveilleux traitement, en
10 jours seulement, embellit positivement la
peau d'étonnante façon. Vous paraîsez des
années plus jeune. Il donne à la peau la frai-
cheur et la pureté d'une rose épanouie. En
dix jours vous pouvez devenir l'objet d'une
folle admiration de vos amis, quels que soient
votre âge et votre santé. **Toutes les méthodes
des connues sont abandonnées.** Le visage,
les bras, les mains, les épaules sont embellis
au delà du rêve. Et je prouverai tout cela à
vos propres yeux, par votre miroir, dans 10
jours. L'emploi du traitement est agréable.
Qu'il n'y ait plus de renseignements.

Laissez-moi vos renseignements par ce traitement
étonnant. Vous ne risquez rien—n'envoyez
pas d'argent—rien que vos nom et adresse sur
le coupon ci-dessous, et vous recevrez tous les
détails—**Gratits.**

COUPON GRATUIT
132

PEARL LA SAGE, Inc., Dept.
59 rue St-Pierre, Montréal
Veuillez me dire comment embellir mon
teint en dix jours, et m'envoyer le "Livres
de la Beauté de Pearl La Sage"; le tout
gratuit.

Nom.....
Rue.....
Ville..... Province.....



LA PLUS IMPORTANTE
LIBRAIRIE et PAPETERIE
FRANÇAISE du CANADA
Fondée en 1885

LIVRES

*religieux, classiques,
français, canadiens.*

FOURNITURES

*de bureaux,
de classes, dessin.*

ARTICLES

*religieux
et de fantaisie*

PAPIERS PEINTS

Tapisseries

CATALOGUE SUR DEMANDE

GRANGER FRÈRES

Limitée

Place d'Armes et Notre-Dame O.,
MONTREAL.

EDMOND J. MASSIGOTTE

Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne Adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

=

Montréal

La Revue Populaire

Vol. 12, No 11

Montréal, Novembre 1919

ABONNEMENT		Paraît tous les mois	POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires, 131 rue Cadieux, MONTREAL.
Canada et Etats-Unis:			
Un An: \$1.75 — Six Mois: - - - 96 cts			
Montréal et Etranger:			
Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.26			
Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.			

UNE PROPHETIE

Il y aura bientôt un an que les anglais du général Allenby et les français des généraux de Piénape et Baïlloud ont fait leur entrée officielle dans Jérusalem, la Ville Sainte.

Cette magnifique conquête avait été prévue et prédite il y a presque cinq siècles par Jeanne d'Arc dont l'esprit prophétique a prouvé en maintes occasions la mission divine.

Le 26 avril 1429, dans sa lettre au roi d'Angleterre, au duc de Bedford, à Suffolk, à Talbot et à Scales, Jeanne les suppliait "de ne pas se faire détruire" — ce qui leur arriva à tous — et de conclure la paix entre anglais et français pour aller "de compagnie où ils feront le plus beau fait d'armes qui oncques fut accompli pour la chrétienteté".

D'autres paroles de Jeanne d'Arc ont précisé la nature de ce fait d'armes. Christine de Pisan les a consignées dans ses vers et elle nous apprend qu'il s'agissait d'une croisade menée par la France et l'Angleterre contre les "méchants et les hérétiques d'Allemagne" et contre les Sarrasins sur lesquels on fera la conquête de la Terre Sainte.

On a compté environ une soixantaine de prédictions de Jeanne qui se sont réalisées

de son vivant ou peu de temps après sa mort à la date précise annoncée. Berruyer, évêque de Mans affirma, au quinzième siècle, que la conquête de la Terre Sainte se réaliserait infailliblement comme tout le reste et les événements viennent de lui donner raison.

Sans avoir été une guerre religieuse, la tourmente qui a bouleversé le monde pendant plus de quatre ans a été faite en réalité contre la Prusse hérétique et contre les Turcs musulmans dont la Kaiser, en 1898, se proclamait le protecteur et auxquels il prêtait ses troupes après leur avoir fait déclarer la "guerre sainte" contre les chrétiens.

Les grands croisés de jadis ont dû tressaillir dans leurs tombeaux et saluer avec enthousiasme cette date, la plus grande peut-être de l'histoire chrétienne.

La prophétie de Jeanne est un fait accompli aujourd'hui; la mission de la Pucelle, toutefois, n'est pas encore terminée. Il lui reste à inspirer au coeur de ceux qui ont mené le bon combat, la volonté sincère de rester unis dans la paix comme ils l'ont été dans la guerre.

Peut-être sera-ce plus difficile...

• ROGER FRANCOEUR.



Votre destin d'après les influences astrales. (Voir ci-contre l'Horoscope de la Revue Populaire, pour



JUPITER OLYMPIEN

VOTRE HOROSCOPE POUR TOUS LES JOURS DU MOIS

par PYTHON LE CHALDEEN
Basé sur les influences astrales conformes
aux données des astrologues.

(Compilation spéciale pour la "Revue Populaire")

CLEF EXPLICATIVE—(a) Influences astrales combinées.—(b) Ce que sont les personnes nées aux dates ci-dessous.—(c) Ce qu'elles doivent faire.—(d) Ce qu'elles ne sont pas.—(e) Ce qu'elles doivent éviter de faire.



LE TEMPLE de JUPITER

NOVEMBRE

1. — (a) Saturne, Vénus et Mars. (b) Personnes souvent tourmentées par les problèmes d'ordre psychologique; attendent souvent le dernier jour de l'échéance avant de solder; se défient de tout le monde et encore plus d'elles-mêmes. (c) Doivent dominer leurs superstitions et s'entraîner aux mortifications; doivent s'efforcer d'avoir un visage souriant en société; doivent étudier les arts; un grand nombre d'artistes sont nés ce jour; doivent porter des toilettes de couleur claires. (d) Ne sont pas souvent d'une gaieté communicative et bruyante, mais ne se mêlent pas plus qu'il ne faut des affaires des autres; ne sont pas toujours heureuses en ménage, mais devraient essayer de dompter leur tempérament; (e) Doivent éviter le jeu et les opérations de bourse, car les Saturniens sont rarement heureux au jeu; doivent éviter la rigidité dans leurs opinions et se montrer plus accueillants pour autrui.
2. — (a) Apollon, Saturne et Mars. (b) Personnes d'esprit inventif et aptes à perfectionner bien des choses; sont appelées à être honorées par des étrangers; subissent des pertes en affaires; ont souvent des ennemis mais en triomphent; (c) Doivent se tracer une ligne de conduite bien définie et la suivre sans dévier; doivent suivre leurs penchants pour la poésie, les beaux arts, la littérature, les voyages à pied, et commencer leurs entreprises principalement en juin et juillet; (d) Ne sont pas ennemies des belles choses; ne sont pas humbles et les femmes ne pleurent pas pour des riens; cependant n'ont pas toujours une vue excellente; (e) Doivent éviter de vivre dans les nuages; chercher midi à quatorze heures; de s'attacher trop facilement à des personnes indignes de leur confiance; on ne doit pas trop brusquer les enfants nés sous cette influence.
3. — (a) Lune, Mars et Saturne. (b) Personnes parfois changeantes et capricieuses; mais les influences voisines de Mars et Saturne modifient souvent du tout au tout ces tempéraments lymphatiques provenant de l'influence lunaire; ces personnes épousent généralement des individus plus âgés qu'elles; sont dévouées et sympathiques; (c) Doivent se surveiller plus que les personnes nées à une autre date, à cause de leur paresse de volonté; doivent porter principalement des vêtements clairs, et s'entraîner afin de rendre les autres heureux. (d) Ne parviennent pas au succès sans efforts; ne sont pas insensibles aux arts et aiment surtout la poésie romantique; n'aiment pas à se donner trop de mal pour plaire. (e) Eviter de laisser leur imagination trop active se nourrir d'il-

- lusions; éviter de manger beaucoup et avec glotonnerie.
4. — (a) Mars et Saturne. (b) L'influence de Mars donne une nature belliqueuse aux personnes nées ce jour; Saturne les rend parfois révoltées mais surtout très indépendantes; elles ont la franchise que Mars rend parfois trop brutale; (c) Les femmes doivent cultiver la société des hommes, et bien que peu portées vers le mariage, elles font d'excellentes épouses; elles doivent épouser des littérateurs ou des savants, nés surtout en Mars; les hommes épousant des femmes nées ce jour doivent avoir un caractère soumis et conciliant; (d) Ne sont pas toujours prudentes dans leurs amitiés; ne sont pas toujours simples dans leur manière de vivre; ne sont pas dépourvues de talents artistiques; (e) Ces personnes doivent éviter les mouvements d'orgueil et de promptitude et surtout éviter de se fier à leur propre initiative; se surveiller car les influences de Mars les prédisposent aux excès.
5. — (a) Mercure, Mars et Saturne. (b) Personnes aptes au gain mais souvent troublées par une minutie excessive; par une crainte de ne pas réussir en affaires; ont cependant un grand empire sur autrui; parfois moqueuses mais toujours avec assez de tact pour ne pas blesser les sentiments des autres; ont souvent des troubles d'estomac et d'intestin et sont parfois trop pessimistes; (c) Doivent diriger leurs aptitudes vers le commerce, la haute finance où les succès les attendent; les femmes doivent se montrer simples dans leur mise et leur maintien; elles doivent porter des pierres rouges ou bleues indifféremment. (d) Ne sont pas toujours sincères et quelques types de Mercure sont parfois dangereux; mais une fois dirigés dans la bonne voie ces types sont recommandables par leur sagacité et leur prudence; (e) On doit éviter de permettre aux enfants de s'arrêter lorsqu'ils ont commencé une entreprise; doivent éviter de commencer des entreprises en avril et en août; mais le vendredi est souvent leur jour de chance; les Juifs sont mercantiles avant tout et le samedi est le jour où ils se reposent, après avoir pu terminer leurs entreprises le vendredi.
6. — (a) Jupiter, Mars et Saturne. (b) Personnes aimant à briller et sensibles aux compliments et à l'encens; d'un caractère généreux et charitable, habiles aux travaux manuels; aimant les fleurs, les riches couleurs et la beauté dans la nature et les arts; souvent appelées à diriger les autres; personnes affectueuses, dévouées, souvent prêtes à se sacrifier pour rendre service. (c) Doivent chercher surtout à respecter l'opinion des autres; doivent s'entraîner à terminer une entreprise avant d'en entreprendre une nouvelle; ne pas oublier qu'elles habitent une maison de verre et ne pas chercher chez les autres les défauts qu'elles ont; les femmes doivent surtout chercher à se rendre agréables et ne pas se montrer trop hautaines; (d) Ne sont pas souvent assez humbles et modestes, et ne savent pas s'affranchir au point de faire leur propre destinée; ne sont pas assez discrètes et ne peuvent contenir avec prudence leur excès d'enthousiasme; n'apprécient pas toujours à leur valeur, ce qu'on fait pour elles; (e) Doivent éviter de rechercher exclusivement les mariages d'argent par amour excessif de la grande vie; doivent également éviter de s'attarder en regrets inutiles à la suite d'une bévue, mais chercher à la réparer en mettant leur expérience à profit.
7. — (a) Vénus, Mars et Saturne. (b) Personnes excessivement sentimentales et recherchant les aventureuses amoureuses sans même se demander comment une entreprise de ce genre peut finir;

souvent inconstantes bien que le temps qu'elles aiment, elles croient sincèrement aimer pour toute leur vie; ne se marient pas de bonne heure, à cause d'une indécision native; sont amies des bêtes et des oiseaux à cause de leur charme naturel; (c) Doivent faire leur possible pour ne pas provoquer d'intrigue ni de jalousie autour d'elles, et s'efforcer de se convaincre que la vie est une chose sérieuse; elles ne doivent pas tromper les autres sous des dehors factices; (d) Ne doivent pas se persuader qu'elles sont incapables d'accomplir une chose; mener à bonne fin une entreprise amoureuse ou autre; ne sont pas assez consciente de leur magnétisme personnel; (e) Doivent éviter de se laisser gagner par les belles paroles, et amollir par les parfums des fleurs.

8. — (a) Saturne et Mars. (b) Personnes ayant souvent une organisation triste et mécontente, se méfiant de tout le monde; rigide et même fanatique dans leurs idées et leurs opinions; sobres quoique légèrement enclines à l'avarice; souvent superstitieuses et peu sensibles à l'amour; ne rient pas fréquemment. (c) Doivent chercher les difficultés et s'appliquer à les vaincre; doivent s'abstenir de murmurer et chercher à se montrer plus gaies et plus affables en société. (d) Ne sont pas toujours douces et indulgentes pour les fautes d'autrui; n'aiment pas toujours la société; les enfants ne sont pas souvent en santé avant d'avoir atteint leur complet développement. (e) Ces personnes doivent éviter la contradiction ainsi que toutes les causes pouvant les prédisposer aux maux de tête et au spleen; doivent éviter de manquer d'indépendance et de ne pas exagérer dans le sens contraire; doivent éviter les apparences de froideur en amour si elles veulent faire de beaux et bons mariages.

9. — (a) Apollon, Saturne et Mars. (b)

Personnes très aimables et sympathiques, mais n'ayant pas toujours le don d'attirer les amis sincères et fidèles; éloquentes et fières mais se laissant souvent séduire par la beauté des formes; voient souvent juste et sont pénétrantes; aiment la contemplation, la poésie, la lecture et le beau. (c) Doivent se montrer bonnes, d'humeur égale, de gaieté douce; commencer leurs entreprises en avril et en août; diriger leurs aspirations vers la littérature, les beaux arts, l'éloquence; les femmes doivent surtout préférer la couleur bleue; (d) Elles ne sont pas étroites d'idées mais ne sont pas toujours capables de conquérir ou convertir autour d'elles; ne réussissent pas toujours à réfléchir suffisamment aux conséquences d'une entreprise avant de s'y engager; n'atteignent pas au succès sans une expérience parfois longue et pénible. (e) Doivent éviter de vivre dans les nuages de l'encens, construire trop de châteaux en Espagne; éviter les imprudences pouvant provoquer les maladies des yeux; éviter de s'attacher trop facilement sur la foi de quelques compliments.

10. — (a) Lune, Saturne et Mars. (b) Personnes d'un caractère incertain et inquiet, souvent plus généreuses en paroles qu'en actions; mais elles sont dévouées et ne trahissent qu'à leur propre insu; elles sont anxieuses de soulager les autres; plusieurs médecins et infirmières subissent l'influence combinée de la Lune et de Mars; (c) Doivent s'entraîner à aimer davantage la vie de famille; doivent s'occuper plus de leur véritable responsabilité; doivent s'occuper de connaissances intellectuelles, à cause de leurs aptitudes pour l'étude; elles doivent soigner leurs poumons plus délicats que chez d'autres, dans bien des cas; (d) Ne sont pas toujours assez tenaces dans ce qu'elles entreprennent, et abandonnent la partie, alors

que le succès les attendait; ne sont pas toujours consciencieuses et aiment à aller vite en besogne; ne sont pas portées à se marier jeunes, mais lorsque cela leur arrive elles parviennent à être heureuses en ménage, à cause de leur antipathie pour les scènes d'intérieur.

(e) Doivent éviter de croire outre mesure aux intuitions magnétiques, aux rêves prophétiques et aux pressentiments; éviter surtout d'épouser des personnes beaucoup plus âgées qu'elles; éviter de chercher à imiter les autres uniquement, mais s'efforcer de chercher à les diriger dans leur sphère d'action.

11. — (a) Mars et Saturne. (b) Personnes aimant le panache, les couleurs voyantes, le mouvement, le bruit; sont souvent violentes et remplies d'orgueil; souvent hardies auprès des personnes de l'autre sexe; mais en dépit de ce caractère extrémiste, leur générosité les porte souvent à la bienveillance ou à la compassion; sont souvent débordantes d'enthousiasme, mais cet enthousiasme n'est souvent qu'un feu de paille; (c) Doivent épouser des personnes principalement nées en février ou novembre; doivent chercher à modérer leur tempérament, souvent trop expansif; doivent compter le vendredi, même si c'est un treize, comme leur jour de chance; doivent chercher leur voie dans les situations où les porte une aptitude, telles que la chirurgie, la boucherie, le métier des armes, la chicane et le droit. (d) Ne sont pas assez discrètes ce qui retarde leur succès dans bien des choses; ne sont pas souvent sincères en amour, parce que trop promptes et trop enthousiastes; ne goûtent pas autant le plaisir de donner que celui de recevoir; (e) Doivent éviter tous les endroits de jeu, les clubs, les cafés, les banquets où il se consomme trop de victuailles; éviter de se vanter outre mesure ou de se confier au premier venu qui semble être

de leur opinion; les femmes doivent se montrer satisfaites, lorsque parvenues à un certain idéal de vie; elles doivent songer à conquérir par la douceur et les manières affectueuses.

12. — (a) Mercure, Saturne et Mars. (b) Personnes souvent petites de taille, mais lestes et gracieuses, habiles aux exercices du corps et dans les jeux comme le billard, le tennis, le golf; vivacité de caractère et amour des sciences occultes, la magie; douceur, amabilité et supériorité réelle dans le commerce et dans la finance; (c) Doivent se convaincre de bonne heure que l'esprit gouverne la matière et doivent diriger leurs aspirations vers le commerce, la haute finance, la construction et les entreprises pratiques; en amour doivent considérer le mariage comme un contrat dépourvu de clauses échappatoires. (d) Ne sont pas toujours trop scrupuleux en affaires et les femmes ne sont pas toujours fidèles, bien qu'elles fassent le plus souvent beaucoup de frais pour plaire; elles ont de l'ordre dans leur intérieur et savent recevoir avec affabilité. (e) Doivent éviter les personnes dont la jeunesse est passée; les femmes doivent éviter de se montrer trop comédiennes; ne doivent pas craindre d'afficher plus de sincérité; ne doivent pas rechercher uniquement l'argent dans le mariage.

13. — (a) Jupiter Mars et Saturne. (b) Personnes orgueilleuses ayant de belles manières, fort plaisantes en société; aiment leur famille et lui aident à parvenir; ont une excellente mémoire et ne manquent jamais l'arguments dans une discussion. (c) Doivent s'instruire en écoutant discuter les autres; les femmes nées ce jour qui ont épousé des hommes moins intelligentes qu'elles doivent s'efforcer de les élever à leur niveau intellectuel, c'est là qu'est pour elles le bonheur; (d) Ne sont pas attirées vers les plaisirs trop violents mais

préfèrent les affections calmes et durables; ne sont pas toujours fortes dans les temps d'épreuve, et pour cela ne doivent pas s'abandonner aux éternels regrets; (e) Ne doivent pas rester inactives quand les autres travaillent et doivent éviter le gaspillage de leurs biens ainsi que les excès de confiance envers des personnes qu'elles ne connaissent pas assez.

14. — (a) Vénus, Mars et Saturne. (b) Personnes possédant une rare intelligence et une grande bonté d'âme et de cœur; aimant à rendre service et capables de sacrifices considérables pour leur famille, au point de compromettre un état de santé déjà délicat et précaire; ont cependant trop d'imagination et ne sont pas assez exemptes de jalousie; agissent parfois avec trop de promptitude, mais assez franches et loyales pour reconnaître leurs torts; ont beaucoup d'originalité naturelle et sont artistes dans la décoration et les travaux d'aiguille; ont un soin outré de leur personne et de leur intérieur; (c) Doivent étudier les sciences précises et humanitaires comme la médecine et épouser des personnes nées principalement en mars; ne doivent aimer l'argent que pour son utilité et non pour thésauriser; doivent rechercher les soirées et les distractions gaies; (d) Ne vont pas chercher leurs voisins pour dire leur façon de voir, lorsqu'elles ont quelque chose sur le cœur; n'aiment pas à décrier les autres, mais n'acceptent pas facilement la critique; ne sont pas souvent chanceuses au jeu; (e) Doivent éviter les emportements à propos de peccadilles, éviter de se faire des montagnes avec des riens; éviter une croyance trop aveugle dans les sciences occultes et éviter de parler trop brièvement ou pas assez longuement.
15. — (a) Saturne et Mars. (b) Personnes au cœur large; minces de taille; vi-

ves de corps et d'esprit; d'une nervosité très prononcée et d'une incomparable capacité de production; capable de mener à bonne fin plusieurs entreprises de suite; ont le goût du commerce; savent réaliser des profits sur tout, sont mêmes et hâbleurs et brocanteurs; ont cependant du caractère, ont du plomb dans la tête, et comme dit l'Anglais: *They stick to the Rules*; très physionomistes et savent blaguer à froid; sont de l'essence des "pince-sans-rire"; (c) Doivent éviter les mouvements brusque: faire claquer les portes; ne doivent pas ennuyer les gens avec leur scie; en littérature, doivent se borner à l'étude approfondie d'Homère et de l'Iliade; peuvent s'entraîner avec succès au raccomodage des vieux meubles, chaises, etc., mais doivent prendre garde à une passion trop prononcée pour les Armoires; peuvent s'adonner à la culture, surtout celle des arbres fruitiers, pommiers, pruniers, poiriers. (d) Ne sont pas souvent des poètes, mais ne sont pas dépourvues de voix agréable et de talent pour la chanson; doivent prendre garde à leurs pieds lors de la fonte des neiges; ne sont pas sans se laisser influencer par les belles formes et doivent se surveiller parce que n'étant pas avares ils daignent aux moins pauvres mêmes accorder leur protection; (e) Ces types aux nerfs continuellement tendus doivent éviter de cumuler trop de fonctions; éviter toute presse en recherchant les impressions trop fortes; éviter les entreprises sérieuses le samedi qui est généralement un mauvais jour pour les saturniens.

16. — (a) Apollon, Mars et Saturne. (b) Personnes ayant souvent une double nature, l'une optimiste, influence d'Apollon, l'autre indécise et quelque peu pessimiste, influence combinée de Mars et Saturne; n'atteignent le succès que lorsqu'elles ont réussi à dompter leur indé-

cision; enclines à l'orgueil mais de bonne foi, aiment à rendre service; (c) Doivent s'exercer à la patience, à l'indépendance et à la dignité, sans excès; doivent soigner particulièrement leur gorge et leurs poumons; les femmes doivent porter des toilettes de teinte fraîche. (d) N'ont pas une grande maîtrise sur elles-mêmes; ne sont pas très religieuses et ne savent pas souvent discerner leurs véritables amis; ne sont pas toujours contentes de ce qu'on peut faire pour elles bien que personnellement elles aient en elles l'esprit de sacrifice. (e) Doivent fuir les flatteurs et éviter de perdre leur temps en regrets tardifs; doivent éviter de se contenter de l'à-peu-près et viser à de plus hautes destinées.

17. — (a) Lune, Mars et Saturne. (b) Personnes changeantes, capricieuses aimant les déplacements et les voyages, surtout sur mer; ont cependant une grande imagination et se nourrissent souvent d'illusions; peu belliqueuses et manquent parfois de confiance en elles-mêmes; sont charitables, aimantes et sympathiques; (c) Doivent s'efforcer de tenir à leur opinion; doivent surveiller leur mouvements nerveux; avoir plus de calme avec leurs mains et pieds trop en activité et dénotant l'indécision de leur caractère; (d) Ne sont pas toujours assez discrètes mais peuvent tout de même garder un secret, lorsqu'il y a de la tranquillité de la personne aimée; ne sont pas assez portées vers les exercices physiques; (e) Doivent éviter de manger beaucoup et avec glotonnerie; éviter les abus dans les liqueurs et les tabacs; ne doivent pas placer leur idéal trop bas; éviter surtout de trop parler.

18. — (a) Mars et Saturne. (b) Personnes aimant la vie champêtre et les promenades sentimentales sur l'eau; chaloupe, canot, yachting; s'adonnant aussi à la pêche à la ligne; ont une nature

artistique; aiment les jolies poses et pratiquent avec succès l'art de la photographie; font très souvent d'excellents chanteurs et pianistes, car ont le goût inné des arts; aiment aussi le théâtre et tous les spectacles; sont douées de beaucoup de caractère et ont l'esprit de famille; (c) Doivent cultiver les hautes cases de leur intelligence, doivent aider leur famille à parvenir; doivent préférer le nonpareil, c'est-à-dire s'exercer à l'originalité; dans les lettres doivent surtout rechercher le roman; (d) Ne sont pas paresseuses ni endormies; ont plutôt de la minutie dans le travail qu'on leur confie, et ne laissent pas passer d'erreurs involontaires; ne sont pas portées vers les excès et vers l'intempérance et ne détestent pas les mots d'esprit; ne sont pas jaloux des succès des autres et savent prendre leur plaisir où elles le trouvent; les femmes nées ce jour ne donnent pas leur pleine mesure avant d'avoir saisi le moment propice pour agir; (e) Doivent éviter l'abus des spectacles, théâtres et cinémas, mais ne pas cesser d'y aller complètement; éviter de croire trop facilement à toutes les histoires de pêche et de chasse; doivent éviter de s'imaginer que leur santé est trop délicate et plutôt chercher à la réparer en mettant leur expérience à profit.

19. — (a) Mercure, Mars et Saturne. (b) Grande vivacité d'intelligence; intuition, dispositions pour les sciences occultes, l'astrologie, la magie; aussi pour le commerce; personnes souvent mécontentes, regrettent de n'avoir pas fait ce qu'elles auraient du faire; (c) Doivent s'efforcer d'être moins indécises, surtout plus satisfaite de ce qui est fait; elles doivent être moins nerveuses dans leurs mouvements, éviter les querelles; les femmes doivent préférer les toilettes pâles; (d) Les hommes nés ce jour ne sont pas toujours scrupuleux en affai-

res, ni fort particuliers dans le choix de leurs amis; certains goûtent plus le plaisir de recevoir que celui de donner; (e) Doivent éviter l'envie et l'accaparement; éviter de parler moins pour agir davantage; éviter autant que possible d'épouser des personnes nées sous les mêmes influences qu'elles.

20. — (a) Jupiter, Mars et Saturne. (b) Personnes aimant le plaisir, le confort; ont beaucoup d'entrain et surtout de la confiance en elles-mêmes; aiment le pagnage, les grands spectacles, les grandes mises en scène, la vie luxueuse; recherchent les mariages d'argent; (c) Doivent montrer plus d'énergie et de discernement et ne pas oublier que les mois d'avril et août sont leur mois de chance; doivent se montrer agréables sans se pousser vers le kaiserisme; (d) Ces personnes ne sont pas assez maîtresses d'elles-mêmes; ne sont pas tant attirées par la religion elle-même, qu'elles le sont par les grands spectacles du culte; n'ont que peu de pouvoir de concentration et ne sont pas assez en garde contre les compliments; (e) Doivent éviter de croire que la perfection s'acquiert tout d'un coup et sans travail; éviter de se contenter de l'à-peu-près en toutes choses.
21. — (a) Vénus, Mars et Saturne. (b) Personnes ordinairement destinées à la malchance, à moins que l'influence voisine de Mars ne prédomine; ont du goût pour les arts, surtout pour le chant; mais aiment trop les applaudissements; sont bonnes, douces, affables, mais souvent naïves; font souvent des mariages d'inclination; (c) Doivent surveiller leur tempérament amoureux à cause de l'influence exagérée et trop enthousiaste de Mars; doivent se souvenir que Vénus ne donne pas l'énergie et s'efforcer de raisonner leurs actes avant de les commettre; (d) Personnes plus enthousiastes que sincères en

amour; n'aiment réellement qu'une seule personne à la fois, mais n'aiment pas les intrigues; sont incapables de faire pleurer mais sont susceptibles de faire rêver; (e) Doivent éviter de se dépen- ser en efforts stériles vers des buts irréalisables; ne pas chercher l'enivrement des parfums et des fleurs; doivent éviter de changer trop souvent leur idéal à atteindre.

22. — (a) Saturne et Mars. (b) Personnes au coeur large et aimant, plutôt brunes de teint, prêtes à obliger les autres; charitables, ayant de solides qualités d'esprit; aptes aux organisations considérables; obtiennent de réels succès dans les sciences et surtout les lettres; sont cependant portées à la jalousie et à l'amour de la solitude; trop taciturnes et manquant de gaieté; (c) Doivent manger peu et préparer les mets n'excitant pas à l'amour; doivent aussi ne pas trop parler et s'accorder quelques moments de recueillement chaque jour; cependant la pensée première est toujours bonne chez ces personnes; (d) Ne sont pas modestes, peu patientes et fort peu soucieuses de leur santé; ne sont pas attirées jeunes vers le mariage; les hommes manquent parfois de caractère et d'énergie; (e) Doivent éviter les festins et les lieux de plaisir, les parfums et les fleurs ainsi que l'abus des liqueurs alcooliques, mais doivent aussi éviter l'excès de solitude ainsi que les abus de coquetterie.
23. — (a) Apollon, Mars et Saturne. (b) Personnes généralement grandes, de taille mince et élégante; cachant une rare endurance sous des dehors plutôt frêles; appelées à faire de longs voyages; ont le concept de la beauté dans les arts et dans la vie courante; sont parfois exubérantes mais ne sont pas exemptes de jalousie; (c) Doivent voyager surtout avant la trentaine; se marier jeunes avec ceux qui peuvent les

diriger et les reconforter; doivent épouser principalement des personnes nées en février; doivent persévérer avec confiance dans toute tâche entreprise ou voie commencée, car leur persévérance doit infailliblement appeler la paix, la tranquillité et le bonheur; (d) Ne sont pas changeantes ni capricieuses et il est difficile de les faire modifier une opinion; ne sont pas destinées à se noyer dans la foule, mais plutôt à briller dans leur entourage; (e) Doivent éviter les excès de confiance et se méfier parfois de leur propre droiture d'esprit, éviter surtout les blessures aux pieds et aux jambes.

24. — (a) Lune, Saturne et Mars. (b) Personnes portées aux langueurs et à la rêverie; réfléchissent réellement plus qu'elles ne le croient; sont souvent inconstantes en amour et en affaires; cependant ont des succès rapides mais éphémères si elles ne se surveillent pas; pas très portées vers la vie de famille; (c) Doivent commencer leurs entreprises le lundi s'il s'agit de choses artistiques ou d'imagination, ou le mardi s'il s'agit de choses pratiques et de préférence en juin ou juillet; (d) Ne sont pas très amoureuses mais parfois nonchalantes et faciles à convaincre; ne sont pas toujours naturelles et simples dans le choix de leur littérature; se laissent souvent influencer par des lectures trop romanesques; (e) Doivent éviter d'être trop sédentaires; éviter de chercher le bonheur hors du foyer; aussi l'abus des liqueurs et des compagnies trop tapageuses; doivent éviter surtout le manque de confiance en elles-mêmes et le manque de persévérance.

25. — (a) Mars et Saturne. (b) Personnes souvent de taille au-dessus de la moyenne et fortement constituées, ayant du goût pour les beaux-arts, la peinture, l'architecture et un penchant pour la lutte, la vie militaire, les tournois; s'em-

portent facilement mais regrettent vite; (c) Doivent avoir confiance en elles-mêmes, pas au point de placer leurs capitaux dans des entreprises aléatoires; portées aux décisions hâtives, même en amour; sont souvent de robustes fourchettes, donc doivent surveiller spécialement ces penchants; (d) Ne sont pas toujours prudents dans leurs amitiés; ne sont pas souvent simples et naturels dans leurs récits et leurs manières de vivre; font leur possible pour oublier les leçons de la veille alors que ces personnes devraient plutôt s'y arrêter en vue de leur avenir; (e) Doivent éviter les excès d'activité et s'accorder quelques instants de sieste, surtout après les repas; doivent fuir le jeu et les endroits où il y a trop de tapage; doivent être modérés dans leurs entreprises purement spéculatives: l'amour et le bien-être.

26. — (a) Mercure, Saturne et Mars. (b) Personnes à l'esprit vif et alerte, souvent petites de taille, fort versatiles, se pliant facilement à nombre des exigences sociales; les femmes sont expertes en broderies et ont le sens de la couleur décorative; (c) Doivent ne pas trop se donner de mal pour plaire et s'habiller avec goût; surtout être elles-mêmes et rechercher avant tout la franchise; elles doivent porter une agathe ou une émeraude, leur principale pierre de chance; ne sont pas toujours patientes et parfois peu délicates en affaires; certains types de Mercure sont dangereux quand l'influence de Mars ne se fait pas sentir; ne trouvent pas toujours l'idée première d'une chose mais elles savent perfectionner et rendre pratiques les théories qu'elles entendent exposer; les femmes ne sont pas toujours sincères. (e) Doivent éviter de profiter de leurs charmes fascinateurs pour exciter des sentiments qu'elles ne sauraient partager; éviter aussi d'envoyer les enfants à l'é-

cole avant sept ou huit ans, parce que leur intelligence trop active se surmènerait vite.

27. — (a) Jupiter, Mars et Saturne. (b) Personnes recherchant les bons côtés de la vie: les fêtes, les plaisirs, les pompes, les cérémonies, aussi la vénération; cependant préférant trop souvent l'étalage au mérite véritable; cèdent trop facilement devant des amis décorés mais peu sincères; (c) Doivent suivre leurs penchants et aider leur famille de préférence aux étrangers, ne doivent cependant pas négliger leurs amitiés pour cela; doivent ne pas se montrer trop autoritaires dans le mariage; les femmes doivent déclarer franchement avant de se marier les besognes qui les répugneraient; (d) N'ont pas le sentiment religieux très développé; préfèrent le faste et les cérémonies à la religion elle-même; ne conservent pas de fiel et ne doutent pas de l'honneur chez leur prochain; (e) Doivent éviter le jeu parce que souvent trop droites et trop généreuse; éviter aussi les excès dans le boire et le manger, ainsi que de dépenser leur argent avec des inconnus.

28. — (a) Vénus, Mars et Saturne. (b) Personnes aimant la mise élégante et les vêtements clairs; recherchent le plaisir et sont surtout portées à l'amour; bonnes, douces et souvent naïves; ont un goût pour les parfums et les fleurs odorantes; sont originales et souvent artistes; (c) Doivent le plus souvent suivre leur première pensée et s'efforcer d'aimer l'étude; doivent se montrer bons, bienveillants et charitables; doivent surtout ne pas craindre un effort pour réussir; (d) Les hommes n'ont pas toujours le sentiment viril qu'on attend d'eux; les femmes n'aiment pas à se mêler des affaires des autres, parce qu'elles s'inquiètent trop de leurs propres entreprises, mais ne sont pas exemptes de jalousie; (e) Doivent

craindre les applaudissements; éviter plus le besoin de briller que de plaire dans leur travail; ne doivent pas rester inactives à côté d'autres qui travaillent sans cesse; doivent éviter d'épouser des personnes plus jeunes qu'elles.

29. — (a) Saturne et Mars. (b) Plusieurs de ces personnes sont dépourvues du sens de la vénération; quelques-unes sont fort irrespectueuses et sarcastiques; d'autres sont presque toujours tristes ou grincheuses; cependant l'influence éloignée de Mars leur donne parfois des élans de générosité et de gaieté fort appréciables; (c) Doivent se diriger vers la politique où elles sont appelées à des succès fréquents et mêmes durables; les femmes cependant doivent éviter les intrigues où elles excellerait trop et deviendraient dangereuses pour les autres; (d) Ne sont pas toujours larges d'idées et ne repoussent pas assez les suggestions et les comérages; n'ont pas toujours le caractère ferme et n'ont pas souvent une santé parfaite; (e) Doivent éviter de porter des habits de couleur trop sombre à cause de leur tempérament souvent taciturne; éviter aussi les contradictions souvent répétées, la fréquentation des lieux où l'on joue à cause des pertes presque inévitables; surtout éviter de colporter des nouvelles souvent calomniatrices.

30. — (a) Apollon, Mars et Saturne. (b) Personnes sobres et fort souvent artistes, mais toujours amateurs et appréciateurs des arts; en amour elles aiment la beauté et la grandeur des sentiments; sont généreuses mais portées à torturer les personnes qu'elles n'admirent guère; (c) Doivent soigner leurs sentiments religieux, plutôt basés sur la contemplation que sur la superstition; doivent particulièrement surveiller leurs mauvais penchants et prendre garde aux maladies des yeux; (d) Ne

s'acharnent pas à un amour qui ne leur serait pas rendu; les femmes ne pleurent pas pour des riens, bien que douées d'une nature aussi sensible que d'autres; sont cependant fort susceptibles et portées à la jalousie; (e) Doivent éviter de s'attacher trop facilement et de ne rechercher en amour que de l'inclination; elles doivent aussi considérer les questions matérielles, si elles veulent le bonheur.

Personnages célèbres nées en Novembre

Andrew Carnegie; Martin Luther, James Garfield, ancien président de république Américaine; Edouard VII, père du roi actuel d'Angleterre.

L'Horoscope pour tous les jours du mois de Décembre, dans le prochain No de la "Revue Populaire".

— o —

Différentes excentricités à propos d'animaux

Depuis Buffon, nombreux sont les naturalistes qui ont étudié les animaux et leurs moeurs, et il semblerait qu'il n'y ait



plus grand chose à dire au sujet de ces "amis" de l'homme. Qu'on se détrompe

pourtant, il reste encore des masses de choses à dire, ne serait-ce qu'au point de vue des excentricités qu'on remarque autant chez les animaux même que chez leurs maîtres ou ceux qui les élèvent.

C'est ainsi que dans une ferme peu éloignée de Montréal se trouvait, dernièrement encore, un chat extraordinaire. Au lieu de passer son temps à guetter souris et oiselets, cet intéressant quadrupède,



dont nous publions la photographie ci-contre, avait des instincts moins carnassiers. Un jour, il vit venir à lui un tout petit et timide poussin, dernier survivant d'une couvée abandonnée par une mère-poule sans coeur, et au lieu de le croquer sans crier gare, comme auraient fait d'autres chats, il l'accueillit fort amicalement. Il remarqua que le jeune poussin était frieux et avait besoin de chaleur, et il lui donna chaque jour, l'abri emmitoufflé de sa pelisse soyeuse. Et, tandis que la chétive volaille prenait, à son contact, des forces et se développait, le bon chat fermait ses yeux de sphynx, afin, sans doute, de mieux philosopher sur l'aide et assistance que se doivent entre eux les différents spécimens de la création. Ce chat était un pacifiste bien digne de faire la leçon aux humains.

Une citoyenne de San-Francisco vient de faire beaucoup parler d'elle, dans les journaux, à cause d'une excentricité peu ordinaire. Il y en a qui aiment les chiens et les chats. Elle aimait aussi ces animaux

domestiques, mais elle avait aussi la passion des lions jeunes. Elle en acheta un tout jeune d'une ménagerie, un vraiment beau représentant de la jungle africaine, et entreprit de l'élever dans sa cour avec



ses chiens et ses chats. Il y a un an qu'elle dorlote ainsi son jeune fauve, lui réservant les meilleurs morceaux et le comblant de douceurs. Le jeune descendant des rois du désert semble se plaire à cette existence de coq en pâte, et il gambade comme un petit fou dans la cour de sa maîtresse en poussant de délicieux et formidables rugissements de plaisir. Mais, la présence de ce fauve en pleine civilisation a si bien énervé et effrayé tous les voisins, que ceux-ci se sont ligués et se sont adressés aux tribunaux pour obliger l'excentrique propriétaire du lion à se défaire de son encombrant pensionnaire. Les tribunaux californiens ont pris le cas en délibéré.

Les profanes ont d'ordinaire une peur bleue des abeilles et de leurs piqûres. Mais, plusieurs apiculteurs vous diront que les abeilles savent se montrer inoffensives et reconnaissantes pour qui les soigne bien. L'un d'entre eux le prouve amplement en ouvrant la bouche et en permettant à plusieurs de ces laborieuses ouvrières de s'y promener à leur aise. Il est évident que ces abeilles-là ne doivent pas le piquer. Tout de même, à moins d'être né en Chine et d'avoir été habitué jeune à manger des

tartes aux abeilles et des soupes à l'araignée, cela nous ferait quelque chose de recevoir dans notre bouche du "miel" encore à l'état d'abeille. Nous préférons ne pas tenter l'expérience, même s'il n'y avait pas de danger pour les piqûres. Qu'en dites-vous lecteurs et lectrices? La vignette ci-dessus nous montre le monsieur qui ne se ferait pas prier pour déguster une salade d'abeilles.

Enfin, à toutes celles de nos élégantes qui possèdent un toutou qu'elles adorent et gâtent, nous voulons bien enseigner un moyen infailible pour leur éviter de se faire voler leur chien. Un collier avec initiales et même "pedegree" c'est une garantie, mais ça s'enlève ou ça se perd, et alors, quand on a affaire à des gens de mauvaise foi. Parlez-nous plutôt de faire tatouer vos initiales ou celles du nom du petit animal chéri sur son poitrail. Il appert que cette opération n'est pas douloureuse, et il est certain que l'inscription ainsi tatouée ne s'effacera jamais. Cela ne



coûte pas cher d'essayer et c'est de nature à rassurer plus d'une petite femme fort éprise de son toutou, même s'il est affreux d'aspect. La vignette ci-dessus fait voir l'opération du tatouage d'un chien, à l'électricité.

— o —

NECESSITE D'UNE BONNE LUMIERE

*Règles qu'il faut suivre pour éclairer
le travail en protégeant les yeux.*

Une bonne lumière est nécessaire à l'efficacité du travail dans les bureaux, les manufactures, les magasins et partout où le travail se fait à l'intérieur. Elle a pour effet d'améliorer la quantité et la qualité du travail; par contre une mauvaise lumière nuit à la vue, cause des maux de tête et affaiblit la santé. Elle peut aussi être la cause de nombreux accidents.

L'éclairage des édifices peut se considérer à deux points de vue: 1° la distribution de la lumière solaire par les fenêtres, et, 2° la lumière artificielle.

La distribution de la première s'effectue le mieux par des ouvertures au plafond, afin que toutes les parties de la pièce soient également éclairées. C'est pour cette raison que plusieurs manufactures modernes n'ont qu'un étage. Mais, par suite du haut prix du terrain et d'autres considérations, la construction de tels bâtiments est parfois rendue impossible. Toutefois, il est toujours permis d'obtenir une lumière suffisante par une bonne disposition des pupitres, etc. L'ombre produite par le corps et les mains du travailleur ne devrait pas être projetée sur son travail. Il faut souvent remplacer la lumière du jour par un éclairage artificiel durant tout le jour, mais un tel système devrait être évité autant que possible.

La lumière artificielle a cet avantage sur celle du jour en ce qu'elle peut être réglée à discrétion. Il ne faut pas s'imaginer qu'une simple lumière brillante soit un bon éclairage. Au contraire, une telle clarté est désagréable et nuit à la santé. Lorsqu'il s'agit de grandes pièces, les lampes devraient être suspendues au plafond et la lumière distribuée aussi uniformément que possible. On évite le brillant par des ampoules dépolies. Des lampes à lumière vive

ont leur raison d'être dans les entrepôts. Mais lorsqu'il s'agit d'un travail de pupitre, il faut une lumière qui se projette seulement sur le travail, sans atteindre les yeux de la personne qui écrit.

Un auteur anglais donne à cet effet les cinq règles suivantes:

1°. Un bon éclairage doit être suffisant pour les besoins de la personne qui travaille.

2°. La lampe doit être placée de manière à ce que la personne qui s'en sert ne soit pas obligée de changer la dimension du diaphragme dans l'usage ordinaire.

3°. Il faut qu'elle ne scintille pas.

4°. Nul point brillant ne doit être dans le voisinage pour réfléter de la clarté sur un point quelconque que les yeux puissent voir.

5°. La lumière doit être disposée de manière à ne pas se projeter dans les yeux de quelque autre travailleur.

— o —

LE CORYZA

C'est l'inflammation de la muqueuse du nez. Il est produit par l'impression du froid, et caractérisé par une sorte de chatouillement désagréable de la membrane pituitaire, entraînant un besoin d'éternuer.

Voici une précaution et un remède:

“Quand l'éternuement initial vous aura montré que vous êtes pris, gardez-vous du froid. Evitez le vent et la poussière. Couvrez votre nez d'un mouchoir fin de fil. Prenez 2 ou 3 bains de pieds chauds.

Dirigez, dans vos fosses nasales, des vapeurs émollientes de mauve et de sureau. Diminuez la quantité de vos aliments. Avez en vous couchant, une infusion chaude de bourrache. Dormez la tête relevée par un oreiller un peu dur et très épais; faites tout cela et vous serez, en moins d'une semaine, guéri de votre rhume de cerveau.”



Montréal d'aujourd'hui et Montréal d'il y a à peine un siècle.

(Spécial pour la "Revue Populaire.")

Les journaux nous apprennent que la métropole du Canada, avec ses sept cent mille habitants, a une dette de cent vingt millions de dollars. Autrement dit, Montréal est l'une des plus grandes villes les plus endettées de l'Amérique. Or, faisant un retour sur le passé, — oh ! pas très loin, à peine un siècle en arrière, — nous constatons que Montréal, ville et comté, comptait à peine 35,000 habitants en 1806, et que les archives du temps ne parlent pas de sa dette. Selon toute probabilité, la dette devait être nulle ou presque, attendu que les prêts ne se faisaient que de main à main et qu'ils n'existait pas encore d'institutions financières ou à peine. En effet la plus ancienne de nos banques, la bancore, fallut-il que quelques années s'écoulassent avant que la population donnât sa confiance à un système financier nouveau pour elle. Quant à l'administration municipale, elle laissait à désirer, et ce ne fut qu'en 1828 que se fit le premier mouvement sérieux pour remplacer les magistrats par un conseil de ville régulier, même que le premier conseil de ville de Montréal, remonte à 1833, avec M. Jacques Viger comme premier maire de Montréal.

La période d'un siècle peut paraître longue à plusieurs, surtout si l'on s'en rapporte à la durée de vie moyenne des individus, mais lorsqu'il s'agit de l'histoire d'un pays ou d'une Cité, on admettra que c'est un espace de temps relativement court. C'est pourquoi, lorsque nous comparons notre métropole actuelle, avec ses milliers d'édifices spacieux, ses gratte-ciels, son immense superficie, son port gigantesque et ses quais si modernes, nous avons peine à croire que nos grand-pères ont connu un Montréal où la rue Sainte-Catherine était alors plus loin que la rue Mont-Royal, un Montréal sans tramways, à plus forte raison, sans automobiles, sans chemins de fer, sans téléphone ni télégraphe, et sans aucun endroit d'amusement.

Les vignettes ci-contre représentent la rue Notre-Dame et l'église du même nom, en 1806, et il suffit d'y jeter un coup d'oeil pour comprendre que le moindre hameau de nos jours, est plus moderne que la grande ville naissante d'alors.

Un court voyage à travers de vieilles archives illustrera suffisamment le progrès énorme accompli chez nous depuis des jours qui ne sont pas encore si loin de nous.



De 1795 à 1810, ce fut une ère de grande prospérité pour le Canada. Le commerce d'exportation, qui était presque exclusivement aux mains des Ecossais, depuis la conquête, passa en partie aux Anglais et aux Irlandais. Il était encore bien rare de voir un Canadien-français engagé dans le commerce extérieur, mais ils avaient la grande part du commerce local.

C'est au début du XIX^{me} siècle que les rues Saint-Paul et Notre-Dame furent pavées en pierre, et que plusieurs rues nouvelles furent ouvertes.

Au commencement du siècle, il y avait cinq routes qui conduisaient hors de la ville: les rues Sainte-Marie, Saint-Laurent, Saint-Antoine, Saint-Joseph et Wellington.

La rue Craig, dont le nom figure sur un plan de Montréal, en 1825, était sur les bords d'une petite rivière qui avait tout au plus une largeur d'environ vingt pieds. Ce cours d'eau décrivait plusieurs méandres dans la partie ouest de la ville, elle suivait la petite rue Saint-Antoine et remontait près de la brasserie Dow; aux Tanneries, les eaux de plusieurs ruisseaux descendaient des terrain élevés, près de la côte Saint-Luc.

La petite rivière de la rue Craig, dont le lit est devenue, en 1846, le grand égout collecteur de Montréal, était traversée alors par dix ponts situés aux angles des rues suivantes: Frobisher (aujourd'hui Rade-gonde), à l'entrée de la petite rue Saint-Antoine, Bleury, Saint-François-Xavier,

Saint-Urbain, Saint-Laurent, Saint-Gabriel, Saint-Constant (Cadioux) Sainte-Elizabeth et Sanguinet. La rue Craig finissait là, à cette époque. Ce ne fut qu'en 1826 qu'on perça la rue Saint-Hubert depuis la petite rivière (rue Craig) jusqu'à la rue Mignonne (DeMontigny) sur le terrain donné par un M. Lacroix.

Nos grand-pères auraient souri si on leur avait-dit que leurs petits-fils pourraient se promener en tramway ou en automobile, du parc Dominion à la côte St-Paul, sans sortir de la ville, et du fleuve au boulevard Gouin, à Bordeaux, sur les bords de la rivière des Prairies.

En 1833, le premier Conseil de Ville acheta de MM. de Saint-Sulpice, une partie de leur terrain, devant l'église Notre-

Dame, pour agrandir la Place l'Armes et redresser la rue Notre-Dame?

On voit par la vignette ce qu'était en 1806 l'église Notre-Dame. Celle d'aujourd'hui remonte à 1840 et les tours ne furent terminés que plus tard, l'entrepreneur en maçonnerie étant alors M. L.-J.-A. Comte, grand-père de l'un de nos rédacteurs.

La rue Saint-Paul était alors la principale rue commerciale, et la rue Notre-Dame traversait le quartier de l'aristocratie; le Champ de Mars dont la construction remonte à 1812, était alors la promenade fashionable du temps. C'est peut-être de là que vient l'opinion qu'on est vraiment quelqu'un quand on a *passé sur le champ-de-Mars???*

C'est en 1809 que fut construit et lancé à Montréal, le deuxième bateau à va-



peur construit dans le monde entier, l'*Accomodation*, propriété de M. John Molson, le fondateur de la brasserie qui existe encore actuellement. Il descendit à Québec en 36 heures, avec 10 passagers. On trouva cela merveilleux. On traversait alors à Longueuil sur des bateaux mûs par des chevaux, et le trajet se faisait en trois-quarts d'heure. Avant cela on allait à Québec en trois jours, en chaise de poste, et le trajet coûtait de 12 à 15 dollars, prix énorme à cette époque.

Que d'autres détails il serait facile d'accumuler ici, mais ceux-ci suffisent à montrer les énormes progrès qui peuvent s'accomplir, dans une grande Cité, en moins d'un siècle.

— o —

ORIGINE DU TERME "DOMINION" DU CANADA

Nous devons l'appellation "Dominion of Canada", à Sir Leonard Tilley.

Voici une traduction d'une lettre de monsieur Leonard D. Tilly, fils de Sir Leonard Tilley est bien le parrain de ce nom.

Cette lettre est adressée à M. Geo S. Holmsted, de Toronto.

"Lorsque les pères de la Confédération étaient assemblés pour discuter les termes et les conditions de la Confédération, il y eut de grandes discussions et plusieurs noms furent suggérés pour le nouveau Canada-Uni, mais aucune des propositions soumises ne fut acceptée.

"Le jour suivant, la discussion reprit sur le même sujet. Sir Lenoard qui était un être absolument religieux, en lisant, comme c'était sa habitude chaque matin, un psaume de David de David, tomba sur cette phrase qui le frappa: "*He shall have dominion from sea to sea*" (Il dominera d'un mer à l'autre). C'est le psaume 72, verset 8. Sir Tilley proposa, d'après la bi-

ble, ce nom de "*Dominion*" qui fut accepté par la majorité de l'assemblée."

Tel est la version tel qu'expliquée par le fils de Sir Leonard Tilley.

— o —

LA CRIMINALITE ET LA TEMPERATURE

Non seulement une journée pluvieuse cause de la dépression, mais elle peut faire commettre des erreurs que l'on éviterait si le temps était beau.

Dans les banques on a souvent remarqué qu'il y avait beaucoup plus d'erreurs de chiffre les jours sombres que les belles journées, et la même chose a été observée dans les écoles. Une journée chaude et ensoleillée est la meilleure pour l'effort mental, mais elle augmente aussi la criminalité. Il y a plus d'arrestations pour voies de fait en été qu'en hiver. Et ceci est dû, probablement, au mauvais emploi de l'énergie que les beaux jours nous apportent.

Quand la température devient très chaude, d'autre part, on note une diminution importante dans la criminalité et les actes de violence, comme dans la somme du travail mental.

— o —

Si vous voulez faire de la coloration en acajou voici une bonne recette: frottez le bois avec de l'acide nitrique étendu d'eau; appliquez ensuite au pinceau, une ou deux couches de la composition suivante: une once et deux tiers de sang dragon et une demie once de carbonate de soude dissous dans une pinte d'alcool. Laissez sécher; recouvrez encore d'une couche de gomme-laque et de carbonate de soude dissous dans l'alcool; poncez et polissez à l'huile de lin.

— o —



CHRONIQUE DE LA JEUNESSE

Petitesse de la science moderne devant l'immense et majestueuse harmonie des mondes



Les pluies d'étoiles filantes et leur origine.—Etude sur le phénomène astronomique du mois d'août dernier.—Vingt millions de bolides par jour s'abattent sur la terre.—L'assèchement du monde et la formation des grands déserts.—Les forêts et prairies.

AU cours des nuits du 12 au 14 août dernier, nous avons assisté à un phénomène céleste d'une grande beauté et d'une intensité plus grande que les années dernières, à pareille époque. Ce furent de véritables pluies d'étoiles connues depuis fort longtemps, sous le nom de Saint-Laurent. Voici l'explication de ce remarquable phénomène astronomique que tant de Canadiens ont sans doute observé, sans pouvoir se l'expliquer.

Entre les dates susmentionnées, la terre rencontre la partie la plus dense de l'essaim des Perséides. Le phénomène présente le plus grand éclat dans la dernière partie de la nuit, mais déjà avant minuit les météores se détachent du firmament et traversent rapidement l'atmosphère en laissant une traînée qui apparaît comme un fil lumineux et s'éteint au bout de quelques secondes. L'éclat est parfois assez intense pour illuminer la nuit. Il semble qu'une étoile explose en fragments incandescents, dont quelques-uns arrivent jusqu'au en masses pierreuses. C'est d'un point de la constellation de Persée, dans la Voie Lactée, à l'extrémité d'Andromède, que les étoiles filantes d'août rayonnent particulièrement. C'est pour cela qu'elles

sont nommées les Perséides, et l'on dit que leur radiant est Persée.

Quelle est l'origine des étoiles filantes? Les gens du peuple croyaient depuis longtemps aux pierres tombées du Ciel, alors que les astronomes prétendaient voir dans les étoiles filantes et dans les bolides de simples météores prenant naissance dans les hautes légions de l'atmosphère. Les uns et les autres avaient raison, vu qu'il y a des bolides qui arrivent jusqu'à la terre et qu'il y a des étoiles filantes qui ne sont pas des étoiles. Les bolides sont des projectiles qui viennent de divers points de l'espace, tandis que la science moderne considère les étoiles filantes comme des produits de désagrégation des comètes disséminées le long des orbites suivies par ces astres errants. Et comme la trajectoire des comètes coupe l'orbite de la terre, il est permis de croire que l'incandescence serait due au frottement de ces corpuscules matériels issus des comètes et traversant les couches aériennes avec une vitesse dix fois plus grande que celle d'un boulet de canon. Ce qui donne du crédit à cette opinion, c'est que l'on constate une périodicité remarquable dans l'apparition des étoiles filantes. A des points précis de son

Océan glacial du Nord

Désert arctique

Steppes

Désert de Gobi

France

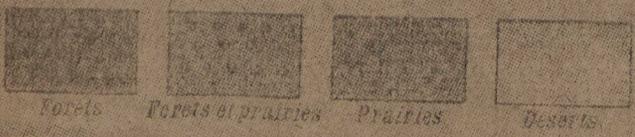
Perse

Désert du Sahara

Arabie

Océan indien

Océan atlantique



orbite, c'est-à-dire à des époques fixes, la terre croise un essaim de corpuscules semés en ce point et qui, parfois se pressent en grandioses averses enflammées presque aussi nombreuses que les flocons de neige d'un hiver canadien.

Les Perséides, par exemple, circulent sur la route de la comète de Tulle (1862); les Léonides, du 12 au 14 novembre, se meuvent sur la trajectoire de la comète de Tempel (1866), et la pluie d'étoiles la plus grandiose connue, observée le 23 novembre 1885, se produisit au point où notre globe croisa la trajectoire de la comète perdue de Biéla, de 1826.

On estime à vingt millions par jour le nombre des météorites heurtant l'atmosphère terrestre. C'est dire que l'immense majorité de ces petits projectiles ne pèse qu'un poids imperceptible. S'il en était autrement, l'accroissement de poids ralentirait la marche de la terre et bouleverserait tous nos calculs de vitesse et de temps.

* * *

Comment se sont formés et se forment les déserts?

Vous savez tous qu'il existe plusieurs déserts, à la surface du globe, mais il ne faut pas croire qu'ils existent depuis la création. Non, ils se sont formés progressivement, au cours de centaines de siècles, par suite du lent mais sûr assèchement du monde. Or, il existe deux causes qui contribuent à diminuer la quantité d'eau répartie sur la surface de la terre :

1°. Sous l'influence du Soleil, l'eau des mers est constamment évaporée dans l'air, d'où elle retombe sous forme de pluie, à l'exception d'une petite portion qui se perd dans l'espace. Dans cette opération de va-et-viens notre planète perd plus qu'elle ne gagne d'humidité.

2°. L'autre mode l'assèchement pour un monde tel que la Terre, Mars ou la Lune,

c'est la perte d'eau par suintement à l'intérieur tant que la planète est encore en fusion, il n'y a aucune fissure à sa surface; mais dès qu'elle se refroidit et se contracte, des crevasses apparaissent dans son écorce, crevasses par lesquelles l'eau suinte à l'intérieur où elle se perd.

Plus un monde est petit, plus vite il se refroidit; or, la Terre est plus grosse que Mars, qui, à son tour, est plus gros que la Lune, et l'on peut donc prévoir ce qu'on y découvre en effet. Sur la Terre, les bassins maritimes sont encore remplis d'eau, bien que le niveau des mers baisse constamment. Sur Mars, les lits océaniques paraissent tout juste assez humides pour entretenir une vie végétale; sur la Lune, sont entièrement desséchés et ne contiennent plus rien. On remarque encore sur la Terre, un autre fait très sympathique: c'est la baisse continue du niveau des mers intérieures telles que la Caspienne, la mer d'Arel et le Grand Lac Salé. Aujourd'hui le niveau de ces mers est déjà inférieur à celui de l'océan, avec lequel elles communiquaient autrefois. On en trouve la preuve par l'existence simultanée de certaines espèces animales dans l'océan et dans la Caspienne. Dans le cas de cette mer comme dans celui du Grand Lac Salé, on connaît assez exactement le taux annuel de décroissance du niveau de ces mers.

La perte en eau ne se manifeste pas seulement pour les océans, mais aussi pour la masse des terres fermes, et ce second fait est plus grave que le premier. Après tout, lorsque le niveau des mers s'abaisse, la vie n'en est pas affectée considérablement. Mais, lorsque l'eau abandonne la terre ferme, les forêts les plus magnifiques, les plus beaux pâturages aux herbes ondoyantes, comme ceux que nous avons encore dans nos immenses prairies de l'ouest canadien, doivent céder la place aux déserts.

Il semble assez certain que les déserts actuels du globe sont un premier résultat de cet assèchement aux conséquences si



graves. Les déserts sont des contrées effrayantes et ceux qui les connaissent affirment que tant qu'on ne les a pas vus par soi-même, on ignore le sens réel du manque d'eau absolu. L'une des grandes zones désertées du globe comprend l'Afrique Centrale (Sahara), l'Arabie, la plaine du Gobi, le Turan, et les déserts de la Mongolie.

La stérilité de ces régions désolées est triste toute la valeur de l'eau par rapport à la vie. Il est assez curieux que l'on puisse trouver des preuves palpables de l'assèchement qui a engendré ces déserts. Dans l'Arizona, il existe une immense forêt qui s'est entièrement pétrifiée, c'est-à-dire dont les arbres sont devenus autant de blocs de pierre, pendant la longue suite des siècles qui s'est écoulé depuis l'assèchement complet de cette région. Lorsque cette forêt florissait, l'eau y abondait encore; maintenant, il n'y en a plus ou presque, et la vie n'y est plus possible.

Disons en passant que cet assèchement a peut-être pris trente ou cinquante mille ans, et notons aussi que les déserts se trouvent à peu près tous situés à l'équateur, ou aux endroits du globe où le soleil chauffe en permanence. Ceci est au moins rassurant pour ceux qui n'entrevoient la fin du monde qu'avec le refroidissement ou l'assèchement de notre planète. A ce compte-là, la vie sur la terre ne saurait s'éteindre avant plusieurs centaines de mille années. Les prophètes actuels de la fin du monde seraient donc bel et bien "dans les patates".

Maintenant, si l'on se retourne vers la planète Mars, notre voisine, on doit s'attendre à y trouver une étendue de déserts plus considérable encore que sur la Terre, et c'est bien ce qu'en effet l'on constate. Seul, le fond des plaines maritimes contient encore un peu de végétation.

Les cinq septièmes de la surface terrestre sont constitués par l'Océan, ce qui veut dire que nous ne sommes pas sur le point de manquer d'eau.

Sur Mars, au contraire, les cinq septièmes

de la surface ne sont qu'un désert aride, ce qui semblerait signifier que si toutefois il y a eu de la vie animale sur cette planète, cette période est finie ou tout à fait sur le point de finir.

Nous savons que cette planète a reçu le nom du dieu de la guerre en raison de sa couleur rouge, évoquant celle du sang. Or, cette nuance rougeâtre est celle du désert. Lorsqu'on contemple les déserts terrestres du haut d'une montagne, ils offrent une teinte rouge semblable à celle des déserts de Mars, observés à la lunette. Comme sur les nôtres, l'alternance des saisons n'y provoque presque aucun changement.

Il y a une énorme différence entre les forêts et les déserts, et si l'on saisit bien toute cette différence, on comprendra toute l'importance qu'il y a eu, au point de vue de la géographie, c'est-à-dire de la description de la surface du globe, à déterminer les remplacements respectifs des uns et des autres.

Le désert, c'est le pays où il n'y a pas d'eau, et, par suite, pas de végétation sauf en de rares endroits appelés des oasis. On doit considérer le désert comme le cadavre d'un pays. Par contre, la forêt et la prairie ne sont pas seulement vivantes, mais elles sont encore une source de vie nouvelle. Les feuilles et les herbages rendent la vie animale possible, en lui fournissant la nourriture indispensable. Les arbres des forêts purifient l'air en décomposant, au moyen de la chlorophylle, contenue dans leurs feuilles, l'acide carbonique de l'atmosphère, à laquelle elles restituent de l'oxygène pur. Ils transforment le sol au moyen de leurs racines et l'enrichissent de mille façons, dont chacune contribue à la vie.

Les cartes ci-contre représentent la répartition des principaux déserts, forêts et prairies sur la surface du globe.

— o —



LES OUTILS ORDINAIRES MANIÉS PAR UNE "MAIN" MECANIQUE

Un fabricant de membres artificiels vient de lancer sur le marché une "main" spéciale s'adaptant aux bras en bois des manchots. Cette "main" permet de tenir tous les outils qu'un ouvrier peut avoir besoin pour gagner son existence. Cette "main" a un mouvement rotatif et un mouvement pivotant et est munie de deux paires de "doigts" qui prennent et maintiennent les outils, tels qu'une pelle, un pic, une scie, un marteau, etc.

Cette invention est appelée à rendre de très grands services à l'humanité surtout après la terrible guerre que nous venons de subir et où des centaines de mille hommes ont perdus leurs bras sur les champs de bataille.

— o —

VERITABLE JEU DE POOL EN MINIATURE

Depuis longtemps, le billard et le pool ont cessé d'être l'amusement exclusif des hommes. Des femmes sont devenues des championnes, à ces jeux, et les enfants mêmes aiment aujourd'hui de se récréer comme les grands, tout en exerçant la sûreté de leur jugement et de leur coup d'oeil. On fabrique de nos jours des réductions de billards et pools d'une rare perfection. Mais voici bien le plus petit des jeux de ce genre qu'on vient de placer sur le marché. Il ne mesure que 18 pouces

par 24, et les billes ne sont guère plus grosses que des "marbres" ordinaires. Toute la balance des accessoires est semblable aux accessoires des grands jeux, sauf les queues qui consistent en un tube dans lequel glis-

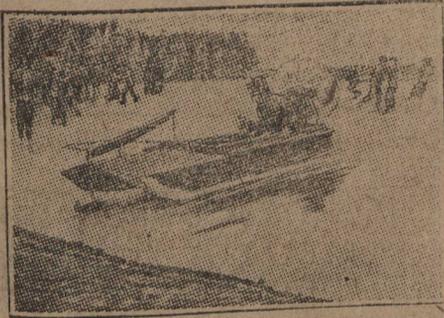


se un piston. Ce tube est pneumatique, et le glissement du piston est si précis et si rapide, qu'on peut faire des effets de bande, tout comme sur les jeux de grandes dimensions. Cette minuscule table de billard peut se changer en un instant en table de pool avec poches classiques. Il suffit d'enlever les coins mobiles de caoutchouc et feutre marquant ces poches. Il y a de plus un triangle en bois pour le placement symétrique des billes. De véritables joueurs ont essayé le nouveau jeu liliputien, et ils ont déclaré qu'il était possible, avec très peu de pratique, de réussir en réduction, les coups savants des grands jeux. Naturellement, ces jeux de très petites dimensions ne coûtent pas aussi cher que les autres, et ils prennent fort peu de place, parce que portatifs. Ils constituent un excellent amusement pour la jeunesse.

— o —

CANOT POUR ALLER SUR L'EAU ET SUR LA GLACE

Afin de pouvoir naviguer aussi bien en hiver qu'en été sur le lac "Pend'Oreille", un constructeur de canots de l'Idaho, Etats-Unis, a construit un navire pouvant aller à la fois et sur l'eau et sur la glace.



Vue du navire au moment où il quitte la glace pour entrer dans l'eau.

Ce canot est actionné par une hélice d'aéroplane; il ne mesure que quatorze pieds de long et quatre pieds de large. Sa coque est construite en forme de "V" renversé, comme la plupart des modèles d'hydroplanes.

La direction du navire s'obtient à l'aide de patins lorsqu'il est sur la glace et avec un gouvernail ordinaire lorsqu'il navigue sur l'eau.

Ce gouvernail et ces patins se relèvent lorsque le navire passe d'un genre de locomotion à un autre.

— o —

MACHINE A FABRIQUER LES BILLETS DE CHEMIN DE FER

L'énorme casier à billets de chemins de fer que l'on peut voir dans toutes les gares ne va bientôt plus être qu'un souvenir du passé. On vient, en effet, de créer, en France, une ingénieuse machine, déjà adoptée çà et là, et qui imprime les billets de chemins de fer, au fur et à mesure

de la demande, pour n'importe quelle direction et n'importe quelle classe.

C'est un des plus merveilleux appareils automatiques actuellement en opération et nous pouvons le décrire comme suit:

Une série de clichés d'imprimerie sont échelonnés sur une courroie sans fin, les caractères d'imprimerie étant disposés du côté extérieur de la courroie. En tournant à la main la roue extérieure que l'on aperçoit à droite de l'appareil, on met la courroie en mouvement et l'on amène le cliché dans la position voulue pour obtenir un billet pour la direction demandée. Cette opération est faite sans tâtonnement possible, car un "voyant" fait défiler sous les yeux de l'opérateur tous les noms des stations jusqu'à ce qu'ait apparu celui que l'on désire trouver.

Une fois que le cliché est mis en place, la pression d'un bouton met en marche un moteur électrique placé au bas de l'appa-



reil. Aussitôt le mécanisme entier se met en mouvement, présentant à l'impression du cliché un carton de la couleur voulue, issu du rouleau. Le cliché s'abat sur le carton, automatiquement, celui-ci est détaché du rouleau et se présente terminé et estampillé, à l'employé qui le reçoit pour le mettre en vente.

En même temps que l'impression du car-

ton est faite d'un côté, la machine imprime de l'autre le prix du billet et toutes les indications nécessaires. De plus, un cadran indicateur enregistre sur un côté de la machine le nombre de billets vendus.

La vitesse de la confection des billets est déjà remarquable, puisque l'on peut en obtenir 65 par minute. On prévoit néanmoins comme possible d'augmenter encore cette moyenne si l'expérience en prouve la nécessité.

Les avantages de ce système sont nombreux : économie de personnel, économie de place, économie de temps. Il est souvent très long pour l'employé, avec l'ancien système à casiers, de mettre la main sur le billet réclamé au guichet. Aujourd'hui, c'est l'affaire d'un instant. Bien mieux, la machine enregistre en même temps la recette et, dans certaines gares très fréquentées, cela épargnera plusieurs heures de travail supplémentaires, passées à établir les comptes.

— o —

LA PÂTE À PAPIER

Parmi les plantes qui croissent spontanément sur la surface des landes du Portugal, de l'Espagne et de la Sicile, et dans tout le Nord de l'Afrique on rencontre en beaucoup d'endroits une graminée vivace. Les Espagnols lui donnent le nom de sparte, mais elle est plus fréquemment désignée sous celui d'*halfa*, d'après le terme arabe.

Non seulement la feuille de ce végétal se transforme, par des procédés relativement simples, en une pâte à papier de qualité supérieure, mais elle est encore employée pour une foule d'usages, soit dans l'économie domestique, soit dans la navigation : on en fabrique des cordages, des filets, du crin artificiel, des sacs, des nattes ou sparteries, des objets de vannerie et

même des étoffes et des tapisseries pour les appartements.

En ne la considérant qu'au point de vue de la production du papier, cette plante textile peut être la source de bénéfices considérables pour ceux qui en entreprennent l'exploitation. Le chiffon devenant de plus en plus rare, l'emploi de la pâte à papier prend tous les jours de l'extension.

N'est-ce pas le cas de citer les faits mentionnés dans un exposé financier, il y a quelques années, par lord Gladstone à la Chambre des Communes d'Angleterre?

Personne, disait l'éminent homme d'Etat, ne se fait une idée des usages multiples auxquels se prête cette pâte. C'est pour ainsi parler, sous toutes les formes possibles. Avec la pâte de papier les anatomistes fabriquent des membres artificiels; d'autres artisans s'en servent pour faire des télescopes; ceux-ci l'appliquent à la construction des poupées, des peignes.

On a vu, à l'Exposition universelle de 1878, des panneaux de portes en papier d'halfa, et même des roues de voiture. Qui peut donc fixer des limites à l'industrie de l'halfa, lorsqu'on voit le caoutchouc, si souple et si variable par sa nature, devenir, après quelques préparations, plus dur que le bois.

Sans parler des hauts plateaux de l'Algérie, que l'on commence à exploiter d'une manière suivie, la Sicile et la Tunisie sont fort riches en peuplements d'halfa.

— o —

Dans le mobilier, les bronzes sont, de tous les objets, les moins difficiles à bien entretenir. Il suffit pour cela de les frotter avec une brosse fine et ensuite avec un chiffon très doux. Quant au bronze doré, c'est l'eau de savon qu'il faut employer et ensuite la peau de chamois avec beaucoup d'action dans la manière de frotter; c'est ce qu'on appelle, en langage familial : *de l'huile de coude*. Comme on le voit rien n'est plus simple.



ETERNEL FEMININ

Pourquoi la femme est-elle si supérieure à l'homme? Pourquoi y a-t-il eu y aura-t-il toujours des mariages? Le problème des problèmes.

Dire qu'il s'est jadis trouvé des imbéciles se faisant passer pour des penseurs, et des savants, assez idiots pour se demander si la femme avait une âme, avait de l'intelligence.

Franchement, une telle assertion ne vaudrait pas la peine d'être relevée, et si aujourd'hui, il me prend fantaisie de me donner ce mal, c'est afin de démontrer, — n'en déplaise aux représentants du sexe pas beau, — que dans la plupart des cas, la femme vaut mieux que l'homme.

Non seulement les femmes sont intelligentes, mais je soutiens qu'elles ont le monopole de l'intelligence lorsqu'il s'agit de rapide compréhension des problèmes les plus subtils.

Les hommes sont forts, braves, batailleurs; ils ont parfois du sentiment, sont romantiques, savent faire l'amour et rendre hommage à la vertu et à la beauté. Ils sont parfois croyants et charitables; ils sont généreux, ont de l'endurance, — pas

toujours, — mais ils sont aussi égoïstes et si souvent inconstants. L'homme des cavernes était tout muscles et chair, mais sans une femme pour le guider et penser pour lui, il aurait eu l'air d'un bébé hirsute.

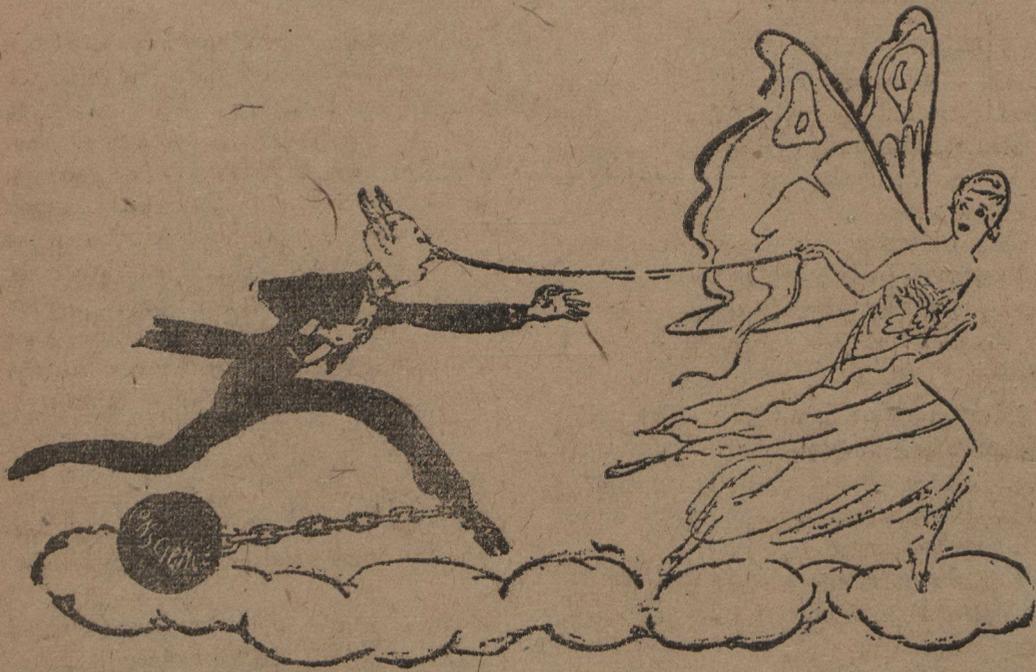
Dénichez-moi, si vous êtes capables, un homme intelligent, sans sentimentalité ni illusions difficile à tromper, enfin l'homme "de première classe", et je me charge de trouver en lui le côté vraiment féminin qui fait sa supériorité. Bonaparte, Goethe, Beethoven, Woodrow Wilson, Laurier n'ont été des hommes vraiment supérieurs que parce qu'ils avaient de la femme la perspicacité et la ténacité dans le vouloir.

Un homme qui n'a pas ce grain de féminité dans son être intime, est ou trop naïf ou trop romantique ou romanesque, ou trop facile à tromper pour ne vivre que par la puissance de son imagination, et il ne saurait être autre chose qu'un philoso-

phé théoricien, un marchand de cochons, ou même un couturier bien ordinaire.

Un homme se croit parfois plus intelligent que sa femme parce qu'il peut plus facilement additionner une colonne de chiffres, parce qu'il comprend le jargon du "base-ball" ou de la course, parce qu'il semble s'y reconnaître dans les idées des politiciens, quand ils en ont, parce qu'il prend pour du français le langage du palais. Mais ce ne sont là en vérité que de

999 sans faire d'erreur. Non, les hommes d'une réelle valeur intellectuelle sont très souvent incapables de faire leur noeud de cravate; ils ne comprennent pas la langue des sports, ouvrent des yeux tout ronds en face d'une tenue de livres un peu compliquée, et barbottent lamentablement lorsqu'ils essaient de glosser sur la politique. Ils sont ordinairement maladroits et malhabiles de leurs mains, ce qui aux yeux d'un barbier ou d'un marchand de fourra-



Le seul fait qu'il y a toujours des mariages, est une preuve de l'intelligence supérieure de la femme.

minces avantages dont l'acquisition n'a pas dû imposer à leur conception mentale, plus d'efforts qu'il n'en aurait fallu à un Chimpanzé pour apprendre à attraper au vol une pièce de deux sous, ou pour frotter une allumette sur le mur.

Cette prétention n'est pas neuve. Elle remonte à la plus haute antiquité. Vous imaginez-vous par exemple, Aristote ou Beethoven multipliant 3,472,701 par 99-

ge, peut les faire passer pour des imbéciles, mais ne vous y fiez pas, ce sont ordinairement ces hommes-là qui pourraient le mieux être comparés aux femmes reconnues comme supérieurs par leur intelligence.

Il est excessivement rare de rencontrer un homme se prétendant très cultivé, avec un jugement aussi sûr, aussi rapide que celui d'une femme de quarante-cinq ans.

N'allez pas vous imaginer que je voue à voue mon âge, vous vous tromperiez grandement. Voulez-vous des exemples? En voici un tout trouvé:

Prenez le cas d'un mariage monogame, bien que la polygamie commence à être de mode. Il n'est pas difficile de démontrer ici la grande supériorité de la femme dans le ménage. Dans la plupart des cas elle a plus d'empire sur elle-même, plus de sang-froid et plus de résistance aux suggestions purement émotives. Le seul fait qu'il y a toujours eu des mariages et qu'il y en aura toujours, est une preuve suffisante de ce que j'avance.

Car, il y va de l'intérêt d'un homme d'éviter le mariage aussi longtemps qu'il le peut, tandis que l'intérêt de la femme est de faire un beau mariage le plus tôt qu'elle le peut.

Nous voilà donc bel et bien en présence du duel des sexes.

Quel côté l'emportera?

C'est au jury, c'est-à-dire au public, de décider.

Tout homme normalement constitué combat le mariage tant qu'il le peut; quelques-uns parviennent à s'en tenir éloignés pendant une assez longue période, je l'avoue; un très petit nombre d'hommes extraordinairement intelligents, ou tout simplement des veinards, y échappent totalement.

Mais, si l'on compare une génération avec une autre, la grande moyenne des hommes se marie, tandis qu'une moyenne aussi imposante de femmes trouve des maris.

Donc, la grande majorité des femmes, dans cet éternel conflit, prouve substantiellement sa supériorité sur la majorité des hommes.

Par le mariage tel qu'on l'entend de nos jours, il y a peu d'hommes qui acquièrent quelque chose d'une réelle valeur en se mariant, tant il est vrai que la somme des bénéfices acquis est noyée dans l'immen-

sité des désavantages inévitables. Un homme en pleine possession des modestes facultés que la nature lui accorda, est tout de même assez éloigné de l'idiotie, pour comprendre que le mariage n'est pas autre chose qu'une loterie dans laquelle il tire toujours le plus mauvais lot, même lorsque son numéro est celui qui gagne.

Pourquoi ces hommes se marient-ils?

Je ne crois pas qu'il existe un seul homme qui désire tout ce qu'offre et implique le mariage. Au fond, ils n'en désirent que certains avantages limités.

Un homme peut désirer épouser une femme qui s'y entend dans les soins du ménage, pour l'entretien de ses habits et de son mobilier et pour accueillir ses connaissances, mais le même homme frémira à la seule pensée qu'il pourrait partager son bain quotidien ou qu'il court le risque de se faire empoisonner en mangeant de la cuisine de sa femme. Il peut désirer avoir un fils pour prier sur sa tombe, mais il peut aussi souffrir terriblement à l'approche d'un des parents de sa femme. Il peut désirer la camaraderie et non l'intimité ou l'intimité sans camaraderie. Il peut désirer avoir une femme cuisinière ou cordon-bleu et non une associée dans ses affaires, ou une associée et non un cordon-bleu.

N'empêche que pour avoir exactement "l'objet" qu'il désire, il est obligé d'accepter par-dessus le marché, un tas de choses qu'il ne désire pas du tout, des choses qu'aucun homme sensé ne saurait désirer. Notez bien que toutes ces choses dont il voudrait se dispenser, il se les laisse imposer par la femme de son choix.

Quand un homme se marie, c'est l'indice que l'indiscutable talent de persuasion de la femme a fait tout son travail, et que cet homme a bel et bien été forcé d'en arriver aux pires compromis avec ses inclinations naturelles et son intérêt non pourvu d'égoïsme.

Cependant, les hommes se marient cons-

tamment, tandis les femmes sont toujours en scène, et au premier plan, pour s'y réjouir, ou pour y pleurer. Et les maris, jusque-là infatués de leurs supériorité, se rendent vite compte du triomphe insoupçonné de leur plus chère moitié, et deviennent vite les plus dociles victimes.

Tout cela n'est-il pas foncièrement vrai? Faut-il en dire davantage?

Et le mariage obligatoire?

Lorsque je considère tous les dangers auxquels un homme est continuellement exposé, par le fait de son inconscience inexplicable ou d'une sentimentalité désordonnée, il me prend comme une frénésie d'entreprendre une croisade, dans le but de saboter l'état de choses existant. Je me suis déjà demandé s'il ne serait pas nécessaire d'en venir à la prohibition par force de loi des mariages de sentiment, pour y substituer les présentations sommaires par le bourreau préparé au "passage" de la corde au cou des conjoints.

Le mariage, tout révolutionnaire qu'il semble, a plusieurs avantages distincts. Le mariage obligatoire enlèverait tous les soupçons, toutes les tergiversations, délivrerait les réfractaires de l'obligation d'une taxe odieuse. Ce serait une chose aussi sûre que la mort même. Brrr...

Pourtant, l'idée de la mort ne nous énerve pas trop. On sait que cela doit se produire tôt ou tard, et... l'on s'y fait très bien. Ainsi du mariage obligatoire, sans échappatoires.

Ce serait un très grand pas vers la tranquillité et la sérénité future de la race humaine.

MANON.

L'ÉRABLE EST LE PLUS EMPLOYÉ DES BOIS

L'érable est le plus employé de tous les bois durs par l'industrie ontarienne, qui en consomme 750,000,000 de pieds chaque année. Il vient le troisième sur la liste de tous les bois avec une consommation annuelle de 11 p. 100 d'utotal. On le divise en deux classes: l'érable dur (*Acer saccharum*) et l'érable mou (*Acer rubrum* ou *saccharinum*).

L'érable est un bois dur et rigide et doit presque toute sa valeur à ces deux qualités. Il est difficile à assécher et se contracte considérablement. Il se gâte aussi facilement, mais ne courbe pas et ne se tord pas une fois bien sec. L'érable mou est plus grossier, mais plus léger que l'érable dur, et n'est pas employé en grosse quantité. Certains arbres aux fibres tordues, connues sous le nom d'érable frisé, se rencontrent fréquemment et sont très aimés pour travaux décoratifs.

L'érable ne pousse guère au nord du 49^e parallèle dans l'Ontario et ne se trouve pratiquement que dans le bassin des grands lacs. Il est rare qu'il pousse en groupe non mêlé d'autres bois, comme le pin ou l'épinette, et il serait difficile d'évaluer la quantité qui en existe. Vingt-huit industries l'emploient, dont six en plus grande quantité que tout autre bois. Les quantités les plus considérables servent à faire des planchers et des meubles et à la distillation du bois. Pour ces fins et d'autres où la dureté et la rigidité n'ont pas d'importance primordiale le bouleau peut servir de substitut, et, de fait, est employé de plus en plus chaque année à mesure que les réserves d'érables s'épuisent.

Quinze pour cent de l'érable employé dans l'Ontario est acheté hors de l'Ontario, surtout aux États-Unis et en petite quantité dans la province de Québec.

Ce bois vient le quatrième sur la liste des bois achetées en dehors de la province.

Pour faire durer votre balai plus longtemps trempez celui-ci dans l'eau chaude avant de l'employer pour la première fois; ceci rendra les poils plus forts et le fera durer plus longtemps de plusieurs mois.

LA GRANDE EPREUVE

Par M. DESCHAMPS

CHAPITRE PREMIER

L'ÉLUE

— Bonjour Madeleine!

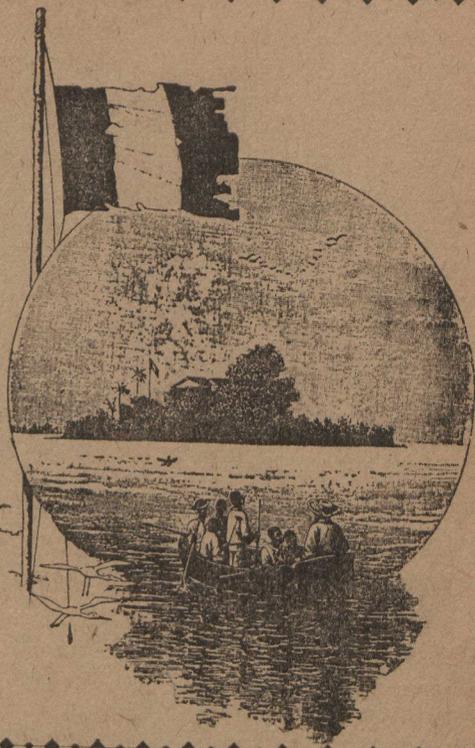
— Bonjour, mon parrain; vous faites votre petite promenade quotidienne?

— C'est-à-dire que je m'ennuie selon mon habitude, et que je viens passer un moment dans la boutique de ton père. Il est là?

— Ecoutez-le siffler un air joyeux; écoutez comme son marteau sonore retombe avec allégresse sur l'enclume! Il a beaucoup d'ouvrage et dame vous le connaissez, plus il travaille plus il est content. Je ne l'ai jamais entendu taper avec plus de bonheur.

— Et quelles raisons a-t-il d'être content?

— Aucune raison spéciale, mais il fait beau temps et le soleil le grise. Tout le grise, mon cher papa: la joie de se sentir en bonne santé; le plaisir d'avoir, comme il dit, du travail par-dessus la tête; la conscience d'être utile à tous en exerçant un métier qui lui plaît. Et puis, nous avons reçu ce matin une lettre de mon frère. Nous sommes à la fin de juin et Henry sera libéré en septembre; les jours qu'il compte ne sont plus guère nombreux. Il ne sera pas fâché de quitter l'uniforme du



régiment pour reprendre sa veste de serurier. Mon père est satisfait de le voir revenir. Henry est un si bon ouvrier, si entreprenant, si entendu et déjà si sérieux!

Le père Pascal traversa le petit pont qui séparait la route du jardinet dans lequel sa filleule Madeleine Gerbier travaillait et il vint s'asseoir sur un banc de pierre, à ses côtés.

Le chien Ramoneau, qui dormait allongé dans l'allée, en dépit d'une nuée de mouches bourdonnantes qui paraissaient avoir fait la gageure de troubler son repos, daigna se lever et exécuter quelques bonds de bienvenue, puis après avoir reçu une caresse de la main du vieillard et de la main de la jeune fille, il reprit sa pose indolente, au grand désespoir des mouches agaçantes que son attitude méprisait.

De violents parfums de roses, de giroflées et de jasmin faisaient de l'air limpidé un élixir embaumé qu'on respirait à pleins poumons, avec délices.

Un soleil radieux inondait de lumière les hommes et les choses, versait du bien-être aux plantes et aux insectes. Le vol des martinets dans l'azur, des hirondelles autour du clocher pointu, des mouches rapides, le bruissement des brins d'herbes extasiés dans la tiédeur bénie de l'atmosphère, le chant lointain des cultivateurs qui rentraient des prairies les dernières charrettes de foin, le frissonnement des grands peupliers alignés et déployés en tirailleurs le long de l'Aunette, les cris des enfants, la voix sonore des hommes, tout semblait impuissant à contenir la joie tumultueuse et débordante que le bon soleil répandait avec prodigalité.

Tous les êtres, depuis les plus nobles jusqu'aux plus infimes, tenaient à profiter goulûment des minutes précieuses qui s'écoulaient.

Les chèvres faisaient des bouchées doubles en broutant avec voracité les jeunes pousses d'aubépine le long des routes; les gamins couraient; les bergeronnettes sautillaient; les chiens bondissaient à l'exception de ce paresseux de Ramoneau, toujours allongé comme un tapis soyeux aux pieds de sa jeune maîtresse.

Les ouvriers travaillaient à plein coeur, se hâtaient d'accomplir la bonne besogne qui donne le pain, la santé et le bonheur à la famille.

Sur le penchant du coteau, au-dessus de la prairie verdoyante et plane, le bourg de Chèvremont paraissait heureux. Il scintillait de toutes ses vitres, de tous ses toits rouges. Chacune de ses maisons paraissait rire dans son enclos ou dans son jardin et la plus riante de toutes était celle du serrurier Paul Gerbier, la plus haut-perchée sur le coteau, la plus éloignée de l'humidité de la vallée, la plus près du soleil, la plus blanche de façade, la plus rouge de tuiles, la mieux garnie de rosiers grimpants, de vigne vierge et de jasmin embaumé.

Elle était aussi une des plus actives du bourg.

Au fond de la cour, en retrait, la forge noire, toute luisante d'outils que le travail rend brillants, déployait une activité prodigieuse.

De l'enclume retentissante des étincelles jaillissaient constamment jusque dans la cour, jusqu'au plafond; et le grand soufflet actionné par un apprenti accompagnait de son ronflement le rythme des marteaux.

Le logis, dont Madeleine était l'âme, s'avancait du côté de la route dont il n'était séparé que par l'espace d'un jardin où, durant la belle saison, la jeune fille se livrait à ses travaux de couture en plein air.

Depuis de longues années déjà, Madeleine joignait au rôle de maîtresse de maison que lui avait cédé sa mère au jour de sa mort, celui de "maman" affectueuse et douce à l'égard de deux cousins germains, enfants de la soeur de Gerbier, que le brave forgeron avait recueillis.

Paul Gerbier n'avait pas eu une seconde d'hésitation. Chez les natures spontanées et franches, le coeur parle avant la réflexion. Alfred Boissier, son beau-frère, avait été tué net par l'explosion d'une locomotive à l'usine de machines agricoles dont les hautes cheminées s'élevaient du fond de la vallée au bord de l'Aunette; et la soeur de Gerbier, en apprenant le deuil qui la frappait avait poussé un faible cri et était tombée, foudroyée par une embolie.

Paul Gerbier avait pris les deux enfants de sa soeur: Simonne, une adorable fillette de cinq ans et Albert, un espiègle gamin de onze ans. Il les avait amenés tous deux à Madeleine en lui disant:

— Il va falloir, mon enfant, que tu t'occupes de ces deux malheureux et que tu leur fasses oublier les rigueurs du sort.

Depuis trois ans Madeleine avait appris, grâce à ces chers petits, les nobles

qualités qui font les femmes parfaites : la patience, la douceur, l'indulgence, la bonté, la sérénité inaltérable.

Son dévouement à son père et aux deux orphelins avait eu la plus heureuse répercussion sur sa nature charmante et son caractère égal, plein de bienveillance et de fermeté.

Dans un ménage d'ouvrier laborieux, on ne regarde pas à deux enfants de plus ou de moins. Simonne et Albert étaient, chez leur oncle, comme deux oiseaux gazouilleurs qu'on aurait changés de volière et qui, en dédommagement de quelques grains de mil nécessaires à leur chétive existence, remplissent la maison de chants et des cris de joie.

Paul Gerbier qui cumulait les fonctions de maréchal-ferrant, de serrurier et de forgeron, n'avait pas donné un seul coup de marteau de plus pour faire face aux nouvelles charges qu'il avait acceptées de si bon coeur. Il avait peut-être mis un peu moins d'argent de côté, quelques pièces qui ne faisaient pas une grande différence à la fin de l'année, mais si l'action de porter des économies à la caisse d'épargne est douce au coeur d'un ouvrier qui ne mesure pas ses efforts, qui donne tout ce qu'il peut donner et pour qui les jours ne sont jamais assez longs, la joie de voir fleurir les couleurs de la bonne santé sur les joues de deux bambins qu'on aime est bien autrement féconde en émotions.

— Je place un peu moins d'espèces, disait Gerbier, mais je place beaucoup d'espérances sur la tête de mon petit Albert. A seize ans, il commencera son apprentissage et, plus tard, il s'associera avec Henry. Les deux cousins agrandiront "ma boîte"; je leur donnerai des conseils si mon bras est fatigué. Simonne sera couturière. La maison sera une ruche bourdonnante d'activité où chacun aura son rôle et, selon ses forces apportera un peu de miel.

Les enfants et les enfants d'adoption de Gerbier étaient tous doués de bons ins-

tincts; ils s'aimaient ardemment entre eux et le brave homme était heureux, sachant tout le monde content autour de lui.

Le père Pascal, un de ces oisifs désœuvrés que l'on rencontre quelquefois, venait presque chaque jour dans la boutique de son ami pour se repaître de l'ivresse que donne l'activité et la force.

Ce père Pascal, parrain de Madeleine, passait pour un original. Il avait sur toutes choses des idées à lui qui témoignaient d'un grand fond d'amertume.

Il avait quitté le village de Chèvremont dans son enfance et était allé tenter fortune dans les grandes villes.

Très peu communicatif et menant l'existence la plus humble et la plus gênée, on était tenté de croire qu'il avait éprouvé de grandes déceptions. Très bon au fond et très intelligent, il se montrait volontiers paradoxal et affichait franchement une rancune tenace contre tout le genre humain.

Il avait dû souffrir dans sa sensibilité des heurts du monde, de toutes les choses laides qu'il avait rencontrées dans ces villes où les foules se ruent à l'assaut de la fortune en employant tous les moyens pour réussir, les bons comme les mauvais, sans distinction, où la moralité s'émousse, où les vainqueurs même lorsqu'ils sont de sinistres bandits dignes du bague, sont portés aux nues, où les vaincus, les chétifs, les faibles, même lorsqu'ils doivent leurs échecs à un excès de scrupule et à l'honnêteté, sont méprisés et foulés aux pieds.

Le vieux Pascal menait une vie étrange et un peu mystérieuse.

Les uns attribuaient sa rancune contre les hommes à des succès successifs dans les entreprises; les autres le soupçonnaient d'être riche et voulaient qu'il fût l'auteur modeste de dons considérables faits en toute occasion et d'une façon toujours anonyme, chaque fois qu'il y avait dans le bourg une infortune à soulager.

Le vieux Pascal vivait dans la légende,

On pouvait dire de lui tout ce qu'on voulait, cela lui était absolument indifférent.

S'il était riche, il n'en avait guère l'apparence. Il allait toujours vêtu de loques presque sordides que Madeleine nettoyait et raccommodait.

Elle avait assumé volontairement cette tâche.

Sa maison était une bicoque dont les portes étaient sans serrure et les fenêtres sans vitres et dont les baies demeureraient ouvertes à tout venant, nuit et jour, en la présence comme en l'absence du propriétaire.

Entrait qui voulait dans cette mesure, Pascal recevait tout le monde en grognant.

Il faisait asseoir le mendiant à sa table, l'obligeait à partager le frugal repas qu'il avait préparé lui-même et, pendant une heure, lui faisait de la morale : châtiait la paresse, la négligence, la dissipation, la prodigalité, le désordre et tous les vices qui conduisent à la misère.

L'infortuné, qui avait accepté une fois cette étrange hospitalité, s'en allait souvent confus et bourrelé de remords et ne revenait plus.

Pascal qui, dans le cours de sa vie, avait dû traverser bien des cloaques et franchir bien des bourbiers, se plaisait d'une façon toute particulière dans la claire et honnête maison de Gerbier.

Il venait là chaque jour avec autant de satisfaction évidente que le voyageur harassé et couvert de poussière en éprouve en s'approchant d'une source claire.

Il passait, dans l'atelier du forgeron, la plus grande partie de ses journées sans qu'il lui vînt une seule fois l'idée de tirer la chaîne du soufflet, de rendre le plus petit service à un ouvrier ou à un apprenti.

La vue de Gerbier, travaillant avec tout ce qu'il avait de cœur, d'ardeur et d'enthousiasme, lui causait autant de satisfaction et d'émoi que la vue du drame le plus

noir, à l'Ambigu, en cause à un spectateur habituel de ce théâtre.

Il ne parvenait point à se rassasier de ce spectacle.

Depuis qu'il s'était assis sur le banc de pierre, auprès de Madeleine, il n'avait pas prononcé une parole. Il regardait l'aiguille se mouvoir avec une agilité surprenante entre les doigts de fée de la jeune fille. Il regardait le visage si frais, si honnête, si imprégné des vertus dont l'âme de Madeleine était remplie et, tout à coup, sans qu'on sut au juste à quelle réflexion intérieure cette exclamation servait de réponse, il dit :

— Que la vie est donc bête !

Madeleine sursauta.

Elle leva sur lui ses grands yeux étonnés, des yeux noirs, aussi doux que du velours et chercha à pénétrer le sens secret de ses paroles. Voyant qu'elle ne pouvait y parvenir elle en réfuta tout simplement le sens par une assertion contraire :

— Oh ! non, mon parrain, la vie est belle !

Madeleine avait une raison toute particulière de penser ainsi, une raison délicate, charmante, enchanteresse, qu'elle croyait ignorée du vieux Pascal. Elle défendit sa thèse :

— Si la vie ne m'apparaissait pas comme un bonheur, elle me paraîtrait un supplice; il ne tient qu'à nous qu'elle soit l'une ou l'autre...

Le père Pascal la dévisagea avec un intérêt compatissant et la laissa parler.

Elle poursuivit :

— O mon parrain, je la crois si belle, la vie ! Laissez-moi m'abuser un instant, si je m'abuse... J'attends tant de choses d'elle; elle me fait tant de promesses ! Je veux fermer les yeux doucement comme on le fait en entendant une suave symphonie, comme on le fait encore quand la brise apporte, des arbres en fleurs, des parfums innombrables. Je veux fermer les yeux en écoutant les murmures de la vie et croire

au bonheur qu'elle promet, à l'avenir; croire à tout! Et le bonheur que j'attends, je ne veux pas qu'il soit un privilège, une faveur. Je m'efforcerai de le mériter par mon courage, par ma tendresse, par mon dévouement, par ma franchise, par la vertu; la félicité la plus pure sera le dédommagement de mes efforts.

Pascal l'écoutait, attristé. Il répéta avec une intonation plus désenchantée:

— Que la vie est donc bête...

Puis il se leva et, avant de prendre le chemin de la forge, il ajouta sentencieusement:

— Sois simple, Madeleine, n'élève pas trop haut tes regards...

Madeline comprit qu'il avait lu dans son âme et elle rougit.

— A ton âge, reprit-il, on se laisse séduire par les apparences agréables; on connaît mal la vie et les hommes. A ton âge le coeur a des ailes, il faut qu'il prenne son essor, qu'il s'envole très haut; il croit pouvoir atteindre les régions les plus éthérées et tout à coup il s'aperçoit qu'il est enchaîné par des superstitions, qu'il est entravé par des préjugés et des préventions et alors il palpète, il souffre, il se consume dans la tristesse et dans la douleur.

Madeline souriait.

Elle était à l'âge où l'on ne comprend pas encore le sens de ces mots étranges: "tristesse, douleur".

Tout était limpide dans son âme comme dans cette belle journée de juin.

Tout à coup, cependant elle s'aperçut que la ruisselante lumière du soleil s'était atténuée. Un nuage, un tout petit nuage s'était formé dans l'azur et faisait écran, comme pour lui rappeler que des nuages se forment promptement qu'ils peuvent grossir jusqu'à cacher tout le bleu du ciel.

Elle eut un frisson d'inquiétude mais se rasséra aussitôt.

— Mon parrain, venez que je répare

cet accroc à la poche de votre veston; vous êtes fait comme un voleur.

Pascal approcha, se prêta volontiers à la réparation.

Son veston, criblé de taches, cousu, recousu, rapiécé, réparé cent fois, luttait vainement contre une usure opiniâtre.

L'aiguille de la jeune fille rafistola une fois de plus une déchirure triangulaire et dit en riant:

— Il demande un remplaçant.

— Laisse-le demander, ma fille, dans l'état où il est il ne fait pas d'envieux. Il convient parfaitement à ma situation de fortune...

— Parrain, mon petit doigt m'a dit à l'oreille que vous êtes plus riche que vous ne le paraissez. Qu'iriez-vous faire chaque trimestre à la ville, avec une sacoche en bandoulière si ce n'était pour y aller toucher des rentes? Prenez garde aux brigands, mon parrain: un jour ils vous observeront, vous suivront, dénicheront la cachette et, cette fois, vous ruineront pour tout de bon.

Rien ne mettait le vieux Pascal en colère comme ces plaisanteries.

— Crois-tu donc flatter ma vanité en me disant que tu me crois plus fortuné que je ne suis? Si le destin mettait à portée de ma main la fortune et la pauvreté en me disant: "choisis", ma main aurait sans faiblesse et sans hésitation, la sagesse de prendre la pauvreté.

— Oh! pourquoi? parrain.

— Parce que la pauvreté est libre. Elle n'est pas entourée de convoitise, de jalousie, de haine, de mensonge et de corruption. Le pauvre connaît les véritables sentiments de ses amis; il n'en n'est pas de même du riche.

La réparation à la poche, dont un journal dépassait était effectuée.

Madeline, changeant subitement de conversation, adressa une question:

— Parle-t-on encore de la guerre? dans le journal.

— Oui, les choses se gâtent plutôt qu'elles ne s'arrangent. Il en est des peuples comme des individus: l'aisance, la fortune, la chance des uns offusquent les autres. L'avidité des peuples de proie est exaspérée par la prospérité de leurs voisins.

— Et vous croyez que cette chose monstrueuse et horrible, la guerre, pourrait encore se produire, de nos jours, à notre époque de civilisation?

— La guerre ne disparaîtra jamais. Elle est éternelle comme la douleur, comme les sentiments funestes, comme la bêtise et la férocité.

— Vous me faites trembler, mon parain; je pense à mon pauvre frère, à mon Henry, qui se réjouit déjà de son retour prochain; à mon père qui l'attend avec tant de joie! Non, la guerre n'est plus possible et vous voulez me faire de la peine, vous êtes un méchant.

Sans répondre, Pascal se dirigea vers la forge. Il lui déplaisait de crier toujours "casse-cou" aux illuminés qui croient que la terre est le royaume d'un bonheur inaltérable; il lui déplaisait d'arracher des illusions dans un coeur, d'ouvrir des yeux, de montrer toutes les routes montantes et caillouteuses, de paraître renfrogné comme un hibou, comme un oiseau de mauvais augure.

Madeleine ne savait pas ce que c'était que la guerre, que cette chose épouvantable dont on parlait chaque jour avec plus d'insistance. Elle n'attachait à ce mot qu'une signification vague, indéterminée.

Depuis plusieurs années, elle avait vu naître et s'évanouir maints incidents susceptibles de la provoquer.

Et puisque ces incidents avaient toujours abouti à un arrangement final, elle en concluait que les nations si promptes à évoquer l'idée d'un conflit formidable, reculaient toujours devant les conséquences qu'elles prévoyaient comme des voisins hargneux reculent devant la possibilité

d'un procès qui les ruinerait mutuellement.

Le petit nuage qui s'était élargi dans l'azur du firmament, la pensée qu'un bouleversement pouvait se produire entre les nations, jetèrent une ombre d'inquiétude dans l'âme heureuse de la jeune fille.

Elle songea que le bonheur des hommes était subordonné à mille influences étrangères.

Son aiguille ralentit son allure.

Elle pencha son front pur que la mélancolie n'avait jamais effleuré, mais bientôt, elle bannit de son âme toutes les préoccupations. Une automobile qu'elle reconnaissait, descendait du plateau dans sa direction à une allure désordonnée.

Cette vertigineuse machine appartenait au fils de l'industriel dont l'usine occupait tout le bas de la vallée et dans laquelle on fabriquait toutes sortes d'instruments aratoires et agricoles.

A chaque cahot, elle faisait tressaillir d'angoisse et de fierté le coeur de Madeleine, car si la femme redoute le danger, elle aime qu'on le brave.

Selon une habitude contractée depuis longtemps déjà, l'automobile ralentit son allure en arrivant devant la maison de Gerbier puis pénétra dans la cour pour approcher de la forge.

Un grand jeune homme blond, alerte, en descendit, salua la jeune fille et s'écria:

— Monsieur Gerbier, mon moteur ne fonctionne pas parfaitement; il a souvent des ratés, voulez-vous voir ce dont il s'agit pendant que j'irai demander à Mademoiselle Madeleine la permission de cueillir quelques roses dans son jardin?

Gerbier et deux ouvriers s'étaient approchés déjà de la voiture. Pascal muet, avait fait une moue imperceptible, puis avait murmuré:

— Il n'y a donc pas de serruriers dans votre usine, M. François?

— Il y en a des centaines, répondit le jeune homme avec bonne humeur; mais,

outré que mon père serait furieux si je les dérangeais de leur travail, ils n'entendent pas grand chose au fonctionnement d'une automobile. M. Gerbier lui, c'est différent. Il est ingénieux et génial et la machine la plus compliquée, de quelque marque qu'elle soit, n'a pas de secrets pour lui.

Après cette réponse, François Delaunay avait exécuté une pirouette sur ses talons et gagné le jardin.

Il ne concevait pas qu'on pût donner une interprétation équivoque à cette fantaisie.

Il était sans fierté et sans morgue. Il assistait à toutes les fêtes du village; arrivait le premier au bal, y faisait danser successivement toutes les jeunes filles, se mêlait cordialement à tous les groupes de jeunes gens qui l'appréciaient pour sa gaieté, sa simplicité et sa générosité.

Il était devenu l'ami des plus humbles comme des plus fortunés.

Les jeunes gens l'avaient nommé président de leurs sociétés sportives et de leur société de tir. Il était perpétuellement en contact avec eux et avait su, à force de bonne grâce, faire oublier la distance que tant d'autres se seraient plu à agrandir encore et qui sépare quelquefois le fils d'un patron des ouvriers de ce patron; un jeune châtelain des enfants du peuple.

En arrivant auprès de Madeleine, le pas de François parut moins assuré. Il domina une émotion violente qui faisait battre son cœur plus précipitamment et aborda délibérément la jeune fille.

— Je ne puis plus rester un seul jour sans vous voir, Mademoiselle Madeleine, répétez-moi tout de suite que vous m'aimez comme je vous aime, follement.

— Je vous aime sagement, François, et je voudrais être sûre que vous m'aimiez ainsi.

— Et c'est bien ainsi, incomparable jeune fille, que je fais. Je suis plus épris de vos vertus et de votre honnêteté que de vos charmes.

— Pourquoi m'avez-vous aimée? Je n'ai pourtant rien fait pour cela? Essayez de m'expliquer. Il est tant d'autres jeunes filles qui portent de belles toilettes, qui sont de votre monde, qui devraient vous plaire davantage?

— Ne parlez pas de "mon monde". Mon grand-père était un ouvrier comme M. Gerbier, actif, entreprenant et que la chance a favorisé. Je suis du monde de ceux qui ont du cœur. Vous me demandez pourquoi je vous ai aimée? Il m'est impossible de vous répondre. Pour votre sensibilité, pour votre sincérité et votre simplicité. On est attiré vers une fleur par la perfection de sa forme et retenu vers elle par le parfum qui est son âme, par un parfum que l'on ne soupçonnerait pas et qui est infiniment captivant. Je vous ai aimée comme l'étoile luit, comme l'eau coule, comme le vent passe, comme le feu brûle, par destination. Je ne puis pas faire autrement et je n'ai à cela aucun mérite: c'est mon essence et ma nature...

— — Mais comment m'avez-vous distinguée parmi les autres jeunes filles?

— Il y en a donc d'autres. Je n'ai pas remarqué. J'ai passé en étourdi au milieu de leur assemblée charmante sans prendre garde que l'une d'elles souriait ineffablement; que telle autre avait des yeux si bleus que tout l'azur du ciel paraît s'y refléter.

Je suis venu vers vous comme l'hirondelle, guidée par une clairvoyance providentielle, se dirige vers la patrie qui lui sera clémente, vers la région où elle trouvera le plus de bonheur possible.

Tout l'édifice de mon bonheur est fondé sur le petit signe de tête que vous avez fait lorsque je vous ai demandé s'il ne vous déplairait pas de devenir ma femme.

Pensive, heureuse, Madeleine l'écoutait. Elle balbutia:

— Je n'ai rien fait pour cela; je ne l'ai pas voulu et quelque chose me dit que je fais bien en vous écoutant; que vos paro-

les ne tombent pas seulement de vos lèvres.

Si j'avais encore ma mère, je l'aurais consultée: Je lui aurais confié mon trouble et mon espérance...

J'aurais agi de même si j'avais encore la mienne; les femmes ont des instincts si sûrs et des lucidités si nettes des choses du coeur! Mais à la première occasion, je ferai part de mes intentions à mon père.

— N'aura-t-il pas d'autres projets vous concernant?

— J'ai vingt-six ans. Je lui ai obéi en toutes choses jusqu'à présent. Je rêvais de voyages, d'explorations; puis, plus tard d'aviation; j'avais le goût des aventures, du mouvement et surtout de l'inconnu et cependant je me pliai docilement à sa volonté quand il m'interna dans un lycée où j'étouffai, où je fis de médiocres études et je consentis à lui promettre que je dirigerais l'usine après lui, bien que n'ayant que fort peu d'aptitudes pour la vie sédentaire et monotone qui sera la mienne.

J'ai cédé toujours à toutes ses volontés, par veulerie, par indifférence, pour n'avoir pas à supporter le poids d'une responsabilité; mais quand il s'agit du bonheur de toute ma vie, je veux moi-même prendre une initiative.

— Et si cette initiative déplaît à votre père?

— Elle n'en sera que plus intéressante. J'appelle de tous mes vœux les épreuves pour que le triomphe en ait plus de prix. Il me semble qu'un amour persécuté n'en est que plus violent. Je veux être le maître de mes principes et de mes sentiments; mon âme ne sera point asservie à une autre autorité que la vôtre, sous laquelle elle s'est volontairement inclinée.

Rassurez-vous, Madeleine, mon père est un homme d'affaires qui, pourvu que son usine fonctionne et que ses intérêts soient prospères, se désintéresse complètement de tout le reste.

Il n'a pas d'autres désirs que celui de

posséder une usine modèle, pourvue de tous les perfectionnements et du plus parfait outillage. Il est malheureux, mais son ambition me laisse la libre disposition de mon coeur qui ne peut lui être d'aucune utilité.

Et puis, je crois qu'il m'aime bien.

Il ne sera pas fâché de me voir épouser la seule jeune fille qui puisse faire mon bonheur. Quand je lui en demanderai la permission, il ne prêtera qu'une oreille distraite à mes discours et me répondra: "Fais ce que tu voudras, pourvu que l'usine soit florissante."

Mon père sera probablement surpris quand je lui apprendrai que j'aime et que je suis aimé. Il me regardera avec un étonnement grandissant, comme si j'étais un phénomène et me répondra:

— Bah! qu'est-ce que cela peut bien me faire?

Il n'élèvera pas une objection. Quand je lui montre le drap que j'ai choisi pour un costume il me répond: "prends ce qui te plaît, c'est pour toi que tu choisis." Révérence parler, je crois qu'il me fera la même réponse quand je lui dirai le nom de la jeune fille que j'ai élue.

— S'il ne trouve pas ma dot suffisante?

— Je lui répondrai que je suis assez riche pour deux; que vous vous êtes toujours contentée de la médiocrité et que notre situation sera amplement supérieure aux exigences de vos goûts; que vous n'êtes pas coquette et que la plus grande simplicité préside toujours au choix de vos toilettes; que vous ne souhaiterez enfin jamais d'autre genre de vie que le plus discret, le plus inaperçu.

Je vous dépeindrai à ses yeux telle que vous êtes; je lui proclamerai vos vertus avec une si chaleureuse éloquence que je lui inspirerai certainement le désir de vous connaître mieux, de vous apprécier et de vous aimer.

Aux yeux de Madeleine, une longue perspective de bonheur calme et sans inci-

dent se déroulait. François Delaunay l'avait choisie, elle était toute prête à lui démontrer que son choix avait été bien inspiré. Elle pensait qu'aucune puissance ne prévaut contre les droits du coeur et qu'elle était marquée par le destin pour être heureuse.

Elle demeurait pensive, le jeune homme lui demanda :

— A quoi songez-vous, Madeleine ?

Elle répondit :

— Si M. Delaunay veut votre bonheur il approuvera votre choix ; je mettrai tant de bonne volonté, tant d'efforts à ne jamais vous déplaire.

Leur avenir leur paraissait une chose toute simple, conforme à leurs désirs. Ils n'avaient qu'à étendre la main pour moissonner des jours embellis des plus séduisantes félicités.

Il leur semblait qu'il leur serait permis de choisir leurs émotions et leurs joies comme il est permis, dans une prairie constellée de fleurs, de choisir les plus belles pour en composer une gerbe agréable.

Leur imagination vagabonde les emporta au-delà du doute et des hésitations ; au-dessus des obstacles implacables et injustes, des embûches perfides, des impossibilités stériles.

Ils parlèrent de l'avenir, de projets gigantesques et d'espérances éperdues, comme s'ils avaient été les maîtres de cet avenir et de leur destin.

— A la première occasion, dit François, j'expliquerai clairement à mon père tous les avantages solides d'un mariage raisonné et raisonnable, pesé, mûri, délibéré. Je lui dirai combien nos goûts concordent, combien nous éprouvons de plaisir à être l'un près de l'autre, combien nous avons l'un et l'autre la certitude qu'il en sera toujours ainsi.

— Oh ! oui.

— Il vous considérera tout de suite comme sa fille, mais ne vous attendez pas à de véhémentes démonstrations affectueuses

de sa part. Mon père est toujours absorbé, distrait. Il a la tête pleine de chiffres et de combinaisons ; il est peu sentimental.

— Je l'aimerai tel qu'il est, à rendre jaloux mon cher papa.

— Et il sera très sensible à votre tendresse. Ce qui lui plaira surtout dans notre mariage, c'est qu'il se fera sans dérangements pour lui. Mon père a l'horreur des pertes de temps et s'il lui avait fallu mettre des gants blancs, assister à des soirées, participer à des préliminaires, faire des démarches, cela l'aurait assommé.

— Notre mariage lui conviendra, alors. Nous le ferons très simple ; nous nous enfoncerons de nos parents et de quelques intimes seulement.

— Ainsi que des ouvriers de l'usine et des notables de Chèvremont.

— Je ferai moi-même ma robe de mariage ; que diriez-vous d'une robe de mousseline avec une fine dentelle au corsage, couronnée d'un voile posé à la juive, sous une couronne de fleurs d'oranger ?

— Je préférerais une couronne de lys.

— Je craindrais de paraître un peu prétentieuse.

— Alors, il en sera fait comme il vous plaira. Nous donnerons un bal en plein air, au bord de l'Aunette, dans la prairie, comme font les plus simples gens, et tout le monde y dansera.

— Comme sur le pont d'Avignon.

— Nous aurons beaucoup d'enfants.

— J'en ai déjà deux : Simonne et Albert sont mes grands enfants. Vous m'autorisez bien à ne pas les abandonner tout à fait ? Ils n'ont que moi ces deux pauvres petits. Je cumule les fonctions de grande soeur et de maman.

— Je les adopte.

Ils jasaient, éperdument confiants, sans souci de l'heure qui fuyait. Autour d'eux, des abeilles diligentes butinaient le suc des fleurs qui vivent l'espace d'un matin. Des roses faisaient un berceau à leur tendres-

se, les entouraient, retombaient en lourdes floraisons tout autour d'eux.

L'une d'elle, une Maréchal Niel, dont les pétales étaient à peine dépliés, frôlait l'épaule du jeune homme. Il l'effleura de ses lèvres et dit :

— Elle sera mon intermédiaire. Je lui confie mon premier baiser, pour qu'elle vous le remette; ne le laissez pas voler par une abeille; je le dépose dans son cœur...

L'automobile était réparée.

Le forgeron vint en informer le jeune homme qui dut s'arracher aux félicités de son enivrement et qui se souvint seulement alors, que son père, avec un air mystérieux, lui avait recommandé de rentrer de bonne heure.

Il était plus de quatre heures. Simonne et Albert revenaient de l'école.

En croisant l'automobiliste, Simonne fit un salut et le gamin souleva sa casquette avec toute la componction et le respect dû à un personnage important. François Delaunay répondit par un sourire.

Madeline s'évada du grand bien-être, du charme doux qui l'enveloppait, elle accourut à la rencontre de ses deux petits dont elle avait oublié de préparer le goûter. Elle les embrassa d'une façon distraite, répondit à leurs multiples questions d'un esprit inattentif, ce qui lui attira cette réflexion de la part de Simonne.

— Qu'est-ce que tu as? Qu'est-ce que nous t'avons fait? On dirait que tu ne penses pas à nous quand tu nous parles?

Cependant que le vieux Pascal, du coin le plus obscur de la forge, renfrogné comme un vieux hibou et morne comme un lugubre vantour, observait sa filleule avec ces yeux que paraissent blesser l'éclat trop étincelant du jour, la splendeur trop vive du bonheur.

CHAPITRE II

PÈRE ET FILS

François Delaunay entra dans la cour de l'usine précédé d'un ronflement sonore de moteur et de longs mugissements de sirène.

Il fut tout étonné de voir que les ouvriers paraissaient plus affairés et plus diligents que de coutume et, sans prendre la peine de s'informer de la raison qui pouvait motiver un surcroît de zèle et d'attention de leur part, il se dirigea directement vers l'habitation de son père, sorte de château d'un goût moderne, construit sur une éminence, en regard des ateliers, d'où l'on apercevait sans effort, du perron, le va et vient des ouvriers.

El eut, en passant, la surprise d'entrevoir de longues tables dressées sur des tréteaux, recouverts de nappes blanches et surchargées de victuailles, de bouteilles de vin, de fruits et de friandises.

— Tiens, se dit-il, est-ce que ce serait aujourd'hui la fête de mon père? Mais non, voyons, elle tombe le vingt-sept août? Qu'est-ce que c'est que tout ce tralala?

Devant le perron de ce que l'on appelait "le château" toutes les plantes de la serre avaient été disposées en deux rangées comme pour souhaiter la bienvenue à des hôtes d'importance.

Au mécanicien qui rentra l'automobile dans le garage, François ne voulut point adresser de questions. Il pensa :

— Je paraîtrais stupide en ne sachant pas ce qui se passe chez nous.

Il escalada le perron pour grimper dans sa chambre et pour aller changer de costume car, avec la poussière de la route qui recouvrait son visage et ses vêtements, il n'était pas présentable.

Des domestiques en habit, figés dans une correction des plus hautaines, attendaient, à l'entrée du salon encombré de fleurs, des hôtes d'importance.

Le jeune homme se torturait l'esprit.

— Qui diable mon père peut-il recevoir avec tout ce remue-ménage. Il m'a recommandé de rentrer de bonne heure, mais j'ai compris que cela voulait dire avant minuit. Il aurait pu préciser. Je ne me souviens pas si je lui ai dit que j'allais déjeuner à Paris. Non, au fait, je ne l'ai pas informé de cette intention que, du reste, je n'ai pas réalisée. Bah, si ma présence avait été nécessaire à "la boîte" il me l'eût bien dit. Vais-je pas m'émouvoir parce que mon père exhibe sa maison "dernier modèle", agrémentée des suprêmes perfectionnements de la science et de l'industrie à un autre usurier?

Ce monologue fut coupé net par un heurt discret à la porte de la chambre du jeune homme. Il s'écria "Entrez!" avant d'avoir pris garde qu'il se trouvait dans une tenue des plus sommaires, qu'il avait le visage barbouillé de savon et penché sous un jet d'eau bruyant.

Un domestique se présenta :

— Monsieur fait demander à Monsieur François s'il voudrait avoir l'obligeance de descendre à l'usine. Je suis venu plusieurs fois déjà pour savoir si monsieur était rentré.

— C'est bien, Joseph informez mon père que je descends dans un instant. Il est accompagné de visiteurs?

— Monsieur le sait bien.

— Oui je le sais, naturellement; mais combien sont-ils ces visiteurs?

— Heu!

François avait compris qu'on lui répondait "deux".

— Je vous demande cela, Joseph, parce que nous pensions qu'ils seraient trois; c'est que l'un d'eux aura été empêché sans doute.

— Sans doute, répliqua le domestique en se retirant; mais, il y a plusieurs personnages officiels.

François était intrigué et contrarié. Les circonstances l'arrachaient aux pensées

qui lui étaient chères; les moindres obligations de métier qui détournaient son esprit de l'unique objet qui le requérait tout entier l'importunaient.

Il était ennuyé d'être contraint, pendant quelques instants, de s'évader du jardin fleuri où sa tendresse s'était reposée.

Il songea: "J'ai eu de la chance de provoquer un détraquement de mon moteur pour justifier mon retard. L'automobile est un moyen de locomotion doué de bien des séductions lorsque le père de la jeune fille qu'on aime est serrurier.

Comment pourrais-je m'arrêter, parler à Madeleine si je n'avais pas la ressource de déclancher habilement quelque chose dans le mécanisme de ma machine? Le brave Gerbier finira par supposer que mon auto est un vieux tacot, un vieux clou, ou que je suis un fier maladroit, puisqu'il ne se passe pas un seul jour sans que j'aie recours à son obligeance pour réparer quelque accident!

Il est trop expérimenté, ce bon Gerbier et met trop d'amour-propre à me donner des preuves de son habileté. Je ne puis pourtant pas lui recommander de prendre son temps, lui donner l'assurance que je ne suis pas pressé quand je m'adresse à lui. Il est d'une activité prodigieuse. Quelle réparation pourrais-je lui demander demain? Je pourrais peut-être essayer de dessouder mon réservoir d'essence ou de briser un levier d'embrayage qu'il serait obligé de braser ou de forger à nouveau, ce qui lui demanderait plus de temps.

Tout en échafaudant ces projets intéressants, François avait terminé sa toilette.

Il descendit aux ateliers de construction, parcourut les salles occupées par les charrons, par les forgerons, par les serruriers, les fileurs, les taraudeurs, les ferblantiers, les assembleurs, dans un bruit infernal de moteurs, de poulies, de volants, de tenailles, de marteaux, d'enclumes et il parvint enfin à rejoindre son père, accom-

pagné d'un grand vieillard de mine distinguée, à longue barbe blanche, très droit et de noble allure et d'une jeune fille qui paraissait s'intéresser au tumultueux vacarme de l'usine juste au moment où les visiteurs allaient pénétrer dans les hangars d'exposition.

M. Delaunay présenta son fils qui s'inclina, à ses hôtes et nomma ceux-ci.

— Monsieur le sénateur de Fontanes, Mademoiselle Elisabeth de Fontanes sa petite fille; Monsieur le sous-préfet; M. le président du syndicat des Agriculteurs...

Il cita d'autres noms et finit par apprendre à son fils que le gouvernement sur la présentation et l'instante sollicitation de M. le sénateur de Fontanes, l'avait admis, en récompense des bienfaits que son industrie avait répandus dans le pays, à la dignité de chevalier de la Légion d'Honneur. Puis il lui glissa furtivement à l'oreille: "Regarde-donc comme elle est bien, Mademoiselle de Fontanes; elle a voulu passer elle-même à ma boutonnière le petit ruban rouge que tu y vois; regarde comme elle est bien!"

François était ahuri, stupéfait, abasourdi.

Il emboîta le pas au cortège qui se déroula à travers une longue suite de hangars d'expositions où étaient présentés des rateaux de toutes formes et de toutes dimensions; des hache-paille; des distributeurs d'engrais; des faucheuses; des lieuses; des moissonneuses; des presses; des locomobiles; des pompes en tous genres, des semoirs à la volée avec cylindres cannelés avec boîtes de distribution et fond à ressort renversable; des charrues, des batteuses à bras, à manège, à moteur; des batteuses à plan incliné à un ou deux chevaux, avec tarare ordinaire, tarare à hélices, tarare à double nettoyage et deux ventilateurs et cent autres machines agricoles, perfectionnées et ingénieuses.

Le sénateur, le sous-préfet, le président

du syndicat écoutaient les explications de l'industriel et en sollicitaient de nouvelles. La petite fille du sénateur s'était approchée de François. Tout ce qu'elle voyait l'émerveillait. Elle ne s'était pas encore aperçue qu'un aussi grand nombre de machines était nécessaire pour la culture du blé dont on faisait le pain qu'elle mangeait si distraitement et elle aurait souhaité les voir fonctionner l'une après l'autre.

Mademoiselle Elisabeth ressemblait à une Anglaise de haute distinction avec ses cheveux ondes, d'un blond pâle, tordus à pleine main par derrière; avec ses yeux d'un bleu très tendre qui donnaient une impression de calme, de profondeur et de limpidité, avec son teint délicat et son air de volonté réfléchi.

Elle s'intéressait aux machines plutôt qu'à ceux qui les construisaient et ses questions auxquelles François s'efforçait de répondre, attestaient de la sagacité et un sens aigu d'observation.

M. Delaunay père se montrait très aimable avec elle et, chaque fois que l'occasion lui permettait d'approcher de son fils et de pouvoir lui parler à l'écart, il lui répétait:

— Quelle charmante personne; regarde donc comme mademoiselle de Fontanes est bien; quelle distinction, quelle noblesse!

François regardait mademoiselle de Fontanes, mais en songeant à une autre jeune fille, à la petite couturière qu'il avait laissée dans son jardin féerique et radieux.

Il était encore tout imprégné du souvenir de Madeleine Gerbier, tout pénétré de l'idée, qui peu à peu s'était imposée dans son esprit, qu'elle était le point d'appui qui lui manquait.

Mademoiselle de Fontanes était parée de toutes les grâces, de la noblesse, de la fortune, de l'élégance, de la jeunesse. Elle était environnée de tous les prestiges et cependant François n'éprouvait pas, en lui

parlant, la dix-millième partie de trouble qu'il éprouvait en présence de Madeleine.

Il regardait la petite fille du sénateur comme un objet d'art de grande valeur, très agréable à voir; il s'efforçait, en sa présence, de se montrer brillant causeur, de trouver des tournures de langage distinguées, de donner une bonne opinion de son esprit, de son jugement et de son éducation, alors qu'en présence de Madeleine, il s'abandonnait et montrait son âme, tout simplement.

Au bout de dix minutes d'entretien, il ne savait plus que dire à mademoiselle Elisabeth et il attendait les questions qu'elle croyait devoir lui poser, par convenances, alors qu'après de Madeleine, il ne lui était pas nécessaire de parler ni d'écouter pour éprouver un tressaillement de tout son être et l'intime certitude que le bonheur de toute sa vie était là.

La vue, le rire, la voix de Madeleine le fascinaient. Il trouvait un charme émouvant dans un geste de sa main, dans la ligne que dessinait son attitude, dans le frissonnement d'une mèche de ses cheveux.

Il savait d'avance ce qu'elle allait lui répondre, quand il la questionnait, à cause de la conformité de leurs goûts. Les mêmes sensations dans leur sensibilité.

Ils ne se trouvaient pas, ils ne se révélaient pas l'un à l'autre, mais ils obtenaient chaque jour davantage l'assurance qu'ils étaient nés pour se rencontrer, pour se compléter.

Madeleine ne lui était pas étrangère et jamais une autre personne quand même elle fût devenue sa fiancée, sa femme, la mère de ses enfants, ne pourrait cesser d'être une étrangère pour lui.

Après la visite de l'usine, les personnages officiels grimpèrent sur le perron du château, pénétrèrent dans la salle où une collation avait été préparée, s'assirent et dégustèrent quelques friandises.

La conversation roula sur les événe-

ments extérieurs, sur les menaces de guerre.

M. de Fontanes rappela quelques épisodes de la campagne de 1870; il dit comment le pays avait été envahi, rançonné, épuisé par les réquisitions et il ajouta :

— Notre vainqueur alors, n'était pas enivré d'orgueil comme il l'est actuellement. Il s'est grisé de son triomphe. Sa culture a développé en lui le sentiment d'une valeur incomparable devant laquelle tous les autres peuples doivent s'incliner. L'Allemagne veut conquérir le monde et le faire trembler par la souveraineté de sa puissance redoutable.

M. Delaunay hasarda :

— Les Allemands pullulent; ils se répandent hors de l'empire comme des lapins hors du terrier; ils ont envahi déjà tout le monde; ils font une concurrence enragée aux industries de tous les pays, et je ne vois pas que la guerre ouvrirait plus de débouchés à leur expansion que le régime de la paix. Ils se fourrent partout; ils sont partout chez eux; ils font adopter partout, avec une réclame et une publicité colossales, les produits de leur industrie. Ils nous copient et nous pillent. Ils tirent parti de toutes les découvertes de nos chercheurs, de nos savants. Ils drainent, vers le coeur de leur empire tout l'argent du monde; je ne vois pas à quoi leur servirait une guerre; ils seraient fous de la vouloir.

— Justement, ils sont fous d'orgueil, ils se croient au-dessus des peuples, au-dessus des lois et au-dessus du droit, répliqua le sénateur, et il faut s'attendre, avec eux, à toutes les traîtrises. Les agents commerciaux qu'ils envoient chez leurs voisins sont tous chargés concurremment d'une mission militaire ou d'une mission d'espionnage.

Ils songent à la guerre, aux violences, aux brutales démonstrations de leurs forces et ils considèrent comme un coup porté à leur présomption, toute atteinte à leur prestige ou à leur arrogant orgueil.

Le sénateur fit ensuite l'éloge de l'industrie française, du commerce français, de l'art français qui ne valent que par leur conscience et leur probité. Il rappela les débuts modestes de l'usine de Chèvremont; son prompt développement, la richesse dont elle a doté le village qui s'était agrandi depuis la fondation et dont tous les habitants connaissaient un bien-être, une aisance qu'ils eussent ignorés sans l'usine. Dans le pays pauvre où végétaient autrefois quelques pâtres et quelques opiniâtres laboureurs que les plus piètres résultats n'étaient point parvenus à décourager, l'usine avait su tirer parti des forces naturelles fournies par la limpide et bouillonnante Aunette et la nature avare avait donné sans compter des bienfaits inattendus.

Le sénateur, dans une improvisation toute cordiale et empreinte de bonhomie, adressa quelques mots de louanges à l'ancêtre disparu, à celui qui avait eu l'idée d'élever une fabrique dans le fond de la vallée déshéritée, puis à Armand Delaunay qu'il venait de décorer et qui avait su mériter l'estime de ses nombreux ouvriers par sa droiture, son esprit de justice et son inflexible loyauté.

Le parlementaire félicita le fils de M. Delaunay qui, lui aussi, se vouait à l'industrie, et la péroraison de son discours fut saluée d'applaudissements unanimes qui se prolongèrent en hourras jusqu'à l'extrémité des tables où les ouvriers s'étaient assis.

Une délégation des contre-mâîtres et des ouvriers les plus anciens apporta un bouquet gigantesque et un compliment naïf, ému et sincère au patron et à son fils.

Mademoiselle de Fontanes assise en face de François, lui parlait, très simplement.

Tout en se sentant attiré vers sa grâce par une sympathie à laquelle se mêlait du respect, François la devinait d'une autre

essence, d'une éducation raffinée qui égarait son jugement sur elle.

Il se souvenait des exclamations échappées à son père dans un but de suggestion évidente et la présence de cette aristocratique personne douée de tout ce qui peut faire plaisir chez une jeune fille: le nom, la naissance, l'éducation, la fortune, les grâces naturelles, lui en rappelait une autre qui personnifiait à ses yeux le modèle le plus parfait et le plus accompli de la vertu de la pureté, de l'innocence et de la tendresse. Un regard de Madeleine lui offrait la clef de tous ses sentiments secrets et de toutes ses pensées et, en les comparant l'une à l'autre, ces deux jeunes filles égales en mérites et pourtant si différentes, François se pénétrait de cette idée que les esprits les plus doux et les plus modérés sont les plus inflexibles lorsqu'ils ont pris un parti.

Dès le départ de leurs hôtes, M. Delaunay parla avec un chaleureux enthousiasme du sénateur de son amabilité, de sa courtoisie, puis brusquement, après une vague allusion à Mademoiselle Elisabeth de Fontanes, il demanda à son fils:

— Qu'est-ce que tu en penses?

— C'est un homme charmant, aimable et digne.

— Je ne te parle pas de M. de Fontanes, mais de sa petite-fille.

— C'est une personne très distinguée.

— Parfait. Les Fontanes jouissent d'une honorabilité incontestable et d'un grand nom; ils appartiennent à la plus ancienne noblesse. Ils ont l'estime de tout l'arondissement. Comme fortune, je crois que la leur est fort belle; tu pourrais faire un joli mariage et surtout une bonne affaire.

— Une affaire? ô mon père...!

— Ne pousse pas des cris de dindons effarouchés. Les Fontanes sont nos voisins; nous leur rendrons la visite qu'ils nous ont faite. Ils ne sont pas fiers et vivent assez retirés; nous pourrions entamer avec eux

des relations qui prendront, avec un peu d'habileté un caractère bientôt plus intime. Tu peux donc, si tu n'es pas un nigaud, faire un mariage qui ouvrirait une belle porte politique.

Le député actuel de l'arrondissement ne répond pas aux idées et aux désirs de la majorité; il a été élu par surprise, grâce à la confusion qui s'était glissée dans les partis; ils ne sera pas réélu et il y aura une place à prendre.

— Mais, mon père, je n'ai jamais songé à la politique...

— Qui te parle de cela? Toi, épouse Mademoiselle de Fontanes, c'est tout ce que je te demande; la politique sera pour moi.

— Pour toi?

— Pourquoi cet étonnement? Ne me crois-tu point capable de conduire les affaires du département et de l'Etat comme j'ai conduit les miennes?

François Delaunay demeura un moment stupéfait et répliqua:

— Je ne te connaissais pas ces ambitions.

— Moi non plus. Elle sont nées d'aujourd'hui. Tu sais que, du premier coup d'oeil, j'aperçois tout de suite le parti que l'on doit tirer d'une affaire; en voyant tout à l'heure Mlle de Fontanes à tes côtés je me disais: "Quel beau couple feraient ces deux enfants-là!" Puis, mon imagination prenant le mors aux dents pour galoper à travers les choses précises et possibles, je songeai que je saurais conduire la foule, lancer des paroles vibrantes du haut d'une tribune.

L'usine marche automatiquement, sans efforts; elle pourra fournir dix fois plus de produits que nous en trouverions le placement. Notre clientèle et le renom de nos machines s'accroissent de jour en jour. Après un départ un peu lent, l'élan est donné enfin et l'activité prodigieuse de notre maison nous laisse des loisirs que je

pourrais, sans préjudice pour nos intérêts, consacrer aux affaires publiques.

Nous trouverions même des satisfactions de vanité à ce mariage. Nous pourrions ajouter le nom de "de Fontanes" au nôtre: Delaunay-de Fontanes, comme cela sonne bien, tu ne trouves pas?

— O père, je suis si ambitieux!

— Tu es un daim. Autre chose: le parc du sénateur est merveilleux, étendu et très boisé; c'est une vieille propriété de famille que les générations se sont pieusement transmise.

— C'est vrai, ce parc est l'asile de forêts séculaires, il est solitaire, silencieux et poétique.

— Eh bien, je fais de ce parc poétique, comme tu dis, une source de rendements considérables qui élargiront un peu l'apport de Mlle Elisabeth. J'utilise le magnifique chute d'eau que l'Aunette fait dans ce parc pour obtenir la force motrice nécessaire à la vie d'une scierie bruyante, active et moderne.

Alors, mon garçon, dans les allées d'un parc endormi que tu trouves solitaires et silencieuses, tu entendas les claquements de fouets et les jurons des charretiers; les hennissements des chevaux; les roulements des fardières automobiles chargés de fardeaux si lourds que leurs roues défonceront la chaussée et y creuseront de profondes ornières. Des fenêtres de ta chambre, dans ton château, tu contempleras le spectacle d'une vie intense que j'aurai fait succéder à la mort; tu verras tomber sous la cognée des bûcherons ces arbres magnifiques et superbes qui dressent vers le ciel leur front audacieux. Je te transforme ces vastes étendues de forêts monotones qui se déroulent au pied du château en chantiers florissants.

— O, mon père, ce serait un sacrilège.

— Point, ce sont des affaires. Nous ne sommes pas sur terre pour nous croiser les bras. La vie est belle pour ceux qui sont actifs, audacieux, entreprenant et qui ont

le sens du positif. Il y a tout autour de nous, des affaires splendides à réaliser, il suffit pour les découvrir, d'avoir du sens pratique, et j'en ai pour nous deux. Ce bon M. de Fontanes me fait pitié avec son pauvre ridicule carrosse du temps passé, traîné péniblement par deux vieilles rosses de chevaux fourbus, cahin-cahant, suant, soufflant, geignant comme le vieux cuir de leurs harnais, alors qu'il pourrait se procurer une confortable et rapide limousine de quarante chevaux, en restreignant encore ses frais.

— M. de Fontanes est peut-être attaché à ses deux vieux serviteurs que sont ses chevaux et, en reconnaissance des bienfaits qu'il en a reçus, il tient peut-être à leur réserver un fin paisible, une bonne litière, des égards, un abri chaud.

— Si on se laissait aller à des considérations de ce genre, la vie serait intéressante. Tirons de nos chevaux tout ce que nous pouvons en tirer et, dès que leurs moyens physiques diminuent, pas de quartier. Tu es un sentimental, François, tu lis trop de feuilletons; heureusement que je suis là pour te guider. J'éprouverai plus de fierté à voir mon fils aux côtés de Mlle de Fontaines dans une voiture capitonnée, du dernier modèle, que traînés par deux biques poussives et étiques.

Le jeune homme hésita puis, timidement insinua :

— C'est que, mon père, le mariage me paraît une chose grave, et il me semble indispensable de consulter mon cœur dans cette question.

— Liseur de roman, va ! Qu'est-ce que c'est que cette rengaine "je veux consulter mon cœur..." ou bien "mon cœur n'a point encore parlé..." Ce sont là des fantaisies et des âneries du vieux répertoire. A part quelques petites gens, des timides, des ratés, des fruits secs qui manquent de volonté, de ressort et de décision, on ne s'occupe plus de ce viscère que tu appelles "cœur" sans même savoir ce que c'est.

Dans la vie, il vaut mieux avoir des biceps et des poings que du cœur, car il n'y faut point faire de sentiment; il faut au contraire se montrer hardi, conquérant; bousculer les gêneurs, écarter les concurrents; être fort, faire son trou, sans s'attarder à de vaines sensibilités. Le cœur n'a plus cours à notre époque, c'est ce qu'on peut appeler de la monnaie de singe.

— Pourtant, mon père, j'aurais voulu aimer la jeune fille que j'épouserai.

M. Delaunay jeta sur son fils le regard effaré qu'il eut jeté à un curieux phénomène et s'écria :

— Est-ce que j'aimais ta mère quand je l'ai épousée ?

— Et tu l'as rendue heureuse ?

— Je n'ai pas eu le temps de m'apercevoir si elle a été heureuse ou malheureuse. Ce que je sais, c'est que je n'ai rien fait jamais pour lui causer de la peine. Elle a vécu dans sa maison, moi dans mon usine. Elle ne s'est jamais plainte. Elle avait ses relations, quelques amies d'enfance avec lesquelles elle a pu se donner tout l'agrément qu'il lui plut; et puis elle t'a eu; tu as été sa distraction et sa joie jusqu'à ton départ au lycée. Moi, j'ai eu mes relations commerciales et mes affaires. Nous avons été un couple modèle, parfaitement uni. Ta mère avait une telle conscience de ses devoirs que je ne me souviens pas de lui avoir adressé un reproche. Elle a pu être aussi heureuse que si je l'avais aimée en l'épousant, elle était libre de l'être et je n'ai jamais rien fait, je te le répète, pour qu'elle ne le fût pas.

— Elle ne t'a jamais dit qu'elle l'était ?

— Ces choses-là s'éprouvent et ne se disent pas. Tu as une singulière conception de la vie. T'imagines-tu que deux époux passent leur temps à se contempler mutuellement, à se regarder dans le blanc des yeux et à se tourner les pouces en se répétant qu'ils sont heureux ? On est toujours heureux quand on jouit d'une bonne santé, quand on aime le travail et que l'on

n'a pas de contrariétés irrémédiables. Si ta mère m'avait répété depuis le matin jusqu'au soir qu'elle était heureuse, je lui aurais répondu "sois heureuse autant qu'il te plaira et laisse-moi en paix, j'ai d'autres chats à fouetter et d'autres chiens à étriller..."

Mon ami, ta jeunesse est un capital qu'il ne faut pas laisser détériorer dans l'oisiveté et que le temps altère.

Il faut faire fructifier ce capital.

Avec ta fortune, ton avenir et ta tournure tu peux prétendre à la main de Mlle de Fontanes, n'hésite pas.

— J'aurais voulu épouser une femme que j'aurais aimée.

— Mais je ne vois aucun inconvénient à ce que tu aimes Mlle Elisabeth; je ne t'empêche pas de l'aimer. Si tu crois ne pas pouvoir te résoudre à épouser une femme sans l'aimer, aime-la.

François se demanda si le moment était opportun pour une confidence qu'il hésitait à faire, mais vu l'exaltation de son père et les combinaisons que ce dernier entrevoyait, il pensa qu'il ferait aussi bien de surseoir à une déclaration plus précise.

Cependant, l'occasion ne se présenterait peut-être pas de sitôt de pouvoir aborder une question importante seulement pour le jeune homme et pour laquelle son père ne consentirait peut-être plus à perdre quelques-unes de ses précieuses minutes.

Il fit appel à toute son énergie, et, avec une décision résolue, il dit :

— Mais, père, j'aime ailleurs...

M. Delaunay ne parut pas le moins du monde embarrassé par cette réplique; il répéta :

— Cela n'a aucune importance; tu cesseras d'aimer ailleurs et tu aimeras ta femme, voilà tout.

— Celle que j'aime a reçu mon aveu. Elle connaît la nature des sentiments qui m'animent et je lui ai promis aujourd'hui même de vous en faire part.

— Tu lui diras que, réflexions faites, tu as changé d'idée.

— Cela est impossible. Elle a reçu mon serment, elle croit en moi et je ne me sentirais pas la force de lui porter un coup cruel qui nous broierait le coeur à nous deux.

— Mais alors, pourquoi t'es-tu permis d'aimer comme un gamin étourdi, sans me consulter?

M. Delaunay, contrarié par cet obstacle inattendu qui venait se placer en travers de ses projets, crut qu'il ne fallait pas battre en brèche avec trop de violence ou de fermeté les desseins de son fils.

Il décida de lui laisser le temps de la réflexion et de ne pas l'interroger davantage ce jour-là.

Il fit dévier la conversation et se retira.

Mais de ce jour, il ne manqua aucune occasion de célébrer les mérites qu'il reconnaissait à Mlle Elisabeth et à son grand-père.

Sans cesse, il parlait d'eux et, bien qu'il ne les connût que d'une façon fort imparfaite et tout à fait sommaire, il faisait l'éloge de leur esprit, de leurs relations, de l'agrément qu'il y aurait à être leur allié, leur ami, leur parent.

Il énumérait tous les avantages qui résulteraient d'une alliance contractée entre son fils et Mlle de Fontanes.

Il feignait de ne plus considérer François comme un enfant, il lui parlait en camarade, en ami. Il paraissait faire confiance à son jugement, à sa raison.

Il lui citait, en toute occasion, les noms des camarades de François qui avaient fait de riches mariages, des mariages qui pouvaient leur conférer du crédit, de l'influence, des relations utiles, de la fortune et faciliter leurs carrières et leur avenir. Il ne manquait jamais d'ajouter: "Ceux-là sont des molins, ils vivent avec leur temps; ils ne négligent aucune moyen de réussir car tout est là, "réussir, perdre, arriver"

François, que ces propos exaspéraient

lui demanda un jour, avec une certaine impatience et une irritation mal dissimulée.

— Arriver à quoi ?

— Mais "arriver" cela dit tout. Une personne arrivée est celle qui occupe une brillante situation, qui fait parler d'elle, qui est reçue, adulée, flattée partout à cause de sa puissance.

— Pardon, mon père, fit doucement François, j'ai compris, d'après l'expérience que j'en ai que l'on dit d'une personne qu'elle est "arrivée", lorsqu'elle occupe une situation prépondérante à laquelle ne la désignent ni son mérite, ni son talent, ni sa valeur personnelle, ni son travail. Une personne est arrivée, lorsque par l'intrigue, les moyens louches, audacieux, perfides ou cyniques elle a usurpé la place qui revient à un plus digne. On disait autrefois qu'elle était "parvenue" mais ce mot ne comportait pas le sens malhonnête que sous-entend celui "d'arriviste".

Je n'envie pas ceux d'entremes camarades qui se sont servis du mariage comme d'un moyen, comme d'un tremplin.

Tu n'as pas eu recours au mariage pour te créer une situation brillante, toi. Celle que tu occupes, tu l'as obtenue par ton travail, ta persévérance, ton effort. Ceux qui t'approchent, qui te voient à l'oeuvre, dans tes rapports avec tes ouvriers ou avec tes clients, sont frappés de ton entendement. Ils se disent : "Celui-là avait d'étoffe d'un chef; il devait réussir". Ils ne se sentent pas humiliés en voyant ton succès mérité, tandis qu'ils haussent les épaules en approchant celui qui doit sa brillante situation à la faveur et à l'injustice; ils souffrent du manque d'équité du destin; ils sentent en eux fermenter des germes de mécontentement, d'indignation et de haine contre l'usurpateur et c'est de là que sont nées un grand nombre des divisions qui séparent les hommes de notre temps, qui les jettent les uns contre les autres.

Armand Delaunay avait trop de bon sens et de sagesse pour ne pas comprendre

la justesse de cette réplique à laquelle il riposta cependant.

— Il nous est permis d'envisager pour nos enfants une destinée plus facile que ne fut la nôtre. Nous aspirons à monter, à continuer, or ce serait déchoir déjà, pour un fils, que de se contenter de la situation que lui a procurée son père; de ne pas s'efforcer de l'améliorer encore; de ne pas profiter de la fortune, des relations de ce père...

— Je ne suis pas de ton avis, mon pauvre papa. Il y a une grande noblesse pour un fils à poursuivre et à perpétuer tout simplement l'oeuvre de son père. Le fils du labourneur a autant de mérite à labourer le champ que ses aïeux ont creusé et à se contenter de ce rôle social illustré par son père qu'à devenir un aventurier. Il n'est pas nécessaire d'avoir une situation en vue ni de faire parler de soi; l'important est d'avoir une vie digne, droite aux autres et à soi-même, et pour cela la fortune n'est pas nécessaire.

— Cependant, reprit le père Delaunay, si tu te trouves en présence de deux routes qui conduisent au même but; que l'une soit agréable, bordée de fleurs, plane et l'autre aride, montante, rocailleuse, laquelle emprunteras-tu ?

— Je ne sais pas; deux routes différentes ne peuvent pas conduire au même but ou alors, c'est que l'une perd en longueur ce qu'elle gagne en pittoresque.

— Enfin si, à l'âge de te marier tu te trouves en présence de deux personnes: l'une, aristocratique par la naissance, par les goûts, par tous les dons de l'âme et de l'esprit; l'autre... différente, laquelle chois-tu ?

— Si je choisissais, mon cher papa, je ferais dans l'un comme dans l'autre cas une mauvaise action. Le mariage est un événement trop grave pour qu'on puisse le traiter comme une affaire, en examiner judicieusement les avantages et les inconvénients. Il faut s'en rapporter au hasard

clairvoyant ou à une autre puissance qui connaît les effets et les causes et se laisser guider par elle, sans résistance.

J'ai beaucoup réfléchi sur cette question mon cher papa; la puissance lucide qui m'a mis dans la vie pour un but que j'ignore a décidé elle-même de la famille à laquelle je devais appartenir par ma naissance; elle ne m'a pas permis de choisir. Selon que pour le résultat final qu'elle se proposait, pour le bien de l'humanité, il était nécessaire qu'elle me fit naître chez de pauvres gens, ou dans l'opulence, elle a agi comme il lui plaît de le faire.

Il en est de même pour le mariage, si je veux accomplir ma destinée et non pas la contrarier. Je n'ai pas voix délibérative et il vaut mieux que je m'abandonne aveuglément à mon destin. Une personne a été créée pour moi, car la Providence pense à tout. Cette personne sera là, au rendez-vous qui nous est assigné, par une volonté autre que la mienne. Je n'aurai pas à la choisir. Elle est marquée pour être mienne en dépit de tout, si elle doit être mienne. J'aurai peut-être l'air à tes yeux, et aux yeux du monde, de choisir ma compagne: je ne l'aurai pas choisie, elle m'aura été imposée par celui qui gouverne mon cœur et mon esprit, par celui qui gouverne le cours des astres et le mouvement des mondes, et qui donne son abeille à la plus humble, à la plus cachée des violettes de la prairies.

— Mais alors, qu'est-ce que tu demandes au mariage?

— Ce qu'on appelle le bonheur et qui n'est autre chose que l'épanouissement de mes facultés.

L'industriel renonça à suivre son fils dans ces théories. Il se dit: "Il n'était pas nécessaire de lui faire donner tant d'instruction pour qu'il méprise ce à quoi j'attache le plus de prix. François est fou, archi fou. Il faudra que je sache ce qui lui a tourné la tête et ce qui le rend si raison-
neur.

Un jour, il eut l'audace de lui dire:

— Je te laisse libre, amuse-toi, cherche des aventures; à ton âge le cœur a des ailes, il aime à voltiger, à se poser de fleur en fleur; quand le petit vagabond aura bien erré il sera plus raisonnable.

François ne répondit pas; il avait deviné que son père lui conseillait les distractions coupables qui émoussent la sensibilité des jeunes gens, qui les font se fourvoyer dans des aventures qui compromettent leur avenir et font de pitoyables victimes de celles qu'ils ont abusées.

François s'était dit: "Je n'aimerai qu'une fois dans ma vie; j'arriverai au mariage avec toutes mes croyances et mes illusions. Celle que j'aimerai, de toute l'ardeur de ma foi et de mon respect sera mon épouse, la mère de mes enfants. Je ne viendrai pas à elle avec un cœur désabusé, épuisé, déçu et désenchanté. Je me marierai jeune, sans traîner derrière moi des regrets ou des remords..."

Sa nature loyale le portait vers une ligne de conduite droite et résolue.

Une immense pitié lui angoissait le cœur à la seule pensée de déclarer à Madeleine qu'il ne pourrait pas l'épouser; que des obstacles imaginaires ou réels se dressaient entr'eux; qu'il lui avait menti en lui faisant, avec ses lèvres, avec ses yeux, avec son âme, une promesse solennelle.

Non, jamais il ne pourrait, pour épargner un chagrin à son père qu'il aimait jeter celle qui attendait de lui tout le bonheur de sa vie, dans un abîme de désespoir.

Il comprenait, à l'attitude de son père, correcte, aimable, mais d'une amabilité forcée, que M. Delaunay serait inflexible et n'admettrait pour son fils qu'un mariage qui donnerait des satisfactions à sa vanité.

Le jeune homme comprenait que son père comptait pour rien toutes les satisfac-

tions du coeur et il n'osait plus aborder la question qui les diviserait.

Son père ne manquait jamais, dans leurs entretiens, de citer des exemples de jeunes gens qui s'étaient mariés contre le gré de leurs parents et qui avaient déchaîné, par cet acte d'insoumission, des fatalités terribles. Constamment, en toutes circonstances, il faisait des allusions à ce mariage qui lui semblait absurde bien qu'il ne le connût pas et que son fils ne lui en eût pas encore parlé et que François avait projeté. Il multipliait les occasions de démontrer que les seules unions heureuses sont celles qui sont réglées sur des questions de convenances réciproques. Il battait en brèche, d'avance, tous les arguments que son fils pourrait essayer de faire valoir.

François se taisait. Il s'efforçait de prouver à son père qu'il était respectueux de son autorité, qu'il rendait hommage à ses qualités. Il travaillait à l'usine avec une ardeur débordante. Pour donner de la satisfaction à son père, il s'était mis à tout : à la fabrication, à la comptabilité, à la correspondance.

Il avait fait preuve de fermeté dans un conflit qui s'était élevé entre deux contre-maitres jaloux l'un de l'autre, aigris et qui sous l'empire des suggestions de la colère, s'étaient adressés des invectives et des injures à l'atelier.

— Vous avez tort tous deux, leur avait-il dit, en présence des ouvriers. Votre devoir est de donner l'exemple de la correction et de la fraternité entre des ouvriers du même pays; si vous ne vous tendez pas la main cordialement, sans arrière pensée, je me verrai contraint de demander votre renvoi immédiat à mon père.

Sans une hésitation les deux contre-maitres avaient reconnu leurs torts, s'étaient serrés la main et avaient eu la surprise, à la fin de la semaine, d'être appelés au bureau pour y apprendre qu'une augmenta-

tion de traitement leur était accordée sur les instances de M. François.

Le jeune homme était appliqué, attentif, consciencieux et laborieux. Il avait pris à tâche de démontrer à son père qu'il était capable de volonté, d'initiative, de réflexion. Il voulait forcer l'intérêt de M. Delaunay par son assiduité au travail et il pensait : "Si mon père est tout à fait content de moi, s'il n'a pas le plus petit grief à me reprocher, il me consentira bien la faveur de me laisser aimer celle que j'ai le devoir d'aimer, celle que je ne puis pas ne pas aimer".

Un peu de froideur s'était glissée dans leurs relations. Le père avait compris par le déploiement d'activité du fils que ce dernier s'appliquait à être irréprochable pour n'être pas contrarié quand il manifesterait sa volonté arrêtée de faire ce que M. Delaunay s'obstinait à considérer comme un mariage ridicule.

L'usinier de son côté, se montrait plein de bonhomie et de confiance.

Il laissait à son fils toutes les libertés, le grondait de ne pas puiser dans la caisse pour se procurer des distractions; lui conseillait de faire des voyages, de prendre de l'agrément. Il le comblait de présents, lui reprochait en souriant d'être trop grave, trop sérieux pour son âge, d'avoir trop de goût pour les lectures romanesques et pour les rêveries solitaires.

A chaque preuve de générosité qu'il recevait de son père, François sentait cette arrière pensée que M. Delaunay ne formulait pas mais qu'il laissait percer : "Comment pourrais-tu avoir le coeur d'être assez ingrat pour faire le désespoir d'un père aussi bon, qui cherche toutes les occasions de te combler de gâteries? Vois, je ne te demande que d'être heureux, de dépenser beaucoup d'argent pour ton plaisir; je ne te refuse aucune de tes fantaisies les plus coûteuses; je te laisse libre de faire tout ce qui te plaît. En échange de tant d'affection, je te demande seulement

de ne pas contracter un mariage que je ne puis pas considérer autrement que comme une catastrophe. Il y a, dans nos relations, autour de nous beaucoup de jeunes filles pourvues de belles dots cherche parmi celles-là, celle en qui tu trouveras ce que tu crois avoir trouvé ailleurs”.

Voilà ce que disaient avec éloquence les restrictions et les sous-entendus de M. De-launay.

Dans leurs entretiens, le nom de Mlle de Fontanes revenait toujours comme par hasard; mais l'industriel s'apercevait que son obstination à vouloir diriger de force l'esprit de son fils dans cette direction manquait son but.

De temps en temps, François trouvait le moyen de rencontrer Madeleine, de lui adresser quelques paroles furtives, de la regarder longuement, éperdument, et ces rencontres avaient pour résultat de lui faire comprendre davantage à quel point il l'aimait.

Tout lui plaisait en elle: tout en elle avait été créé pour son enchantement. Le regard de Madeleine contenait un philtre qui l'ensorcelait, qui lui donnait le goût de la vertu, de la pureté, des nobles et grandes choses.

Il se sentait meilleur rien que d'avoir échangé quelques paroles avec la jeune fille.

Les minutes qu'il passait auprès d'elle lui semblaient incomparablement précieuses et faisaient l'ornement de sa vie.

Il éprouvait à ses côtés ce que Don Juan lui-même n'a éprouvé qu'une fois et qui suffit à parfumer toute une vie: cet instant divin, fait du silence que les pudeurs n'osent pas rompre, ces prompts et furtives intelligences des coeurs, ce frisson que donne le contact d'une main qui tremble, cette tendresse ineffable et exquise qui inspire de timidités et des confusions soudaines à deux êtres qui n'en font qu'un, cette douce chaleur née de la confiance, du bonheur de s'être rencontrés, de la certi-

tude d'une longue suite de jours débordant de tendresse et qui fait éclore le coeur doucement comme les effluves tièdes et parfumés du printemps incitent un bouton de rose à déplier ses pétales et à s'épanouir.

Fréquemment, cette question revenait sur les lèvres de la jeune fille inquiète:

— Votre père sait-il?

Et François confus répondait:

— Pas encore, je n'ai pas eu l'occasion, il est tellement occupé. Ah! s'il vous connaissait, chère Madeleine!

Cette exclamation inspirait aussitôt de l'angoisse à la jeune fille.

— Prévoyez-vous qu'il fera des difficultés? Je voudrais être très riche, avoir de l'or plein des coffres pour qu'il soit fier que vous m'avez choisie; hélas, il n'en est pas ainsi!

— Madeleine, vous avez de l'or plein le coeur, ce qui vaut mieux que d'en avoir dans des coffres. Qu'en ferions-nous de cet or que vous souhaitez posséder? Est-ce que les plus vastes fortunes du monde pourraient nous procurer un émoi plus palpitant que celui que j'éprouve en vous regardant? Ah! si les hommes n'accordaient de prix qu'à ce qui a véritablement de la valeur: au mérite, à la vertu, et s'ils mépriseraient tout ce qui engendre le vice, le crime, la corruption, que la vie serait belle!

Madeleine ne comprenait que vaguement le sens obscur de ces paroles, mais elle devinait que François redoutait de n'être pas approuvé dans son choix et elle en souffrait d'avance, elle en était humiliée.

Lorsque le jeune homme l'avait rencontrée, à la sortie de l'Eglise, dans la rue, sur le seuil d'une humble maison où il y avait une maladie à reconforter, une détresse à consoler, il se sentait fortifié par de nouvelles énergies, il rentrait avec le désir de faire part de sa résolution suprême à son père.

Il épiait le moment opportun. Il avait

décidé qu'il ouvrirait son cœur à M. Delaunay un jour que celui-ci se montrerait cordial, indulgent, amical et de bonne humeur.

Plusieurs fois déjà le jeune homme avait été tenté de se montrer brave. Il s'était interrogé : "Est-ce le moment?" "Faut-il?" Et le courage lui avait manqué pour se décider.

Un jour, M. Delaunay était rentré radieux d'un voyage.

Il demanda à son fils :

— Devine qui j'ai rencontré aujourd'hui?

François devinait hélas, mais n'osa point laisser entrevoir que son esprit pouvait être attiré de ce côté; il demeura silencieux.

— M. de Fontanes, le sénateur et sa petite fille qui revenaient de Paris. Nous avons voyagé ensemble, dans le même compartiment. M. de Fontanes m'a invité à aller visiter des serres magnifiques qu'il vient de faire construire pour la culture d'orchidées fort rares. Il possède certaines variétés qu'il a achetées plus de deux francs le pied, crois-tu?

Il avait insisté sur cette fantaisie de M. de Fontanes parce qu'elle révélait un goût luxueux et dispendieux, avec un air de dire :

— Voilà de quoi tu t'occuperais si tu étais le petit-fils de notre sénateur.

Il ajouta, avec une admiration qui atteignait des proportions grandioses.

— Des orchidées, mon cher, des orchidées, ce sont là des plantes fabuleuses!

Puis il reprit sur un ton détaché et empreint de bonhomie comme s'il avait décidé de ne plus attacher d'importance à cette question.

— Alors, décidément, il ne te plairait pas d'épouser Mlle Elisabeth?

François ne répondit que par un silence difficile gros de choses inexprimées.

Alors le père haussa les épaules comme s'il prenait définitivement son parti d'une

décision contre laquelle il ne pouvait plus rien et balbutia :

— Nigaud, va. Enfin, tu es libre, c'est pour ton avenir que tu travailles. Les occasions de bonheur ne se rencontrent pas plusieurs fois; il faut les saisir quand elles passent.

La voix de M. Delaunay s'était adoucie d'un regret; elle était paternelle et bienveillante. François crut que l'heure était venue de livrer son secret et tout entier.

D'une voix rauque, pénible, dont le son l'étonnait lui-même, mais qui se raffermirait à mesure qu'il débitait l'histoire préparée d'avance, il confia qu'il aimait une jeune fille qui lui paraissait idéale; qu'il n'était pas responsable de cet amour, qu'il était sûr que toute sa vie, aux côtés de cette jeune fille serait un délice.

Il fournit maintes raisons sentimentales d'aimer cette jeune fille auxquelles il n'avait pu se soustraire; mais ces raisons sentimentales étaient précisément les seules devant lesquelles M. Delaunay ne pouvait pas s'incliner.

Le père écoutait les aveux de son fils, formulés sur le mode le plus lyrique, sans l'interrompre, l'oeil fixe, le visage impassible.

— Si tu savais comme elle est jolie et douce, et bonne! Je pourrais te citer vingt traits de son caractère qui te le feraient chérir. Je n'en connais pas de plus digne ni de plus vertueuse; et elle est jeune comme le printemps, fraîche comme un verger en mai.

Le père Delaunay posa cette question :

— Voilà une heure que tu me dépeins ses traits et tu ne m'as pas encore dit son nom; est-ce que je la connais.

Le jeune homme prononça simplement les syllabes qui contenaient pour lui toutes les harmonies, tous les rayons :

— Madeleine Gerbier.

— Madeleine Gerbier, la fille du forgeron de Chèvremont?

— Oui.

— Non, mais, regarde-moi un peu; là, réellement, est-ce que tu n'est pas fou?

M. Delaunay, à la stupeur que lui avait procurée ce nom inattendu, avait laissé succéder l'indignation et la colère.

Il haussa les épaules avec le mépris d'un homme que l'on vient d'outrager au-delà de toutes limites.

Il regarda son fils avec effarement comme on regarde une personne à qui l'on croyait du bon sens et en qui l'on trouve la plus irrémédiable démente; puis, tout à coup, il éclata :

— Tu es libre d'épouser qui tu voudras, mais jamais une pareille personne, si elle est la femme de mon fils, n'entrera dans ma maison et ne m'appellera mon père. Je ne veux pas contrarier tes goûts, encore que je les trouve singuliers et crapuleux...

— O papa, comme tu me fais du mal.

— La loi t'accorde la liberté d'épouser qui te plaît; tu n'auras qu'une seule sommation à me faire; mais je te préviens que tu ne m'arracheras mon consentement que par la force; que tu deviendras pour moi un étranger, tu seras mort pour moi, à partir du jour où tu auras donné ton nom à cette... à cette...

— Papa, je t'en supplie, ne l'insulte pas; tu ne sais pas le sacrilège que tu commettras. J'avais peur de te faire de la peine et j'attendais pour te faire part de mon amour, d'un amour qui m'est plus cher que la vie. J'attendais une de ces occasions où tu te rapproches de moi par le cœur, où tu oublies un peu tes affaires nombreuses pour me parler simplement, conseiller, m'éclairer. Tu ne me parles plus ainsi à présent. Je t'assure que je n'ai rien fait pour que tu sois fâché, pour que tu aies de la peine.

Tu sais bien que je te vénère et que je t'aime; que je te suis reconnaissant de tout ce que tu as fait pour moi; mais en quoi cela peut-il te mettre en courroux que j'aime cette jeune fille? Elle est irréprochable et charmante.

M. Delaunay s'était laissé emporter par une colère aveugle, comme si son fils avait ébranlé son autorité paternelle et l'avait outragé dans ce qu'il avait de plus sacré: sa confiance en son fils, sa dignité d'homme, son honneur, les espérances insensées qu'il avait nourries pour ce fils qui venait, lui semblait-il, de montrer la plus noire ingratitude, d'accuser une déchéance.

François essayait d'apaiser son père par son humilité, par son calme et sa déférence, mais l'industriel qui ne se sentait pas en état de discuter raisonnablement, se retira, s'éloigna, s'enferma dans le bureau vitré et garni du milieu de l'usine et d'où il voyait tous les ouvriers sans être vu.

Le soir, il se retrouva à table avec son fils, un peu gêné, le visage fatigué, les yeux un peu rougis comme s'il avait réfréné des larmes prêtes à couler.

Parfois, il levait sur son fils ses yeux durs, chargés d'une volonté de haine implacable et François involontairement se sentait frissonner.

Ils étaient assis de chaque côté de la table et ne prenaient garde ni l'un ni l'autre aux aliments que le domestique présentait.

Celui-ci, muet, les observait, tendait l'oreille aussitôt qu'il avait fermé la porte pour essayer de saisir la cause de l'embaras évident des deux hommes; mais son indiscretion en était pour ses frais; il ne percevait que les échos d'une conversation décousue, indifférente, qui se brisait net dès son apparition.

À la fin du repas François sollicita un rapprochement, une rectification des termes véhéments qui avaient, il n'en doutait pas, dépassé la pensée de son père.

Il demanda d'une voix très douce :

— Est-ce que tu es souffrant, papa?

M. Delaunay ne répondit pas, il essuya seulement deux larmes qui s'étaient formées au coin de ses paupières et qui ve-

naient de rouler silencieusement sur son visage.

Son fils approcha de lui, voulut lui prendre la main, la porter à ses lèvres, mais il le repoussa.

Un grand froid pénétra dans le cœur du jeune homme. Il pensa : "Qu'est-ce donc que cette affection si solide, si tendre qui unit un père et un fils, deux êtres de même sang et de même chair, pour qu'une colère la torde, la secoue, l'arrache comme un ouragan fait d'un pauvre petit arbrisseau exposé à sa feuteur sur la crête d'une colline aride?"

Qu'est-ce donc que les liens qui nous unissaient s'ils sont brisés déjà; de cette maison où je suis né, où mon père m'a répété tant de fois qu'il travaillait pour moi, où ma mère m'a bercé et choyé, si je dois m'éloigner pour me perdre dans le monde, dans un milieu froid et hostile de gens qui me comprendront moins encore que mon père, puisque c'est lui qui a formé mon âme et mon caractère?

Quelle sera ma vie désormais, si l'on me chasse, si je pars en emportant pour toujours le souvenir de l'horrible scène que mon naïf aveu a provoquée et des paroles de malédiction que mon père a prononcées avec tant de haine sur son visage convulsé et dans ses yeux?

Il reprit sur le ton de la plus grande humilité.

— Mon pauvre papa, je n'ai jamais été effleuré du désir de t'offenser.

— Alors, tu n'as pas songé que ce serait me faire la plus grave des offenses que d'épouser une jeune fille comme celle que tu as choisie?

— Elle est honnête, ses parents sont d'honnêtes gens, estimés pour leur probité, leur amour du travail.

— Une sans-le-sou, qui aura son père à sa charge, ses consins sur les bras et probablement une demi-douzaine encore de parents infirmes ou indigents sur le dos; une meurt-de-faim qui entrera ici suivie

d'une séquelle de va-nu-pieds qui transformeront notre maison en bureau de bienfaisance.

— Comme tu exagères! Et que m'importe que ma femme m'apporte des devoirs, si elle rend utile et bienfaisant mon passage sur la terre. Que m'importe qu'elle m'apparente à des gens qui portent le bourgeon du travailleur et qui ont les mains calleuses et rendues rugueuses par le travail? Tu es un travailleur, je veux être un travailleur et ne me sens pas d'aptitudes pour être un riche oisif et inutile. Est-ce que tu n'es pas fier d'être un travailleur?

— Il y a une différence cependant entre le chef d'industrie que je suis et le forgeron que tu te donneras comme beau-père. Quelle figure ferais-je, en société, aux côtés de ce bonhomme? Par l'effort de mon père et par mes propres efforts, tu es arrivé à sortir de l'ornière d'où il est si difficile de sortir; tu as le devoir d'aspirer à t'élever toujours plus haut. Tes enfants doivent être des travailleurs, eux aussi, mais des travailleurs de la pensée, des savants. Quels enfants auras-tu avec cette pauvre fille chlorotique, anémique, élevée sans hygiène, surmenée, mal nourrie?

— Tu te trompes, père, Madeleine est robuste, ses enfants seront dépourvus de toute tare originelle.

— Quelle éducation a-t-elle reçue? Aveuglé par la passion comme tu l'es en ce moment, tu t'imagines que toute ta vie se passera en contemplation devant le visage peut-être agréable de cette jeune fille; mais si j'étais assez fou pour te laisser donner dans ton erreur, tu t'apercevrais bientôt que tu t'es trompé; que des abîmes séparent son esprit du tien. Chaque jour elle se révélerait autre que tu la crois. Elle blessera ta sensibilité et changera tes goûts constamment. Elle deviendra coquette ou s'affablera d'oripeaux affreux et, d'une façon comme de l'autre, te rendra ridicule. Tu souffriras constamment de ce ridi-

cule. Elle sera incapable de conduire une maison comme celle qui sera la tienne; de recevoir; de faire un digne accueil à tes relations.

Elle ne s'élèvera pas à ton niveau et si tu descends au sien, tu pataugeras avec dégoût dans une médiocrité honteuse, dans la laideur, dans une vie dépourvue de tous les éléments qui la rendent agréable et de toutes les élégances. Tu compromettas, de gaieté de coeur, si tu fais ce mariage absurde, ton avenir, le mien, l'avenir de notre race...

— De quelle race veux-tu parler, tu es fils d'ouvriers, ma mère était fille d'ouvriers.

— Je vois qu'il n'y a pas à discuter avec toi; que tu es de ces aveugles qui ne veulent pas qu'on leur ouvre les yeux.

— Je ne suis point aveugle sur les vrais mérites de Madeleine. Si nous étions de sa condition sociale, je suis sûr que tu serais enchanté de mon choix et que tu l'approuverais.

— Cela peut être; mais n'étant pas de la même classe sociale, tu feras un déclassé et ta femme sera une déclassée, ignorante de ses devoirs nouveaux.

— Elle a tant de distinction naturelle, tant de tact et un instinct si sûr du bien. Elle a reçu une bonne instruction et elle a les facultés d'adaptation de toute femme intelligente; avec un peu d'entraînement, elle fera, dans un salon, aussi bonne figure qu'une jeune fille du monde, vaine, superficielle, pourvue seulement de ce vernis d'éducation qui est un masque souvent et qui dissimule adroitement des imperfections souveraines.

Ce que je demanderais à ma femme ce sera d'être une épouse consciencieuse de ses devoirs et une mère parfaite; si elle n'est pas mondaine, si elle n'a pas l'habitude de réunir des amies sous prétexte de prendre du thé et, en réalité, pour perdre en papotages vains un temps qu'elle pourrait employer plus utilement dans sa maison

ou en bonnes oeuvres, je ne m'en plaindrai pas.

Madeleine est humble et elle est bonne. Si elle ne m'apporte pas de fortune, elle ne m'apporte pas non plus de goûts dispendieux. Elle ne subordonnera pas tous ses actes à un instinct de vanité qui ne songe qu'à faire étalage de sa fortune.

M. Delaunay n'écoutait pas les explications de son fils. Il poursuivait une idée intérieure qui lui faisait considérer un pareil mariage comme une catastrophe. Il demanda :

— Comment as-tu fait pour t'éprendre de cette jeune fille ?

— Tout naturellement, elle est tellement charmante.

— Toutes les jeunes filles sont charmantes. Je suppose que celle-là est plutôt charmeuse; qu'elle est une rusée qui a vu qu'elle avait affaire à un niais et qu'elle a tout mis en oeuvre pour t'enjoler.

— Père, elle n'a rien fait pour ne pas mériter ton respect.

— Si, en essayant de me voler mon fils. Ecoute, je te parle doucement. Je ne veux pas t'irriter, mais je veux que tu sois bien persuadé que je ne céderai jamais, — jamais tu m'entends, — à tes extravagantes fantaisies. Je veux, à présent que j'ai vainement tenté d'éclairer ton esprit, m'adresser à ton coeur.

Je viens de faire, tu le sais, des frais considérables pour renouveler le matériel de l'usine selon des conceptions plus modernes de l'industrie. J'ai engagé dans cette opération des capitaux énormes, tout ce que j'avais de disponible. Certes, ces capitaux rentreront et, en attendant, fructifieront, mais il nous faudra beaucoup de temps pour récupérer l'avance que nous possédions. Qu'il surgisse une catastrophe, un accident imprévu et notre situation deviendra aléatoire. Que les affaires, pour une cause ou pour une autre deviennent moins florissantes, que notre production se ralentisse et nous nous débattons

dans l'incertain; nous verrons peut-être nous échapper toutes nos chances d'avenir merveilleux avec le fruit de longues années de perfectionnement et d'âpres efforts.

J'ai assez fait pour toi pour te demander à mon tour un petit sacrifice. Sois raisonnable, mon petit François, fais quelque chose pour ton vieux père; épouse une jeune fille dont la dot soit la garantie de notre avenir. Choisis cette jeune fille à ton goût, exige d'elle qu'elle possède toutes les qualités physiques et morales qui répondent à tes aspirations. Si Mlle Elisabeth de Fontanes ne te convient pas, je t'en présenterai d'autres. Réfléchis, prends du temps, rien ne presse, tu es jeune encore. Dénoue adroitement la petite intrigue que tu as nouée. Tous les jeunes gens commettent des imprudences.

Je ne te demande pas d'engagement ce soir. Monte à ta chambre; va te reposer, la nuit porte conseil et je te vois un peu fiévreux. Demain tu verras les choses sous un jour plus net et plus précis.

Prends plusieurs jours de réflexion, si tu le désires. Cette question de ton mariage ne sera plus agitée entre nous avant que tu viennes toi-même m'en parler. Allons, bonsoir, mon grand. Sois sage, et surtout ne fais pas intervenir de questions d'amour-propre.

Je suis sûr que tu vas reculer, ou du moins, hésiter longuement devant la démarche qu'il faut accomplir pour te dégager.

Si cette personne t'aime véritablement, tu en auras la preuve, elle se laissera facilement persuader et comprendra aisément les explications que tu lui fourniras. Si elle fait des menaces de scandale, c'est qu'elle n'en veut qu'à ta bourse, ce qui est probable.

Dans un cas comme dans l'autre, par persuasion ou par intimidation, tu dénoueras facilement et sans drame, une situation qui te paraît compliquée. C'est la vie

qui nous mène et non pas nous qui la conduisons à notre gré.

— Il n'y a rien d'humiliant pour une jeune fille à lui dire que l'on s'est trompé, que des rêves qu'on espérait pouvoir réaliser ne seront jamais que des rêves, parce que des impossibilités irréductibles empêchent leur accomplissement. Allons, va demander au sommeil l'apaisement de tes inquiétudes et de tes nerfs.

Prends quelques jours pour mettre les choses au point, et quand tu viendras me parler, espérons que la sagesse t'aura démontré que les pères affectueux ne veulent pas autre chose que le bien de leurs fils.

CHAPITRE III

LA VOIE INCERTAINE

“C'est la vie qui nous mène et non pas nous qui la conduisons à notre gré” répétait tristement François.

Il venait de remonter dans sa chambre et là, les deux coudes sur la table, le front dans les mains, il songeait à sa misère, au mal qu'il allait faire, lui dont le cœur pourtant débordait de bonté.

Il se trouvait perdu dans un carrefour obscur, dans un endroit où, qu'elle que soit la direction qu'il prit, il était sûr de faire le malheur de quelqu'un.

Dans un vase, sur sa table, baignait une rose du jardin de Madeleine.

Il prit cette rose et la pressa contre ses lèvres si fort que les pétales se détachèrent et tombèrent meurtris et froissés.

— Voilà donc l'image de mon amour, pensa-t-il. Moi qui voudrais, Madeleine, vous procurer une vie heureuse, paisible comme l'eau pure d'un calme ruisseau qui s'achemine lentement entre deux rives bordées de fleurs, jusque vers l'horizon lointain; moi qui aurais voulu que chacun de vos jours fût plein de bonheur jusqu'à vous faire crier grâce, eh bien voilà, je vous aurai brisé le cœur et j'aurai jeté sur vous

la brume d'une tristesse qui vous fera frissonner jusque dans la vieillesse. Je vous aurai porté malheur, sans le vouloir.

J'aurai passé, je vous aurai souri et, parce que vous aurez répondu à ce sourire, parce que j'aurai proféré à votre oreille les mots qui font sursauter le cœur et qui font fermer les yeux, vous expiez par de la souffrance, la sottise de m'avoir écouté et de m'avoir cru.

C'était trop beau, voyez-vous; ce serait trop simple si les hommes suivaient doucement les penchants qui les portent vers un bonheur peu compliqué, sans qu'ils soient contrariés.

Tout se paye ici-bas, le bonheur surtout, et le prix qu'il faudrait mettre au mien serait au-dessus de mes forces.

Je ne puis pas sortir de ce dilemme par une voie honnête si je brave l'autorité d'un père qui fut toujours bon pour moi, ma vie sera empoisonnée par le souvenir de cette blâmable action et la vôtre coulera lamentable aux côtés d'un homme qui vous aimera comme jamais un autre homme n'a été capable d'aimer mais que vous verrez toujours le front soucieux et baissé, le cœur dévoré par les remords d'avoir rendu à son père le mal pour le bien.

Si je veux ménager la tendresse paternelle et demeurer un fils soumis et obéissant, quelle sera ma vie, hélas: une longue agonie, l'agonie d'un pauvre animal qui porte au cœur une blessure dont le sang coule sans arrêt; une vie de souffrances insupportables et de misères que mon père soupçonnera et qui lui causeront, à lui aussi, d'atroces souffrances.

Quoi que je fasse, je ferai votre malheur, ma pauvre petite Madeleine, je ferai le mien et celui de mon père!

Quel que soit le parti que je prenne, je causerai le désespoir de ceux qui m'aiment et que j'aime le plus au monde!

Et pourtant, je ne suis pas méchant, allez.

La brutalité m'a toujours pris au dé-

pourvu; je serais incapable de répondre à un voyou qui m'adresserait des injures ou des menaces dans la rue.

Je n'ai jamais caressé d'autre rêve que celui de me faire aimer de tout le monde par ma simplicité de cœur, par mon aptitude à compatir à la détresse des plus indifférents.

Partout où je vois du mal j'en ressens la commotion; je ne puis pas être le témoin d'un chagrin sans prendre part à ce chagrin.

Le coup que reçoit un malheureux chien à qui un gamin a lancé une pierre me fait une impression douloureuse.

Je suis sensible à toutes les disgrâces, à tous les ennuis de ceux qui subissent justement ou injustement les injures du sort: de ceux sur qui la fatalité s'acharne, de ceux qui sont déçus et je saurai que, par moi, ceux que j'aime seront accablés des plus affreuses angoisses!

François pleurait à plein cœur; de lourdes larmes ruisselaient sur sa face tordue par la souffrance.

Il se sentait éperdument seul dans la vie, sans un ami pour le conseiller.

Jamais la petite chambre dans laquelle sa jeunesse s'était écoulée ne lui avait semblé aussi vaste et aussi froide.

Des livres, dans un angle, étaient rangés côte à côte. C'est dans ces livres que son âme s'était formée. Ce sont les poètes qu'il aimait qui l'avaient rendu timide, doux et romanesque, et il en voulait à ces livres, dans cette heure attristée, de ne lui avoir pas trempé une âme stoïque et de ne lui avoir pas donné une volonté plus ferme et plus clairvoyante.

Son petit lit de garçon, aux rideaux blancs, son petit lit qui l'avait guéri tant de fois des fatigues physiques, qui l'avait guéri des poignantes souffrances causées par la mort de sa mère; son lit qui l'avait bercé quand il était malade; qui lui avait procuré des rêves si radieux avec des sommeils si calmes; son lit, le confident de

toutes les pensées que l'on retient le soir jusqu'au moment suprême où les paupières se ferment, son lit lui semblait un instrument de tortures.

Il était sûr qu'il se tordrait sur sa couche comme un malheureux condamné sur son bûcher, s'il s'étendait entre ses deux draps bien blancs et que le sommeil ne prendrait pas pitié de sa souffrance.

Tout à coup, il songea à un homme dont l'originalité et la sagesse pourraient peut-être l'éclairer en cette conjecture : le père Pascal.

François n'avait pas été sans remarquer les regards narquois, ironiques ou méchants que le parrain de Madeleine lui avait lancés chaque fois que le vieillard l'avait trouvé auprès de sa filleule.

Il avait deviné dans le petit oeil malicieux et rusé de cet homme, une sourde méfiance et une hostilité à peine déguisée.

François Delaunay n'avait pas soupçonné la nature du sentiment qui le rendait antipathique à l'ami de Madeleine; mais il s'était douté que Pascal avait surpris son secret, l'avait lu dans la confusion où l'embarras de la jeune fille en sa présence; dans l'expression de bonheur qui se traduisait sur le visage des deux jeunes gens lorsqu'ils étaient ensemble.

Ennemi ou allié, le vieux Pascal lui donnerait un conseil, le reconforterait, lui dirait ce qu'il fallait faire.

S'il fallait abandonner Madeleine à jamais, il demanderait à ce brave homme de la consoler, de ne pas la laisser pleurer en silence, de lui offrir l'appui de son amitié.

Sa volonté vacillante comme la flamme d'une bougie qu'un tourbillon agite cherchait dans l'angoisse un abri où elle se reposerait de la tourmente.

Il avait l'obscur pressentiment que Pascal était son ennemi, sans soupçonner la cause de cette inimitié, et cependant c'est à lui qu'il irait demander assistance.

Le pauvre gibier aux abois traqué par

les chiens, épuisé, rendu, affolé, ne cherche-t-il pas quelquefois, dans son égarement, son salut vers le chasseur impitoyable?

Le lendemain, dès l'aurore, François bouscula son lit pour faire croire à la femme de chambre qu'il s'était couché et il sortit.

Il se rendit en toute hâte vers la demeure de Pascal.

Le vieil original habitait au fond d'une cour, loin de la rue, une mesure dans le plus pitoyable des états.

Quelques poutres du toit s'étaient rompues et la paille disjointe de la chaumière laissait entrer des torrents d'eau dans la maison à chaque orage.

Des mousses, des pariétaires, des iris poussaient sur ce toit et en faisaient, en été, une sorte de jardin suspendu.

La maison était dans un état de délabrement qui eût prêté à rire si l'on n'avait redouté la sévérité du propriétaire.

Il ne restait plus une seule vitre aux fenêtres et cependant la bise indiscreète avait peine à pénétrer à l'intérieur de cette mesure tant les araignées lui opposaient des rideaux épais et poussiéreux.

Les seuls ornements de l'intérieur étaient dus à ces infatigables dentelières qui avaient suspendu des travaux d'art d'une exécution parfaite aux poutres du plafond, dans les angles, au moindre relief de pierre ou de bois.

Des cordages imperceptibles et que le temps et la poussière finissaient par noircir, allaient d'un angle à l'autre de l'unique pièce; et, sur ces cordages, comme de joyeux acrobates, de grosses araignées aux longues pattes velues au corps replet, exécutaient des exercices variés.

Nulle porte n'interdisait l'entrée de cet étrange immeuble aux passants ou aux curieux.

Dans la petite cour qui le précédait, une collection de chiens galeux, au ventre flas-

que, maigres, efflanqués, sommeillaient en se chauffant paisiblement au soleil.

Il y avait là des barbets, des chiens de bergers, des chiens de chasse même, impropres à toute besogne, accablés d'années perclus de rhumatismes, que leurs maîtres barbares avaient jetés dans les rivières ou dans des carrières profondes pour se débarrasser d'eux.

Ces chiens avaient eu tous une odyssée lamentable. Ils avaient erré à travers les champs et les bois à la recherche d'une croûte de pain, d'un gîte, d'un peu de paille pour s'y étendre; ils avaient approché des fermes isolées au soir tombant, dans l'espoir qu'on leur ouvrirait la tiède étable, mais ils n'avaient reçu partout que mauvais traitements, coups de pied, coups de fourche, coups de fusil même.

Leur mine famélique, leur long poil plaqué par mèches à la manière d'une tignasse hirsute, leurs yeux mornes, leur tête basse inspiraient plus de méfiance que de pitié. Ils avaient vagabondé longtemps.

Ils avaient dû se cacher le jour pour échapper aux outrages des hommes ingrats, fouiller la nuit dans les tas d'ordures pour y trouver un os déjà rongé, une semelle de savate dans laquelle ils mordaient à pleines dents pour tromper leur faim.

Ils avaient parcouru des sentiers mauvais serpentant entre deux haies d'épines, rocailleux, peu fréquentés.

Ils avaient fui les hommes et les enfants surtout et les autres chiens heureux qui ont une niche et, à l'heure des repas, une écuelle pleine de victuailles.

Ils s'étaient peu à peu habitués à être traités partout comme des parias, comme des êtres maudits, eux qui s'étaient appliqués pendant si longtemps à démontrer à l'homme qu'ils étaient leurs meilleurs amis.

Quelquefois, quand on les menaçait avec trop d'imprudence, ils s'étaient amusés à semer la terreur, à jeter la panique parmi

les groupes menaçants en prenant tout simplement une attitude sombre et en trottant droit devant eux, la queue entre les jambes. Dès qu'ils avaient pris cette attitude, ils avaient entendu un gamin s'écrier :

— Faites attention, il est enragé, sauve qui peut !

Après avoir été repoussés de partout, après avoir bu toutes les hontes et toutes les humiliations, ces malheureuses bêtes, guidées par un instinct, avaient flairé la mesure délabrée de Pascal.

Elles y étaient entrées avec des hésitations et des inquiétudes et leur surprise avait été grande de trouver là un bon accueil.

Cette maison était pour elles une maison de retraite, un asile de vieillards.

Les vieux chiens y trouvaient l'abri et la pitance en échange seulement d'un peu de complaisance et de sociabilité à l'égard des autres hôtes de cette maison. Dans un coin de la pièce une paille et une couverture jonchaient le sol. Il leur était permis de se coucher sur les bords de cette paille mais en laissant au milieu une place pour le maître du logis.

Ils ne devaient pas, non plus, déclarer la guerre aux chats nombreux et tout aussi démodés qui avaient reçu l'hospitalité dans la maison.

Tous les animaux abandonnés de leurs maîtres, tous ceux qui avaient cessé de plaire parce qu'ils n'avaient plus assez de forces pour pouvoir encore rendre des services, étaient chez eux, dans la maison de Pascal.

Une assemblée de chats rachitiques, pulmoniques, frileux, achevaient de donner un aspect étrange à cette demeure fantastique.

Les uns, dont la robe était dépourvue de poils par endroits au point de les faire ressembler à de vieux manchons déchirés et pelés, ronronnaient sur un coin de la cheminée, de l'évier de pierre, sur l'unique

siège boiteux ou sur la table faite d'un couvercle de caisse fiché sur quatre bâtons. Ils ressemblaient à de vieilles potiches fêlées. Les autres s'étiraient, allongeaient leurs pattes armées de griffes inutiles car il leur était interdit de toucher aux oiseaux et aux souris.

Pascal n'admettait pas que, chez lui, cette loi fût transgressée: "Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même".

Il recevait dans sa maison tous les êtres voués aux imprécations et à l'anathème; tous les êtres dont la vue inspire le dégoût ou l'horreur; tous les êtres que l'on repousse, que l'on chasse, que l'on abandonne; mais il voulait que la misère inspire à ces êtres assez de charité et de douceur pour qu'ils vivent en paix chez lui.

Lorsque François Delaunay parut sur le seuil de cette infirmerie pour chiens et chats valétudinaires, le maître du lieu, assis sur le coin de sa paillasse, était occupé à donner des miettes de pain et du lait à quatre crapauds énormes, boursoufflés, recouverts de pustules.

Il leur parlait comme il eût fait à des serins apprivoisés, les appelait par leurs noms car il avait donné à chacun de ses hôtes le nom de l'un des amis qui, dans le cours de son existence, s'était mal conduit à son égard, avait trahi sa confiance, abusé de sa loyauté et de sa générosité, s'était montré fourbe, ingrat, trompeur, infâme, faux, malfaisant.

Les crapauds, à l'appel de leurs noms, avançaient vers leur bienfaiteur et le regardaient de leurs pauvres yeux d'or, ingénus et candides, et Pascal, en leur donnant la pâture, s'excusait de leur avoir donné les noms ignominieux que portaient ceux de ses amis qui lui avaient fait du mal. Voici un aperçu du singulier discours que François entendit en pénétrant dans la cabane:

— Tu peux me regarder, mon pauvre Guillaume, tu me demandes pourquoi je

t'ai affublé de ce nom odieux? Tu trouves que je te calomnie car la laideur morale de celui qui portait ce nom surpassait ta laideur physique. Tu n'as jamais abusé de la confiance de tes amis toi, tu n'as pas cherché à pénétrer dans leur intimité, sous le couvert de l'amitié, comme un espion, pour trouver des moyens de leur nuire; tu es franc, loyal, sincère; tu ne serres pas la main à ceux que tu diffames par derrière. Tu n'est pas vil, fielleux, jaloux de tout le monde; tu n'es pas intéressé; tu n'as pas le venin des scorpions et la ruse des bêtes puantes ou des serpents; tu es un loyal, un bon animal qui montre sa laideur au grand jour; tu n'es ni flatteur ni dissimulé, ni imposteur, ni perfide; tu es une bête comme celui que tu rappelles à mon indignation; mais tu es une bonne et honnête bête inoffensive...

Le père Pascal paraissait ne pas s'apercevoir de la présence d'un intrus, il avait levé la tête cependant à l'arrivée du jeune homme et avait continué fort tranquillement son discours et sa distribution de vivres.

Il était de notoriété publique que le père Pascal préférait les animaux aux hommes parce que, disait-il, les animaux sont moins enclins à faire du mal. Ils se défendent quand on les attaque, les tourmente ou les contrarie, mais ils ne commettent pas de méchantes actions par rouerie ou par fièvre du mal.

— A quel hasard, jeune homme, dois-je l'honneur de votre visite?

François interpellé et surtout interloqué, n'osait avancer de peur d'écraser un des immondes crapauds dont l'un, en matière de reconnaissance ou pour exprimer sa satisfaction donna une note sonore, métallique, étrange et imprévue.

— J'aime beaucoup le chant du crapaud, poursuit le vieillard; je le trouve poétique et harmonieux... Prenez donc ce siège, Monsieur Delaunay.

Enhardi, le jeune homme s'assit et commença de parler :

— M. Pascal j'ai remarqué déjà que vous m'observiez avec une certaine ironie lorsque vous me trouviez auprès de votre filleule; je suis venu pour vous confier ouvertement mon secret. J'aime Mlle Madeleine, je le lui ai dit...

Le père Pascal ne le laissa pas continuer, il l'interrompit.

— Et vous avez eu tort.

— Pourquoi?

— Parce que c'est une vilaine action. Cette jeune fille s'est laissée prendre à vos paroles mielleuses; vous êtes pour elle le prince charmant; elle ne demande qu'à se laisser abuser. Elle ne se doute pas que vous vous moquez d'elle et qu'à votre âge, dans votre position, on a l'habitude de faire profession de mépriser l'innocence et de jouer avec le cœur d'une jeune fille comme si c'était là une chose insignifiante et sans conséquence.

— Je vous assure M. Pascal que je l'aime sincèrement.

— Il ne manquerait plus qu'il en fût autrement. Je le sais bien parbleu, que vous l'aimez, mais vous n'avez pas le droit de le faire.

— Pourquoi donc, hélas!

— Parce que la pauvre petite vous croira, croira à vos promesses, à vos serments et qu'elle se préparera, sans y penser, un avenir de déboires et de remords. Votre amourette durera ce que durent les roses, l'espace d'un matin; puis, un beau jour, votre fantaisie aura pris une autre direction, vous vous apercevrez que Madeleine ne pouvait être pour vous que la distraction d'un instant et vous viendrez lui dire, avec toutes les formes dont on enveloppe ordinairement cette mission: "Ma chère petite, le ciel m'est témoin que je vous aime, que je n'aurais pas de plus grand désir que celui de faire de vous ma femme, malheureusement, je ne suis pas libre d'agir à ma guise.

J'ai un père qui me déshériterait, me chassera, me maudira si je persévère dans cet amour malheureux. Par respect pour mon père et dans notre intérêt à tous, je dois m'éloigner de vous. Je ne vous oublierai jamais.

Vous aurez été le plus bel épisode de ma jeunesse, celui qui parfume toute la vie.

Je me marierai peut-être, j'aurai peut-être beaucoup d'enfants, mais c'est à vous que je penserai aux heures de mélancolique rêverie.

Voilà, à peu de chose près ce que vous direz à Madeleine; la pauvre enfant se résignera, elle pleurera et traînera dans une amertume sans nom, une pauvre existence désorientée.

Et vous vous éloignerez en fumant un cigare, ensongeant à la riche héritière que votre papa prévoyant et sage vous aura choisie et en vous disant: "Bah! elle a pris cela mieux que je ne m'y attendais; la vie est belle, l'avenir est à moi..."

— Vous vous trompez M. Pascal.

— Non, car je connais le cœur de l'homme et c'est de savoir ce dont est capable le cœur qui me rend si chère la société crapauds et des chiens galeux.

— Pourquoi serais-je venu vous trouver si j'avais eu le dessein d'agir comme vous dites?

— Je me le demande.

— J'aime Mademoiselle Madeleine; je sens que je l'aimerai toujours; que je n'aimerai qu'elle. Je me suis dit: "Elle sera ma femme; j'ai le droit de la choisir puisque je suis riche et qu'elle n'aura pas à souffrir à mes côtés de la misère. Je ne parlerais peut-être pas ainsi si j'avais une situation à me créer, des inquiétudes à lui faire partager, des misères fatales à subir auxquelles je n'aurais peut-être pas le courage de l'associer.

Le père Pascal regarda le visage de François avec une attention mêlée de curiosité.

Evidemment, il était étonné d'entendre ce langage inattendu et empreint d'un caractère de profonde vérité.

Le jeune homme poursuivit :

C'est parce que j'aime éperdument et parce que j'estime ce que j'aime que ma passion sera durable. Mais vous l'avez deviné, le tendre, l'inexprimable, l'immortel amour que je porte en moi sera contrarié et je prévois que ma vie sera unique en singularités et en infortunes.

— Ah ! je comprends, le papa Delaunay ne permet pas à son fils d'aimer qui bon lui semble. Est-ce que vous lui avez parlé ?

— Il le fallait et vous prévoyez sa réponse. Mon cœur est tellement agité et mes sentiments sont si tumultueux que je ne sais pas ce que je ferais si j'avais la certitude qu'une barrière éternelle est élevée entre le bonheur et moi. J'ai le mépris des préjugés, mais mon père a toujours été bon pour moi ; il m'a donné des preuves si évidentes de son affection constante que je lui dois de la reconnaissance et que j'aurais autant de remords de lui causer un profond chagrin que j'en aurais de faire de la peine à Madeleine.

Je dois mon enfance et mon passé heureux à mon père, comment puis-je après avoir commis un geste d'ingratitude impardonnable demander à Madeleine d'être heureuse avec moi dans l'avenir ?

Puis-je la mettre avec moi sous le coup de la malédiction de mon père ? Et, si je fais, selon les circonstances, aussi bon marché de l'affection qui m'a été la plus chère jusqu'ici, de l'affection d'un père, n'aura-t-elle pas la crainte, ma pauvre Madeleine, qu'une autre circonstance fatale puisse m'éloigner d'elle un jour ?

Je suis un homme profondément malheureux, M. Pascal et je viens à vous qui êtes l'ami de ces pauvres bêtes qui souffrent, qui étaient abandonnées et seules, pour que vous me tendiez la main, pour que vous ne me laissiez pas fourvoyer dans

le chemin de l'erreur. Que dois-je faire ?

Le vieux Pascal était ému par cet aveu si simple. Il avait l'intuition qu'il se trouvait en présence d'un homme et d'un honnête homme. Il approcha de François cependant qu'un vieux chat qui paraissait échaudé de la veille, tant son poil était rare, emmêlé et caduc, vint se placer en ronronnant sur les genoux de l'amoureux et que les quatre crapauds, profitant du silence, émirent chacun une note isolée et imitèrent le carillon d'un beffroi fantastique.

— Les bêtes s'approchent de vous, dit le vieillard, c'est que vous avez une bonne âme. Voyons, vous avez donc fait part de vos désirs à votre père ?

— De mes désirs et de mes résolutions.

— Et il a essayé naturellement de vous détourner de votre inclination ? Il est entré dans un grand courroux, il a menacé, juré, tempêté ?

— Il a été très ferme et surtout il a eu de la peine ; il a essayé de me faire comprendre que des questions d'un intérêt primordial, d'un intérêt réel et non pas évoqué pour les besoins de la cause s'opposaient à ce mariage. Il avait pour moi d'autres projets...

— Sur lesquels vous avez jeté l'interdit ?

— Energiquement. Je viens à présent m'adresser à votre sagesse et à votre clairvoyance, que faut-il faire ?

— Pensez-vous qu'à la longue, au bout d'un certain temps, vous pourriez, non pas oublier complètement ma filleule, mais admettre la possibilité qu'aux côtés d'une autre personne douée de tout autant d'agréments physiques et moraux, mais qui, celle-ci, conviendrait aux ambitions de votre père, vous pourriez, dis-je, espérer non pas le bonheur, mais un à peu près de bonheur ?

— Epargnez-moi l'injure de me supposer capable d'une infamie ou d'un calcul.

— Je ne veux pas vous outrager, M. François ; mais je ne vous connais pas as-

sez pour savoir si vous êtes capable de volonté.

— Je veux avant tout, que Mlle Madeleine ait confiance en ma fidélité ou plutôt dans tout ce qui a trait au respect de moi-même.

— Alors je vous donne le conseil de ne jamais céder aux suggestions de votre père et de ne pas épouser la jeune fille qu'il pourrait vous présenter.

— Je suis fortement décidé à agir ainsi.

— D'autre part, je vous conseille de ne pas épouser Madeleine.

Le jeune homme rougit et des larmes se formèrent au coin de ses paupières.

— Mon ami, reprit le vieux Pascal, vous me permettez de vous considérer comme un ami ?

— Je vous en supplie.

— Eh bien, mon ami, rien ne peut faire que vous soyez jamais complètement libéré des obligations que vous devez à votre père. Votre père est un homme respectable et digne, mais s'il en était autrement, s'il s'était mis au ban de la société, déchu, misérable, honni de tout le monde, vous lui devriez encore de l'obéissance, du respect et de l'amour.

— Je ne l'ai jamais oublié.

— Je le vois bien, mon ami et c'est pour cela que vous m'êtes devenu tout à coup sympathique. Il faut vous dire, en cette heure cruelle, que rien ne vous libérera jamais de la dette que vous avez contractée envers votre père. Vous lui devez tout ce que vous êtes; vous lui devez beaucoup plus que la vie, vous lui devez le noble caractère qui me plaît en vous et la belle âme qui s'est éprise de toutes les perfections qui sont en Madeleine. Vous eussiez été incapable d'aimer cette jeune fille comme elle mérite réellement d'être aimée si vous n'aviez pas eu la chance de posséder le père que vous avez.

— Alors, je me débats dans l'insoluble.

— Alors, vous donnerez à votre père une

preuve de vos bons sentiments à son égard en vous comportant vis-à-vis de lui comme vous l'avez fait jusqu'à présent; en l'aimant et en le vénérant; puis, vous donnerez à Madeleine une preuve de votre sincérité et de la fidélité de votre attachement en l'attendant comme elle vous attendra.

— Combien de temps ?

— Peut-être toujours. Vous avez de longues et douloureuses épreuves à subir, mais la vie n'est pas un parc fleuri dans lequel on se promène à l'aventure. Les épreuves y sont nécessaires; elles vous feront meilleur, plus humain, plus humble encore et elles développeront en vous la dignité, la volonté, la magnanimité et le vrai mérite.

Votre vie n'aura pas été inutile si elle vous a acheminé vers un but, quand même vous n'aurez pas atteint ce but.

— Alors, que faire pour me défendre contre le désespoir ?

— Espérer et travailler. Il n'y a que le travail qui ne trompe jamais. Donnez à votre père, avec un acharnement inlassable, toutes les satisfactions qu'il peut espérer de vous.

Soyez soumis, dévoué, tendre, attentif. Obligez-le à vous demander un jour: "Que pourrais-je donc faire pour te récompenser de ta vertu et des joies que tu me procures?" Et vous lui répondrez alors: "Mon père, vous le savez, faites le bonheur de ma vie, laissez-moi épouser la jeune fille dont je vous ai parlé jadis."

Un père se lasse vite de tenir dans sa main la clef du bonheur de son fils et de la lui dérober.

Si des embarras et des complications d'intérêts l'obligent, actuellement, à vous conseiller un mariage qui simplifierait ces embarras, mettez-vous hardiment à les conjurer. Mettez-vous au travail, mon ami, essayez de vous persuader que le travail est la plus douce des consolations et la meilleure des distractions; travaillez avec

frénésie, avec rage et vous verrez comme les jours consacrés à une tâche utile sont rapides et pleins d'enchantement.

L'attente sera profitable à Madeleine aussi; elle lui permettra de se hausser à des perfections auxquelles elle n'a pas su atteindre encore.

Il y a toujours, en nous, des scories qui disparaissent dans le creuset du temps.

François Delaunay sortit de l'antré du brave père Pascal rasséréiné et moins tourmenté.

Une agitation extraordinaire régnait dans la rue, à laquelle il ne prit pas garde.

Des hommes, réunis par groupes, liaient attentivement des dépêches.

Le bourrelier, le cordonnier et l'épicier étaient sortis de leurs ateliers et de leur boutique et conversaient avec un air constant.

François songea aux bruits de guerre qui se faisaient chaque jour plus menaçants.

Une gêne paralysait déjà l'activité du village.

Un effroi régnait qui tenait en suspens les projets et les décisions.

Depuis plusieurs jours le jeune homme n'avait pas ouvert un journal. Ses agitations intérieures suffisaient à le combler d'inquiétudes et il s'évadait volontairement des autres soucis.

— M. François, en cas de guerre, est-ce que vous partiriez?

Un passant venait de lui poser cette question dictée par un intérêt de cœur familial.

— Oui, répondit-il, le deuxième jour.

— Hélas! dit une femme que la terreur rendait blême et faisait trembler...

Le jeune homme se mêla aux groupes, apprit qu'un assassinat politique avait été commis à Paris; qu'on craignait un soulèvement populaire; que la Russie massait déjà des corps d'armée sur la frontière de

l'Autriche; que l'Angleterre nous montrait de la sympathie.

François Delaunay s'éloigna des groupes effarés en songeant: "bah! on nous a tant de fois déjà bernés avec ces préparatifs de guerre, avec ces crises politiques qui renaissent chaque année, que je n'ai pas à m'en inquiéter".

Il se dirigea vers l'atelier de Gerbier sous le prétexte de demander au serrurier la facture des réparations qu'il avait effectuées à sa machine.

La forge était solitaire. Les ouvriers s'étaient dispersés et le patron lui-même était allé aux nouvelles, à la mairie.

Dans la rue, le petit Albert, coiffé d'un bicorne de papier et armé d'une latte, sonnait du clairon, son poing porté à la hauteur de sa bouche et conduisait une bande de gamins à l'assaut d'un talus.

Les enfants jouaient à la guerre.

La petite Simonne interrompit ses fonctions d'infirmière préposée au pansement des blessés pour venir offrir son front au jeune homme qui lui effleura la joue d'une caresse de sa main en disant:

— Bonjour, mignonne, tu t'amuses?

— Oui, monsieur François, je remets les bras et les têtes cassés.

Madeleine était venue au-devant de lui, elle pâlit en remarquant l'air de gravité dont était empreint son visage. Elle devina tout de suite qu'elle allait souffrir, que son amour était menacé.

Elle le questionna, anxieuse.

— Vous avez parlé de moi à votre père?

Il fit un signe affirmatif de la tête et demeura pensif et triste.

Il n'était pas nécessaire qu'il lui dise le résultat de l'entretien. Il était certain que ce résultat n'était pas conforme à leurs vœux. Madeleine s'affaissa sur un banc de pierre adossé à la façade de la maison et demeura muette, sans voix, agitée d'un tremblement de tous ses membres.

La petite Simonne, en lui voyant ce vi-

sage défait et égaré accourut, se jeta dans ses bras en criant :

— Qu'est-ce que tu as, Madeleine, ma petite maman, qu'est-ce que tu as ?

Puis se dressant comme un petit coq en face de François les deux poings serrés, le regard animé d'une flamme de bravade, elle s'écria d'une façon tout à fait comique tant elle était indignée :

— Est-ce que vous lui avez fait du mal, vous ? Faut-il que j'appelle mon Albert pour qu'il nous défende ?

A travers ses larmes qui, enfin étaient venues, Madeleine sourit, attira vers elle l'enfant, la couvrit de baisers :

— Ma petite, dit-elle, j'ai une grosse peine, M. François aussi a de la peine, va l'embrasser et tu iras jouer.

— C'est à cause de la guerre alors, que vous pleurez ? demanda la fillette.

— Oui, mon enfant, c'est à cause de la guerre ; va soigner tes blessés.

Après le départ de la petite fille, Madeleine et François demeurèrent atterrés, n'osant point se regarder de peur d'éclater en sanglots ; n'osant point parler de peur de trahir leur effondrement par la brisure de leur voix.

Madeleine avait l'intuition de ce qui s'était passé sans que François ait eu besoin de le lui dire, de lui enfoncer les mots un à un dans le coeur, comme autant de poignards acérés.

Elle venait d'avoir subitement la révélation que son rêve de bonheur avait été un château de cartes que le souffle de la réalité venait de détruire à jamais.

Elle avait la certitude que M. Delaunay, s'opposait aux projets de son fils et elle éprouvait la sensation qu'un grand malheur venait de s'appesantir sur elle.

Il ne lui venait pas à l'esprit qu'on pourrait peut-être fléchir le père de François, réussir à l'intéresser à un amour aussi sincère et aussi touchant que celui qui unissait les jeunes gens.

Elle avait la certitude, en voyant le dé-

couragement du jeune homme que leur espoir de bonheur avait été désapprouvé et que ce bonheur ne pourrait pas être complet.

Alors, pensait-elle, à quoi bon essayer de l'édifier sur le mécontentement d'un père, sur la désapprobation évidente d'un homme dont l'autorité entraînera la désapprobation de tout le monde ?

Madeleine avait une foi robuste dans l'intelligence et la sagesse de M. Delaunay et elle ne supposait pas qu'un homme aussi éminent se fût opposé au bonheur de son fils sans des raisons péremptoires.

Elle était toute prête à s'incliner devant l'arrêt d'un père comme devant un inéluctable arrêt du destin. Son coeur saignait, mais elle songeait moins à son immense peine qu'à l'opinion que M. Delaunay pouvait avoir d'elle.

Elle redoutait d'être prise pour une orgueilleuse ou une intrigante.

Il lui était indifférent de souffrir pour avoir eu la présomption de se croire digne d'un trop grand bonheur, mais elle souffrait plus encore à l'idée qu'elle pouvait avoir inspiré à M. Delaunay le désir d'humilier sa fierté.

Elle éprouva le besoin de se justifier de son amour aux yeux de celui qui le lui avait inspiré.

— François, dit-elle, je n'ai rien fait, je n'ai jamais rien fait pour que vous m'aimiez. Je voudrais que vous me rendiez cette justice de me le déclarer à moi, franchement.

Le jeune homme ému par tant d'honnêteté sentimentale lui prit la main, l'effleura de ses lèvres et, avec un accent de tendresse réelle et grave, répondit :

— Ne vous défendez pas comme une coupable Madeleine. Je vous ai aimée parce que mon coeur m'avait dit que vous étiez la plus digne d'être aimée et, depuis que je vous ai approchée, chaque jour m'a fait découvrir en vous une nouvelle raison de vous aimer et de vous estimer.

Elle le repoussa doucement :

— Ne me parlez plus ainsi, François, vous n'en avez plus le droit; partez, oubliez moi, obéissez à votre père. L'affection de votre père vous a créé des devoirs qu'il ne faut jamais méconnaître. Ne nous révoltons pas. Laissons nous éclairer par ceux qui veulent notre bien et qui savent peut-être mieux que nous ce qui convient à notre avenir. Laissez-moi, François, laissez-moi.

Les dents serrées, raidi dans une volonté énergique pour ne pas crier, pour ne pas tomber aux genoux de cette admirable jeune fille, pour ne pas baiser avec respect la trace de ses pas sur la poussière du sol en lui faisant les serments les plus insensés, François déclara en martelant les syllabes de sa réponse comme s'il les eût forgés dans un airain éternel, capable de défier les injures du temps: "Jamais, jamais. Je suis libre de disposer de moi-même..."

Madeleine, en entendant ces paroles, s'était dressée, mue par l'épouvante et en avait arrêtée le flot, de sa main placée sur les lèvres du jeune homme.

— Soyez un bon fils, dit-elle. Ne vous révoltez pas contre votre père, car, alors je ne pourrais peut-être plus vous aimer. Soyez doux et obéissant. Ne faites pas de scandale.

Je ne veux pas être une cause de discord dans votre famille.

Je ne veux pas que les préventions de votre père contre moi soient justifiées. Je veux que plus tard — le hasard fait tant de choses — si M. Delaunay est à même de savoir ce que j'aurais voulu être, il s'intéresse à moi et me plaigne comme une pauvre victime d'un infortune imméritée.

— Madeleine, Madeleine, balbutia le jeune homme, je n'avais jamais mesuré comme je le fais aujourd'hui l'étendue des liens qui m'attachent à vous. Je vous aime avec toutes les fibres de mon être, avec tout mon esprit, avec tout mon coeur, avec

toute mon âme. Je ne trouve rien en vous qui ne soit digne d'estime, de respect et d'affection et vous me dites de m'éloigner de vous?

— Il le faut, mon ami. Votre père est un homme de bons sens et nous ne connaissons qu'imparfaitement les raisons qui pèsent dans les balances de la justice. Essayez d'obéir sans trop de souffrance.

Essayez de vous persuader que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre; que nous nous sommes trompés. Notre vie à tous deux serait trop triste si, lorsque nous serons à jamais séparés, nous nous obstinions à nous répéter dans notre conscience: "Le bonheur était peut-être là!"

N'ayons pas de regrets superflus.

Mettons toute notre volonté à arracher de notre cerveau, de notre coeur, de notre âme, les inutiles ornements de notre amour, comme on extirpe d'un champ de froment, les simples et pauvres fleurs qui croyaient avoir droit, elles aussi, aux bienfaits du soleil. N'attirons pas sur nous le malheur.

— Je me sens de force à braver tout ce qui est contraire à notre amour.

— Ne le faites pas François. Notre amour était charmant parce qu'il était dicté par notre seule inclination. Il fut une chose légère, parfumée et ineffable comme l'éphémère floraison de ce cerisier qui fut, pendant une semaine environ, couvert d'une surcharge de fleurs et dans lequel des millions d'abeilles mettaient leur musique.

Regardez; la brise, douce pourtant, à chaque haleine, a arraché de l'arbre une neige de pétales qui sont tombés comme des flocons d'une incomparable pureté, sous les pieds des passants.

Tout ce qui est trop beau est ainsi destiné à être foulé aux pieds et méconnu. Il devait en être de même de notre pauvre amour.

— Avez-vous une confiance absolue en moi. Madeleine?

— Oui, François. Je connais les élans de votre cœur et les promesses qui sont sur vos lèvres; ne les laissez pas envoler. Je vous dis: "Obéissez à votre père; n'attirez pas le malheur sur nous".

Les révoltes contre les lois établies, contre les autorités qu'il faut reconnaître, ne déclenchent pas autre chose que de cruels tourments.

Ne bravons pas les lois auxquelles il faut nous soumettre, quelque dures qu'elles soient: restons digne de notre amour.

— Mais alors, Madeleine, vous pourrez m'oublier?

— Je ne veux pas répondre à cette question, François. Je vous vois dans un état d'exaltation qui me fait un peu peur.

Ne prenez aucun parti, aujourd'hui.

Prenez le temps de réfléchir; prenez des mois, des ans. Dites-vous bien que vous êtes libre. Qu'aucune parole ne vous enchaîne à moi. Quoique l'avenir fasse de vous, je n'aurai pas de regrets si vous êtes heureux. Il entre peut-être dans les vues du destin que je m'efface.

— Madeleine, Madeleine, que vous êtes bonne!

— Non, mon ami, seulement je ne vous aimais pas en égoïste. Vous m'avez dit que vous éprouviez du plaisir à me voir, à m'entendre, que mes entretiens vous rendaient meilleur, je me suis imaginée que je pourrais peut-être, avec beaucoup de bonne volonté, d'efforts et de patience, faire le bonheur de toute votre vie. Je vous aimais pour vous... pour vous autant que pour moi.

— Et que deviendriez-vous si je vous obéissais, si je m'éloignais de vous et s'il m'était possible de vivre sans puiser à la source de la vie dans les assurances de votre amour? S'il m'était possible d'oublier mes inquiétudes, mes craintes, mes maux et mes malheurs ailleurs qu'auprès de votre tendresse...

— J'ai tant de devoirs qui me prendraient: mon père qu'il ne faut pas que je

laisse seul; mes deux petits qui, peut-être un jour, auront à leur tour des petits qu'ils me confieront. J'aurai de quoi occuper mon cœur et le remplir. Ne demandons pas trop à la vie; contentons-nous de ce qu'elle nous donne lorsqu'elle nous permet de suivre jusqu'au bout une route bien droite.

Madeleine était toute tressillante et émue. Elle sentait que cet entretien revêtait une sorte de solennité; elle s'appliquait à ne prononcer devant celui qui l'aimait que des paroles graves dont il pût se souvenir toujours avec le sentiment qu'il n'était entré dans l'affection de la jeune fille aucun calcul.

Lui aussi voulait lui donner l'étendue de son respect pour elle et de la profondeur de la tendresse.

Il prit sa main qu'il retint dans la sienne et qu'il sentit palpiter et il lui dit doucement, mais avec une fermeté qui attestait l'importance et la portée qu'il désirait donner à ses paroles:

— Je ne suis pas le maître de l'avenir, Madeleine, mais je suis le maître de mon âme...

— Taisez-vous, dit-elle, haletante et ne vous enchaînez pas par des paroles imprudentes que vous pourriez regretter bientôt.

Il poursuivit:

— Je suis le maître de mon âme et de mon cœur. Je vous dédie tout ce que j'ai de meilleur en moi. Vous serez ma femme si je dois être heureux un jour; si je dois toujours être malheureux j'offrirai toutes mes souffrances dans le secret de mon cœur, au destin pour qu'il vous accorde du courage, de l'espoir et de la joie. Si je ne dois pas être le mari de Madeleine Gerbier, je ne me marierai jamais.

La jeune fille pleurait; l'émotion qu'elle éprouvait était au-dessus de ses forces.

Les paroles que son ami avait prononcées étaient tombées dans son cœur et en faisaient déborder des larmes comme fe-

raient des perles précieuses tombant dans une coupe de cristal, pleine jusqu'aux bords de l'onde la plus pure.

Tout à coup elle retrouva la force de dire :

— Je vous remercie François de votre générosité et de cette bonté qui vous pousse à mettre un baume sur la peine d'autrui. Je vous suis reconnaissante de m'avoir fait cette promesse et cependant je tiens à vous dire que je l'oublierai.

Je ne veux pas que mon souvenir soit pour vous un sujet de tristesse ou d'ennui. Partez, allez devant vous le front haut, le regard franc, sans vous retourner jamais vers un passé qui pourrait vous suggérer de la mélancolie.

Je veux que vous soyez persuadé que vous êtes libre et que, quoi que vous fassiez, vous sachiez bien que je vous approuve et mes vœux vous accompagnent.

François serra plus tendrement la main qu'il n'avait pas lâchée, ajouta : "Souvenez-vous toujours de ce que je viens de vous dire. Madeleine" et s'éloigna rapidement pour cacher le trouble qui l'envahissait.

La jeune fille le suivit longtemps des yeux, puis elle gagna la place qu'elle affectionnait dans le jardin, la place où une voix qu'elle n'entendrait peut-être plus lui avait murmuré de si douces choses. Et là, elle s'abandonna au chagrin qui lui fendait le cœur.

Elle pleura longuement et elle entendit tout à coup, auprès d'elle, des sanglots d'une peine qui semblait être un écho de la sienne.

Simonne était là, à son côté, et elle pleurait en silence.

Elle la questionna :

— J'ai de "ta" peine, répondit l'enfant en se blottissant dans les bras de sa protectrice.

Madeleine l'étreignit, couvrit le front et les joues de la petite fille de baisers et sentit aussitôt qu'elle n'était pas une créa-

ture abandonnée de tous, comme elle venait d'en avoir l'impression.

À l'heure du déjeuner, son père rentra, mais il était soucieux, inquiet et sombre.

Après le repas, il se rendit dans son atelier, mais ses ouvriers étaient distraits et il n'était plus question entre eux que de l'Allemagne, de son arrogance, de sa perfidie.

Vers trois heures, des gendarmes passèrent sur la route, au grand galop de leur monture.

Un apprenti courut aux informations revint bientôt essoufflé, blême, terrassé par l'anxiété et dit :

— Il y a un grand nombre de personnes sur la place, devant le bureau de poste, qui lisent une dépêche décrétant la mobilisation générale.

Les ouvriers, accablés, laissèrent retomber leurs outils, se regardèrent sans mot dire, prirent leur veste pour aller voir ce qui se passait et sortir pendant qu'au clocher, les cloches se mirent à sonner lentement, lugubrement le tocsin.

De toutes les maisons, des hommes effarés sortaient, se rendaient sur la place où les groupes s'accostaient, se parlaient à voix basse, sourde, comme contenue par une oppression qu'ils ne parvenaient pas à dissimuler.

En un instant, tous les travaux des champs, des jardins, de l'intérieur et de l'usine s'étaient arrêtés.

Une torpeur régnait ; les enfants avaient interrompu leurs jeux et les plus petits, d'instinct, s'étaient mis à pleurer, affectés par la consternation qui s'était répandue subitement.

Des femmes, renseignées sur la gravité des événements se hâtaient de rentrer dans leur demeure pour y cacher leur douleur, pour y souffrir en secret, pour fuir les visions d'épouvante que ces seuls mots " la guerre " faisaient naître.

Partout, sur la place, dans les rues, devant les maisons, de petits groupes d'hom-

mes demeuraient réunis. Les plus âgés s'efforçaient d'inspirer de la confiance aux autres qui allaient partir :

— Il faut que cela finisse disaient-ils, on est excédé par une attente qui ne se dénoue pas, par le manque de bonne foi de ces Allemands qui, paraît-il, mobilisent depuis plusieurs jours.

En un moment, l'idée de sacrifice est acceptée, les hommes se séparent en se serrant la main, en échangeant des vœux de bonne chance.

Déjà, des réservistes et des territoriaux qui ont été appelés par des ordres individuels passent, porteurs d'une petite valise, et se dirigent vers la gare, des femmes et des enfants les accompagnent en pleurant.

Ils marchent crânement; ils sont fermement résolus et disent pour couper court aux scènes trop attendrissantes: Bah, on en revient de la guerre; celle-ci n'est pas une catastrophe, mais un règlement de compte, le signal d'une résurrection".

Ils sont pleins de confiance, de courage, de fierté.

Ausbitôt, qu'ils sont assez nombreux pour former un chœur, ils entonnent à pleine voix le "Chant du Départ".

Rien n'est plus émouvant que cet hymne, ce cantique en l'honneur de la Patrie, chanté par ceux qui, le matin même, maniaient encore le marteau dans l'atelier sonore ou chantaient sous le ciel bleu, dans le soleil, en imprimant un vol circulaire à leur faux pour abattre les belles moissons blondes.

Ce sont des moissons d'hommes qui sont mûres à présent; de grands événements vont s'accomplir.

Une à une les boutiques se ferment comme font ordinairement les maisons attristées par un deuil.

Ceux qui vont se quitter, peut-être pour toujours, ne se disent rien.

Ils n'ont rien à se dire, leur voix trahirait une trop grande détresse intérieure et les hommes s'efforcent de détourner leur

pensée de ce que sera l'inquiétude des enfants et des femmes en attendant leur retour.

Un ouvrier sort seul d'une petite maison en bordure de la route, il se hâte de fuir dans la direction de la gare, sans se retourner, mais, tout à coup la porte qu'il a refermée se rouvre, une enfant, une petite fille de huit ans court après lui, s'agrippe à ses vêtements en hurlant: "Papa, papa, ne pars pas, ils te tueront".

Le père saisit son enfant et, le coeur en lambeaux, soutenu par la surhumaine volonté de ne pas trahir son déchirement intérieur embrasse la fillette que sa mère vient arracher à son étreinte, puis il s'enfuit, malheureux au-delà de tout ce que l'imagination peut supposer pendant que l'enfant et sa mère le regardent, le regardent sans mot dire, les yeux agrandis par l'angoisse, étonnées que l'on puisse éprouver une pareille souffrance sans tomber en arrière, raides, mortes.

Dans chaque maison le drame s'accomplit. Les hommes ont consulté la première page de leur livret et les femmes, pour tromper l'épouvante qui vient d'infiltrer un froid de mort en elles, rassemblent, de leurs doigts tremblants, des flanelles, des mouchoirs, des chaussettes, de pauvres choses que le mobilisé emportera dans une musette de toile brune. Puis, lorsque leurs jambes fléchissent, elles tombent sur un siège, près de celui qu'elles aiment et qui va partir, près de l'homme prodigieux qui accomplit en ce moment l'acte d'héroïsme le plus surhumain en demeurant calme, en paraissant rassuré, en promettant d'être de retour dans quelques semaines, en prodiguant d'une voix mal affermie, des conseils d'ordre domestique.

Tous les coeurs de France saignent, à cette heure, en cette minute pathétique et fervente où sombre tout ce que la terre pouvait porter de bonheur; où l'effroi se répand; où la douleur féconde s'abuse par l'espérance de faire naître dans l'avenir

des glorifications et des dédommagements.

François avait regagné le "château" en suivant les bords de l'Annette.

Sa rêverie l'emportait loin de toutes les choses qui s'épanouissaient autour de lui dans la joie d'un soleil rayonnant. Il songeait à son destin tourmenté, à sa vie qui serait tumultueuse comme un torrent, au lieu d'être paisible et harmonieuse comme le cours de cette rivière heureuse qu'il côtoyait.

Il ne prenait pas garde que les ouvriers quittaient l'usine, que les noirs flots de fumée qui faisaient ordinairement un long panache aux hautes cheminées avaient disparu; que le bruit des ateliers avait cessé.

Il s'attardait dans sa rêverie, dans la tristesse qu'il emportait avec lui et qui faisait son pas chancelant et mal assuré.

Sa surprise fut grande de trouver l'usine déserte.

Il gagna son appartement, interrogea Joseph, demanda où était son père.

M. Delaunay lui aussi s'était rendu à la mairie.

Joseph ajouta :

— En l'absence de Monsieur, les gendarmes ont apporté quelque chose pour Monsieur.

C'était l'ordre de se rendre à Besançon, à son ancien régiment, dès le lendemain, pour se présenter à la citadelle avant midi.

François tenait, d'une main tremblante, cet ordre d'appel qui le tirait de ses préoccupations pour le jeter dans un trouble plus grand.

Pour la première fois il se représenta ce qu'avait d'atroce et de hideux ce mot qu'on s'habitue à prononcer depuis quelque temps avec tant de facilité : la guerre!

La guerre, c'est-à-dire, les marches forcées, les nuits à la belle étoile, toutes les souffrances de la fatigue, de la faim, de la soif; toutes les misères physiques jointes aux misères morales, et cette épouvante spéciale qui résulte de ce fait qu'on tue

des hommes : des fiancés, des pères de famille, des travailleurs, des être utiles à d'autres êtres, chéris de leurs parents...

Il eut un ricanement et se dit avec amertume :

— Qui sait si les autres hommes ne sont pas comme moi excédés du poids de la vie? Qui sait si la balle qui les tue n'est pas satisfaisante, ne leur apporte pas la délivrance, la fin de leurs maux!

Pauvre soldat allemand qui peut-être m'enverras une balle au cœur et me verras tomber, ne conçois pas de remords de ton acte, tu auras mis fin à une détresse sans remède; tu m'auras apporté une belle mort, une mort glorieuse préférable à l'agonie languissante qu'eût été ma vie jusqu'au bout.

Tout en monologuant de la sorte, François était monté à sa chambre et il préparait aussi sa valise. Il assemblait, sur un coin de table, les quelques vêtements et le linge que la prudence lui conseillait d'emporter.

— Les autres, pensait-il, ont une mère, une femme ou une fiancée qui l'aide dans ces douloureux préparatifs. Moi je n'ai personne, je suis seul comme un paria. Je ne sais pas ce que sera mon avenir; je ne forme pas de projets; je quitterai cette maison où j'y vivrai comme un étranger, triste, la tête baissée, envié peut-être de ceux qui croient que la fortune a le privilège de donner le bonheur, et cependant plus malheureux que le plus misérable des mendiants.

Les autres hommes ont un amour pour viatique. En se portant à la frontière pour arrêter les barbares, ils sont mus par une flamme intérieure qui exalte leur courage; ils se disent : "Je vais défendre ceux que j'aime et qui m'aiment, leur pensée m'accompagnera et me soutiendra; je vais défendre un coin de terre qui m'est cher, un foyer qui m'est sacré..."

Moi, je n'aurai jamais de foyer et je vais défendre une usine, un château qui

seront, si je survivis, une prison pour moi. Je n'aurai jamais de foyer... Je n'aurai pas ce qui fait que le bûcheron et l'homme de peine qui bêche la terre, bénissent le sort et remercient la vie...

Des larmes ruisselaient des yeux du jeune homme pendant qu'il accomplissait ses préparatifs de départ.

M. Delaunay à ce moment rentra, le surprit dans cette défaillance de volonté qui l'accablait.

M. Delaunay était très ému :

— Tu sais, François, que ton ordre d'appel est arrivé ?

— Oui, père, puisque je me prépare à partir.

L'industriel prit la main de son fils, la serra avec force, voulut prononcer des paroles qu'il n'arriva point à formuler et se retira pour cacher un trouble qu'il ne parvenait point à dominer.

Mais bientôt il revint, raidi dans une armure de volonté, voulant paraître impassible pour ne pas accentuer encore la détresse qu'il sentait en François.

M. Delaunay avait oublié déjà son projet de mariage pour son fils, ses ambitions, ses rêves de gloire parlementaires ; tout cela s'était évanoui devant la menace de catastrophes imprévues.

La guerre allait jeter l'usinier dans des embarras sans nombre, suspendre l'activité de l'usine, détériorer le matériel neuf, compromettre le gros chiffre d'affaires qu'il faisait avec l'étranger, empêcher les créances de rentrer ; le jeter dans des perplexités et des tourments sans nom ; l'acculer peut-être à la ruine et cependant il oubliait tout cela dans le chagrin de voir partir son fils qui, peut-être, allait porter son sang sur l'autel de la Patrie.

Se méprenant sur la cause de l'émotion de son fils, il voulut lui adresser quelques paroles capables de retremper son courage qu'il croyait faible. Il lui céla avec soin ses propres préoccupations et lui dit :

— François, la patrie attend de toi le

plus grand sacrifice, accomplis ce sacrifice simplement ; c'est nos intérêts, nos biens, nos devoirs, notre sécurité, notre dignité, nos droits que tu vas défendre.

Tâche de comprendre que le patriotisme est la vertu suprême dans laquelle toutes les autres vertus viennent se confondre. En menaçant notre patrie c'est nous-mêmes que l'ennemi menace car nous sommes unis substantiellement avec le passé et avec l'avenir de notre race ; avec notre sol et nos monuments ; nous faisons partie de la patrie comme une goutte de notre sang fait partie de notre corps.

En ce moment n'aie pas d'autre préoccupation que celle d'aimer notre patrie jusqu'au fanatisme, de lui donner la preuve de l'amour le plus actif et du dévouement le plus absolu. Ne songe pas à autre chose qu'à sauvegarder l'intégrité du sol, à conserver intact ce foyer de lumière et de chaleur que nos ancêtres ont fait si prodigieusement rayonnant et vivifiant.

Pars sans faiblesse, mon enfant, pour la défense de l'idéal le plus saint, le plus grandiose et le plus légitime : l'amour de la patrie.

Ce que je te dis là peut te paraître un peu solennel, mais nous sommes à une heure grave où chaque mot prononcé par les lèvres d'un père doivent avoir un sens précis et une portée prodigieuse.

M. Delaunay n'effleura pas même le sujet de sa peine personnelle, de l'angoisse dans laquelle il allait vivre, de l'inquiétude mortelle qui allait lui ronger le cœur. Il ne voulut pas non plus se montrer trop tendre.

Les préparatifs de départ, si douloureux déjà en temps ordinaire, prenaient en ces circonstances un sens terrifiant, et il s'efforçait d'en masquer la tragique et funèbre tristesse.

Jusqu'à la fin du jour, il ne quitta point son fils ; il demeura près de lui, comme il eût souhaité être à ses côtés dans les batailles pour lui faire rempart de son corps ;

pour le protéger contre toutes les éventualités.

Ce départ de son fils lui causait la plus affreuse peine: c'était le coeur de son coeur, la chair de sa chair qu'on lui arrachait et il voulait se montrer magnanime et résolu.

Après le repas du soir, François manifesta le désir de s'absenter un instant.

M. Delaunay, à ce désir, eut une crispation involontaire. Il avait souhaité demeurer jusqu'à la dernière minute avec son fils, jouir en avare de tous les instants précieux que le temps fauchait impitoyablement.

François comprit le sentiment de jalousie secrète qui s'était infiltré dans l'âme de son père. Il comprit que M. Delaunay souffrait cruellement de ce que son fils, en cette heure suprême, eût d'autres adieux à faire; mais il le rassura aussitôt, incapable, lui aussi, de ne pas ménager un coeur qu'il aimait.

— Père, dit-il, je veux aller seulement au cimetière, prendre le conseil de ma mère...

Sur la tombe couverte par ses soins de fleurs constamment renouvelées, François vint se livrer à une méditation salutaire.

Son père lui avait parlé de la Patrie; sa mère absente lui parlait tout bas à l'oreille du coeur, de la terre dans laquelle les morts attendent ceux qui sont restés; elle lui parlait de toutes les faiblesses qui s'en rapportaient à la vigueur de son bras pour les défendre, des femmes, des enfants. Elle lui parlait des touchantes traditions françaises qu'il ne faut pas laisser abolir; de tout ce qu'il y a de suave, de doux, de bon, de poétique en France et qu'il ne faut pas laisser détruire. Elle lui disait à voix basse ce que les autres mamans avaient dit à leurs fils: "Je serai avec toi, en esprit, partout dans toutes les épreuves; si tu tombes, tu auras l'illusion de tomber tout doucement dans mes bras; si tu meurs, je serai là, au seuil de l'éternité pour t'accueillir

avec des caresses et des sourires et ton dernier mot sera le premier que prononcent les lèvres humaines: "Maman".

Son père lui avait rappelé ses devoirs envers la Patrie; sa mère lui parlait de ses devoirs envers autrui.

Il entendait sa voix dans les murmures du vent passant dans les cyprès.

Elle lui disait: "Sois brave, sois chevaleresque. Néglige tous les autres soucis pour défendre la cause des faibles, des chétifs, des timorés. Tu seras payé plus tard au centuple, de tes sacrifices... Ne permets pas que les barbares viennent souiller les maisons, faire violence à ceux qui n'ont plus la force de porter des armes, piller, voler, commettre toutes les infamies et tous les sacrilèges. Fais que je sois fier de mon fils... Une autre femme, plus tard, te décernera la récompense, une femme qui te donnera un foyer, des enfants, le bonheur que tout homme espère, attend, quand il est digne."

Le bonheur!...

Comment ce miracle pourrait s'accomplir? Une seule femme pouvait le lui donner le bonheur, et il lui était interdit de songer à cette femme.

Tout à coup, il eut la vision rapide des changements que la guerre pouvait apporter. Elle allait passer comme une tornade sur le monde, en arrachant tout: préjugés, inégalités sociales, haines des classes et de partis, divisions intestines. Elle allait être le grand creuset dans lequel on allait refondre une France nouvelle, forte, glorieuse, fière, ardente, généreuse. A quelque chose, malheur serait peut-être bon.

Il se produirait peut-être des changements profonds dans le coeur et dans l'esprit des hommes; des miracles se produiraient peut-être et, parmi ces miracles, celui qui éliminerait tous les obstacles qui le séparaient de son bonheur.

En cette heure d'émotions violentes, il éprouvait le besoin d'espérer, d'étayer son courage avec de l'espoir, de ne pas partir

avec le coeur vide.

La nuit était venue: avant de rentrer auprès de son père, il eut le désir de revoir la petite maison de Madeleine là-haut sur la colline.

Il prit à travers champs un sentier qui conduirait sur la hauteur, au-delà de demeure des Gerbier. Il voulait éviter de traverser le village, de rencontrer des personnes attristées, de détourner sa pensée du courant consolant qui l'emportait. A cent mètres de la maison de celle qu'il aimait, il prêta l'oreille et le vent lui apporta un murmure de voix indistinct.

Il songea que la paisible maison avait dû être bouleversée elle aussi puisque le frère de Madeleine était au service, précisément dans le régiment qu'il allait rejoindre, comme lieutenant de réserve.

Il suivit le chemin le long de la haie, vint se placer, l'oreille au guet derrière une fourré de la clôture, contre un talus.

La nuit était sereine et pure, ornée de toutes ses étoiles. Une brise molle passait, chargée du parfum des oeilletts, des roses et des jasmins qu'elle avait recueilli dans le jardin de Madeleine. Dans la vallée, sur la colline, toutes les fenêtres des maisons étaient éclairées et un grand silence planait, coupé seulement, de temps en temps, par des voix d'hommes et des sanglots de femmes.

François attendit longtemps, le coeur battant, pour essayer de surprendre le secret de la chère maison.

Il s'emplissait les yeux et l'âme de toute la douceur répandue sur les choses dont il voulait imprégner son souvenir.

La demeure était silencieuse à présent.

Une lampe répandait sa lueur sur une table où un ouvrage de couture était abandonné.

Le jeune homme devina que les enfants étaient endormis, que Gerbier devait être descendu au village; mais, tout à coup, il entendit une voix d'homme et reconnut celle du vieux Pascal.

Il attendit quelques instants et réussit à se convaincre que Madeleine était seule avec le vieillard. Il n'hésita plus et franchit le fossé qui le séparait du jardin.

Un faible cri de surprise salua son apparition.

— Tu vois, dit le vieux Pascal à sa filleule, je t'avais bien dit qu'il viendrait.

En apprenant la mobilisation générale, le brave homme avait songé tout de suite au départ de François, à la séparation cruelle. Il avait deviné que le jeune homme tenterait d'apporter un adieu à celle qu'il avait choisie entre toutes pour en faire la fiancée de son âme et il était venu, pressentant que le serrurier s'absenterait, pour faciliter un entretien aux jeunes gens.

Il était venu pour protéger leur tendresse, pour permettre à Madeleine de recevoir François, pour approuver l'entretien qu'ils désireraient avoir, pour assister à leur adieu.

Il connaissait trop le coeur de l'homme pour savoir que l'ami de sa protégée ne pourrait pas partir sans une promesse, sans un adieu qui fit la séparation moins triste et il était venu offrir à Madeleine le moyen de cette rencontre que sa seule présence autorisait.

Il avait demandé à la jeune fille de venir s'asseoir au jardin sur le banc qui évoquait à son esprit d'autres entretiens. Il lui avait dit: "Je suis sûr qu'il viendra" car le jeune homme avait su le pénétrer de la conviction absolue qu'il aimait d'un amour contre lequel l'espace ni le temps ne prévaudraient; et il était heureux de ne s'être pas trompé.

Pascal était un témoin peu gênant; les jeunes gens se prirent les mains, s'assirent l'un près de l'autre.

— Je pars demain matin par le premier train, dit François...

La jeune fille fut tout entière secouée d'un frisson.

Il poursuivit:

J'ai voulu vous revoir, vous assurer en-

core de ce que je vous ai dit. Nous sommes à un moment solennel où les paroles prennent une force et une importance profondes. Aucune femme, Madeleine, n'a pour moi le charme que vous avez et ne me donnerait les mêmes impressions. Aussitôt que s'est éveillée en moi l'idée de mariage, votre image m'est apparue et s'est imposée. Vous serez mon épouse ou, alors, c'est que je ne reviendrai pas de la guerre ou bien que des obstacles invincibles me contraindront à rester célibataire.

— Vous reviendrez, dit la jeune fille émue à l'évocation des dangers que le jeune homme allait courir.

— Pour me rendre le devoir plus facile et le déchirement de la séparation moins douloureux, dites-moi, Madeleine, que j'emporterai avec moi un peu de votre âme...

— Vous l'emportez toute, François, s'écria la jeune fille dans un élan impétueux. Il ne se passe pas une minute du jour sans que je ne songe à vous et à mon frère qui côtoiera les mêmes périls, puisque vous serez, je crois, dans le même régiment. Le jour, la nuit, je penserai à vos souffrances, à vos misères de soldat et je ferai des vœux pour que vous les supportiez vaillamment.

— Et si je reviens un jour, après une séparation peut-être plus longue que nous ne pouvons le prévoir, vous souviendrez-vous encore des paroles que nous échangeons ce soir ?

— Est-ce que mes yeux ne vous ont pas dit assez éloquemment et avec assez de fermeté les paroles que mes lèvres n'ont pas osé prononcer ?

Partez à la guerre François, ne songez plus à autre chose qu'à défendre notre patrie puisqu'elle est menacée; faites preuve de volonté et d'énergie. Les heures tragiques que vous allez vivre vous seront salutaires; elles vous prépareront à d'autres luttes qu'il faudra soutenir dans la vie et dont il faudra triompher.

Allez conquérir la paix de tous et vous saurez ensuite conquérir notre bonheur. Une immense confiance est née en moi. Quoi qu'il arrive, je serai votre femme s'il vous convient de m'inviter à l'honneur de porter votre nom. Si les événements nous ans, dans vingt ans, vous me trouverez avec le même cœur et les mêmes sentiments; je ne changerai pas, rien pourra faire que je change; je suis vôtre à jamais.

Leurs mains, qui ne s'étaient pas quittées, s'étreignirent avec vigueur. Ils échangèrent leur premier baiser; un baiser qui contenait un peu plus qu'une promesse, un chaste et fervent baiser de fiançailles; puis François, en commémoration de cet instant, remit à la jeune fille un portrait de lui derrière lequel il avait écrit, avec la date, ces mots: "A vous, pour jamais".

François s'éloigna après avoir exprimé sa reconnaissance au parrain de Madeleine qui, lui aussi, se leva pour regagner le logis des crapauds et des chiens galeux.

Le jeune homme rentra au château d'un pied léger, l'âme ailée et frémissante, soulevée par un enthousiasme délirant.

Il ne parvenait plus à dénombrer les multiples raisons qu'il avait d'être brave, de partir comme les autres, gaiement, après avoir accepté l'idée du sacrifice. Il méditait les paroles de Madeleine "les heures tragiques que vous allez vivre vous tremperont pour d'autres luttes."

Son père l'avait considéré jusque-là comme un enfant. Or, quand il reviendrait de la guerre environné du prestige qui entoure les héros, il rapporterait une force de persuasion et une valeur morale en imposeraient au père le plus obstinément entêté.

Il comprenait que, pour élucider son avenir, le hasard lui fournissait une occasion de donner la mesure de sa valeur et de son âme et que, quels que soient les obstacles qu'il devrait déblayer plus tard, ce ne serait pour lui qu'un jeu d'enfant.

Dans un moment de défaillance, il s'était

demandé avec angoisse quelles raisons il avait de prendre les armes, de défendre le sol sacré de la patrie contre l'agression inique des barbares et à cette heure il reconnaissait avoir plus de motifs que tout autre de courir à la frontière menacée.

La voix des morts et la voix de tous ceux qui l'aimaient lui conseillaient de partir. La voix de sa conscience, au nom de son intérêt personnel et au nom des félicités futures qui lui seraient dévolues l'engageait à mépriser toute hésitation. La guerre lui apparaissait comme un cataclysme nécessaire pour servir de démarcation entre les temps anciens et les temps nouveaux.

Il partait avec la certitude d'être aimé qui détermine, chez les coeurs généreux, le feu sacré et des volontés d'héroïsme; il partait avec le pressentiment qu'il allait se rendre le maître de son destin et qu'il dirigerait à son gré, par sa force d'âme, tous les événements qui constitueraient son avenir; il partait, ivre de vaillance et de fierté, à la conquête du bonheur...

Avant de regagner sa chambre, Madeleine avait pénétré, sur la pointe du pied, dans celle des enfants.

Simonne dormait d'un sommeil d'ange, paisible et doux; elle avait rejeté sa couverture et le haut de son frêle petit corps apparaissait, exposé aux frissons de la nuit qui pouvaient l'enrhumer.

Madeline la borda, l'embrassa maternellement sans qu'elle songeât à se réveiller; Simonne endormie était une chose inerte et insensible que l'on pouvait transporter, bousculer, changer de place.

La jeune fille pénétra ensuite dans la chambre d'Albert, l'enfant ouvrait deux grands yeux arrondis par des pensées opiniâtres qui éloignaient le sommeil de sa couche.

— Tu ne dors donc pas, dit-elle?

— Non, je n'ai pas envie de dormir ce soir. Je voudrais partir à la guerre.

— Que dis-tu? Est-ce que les enfants

de ton âge vont à la guerre? Quand tu auras vingt ans, quand tu seras un homme, à la bonne heure, mais à présent, tu n'as qu'à fermer tes yeux.

— Sais-tu à quoi je pense, Madeleine?

— Ne pense à rien et dors, sinon je te ferai gronder par notre papa.

— Je veux te dire cependant à quoi je pense. M. l'instituteur nous a lu des récits de la guerre de 1870; si tu savais comme les Allemands ont été méchants! Ils entraient dans les maisons, ils prenaient tout ce qui leur paraissait bon à emporter. Ils étaient violents et féroces; ils faisaient du mal aux enfants.

— Ce sont des contes qu'on t'a faits pour t'effrayer.

— Non, ce que je te dis est vrai, mais cela ne m'effraye pas; je n'ai pas peur des ennemis de la France et s'ils venaient ici, qu'ils touchent à Simonne ou à toi, tu verras comme je vous défendrais! Crois-tu que le colonel d'Henry me prendrait si je me présentais à la caserne?

— Mais tu es fou! Le colonel d'Henry te tirerait les oreilles. On n'a pas idée d'un gamin pareil.

— Je voudrais voir la bataille, me servir d'un fusil. Combien d'argent me faudrait-il pour me rendre à Besançon par le chemin de fer?

— Mais c'est une idée fixe! Albert, si tu n'es pas raisonnable, je le dirai à notre père et il ne te permettra plus de travailler à l'atelier avec ses outils. Quand on n'a pas quatorze ans, on dort la nuit, on apprend ses leçons le jour et on songe à s'amuser aux heures de récréation.

— Ce serait si amusant, la guerre. Tu sais, je serais très adroit avec un fusil; j'ai fait de bons cartons à la fête de Chèvremont, avec une carabine. Je pourrais suivre le régiment et prendre le fusil d'un blessé; oh que je voudrais être soldat!...

La jeune fille prit le parti de ne plus répondre à l'enfant, elle lui donna, de la

main, une petite tape sur la joue et réitera son injonction :

— Dors et si les méchants Allemands viennent ici, tu nous défendras.

Son père n'était pas rentré. Il s'attachait sans doute auprès de jeunes amis qu'il exhortait à faire vaillamment leur devoir, auprès de ses ouvriers et de ses apprentis qui étaient tous mobilisés, auxquels il était allé demander s'ils avaient besoin d'argent, auxquels il avait porté l'assurance qu'il s'occuperait de leur petite famille en leur absence.

Madeleine pénétrait dans sa chambre lorsque Ramoneau, dans la cour, se mit à aboyer, à bondir, à donner les signes d'une joie délirante.

Elle prêta l'oreille et perçut une voix sourde qui recommandait au chien de faire silence.

— Tais-toi donc, sale bête ! Ramoneau, veux-tu te taire !

Elle crut un instant que François De-launay ayant quelque chose de particulier à lui dire avait attendu le départ de Pascal pour revenir sur ses pas.

Elle fut troublée de cette pensée mais la chassa aussitôt.

François était incapable de commettre une pareille imprudence.

Elle descendit, ouvrit la porte d'entrée de la maison, demeura un instant dans l'attente, la lampe à la main et elle entendit la voix de son frère le soldat, essouffée, haletante, parlant par saccades.

— Tu est/seule, Madeleine ?

— Seule, avec les enfants, oui, mais que fais-tu là ?

L'appréhension d'un grand malheur lui donnait des frissons, l'étranglait. Elle ne comprenait pas pourquoi la voix de son frère était altérée et ne parvenait pas non plus à comprendre pourquoi Henry était là, au milieu de la nuit, alors que sa présence devait, plus que jamais, être nécessaire à la caserne.

Le jeune homme, furtivement, avait chambre de la jeune fille.

— Viens, dit-il, j'ai peu de chose à te dire et nous avons à parler avant que notre père rentre. Depuis longtemps je guette le moment de venir à toi. Tu n'en finisais plus avec tes importuns.

Henry n'avait pas sa voix ordinaire. Il n'avait pas cette voix sonore et joyeuse dont il annonçait de loin son arrivée lorsqu'il venait en permission. Il paraissait avoir peur de la lumière, peur de son père et de sa soeur. Evidemment il était en faute ; Madeleine ne concevait pas encore l'étendue de cette faute, mais tout à coup, elle en eut la claire vision.

— Malheureux, dit-elle, que fais-tu ici ?

Elle venait de songer que son frère enfant gâté habitué à n'en faire qu'à sa tête à la maison, s'était accoutumé difficilement à la discipline du régiment. Il avait fait un soldat médiocre, ayant pris le métier en dégoût à la suite d'une légère punition qu'un chef plus psychologue lui eût peut-être évitée.

Henry était de chambrée un jour de revue de détail du capitaine ; après avoir fait sur son lit l'installation de tout son fourniment, il avait donné un dernier coup de balai à la chambre, un coup de torchon à la planche à pain et aux rateliers d'armes, rempli les cruches d'eau, ciré les pieds de chalits, renouvelé la provision de sciure de bois des crachoirs.

Pendant, un camarade d'une chambre voisine, un ordonnance dont le fourniment était toujours incomplet parce qu'il était dispensé des revues, était venu prendre, sur le lit de "l'homme de chambre" la planchette de bois à rainure longitudinale qui sert à astiquer les boutons de capote et tout en parlant, par mégarde, l'avait emportée et jetée au hasard.

Ce geste d'étourderie d'un ordonnance désordonné avait eu les plus graves conséquences. Au moment où retentit le commandement prescrit lorsqu'un capitaine

entre dans une chambre: "Fixes!" l'homme de chambre s'était porté rapidement au pied de son lit après avoir jeté un coup d'oeil circulaire pour s'assurer que rien n'était négligé dans son service de chambre.

En arrivant à sa hauteur, les yeux exercés du capitaine, en détaillant les menus objets de "la trousse et du sac à malice" s'aperçurent promptement de l'absence de la patience.

— Eh bien, mon ami, où est votre patience?

— Là, mon capitaine, répondit le soldat en se retournant; mais il rougit et balbutia aussitôt: "Elle était là tout à l'heure".

Le capitaine crut à un mensonge et sans plus ample information infligea une punition de quatre jours de salle de police au soldat Henry Gerbier, punition qui fut portée à huit jours de la même peine par le colonel.

Cette sanction, en quelque sorte imméritée, avait eu par surcroît l'effet désastreux d'attirer l'attention du capitaine sur le soldat Gerbier et d'émousser tout à fait le zèle de ce dernier.

D'autres punitions étaient venues ancrer au coeur du jeune homme le dégoût d'un métier dont la beauté et l'utilité lui parurent contestables.

Henry Gerbier accumulait en lui les rancoeurs et les découragements et ne se consolait de ses humiliations et de ses peines renouvelées qu'en dénombrant les jours qui le séparaient de sa libération et en soustrayant chaque matin une unité du total restreint de ces jours.

Résigné et passif, il laissait tomber les punitions sur lui comme un voyageur, mal abrité sous un arbre pendant la pluie, attend la fin de l'ondée pour reprendre sa route et oublier l'arbre et le mauvais temps.

Madeleine, émue et tremblante, l'examinait avec effroi; une idée terrifiante grandissait dans son esprit, mais elle n'osait

pas interroger son frère, de peur d'obtenir la certitude qu'elle ne se trompait pas.

Avec une voix qui tremblait de honte, Henry essaya d'intéresser sa soeur à son sort, de justifier un acte dont il apercevait à présent toute l'importance.

Il fit un long récit des préliminaires de cet acte.

— Depuis plusieurs jours déjà, les troupes de couverture font une préparation détaillée de la mobilisation. Depuis que les menaces de l'Allemagne paraissent sérieuses, nous sommes consignés au quartier; les revues de détail, les revues d'armes, les revues de solidité des effets se succèdent. Nous avons exécuté, de jour et de nuit, des exercices d'embarquement.

Le 27 juillet on nous a distribué nos effets de guerre, uniformes et brodequins neufs. Les hommes à qui devaient être attribués des rôles spéciaux étaient instruits de ces rôles et la formation des équipes d'embarquement, de cyclistes, de bouchers, de boulangers était accomplie.

Nous croyions que ces préparatifs étaient vains, que l'oppression allait se desserrer, que la menace de guerre allait s'évanouir après tant d'autres, comme un cauchemar auquel succède un sommeil paisible et plein de rêves agréables. Quelques-uns de nos camarades qui étaient sortis en ville pour le service avaient trouvé le moyen d'en rapporter secrètement des journaux que nous dévorions.

Les prévisions de ces journaux étaient optimistes; tout s'arrangerait d'un moment à l'autre et nous reprendrions le train-train ordinaire de la vie de garnison. Une permission de quelques jours m'avait été accordée par mon capitaine et devait être présentée à la signature du colonel. J'envisageais le moment où je reporterais avec allégresse mon équipement de guerre au magasin pour prendre la clef des champs.

Le 28, le refrain du régiment retentit

trois fois dans la cour et nous descendîmes le coeur serré, muets, anxieux.

Les officiers étaient là, fiévreux, parlant entre eux pour dominer leur émotion, affectant une joie de parade, un contentement nerveux qui n'était pas sans une imperceptible fêlure d'inquiétude.

Puis, au milieu d'un silence impressionnant qui me rappelait le silence qui avait présidé à la lecture d'une sentence de dégradation militaire, un jour que j'étais de piquet d'exécution le sergent-major nous lut l'ordre de mobilisation des troupes de couverture: "Par ordre du ministre de la guerre, les troupes de couverture devront gagner immédiatement leur poste de combat à la frontière."

Nous avions pâli, tous, à cette vision de guerre évoquée brusquement, pour laquelle nous avions souscrit aux obligations militaires, avec laquelle nous nous étions peu à peu familiarisés tout en restant persuadés qu'elle demeurerait incertaine et même impossible.

Notre capitaine prit la parole et je dois dire que jamais il ne m'était apparu dans l'attitude où je le voyais: fier sans arrogance, calme et résolu sans forfanterie, animé d'un esprit nouveau qui lui faisait dépouiller ce qu'il y avait en lui du pion grincheux, maussade et toujours mécontent. Il m'eût semblé sympathique si j'avais pu oublier mes griefs et mes rancunes auxquels il s'est donné tant de droits.

Il paraissait rajeuni, plus alerte, bienveillant, plein de cordialité.

Il se révélait un autre homme, investi d'une mission grandiose autrement importante que celle à laquelle il s'était résigné jusque-là et qui consistait à distribuer quelques punitions pour légers manquements à la discipline.

Il nous parla de la "Revanche" si longtemps attendue et dont il saluait avec joie l'aurore resplendissante. L'heure glorieuse était venue... Il nous assura que la France était prête, que le résultat d'une action

brillante était certaine; que nous pouvions compter sur le concours formidable de la Russie et probablement aussi sur l'amitié de la loyale Angleterre.

Il ajouta: "Nous allons devenir tous des frères d'armes, de joyeux compagnons d'une même aventure. Nous partagerons les mêmes fatigues et les mêmes émois. Nous serons ensemble, partout, officiers et soldats animés du même enthousiasme. Nous allons nous porter à la frontière pour défendre l'invasion de notre territoire contre la convoitise et les ambitions d'une race de proie, pour défendre nos parents, nos familles, notre liberté, nos traditions et tout ce qui nous rend si fiers d'être français.

Oublions les énervements et les petits écoeulements dus aux fadeurs de la vie de caserne; faisons aujourd'hui un pacte de longue amitié; promettons-nous mutuellement d'agir en toutes circonstances comme doivent le faire des frères d'armes; d'être braves dans l'action, généreux dans la victoire, humains avec les êtres faibles et désarmés. N'oublions jamais que nous sommes les soldats du droit et de la civilisation, que notre épée est la gardienne de l'honneur..."

Les paroles de notre capitaine déchaînèrent un unanime enthousiasme.

Si elles avaient été suivies de notre départ immédiat, je n'eusse peut-être pas fait ce que j'ai fait... J'ai crié comme les autres: "Vive la France!" et j'avais des larmes aux yeux en poussant ce cri.

"J'ai crié comme les autres, parcouru d'un frisson d'héroïsme, emporté par un fougueux désir de vaincre ou de mourir; de donner tout mon sang s'il le fallait, avec une joie puissante pour notre patrie et puis..."

Le jeune homme s'arrêta, baissa le front.

Il avait été frappé dès son retour dans la petite maison, de la stupeur qui s'était peinte sur le visage de sa soeur, du peu de démonstrations affectueuses qu'elle lui

donnait, de l'épouvante grandissante que rendait son regard fixe et ses lèvres blêmes.

Madeleine regardait son frère comme si elle ne le reconnaissait plus.

Elle cherchait sur sa face ce qui rendait autrefois ce visage si cher à son cœur.

Elle y cherchait les vestiges de ce qu'elle aimait sur le visage de son père: une grande noblesse, une loyauté inaltérable, une bonté innée, une générosité souveraine, le don de soi immodéré, le parti pris de se ranger, toujours, par principe, quelle qu'en dussent être les conséquences, du côté des causes justes et honnêtes.

Elle cherchait sur la face livide de son frère le cœur de sa mère, le cœur de son père, ce cœur si ardent et si tendre que leurs parents avaient cru leur légier comme la plus précieuse des vertus et qui faisait dire au forgeron: "Mes bras ne pourront peut-être pas donner une grosse fortune à mes enfants, mais je crois que, par mon exemple et mes exhortations, je leur aurai donné du cœur, ils seront donc de bons Français."

Sur la face contractée du soldat, Madeleine ne trouvait que de la honte et de la gêne et plus rien qui lui rappelât qu'elle était en présence d'un frère tendrement chéri.

Henry poursuivait son récit d'une voix hésitante et craintive. Il ne se trouvait pas dans une atmosphère sympathique, il sentait qu'aucune excuse ne serait valable aux yeux de cette sœur qui personnifiait pour lui le devoir.

— Le lendemain, on nous fit descendre dans la cour dès le matin, former les faisceaux, ranger les sacs en arrière; puis, on nous laissa libres d'aller dans les chambres, au réfectoire, à la cantine pourvu que nous restions équipés.

Puis, les cartouches qui nous étaient destinées furent apportées de la poudrière au bureau de la compagnie.

La journée se passa dans une attente

fiévreuse, énervante. Le soir, les fusils et les sacs furent remontés dans les chambres; nous donna l'ordre de faire nos ballots individuels et, dans le mien, je dus incorporer du linge qui me venait de toi Madeleine, ainsi que tous les petits souvenirs dont je ne pouvais pas me charger et qui me rappelaient la maison du passé, mon enfance, la vie heureuse.

Ma pensée, alors, ne vous quitta plus. Je songeai que j'allais partir vers un formidable inconnu sans vous avoir revus tous: mon père, toi, les petits, que, peut-être, je ne reviendrais plus...

Je ne dormis pas la nuit qui suivit.

La journée du lendemain se passa encore dans une attente déprimante... Ah, pourquoi ne nous a-t-on pas emmenés tous de suite.

De la citadelle, nous regardions passer les trains militaires et je songeais que quelques trains passaient aussi dans la direction opposée, qui m'eussent conduit vers vous.

Le 31 au matin, on nous distribua des cartouches.

Nous apprimes par un cycliste que deux bataillons du régiment étaient partis dans la nuit pour une direction inconnue. Des idées étranges fermentaient en moi, m'obsédaient, prenaient possession de ma volonté. A quatre heures, on nous distribua deux jours de vivres. A onze heures du soir, l'alerte sonna; les hommes qui étaient étendus sur leurs lits se précipitèrent dans la cour et je profitai du brouhaha pour disparaître en escaladant le mur, près des lavoirs. Je ne saurais te dire comment ni par quels moyens je suis venu jusqu'ici... Tu ne dis rien, Madeleine?

La jeune fille sanglotait et son attitude désespérée éclairait Henry sur l'abominable portée de son acte. Elle était dans l'impossibilité de proférer une parole.

Elle pleurait comme si le plus épouvantable de tous les malheurs s'était abattu sur sa famille; comme si la plus hideuse hon-

te se fut accrochée à son front l'eût marquée d'un fer rouge au visage.

Elle avait cru jusque-là que son amour pour François était la chose qui occupait le plus de place en elle et elle ne songeait plus à cet amour. Elle s'apercevait qu'il y avait en elle, en son père, en ses petits, quelque chose qui était plus nécessaire à sa vie que la lumière du jour était nécessaire à ses yeux et qui était le sentiment d'une conscience nette, d'une grande dignité morale. Son frère, le frère qui était lié à sa chair et à son esprit par les liens qui en faisaient un autre elle-même avait flétri et foulé aux pieds ce noble sentiment.

Son frère était un déserteur! Un déserteur! et cela non pas en temps de paix lorsque les devoirs de chacun envers la patrie peuvent sembler atténués, vagues, peu importants, mais en temps de guerre, lorsque la France avait besoin de tous ses enfants parce qu'elle était en danger.

L'acte de son frère lui semblait monstrueux, anti-humain, contre nature. Il évoquait en sa pensée celui d'un jeune homme robuste, solide, qui s'enfuirait en voyant sa mère attaquée par des voyous dans la rue.

Aux tremblements de la voix d'Henry à mesure qu'il lui narrait les préliminaires de son acte, elle avait deviné que des remords commençaient à poindre dans sa conscience.

Elle demeurait muette toujours; elle éprouvait ce malaise que cause la découverte de l'inconnu. Elle se demandait comment il pouvait se faire qu'un frère et une soeur pussent tout à coup être si près l'un de l'autre et se sentir si loin, si étrangers; comment il se pouvait que rien ne l'eût averti du travail intérieur, de la sourde crise qui avait conduit là son Henry.

N'était-ce pas effrayant qu'elle eût pu se tromper à ce point sur un être! Quels autres replis ne pouvait-elle pas soupçonner dans cette conscience inquiète?

Elle était dans un désarroi stupéfiant. Elle souffrait dans sa fierté, dans son honneur couvert de boue, car l'honneur de son frère et le sien n'étaient pas différents.

Elle songeait au triste avenir qui allait être réservé à son pauvre papa, à ce frère qui s'était laissé emporter par une ouragan de mobiles confus, de passions inconnues, de forces ignorées, jusqu'à commettre une faute plus flétrissable que les plus noires scélératesses, que les crimes les plus odieux.

Elle eût préféré voir venir à elle son frère couvert du sang d'une victime innocente plutôt que de le savoir déserteur.

C'était le sang de sa patrie lâchement abandonnée alors qu'il devait la défendre, qui lui mettait au front une tache indélébile que le temps n'effacerait jamais. Et, dans le sang de sa patrie se confondait le sang de ses proches, de ses parents, de ses amis, de tous ceux qu'il avait le devoir d'aimer autant que lui-même.

On voulait assassiner sa patrie et il s'était détourné avec indifférence de l'endroit où l'on allait tenter de commettre le forfait...

Un vertige de douleur emportait la malheureuse jeune fille qui n'avait plus la lucidité ni la volonté de régler sa conduite; de donner un conseil à son frère.

Celui-ci reprit, d'une voix sourde, cherchant une excuse plutôt qu'une approbation.

— J'avais le pressentiment qu'il m'arriverait malheur...

J'ai songé à toi, aux petits... Que deviendriez-vous si le père disparaissait et que je ne fusse plus là?...

L'argument que le soldat venait d'invoquer était sans valeur et le silence de sa soeur lui laissa comprendre qu'il serait préférable pour des êtres abandonnés de mourir de privations et de misère plutôt que de mourir de honte.

— Je vous aime tant, tous... reprit le jeune homme.

Mademoiselle, d'une signe de tête négatif coupa sa phrase. Elle eut la force de proférer :

— Quand on aime quelqu'un on lui laisse ce qu'il y a de plus précieux au monde; ce qui fait la fierté du plus humble comme du plus riche; on ne le dépouille pas de l'honneur.

A son tour, Henry sentit des larmes qui lui brûlèrent le visage et sa soeur eut l'espoir que le malheur n'était peut-être pas irréparable. Un instinct maternel lui fit comprendre que le coeur d'Henry était faible mais qu'il n'était pas mauvais. Elle en eut la certitude en l'entendant murmurer :

— Ma famille, c'est tout ce que j'ai de précieux au monde...

Et elle riposta aussitôt :

— La famille n'est qu'un fruit de l'arbre qu'est la patrie; le fruit se dessèche et meurt si on laisse abattre l'arbre qui le porte.

Et elle l'interrogea :

— Que vas-tu faire, à présent ?

— Je ne sais pas.

— En quel lieu du monde iras-tu te cacher? Où pourras-tu fuir la malveillance et l'indignation de tous? Et comment supporteras-tu jusqu'à la fin de ta vie la pensée que tu aurais fait notre malheur et notre désespoir?

Elle se rapprocha de lui parce que, à son tour, Henry sanglotait.

— Efforce-toi de comprendre, Henry, la grandeur et la beauté du sacrifice que la Patrie attend de toi. Peut-être que ton concours eut décidé de la victoire, eut été la goutte d'eau qui fera pencher le plateau de la balance en notre faveur.

Que deviendrons-nous tous, plus tard, lorsque la France, modeste dans la victoire, inclinera la tête sous un sombre poids de douleur et de deuil en murmurant avec ferveur les noms de l'héroïque légion d'hommes qui se seront rués vers l'immor-

talité pour que la France elle aussi demeure immortelle?

Que deviendrons-nous, quand nous rencontrerons dans la rue une femme en deuil, une de celles dont le mari ou le fils sera tombé parce qu'ils n'auront pas été en force, assez nombreux, peut-être; une de celles que le spectre rigide et froid de la tristesse accompagnera silencieusement jusqu'au tombeau?

Henry et sa soeur, à l'évocation de ces héroïnes en deuil qui auront fait à la patrie le sacrifice de ce qu'elles ont de plus cher, virent ces glorieuses femmes, dans la maison devenue la chapelle vouée au culte de l'absent.

Ils virent des mères ne résistant pas à la tentation de pénétrer dans la chambre du fils, y entrer sur la pointe du pied... Rien n'est changé dans cette chambre, tout y est resté à la même place. Voici, dans l'armoire, le linge empilé, les chemises blanches qu'il mettait le dimanche; le costume qui lui donnait un air si crâne, si jeune, si gai, qui lui donnait l'air de ceux qui aiment la vie parce qu'ils reçoivent d'elle toutes les faveurs.

Et... ils voient la pauvre maman retomber dans les inquiétudes qui font son tourment et son martyre: "Comment est-il tombé. A-t-il été foudroyé par une balle en plein coeur ou bien a-t-il souffert longtemps?"

Elle ne sait rien de sa mort, non qu'il est tombé au champ d'honneur.

Quel fut son dernier mot: "Maman" sans doute. Celui qu'il balbutiait toujours avant de s'endormir lorsqu'il était petit ou lorsque, plus grand, il était souffrant...

Ils virent tous deux dans une rapide vision, ces mères en deuil de quelques vieilles et toujours cloîtrées dans le même silence.

Ils les virent, plus tard, avec leur front auguste couronné de bandeaux neigeux, entrer encore de temps en temps, sur la pointe du pied, dans la chambre de l'enfant disparu, s'agenouiller en secret de-

vant un portrait et là, laisser leur pauvre vieux coeur se dégonfler et fondre en larmes.

Les jeunes gens furent tirés de leur rêverie par la voix de Gerbier qui regagnait sa maison en discutant, avec des hommes.

L'un et l'autre se dressèrent avec épouvante.

La jeune fille prit les mains de son frère, elles étaient glacées et moites, et elle dit :

— Peut-être que le délai pour que tu sois porté comme déserteur n'est pas accompli; pars, Henry; va porter tes excuses à tes chefs et leur faire part de ta résolution de racheter ta faute. Pars, mon Henry; les routes sont sillonnées d'automobiles, cette nuit: tu prendras la plus rapide.

Je t'adjure au nom de notre mère, de nos petits, de notre pauvre papa qui n'a pu mériter, crois-moi, de recevoir le coup de couteau en plein coeur que lui donnerait ta présence ici.

Voici tout ce que je possède d'argent, pars, fuis, hâte-toi, va faire ton devoir, mon Henry.

— Ne pourrais-je pas embrasser les petits endormis, avant de... avant de sortir d'ici?

— Non, pars sans délai; il est peut-être temps encore; va faire ton devoir mon Henry; il n'est pas de faute si grave soit-elle, qui ne puisse se racheter en ces circonstances; saute par la fenêtre, gagne la route par le petit bois, personne ne saura peut-être, personne ne saura... et, plus tard, quand tu reviendras, tu éprouveras une plus grande joie à revoir nos petits que tu auras protégés; pars vite, sans hésitation; il ne faut pas que le père te voie...

Henry regarda longuement les choses qui lui étaient familières: le lit étroit de sa soeur, l'ameublement modeste de sa chambre, de menus cadres suspendus au mur, comme pour fixer à jamais le souvenir du moindre détail de cette scène, il em-

brassa les mains de sa soeur avec frénésie et il disparut.

Alors, les dernières forces qui avaient soutenu Madeleine l'abandonnèrent et elle s'évanouit au pied de son chaste petit lit.

CHAPITRE IV

DANS L'ANGOISSE ET DANS LES TÉNÉBRES

Le lendemain du jour mémorable où tant d'événements divers et émouvants s'étaient accomplis, Madeleine avait eu la surprise, en pénétrant dans la chambre de son cousin Albert de ne pas y trouver l'enfant.

Elle crut qu'il s'était levé de bonne heure et qu'il était descendu dans la rue pour y continuer, avec d'autres gamins, une partie interrompue.

Elle fit le tour des ateliers, de la maison, du jardin; elle descendit dans la rue, interrogea les voisines, personne n'avait vu l'enfant.

Elle attendit quelques heures en formant toutes sortes de suppositions et c'est seulement en mettant de l'ordre dans les chambres de ses petits que la jeune fille aperçut en évidence, sur une table, une lettre écrite en caractères tracés à la hâte.

“Cher papa et chère soeur,

Albert et sa soeur Simonne avait pris l'habitude de donner ces doux noms à leurs protecteurs.

“Puisque la guerre va se produire, je pars vous défendre. Je suis assez grand pour tenir un fusil ou, tout au moins, pour rendre des services à nos soldats.

Je ne sais pas quel régiment je suivrai: le premier que je rencontrerai et qui voudra de moi. Je veux être brave et empêcher les Allemands de venir vous faire du mal.

J'emmène avec moi Ramoneau pour avoir un ami. Ne vous inquiétez pas à mon sujet, j'ai des provisions: un gros morceau de pain et des fruits.

Ne cherchez pas les deux tablettes de

chocolat qui étaient dans le buffet, c'est moi qui les ai prises. Je suis parti avant le jour sans vous embrasser, parce que j'avais peur que vous entraviez mon projet; mais j'ai eu un peu mal au coeur d'être obligé de partir sans vous avoir dit au revoir. J'ai préféré vous écrire que je vous aimais bien tous et que c'est parce que je vous aime bien que j'ai voulu vous dé fendre.

Je suis reconnaissant à mon bon papa Gerbier de toutes les bontés qu'il a eues pour moi jusqu'à ce jour, à ma bonne soeur Madeleine de la tendresse qu'elle m'a prodiguée.

Je penserai à vous chaque jour.

Si je commets des actions d'éclat je vous l'écrirai.

Si je suis tué, ce sera pour notre France; je sais que la mort pour la Patrie est la plus belle de toutes et je serai mort content et fier. J'embrasse bien fort ma petite soeur en lui recommandant d'être bien sage et bien obéissante et je vous embrasse encore ainsi que Ramoneau qui est, lui aussi, tout heureux de partir!

ALBERT.

P. S. — J'emporte avec moi le beau livre que Madeleine m'a donné au premier jour de l'an pour mes étrennes : "Les enfants célèbres", j'en lirai une page chaque jour."

Cette lettre fut une révélation pour la jeune fille qui, aussitôt se mit, avec son père et quelques voisins complaisants, à la recherche du fugitif.

On battit toutes les routes et la campagne en tout sens, sans résultat.

Gerbier, se doutant que le malicieux enfant serait fort capable de se dissimuler dans un buisson s'il apercevait une personne à sa recherche, donnait de temps en temps des coups de sifflet stridents auxquels Ramoneau serait accouru.

La journée se passa en recherches vaines. Madeleine, son père et les voisins qui

s'étaient mêlés à leurs courses folles rentrèrent harassés et désespérés.

La gendarmerie avait été prévenue; elle avait télégraphié dans toutes les directions en donnant le signalement du petit fugitif et ouvert une enquête.

Le serrurier et sa fille étaient tourmentés.

Ils songeaient à tous les périls que court un insupportable gamin abandonné à lui-même.

Ils pensaient: "Que va-t-il devenir? Où va-t-il coucher? Que mangera-t-il?"

— J'espère, disait M. Gerbier, que des personnes obligeantes arrêteront ce petit vagabond et me le ramèneront. Quelle correction il recevra ce petit étourneau, quand il me tombera sous la main!

Le bon Gerbier eût éprouvé une joie non équivoque à châtier énergiquement ce galopin qui lui procurait un pareil malaise d'âme; mais plusieurs jours se passèrent en recherches élargies et toujours inutiles.

Albert ni le chien n'avaient reparu.

Des annonces insérées dans les journaux du département ne donnèrent pas plus de résultat.

Une grande tristesse régnait dans la petite maison du serrurier.

La forge ne répandait plus ses coups de marteaux métalliques et rythmés.

Chèvremont était en léthargie.

Les hautes cheminées de l'usine ne lançaient plus vers le ciel leurs panaches de fumée.

Les boutiques des hommes mobilisés gardaient leurs volets clos.

Une torpeur lourde s'était appesantie sur la cité morte.

Le sellier, le bourrelier, le menuisier, le ferblantier étaient partis et leurs ateliers étaient clos.

On n'entendait plus, dans les rues, les bruits familiers qui s'unissent aux rumeurs de joie en palpitations et en claquements sonores des fouets de char-

rettiers, les appels et les cris d'enfants qui se montraient maussades et tristes depuis le départ de leur père.

Les passants s'abordaient en silence, se parlaient à voix basse, s'informaient mutuellement des absents dont on ne recevait plus de nouvelles ou qui se plaignaient de n'en pas recevoir.

Le matin, à l'heure où arrivent les journaux de Paris, on se ruait à l'assaut de la boutique du libraire.

Autour de chaque personne qui avait déployé un journal, un cercle se formait.

Le communiqué officiel était lu à haute voix et commenté.

Les lucidités les plus clairvoyantes ne parvenaient pas à en percevoir les volontaires obscurités.

On parcourait ensuite le remploiage des faits insignifiants dont les journaux remplissaient leurs colonnes et l'inquiétude de tous se changeait en terreur.

On attendait avec une croissante épouvante des événements qui se déroulaient dans le mystère et qui devaient être effrayants.

On voyait que des espions étaient arrêtés partout; on voyait qu'ils pullulaient, que tout le pays en était infesté et que ces odieux personnages avaient préparé depuis longtemps la besogne des armées ennemies.

Les journaux s'étendaient aussi, avec une complaisance qui glaçait le cœur de leurs lecteurs, sur les atrocités des barbares.

Les Allemands tuaient impitoyablement les femmes, les enfants, les vieillards. Leurs hordes maudites semblaient avoir pris à tâche de semer la terreur par leurs procédés de sauvages.

Enfin, de petites victoires françaises furent signalées à Dinant, en Belgique et sur la ligne des Vosges et il sembla à tous qu'un petit coin de ciel bleu se montrait dans les nuées opaques qui obscurcissaient le monde.

On espérait que les ténèbres oppressantes allaient se dissiper; que la victoire allait agiter son drapeau et ouvrir ses grandes ailes au-dessus de nos bataillons; mais bientôt on retomba dans l'incertitude et l'ignorance. Les journalistes réclamaient des autorités militaires et du gouvernement l'aveu de la stricte vérité. On devinait que de véritables moissons d'hommes étaient couchées sur le sol par la Mort; que sur les champs de bataille, Français et Allemands tombaient pêle-mêle, par monceaux.

On sut que nos soldats étaient intrépides et fougueux; que leurs officiers ne parvenaient pas à modérer leur ardeur.

Puis on apprit avec stupéfaction que des milliers de Belges avaient dû abandonner les villages de la frontière pendant la nuit, laisser leurs maisons qui allaient être détruites ou incendiées par les obus.

On apprit aussi que des émigrés terrorisés arrivaient des villages de notre frontière de l'Est; que les armées alliées devaient fléchir et que l'ennemi exécrationnable avançait avec une rapidité prodigieuse.

Déjà le beau mois de septembre si tendre, si frissonnant, paré de son soleil si doux et dont l'éclat n'était pas altéré par les horreurs qu'il contemplait, était venu.

Le mois des poétiques méditations et des rêveries nostalgiques était devenu le mois des massacres et des abominables effusions de sang.

Des aviateurs allemands lançaient des bombes sur Paris, blessaient des femmes et des enfants inoffensifs.

D'autres aviateurs ennemis évoluaient au-dessus de toutes les villes occupées par des troupes et même au-dessus des villages qui se désignaient à leurs investigations par des cheminées d'usine. Les Allemands pratiques, avaient décidé de faire une guerre économique en même temps qu'une guerre de peuples.

Leurs avions avaient accepté la mission de détruire les usines, les ateliers, les in-

dustries qui pouvaient contribuer à la prospérité nationale.

Un "taube" en passant au-dessus de Chèvremont, avait pondu deux bombes, qui, heureusement, éclatant sur la place déserte du village, n'avaient pas eu de résultat. Mais à partir de ce jour les gamins et les oisifs, croyant les "taubes" inoffensifs, s'étaient accoutumés à guetter leurs apparitions dans les airs, à les suivre des yeux, à se rire de leurs menaces.

Les avions ennemis, poursuivis souvent par les biplans français, apportaient une distraction pleine d'intérêt aux curieux qui se familiarisaient davantage chaque jour avec eux.

Madeleine Gerbier n'avait pas reçu de lettre de son frère depuis le début de la campagne et elle ignorait également ce qu'était devenu son fiancé.

Elle pensait à eux tout le long du jour et elle avait, en y pensant, le coeur anxieux et grelottant.

Le sort de son cousin Albert lui arrachait des larmes, lui causait des angoisses constantes.

Elle sortait peu de la maison et son père, qui ne trouvait presque plus de travail pour s'occuper et qui sentait fréquemment l'émotion lui couper les bras, venait s'asseoir auprès d'elle, afin d'éprouver avec intensité le bonheur d'être aux côtés de quelqu'un qu'on aime.

Le pauvre Gerbier était très affecté par le départ à la guerre de son fils.

Pour la première fois de sa vie, sa pensée se tournait ailleurs que vers le travail.

— Je n'ai plus de goût à rien, disait-il avec une profonde amertume; plus de courage. Les journées me semblent longues et quand je constate le peu d'aptitudes qu'il reste pour le travail, je suis désespéré.

L'absence de nouvelles de son fils lui causait une souffrance intolérable.

Le matin, il quittait l'atelier et partait à la rencontre du facteur; mais ce-

lui-ci lui répondait invariablement: "Encore rien pour vous aujourd'hui, M. Gerbier, mais consolez-vous, tout le monde est comme vous; c'est à croire que les enfants de Chèvremont nous ont oubliés."

Aux angoisses de son père qu'elle partageait, Madeleine ajoutait les tourments que lui procurait la défaillance d'Henry.

Elle se demandait avec une inquiétude mortelle s'il avait regagné son régiment; s'il avait su gagner sa cause auprès de ses supérieurs; s'il n'avait pas été puni; s'il ne lui était rien survenu d'infamant..

Depuis le commencement de la guerre le vieux Pascal n'était pas revenu dans la maison de son ami Gerbier. La jeune fille s'inquiéta de cette disparition subite de son parrain et se rendit chez lui, craignant qu'il ne fût malade et abandonné.

Elle le trouva, comme toujours, au milieu des paisibles animaux dont la société lui suffisait et lui demanda pourquoi il ne venait plus auprès de son père.

— Parce que, répondit le vieillard, je hais déjà bien assez les hommes sans entendre dire de tous côtés qu'ils se massacrent mutuellement.

La guerre m'inspire de l'horreur. Je n'en discute pas les prétextes, je n'en vois que les effets qui se détruisent à ceci: "Des hommes qui ont été créés pour accomplir une oeuvre d'utilité, pour s'entraider; pour améliorer leurs conditions de vie mutuelle, s'égorgent. Voilà tout ce que je vois dans la guerre.

Des hommes, c'est-à-dire, des malheureux qui ont à lutter pendant toute leur existence contre la misère, contre les maladies, contre des ennuis de toutes sortes, des hommes qui ont une mère, une femme, des enfants, quittent tous leurs intérêts pour aller faire du mal à d'autres hommes, animés envers eux des mêmes intentions. Et dire que j'ai l'horreur d'appartenir à cette catégorie d'animaux malfaisants, pouah!

— Il faut se défendre pourtant, mon parrain. Nous ne pouvions pas laisser envahir notre territoire par des bandits armés, sans nous dresser devant eux et sans leur crier halte-là!

— Mon enfant, reprit le vieux Pascal, beaucoup plus affecté qu'il ne voulait le paraître, mon enfant, fais-moi grâce des explications qui auraient pour but de me montrer ceux d'entre les peuples affrontés qui ont les plus grands torts.

Il me répugne de songer que des "hommes" n'aient pas d'autres moyens de vider leurs querelles que d'en venir aux armes et de s'entre-tuer. Il me répugne qu'ils cherchent à justifier ces moyens et qu'on leur enseigne aussi vainement depuis dix-neuf cents ans une doctrine qui se résume en ces quelques paroles: "Tu ne tueras point; au contraire, tu feras à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît à toi-même". Je ne comprends pas que la folie d'un criminel enivré d'orgueil et assoiffé de puissance, détermine des folies collectives de l'ampleur de celle-ci. Je ne comprends pas que son peuple ne se soit pas révolté lorsque Guillaume-le-Maudit l'a incité à cette guerre d'extermination et n'ait pas enfermé ce monarque sinistre dans une maison de fous.

Je ne comprends rien aux mobiles qui font agir les hommes et je reste avec mes chiens galeux, avec mes crapauds, avec mes pauvres chats pelés dont la pacifique société m'est bienfaisante.

J'admire ces heureux animaux qui m'en vient par les biens de leurs voisins; qui se contentent de la maigre pâtée que je leur donne en échange de leurs caresses. Je ne sors plus de ma maison pour ne plus voir de femmes dont les yeux sont rougis par les larmes, d'enfants qui jouent et qui rient à l'heure où un obus les fait peut-être orphelins...

Tout en parlant ainsi, le vieil original avait fait disparaître dans un tiroir, en rougissant, des papiers qu'il désirait évi-

demment dissimuler à la vue de sa filleule.

Ces papiers avaient la forme spéciale des bons de poste que l'on délivre dans les bureaux et la jeune fille eut la révélation et la subite explication de certains faits mystérieux qui intriguaient fort les habitants de Chèvremont.

Depuis le début de la guerre, les familles pauvres et chargées d'enfants, dont le chef était mobilisé, recevaient régulièrement chaque semaine un mandat ou un bon de poste de cinq francs.

Cette valeur était simplement envoyée sous enveloppe, sans être accompagnée du moindre mot d'explication.

Les bons n'avaient point été pris à la poste de Chèvremont mais l'enveloppe portait le cachet du village.

Les nombreux intéressés s'étaient demandé quelle direction devait prendre leur gratitude.

Ils avaient recherché quel pouvait être le bienfaiteur anonyme qui se dérobaient avec tant de prudence à leur reconnaissance.

Il avait soupçonné successivement toutes les personnes du pays, mais celles-ci s'étaient défendues, et, par probité, s'étaient hâtées de ne pas laisser égarer vers elles des actions de grâces qu'elles n'avaient pas méritées.

Toutes s'étaient adonnées avec passion à des oeuvres de bienfaisance, mais sans pour cela s'envelopper des voiles du mystère.

En voyant le trouble que la surprise de son arrivée inattendue avait déterminée chez le solitaire, Madeleine eut le pressentiment que ce brave homme était l'auteur des envois; mais ce qu'il y avait de certain c'est que ces envois ne pouvaient pas être faits en son nom et que le vieux Pascal était l'agent de distribution d'un inconnu colossalement riche et d'une modestie égale à sa richesse.

En voyant que son regard causait une

gène au vieillard, la jeune fille se garda de toute insistance. Elle avait la certitude que les envois anonymes étaient faits par les soins de Pascal, que cet homme collaborait en secret à une bonne œuvre et elle se sentit portée vers lui par un élan affectueux qu'il rabroua.

— Mon parrain, vous êtes un brave homme et je vous aime bien.

— Qu'est-ce qui te porte à proférer des insanités pareilles?

— Le soin que vous prenez des animaux, méchant ennemi des hommes. A présent que je suis rassurée sur votre santé, je vous laisse. Venez voir de temps en temps mon pauvre papa afin qu'il ne croie pas que vous abandonnez vos amis lorsqu'ils sont dans la peine.

— Que puis-je pour consoler ton père de ses chagrins? J'avais du plaisir à le voir manier l'outil avec l'âme qu'il y mettait; mais à présent, il se croise les bras et parle de la guerre, or ces discours ne sont pas agréable à mon oreille. Je voudrais être crapaud moi-même et caché dans le plus profond des trous...

A ce moment une violente détonation déchira l'air suivie d'autres détonations successives et l'on entendit le ronflement d'un moteur d'aéroplane.

La jeune fille sortit et, de la cour, aperçut, à une très faible hauteur, un aéroplane en forme de pigeon qui, lentement, planait au-dessus du village.

Sous les ailes du "taube" des croix noires se détachaient, très visibles.

Madeleine avait pâli, elle était toute tremblante lorsqu'elle entendit une dernière détonation produite par une bombe dans la direction de sa demeure.

— J'ai peur, dit-elle, il faut que j'aille voir du côté de chez nous s'il n'est pas arrivé malheur... C'est étrange comme j'ai peur d'un malheur.

Et sans souci du péril auquel elle s'exposait, elle s'enfuit rapidement.

Une agitation extraordinaire régnait dans le village.

Une bombe était tombée dans la cour de l'école des filles au moment de la récréation des enfants. Elle avait causé des dégâts considérables.

Des personnes affolées se portaient en tremblant vers l'école, d'autres personnes, des femmes surtout, s'étaient calfeutrées chez elles, cachées dans le coin le plus obscur de la cave et elles grelotaient là d'épouvante.

Madeleine se hâtait de regagner sa demeure. Ayant entendu dire qu'une bombe était tombée sur l'école, elle avait songé tout de suite à Simonne.

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, répétait-elle, à mi-voix comme les personnes frappées de terreur et qui se parlent à elles-mêmes, machinalement.

Elle interrogea des passants effarés:

— Y a-t-il des accidents de personnes?

— Non, la bombe est tombée sur le hangar où sont emmagasinés les fers, la fonte et les métaux, il n'y a pas eu d'incendie. Madeleine ne saisissait pas. Elle comprit seulement, après avoir fait quelques pas, qu'il s'agissait d'une autre bombe tombée, celle-ci, sur l'usine qu'elle cherchait à atteindre.

Elle interrogea d'autres personnes:

— Y a-t-il des blessés?

— Il paraît que oui, Mademoiselle, plusieurs enfants, pas de gravité.

Les renseignements étaient contradictoires et la jeune fille ne savait pas au juste à quoi s'en tenir.

Elle se mit à courir, mais bientôt elle dut ralentir son allure, tant elle était essoufflée et incommodée par une douleur très vive au côté.

Elle interrogea une petite fille, amie de Simonne, qui descendait en courant, la pente qu'elle avait à gravir pour arriver à sa maison.

— Est-ce vrai qu'une bombe a éclaté dans la cour de l'école?

— Oui, Mademoiselle...

— Y a-t-il des victimes parmi tes petites compagnes ?

A cette question, l'enfant pâlit, baissant la tête et s'enfuit en pleurant.

Madeleine eut alors la preuve qu'un malheur nouveau s'était abattu sur sa famille. Elle reprit sa course, oubliant l'essoufflement qui l'incommodait et dominant son malaise.

A un tournant de rue, elle aperçut un rassemblement de personnes devant la demeure de son père; mais l'émotion lui faucha les jambes et elle fut dans l'impossibilité de poursuivre sa route.

Elle dut s'appuyer contre le pignon d'une maison, si effroyablement impressionnée qu'elle crut qu'elle allait mourir là, que la vie s'en allait d'elle en emportant ses pensées, sa sensibilité, sa souffrance.

Une voisine l'avait aperçue; elle accourut à son secours. A son approche, Madeleine exhala :

— Elle est morte, n'est-ce pas ?

Aussitôt, la charitable voisine s'écria :

— Mais non : le médecin est là déjà, ce ne sera rien; plus de peur que de mal. L'enfant est très brave; elle sourit et vous attend.

Puisque sa petite Simonne n'était pas morte, puisqu'elle allait la revoir, l'embrasser et pouvoir, en la soignant, lui donner une preuve nouvelle de sa tendresse, Madeleine se sentit rassérénée.

Elle s'appuya sur le bras qu'on lui offrait et fit quelques pas. Une grande faiblesse l'accablait. Une sueur froide coulait de son front. Elle murmura :

— Où est-elle blessée ?

La voisine hésita.

— On ne voit pas bien, le médecin ne s'est pas encore prononcé. Il a dû déshabiller l'enfant. Je vous répète que ce n'est pas grave... La pauvre petite, elle aurait pu être tuée net... C'est l'institutrice elle-même qui l'a rapportée... C'est égal, ils ont une façon singulière de faire la guerre, ces

Allemands; s'en prendre à des enfants, à des petites filles, quelles bêtes féroces !

On approchait de la maison. La voisine obligeante sentant Madeleine un peu plus raffermie lui dit :

— Il ne faudra pas vous laisser émouvoir par le spectacle qui va vous frapper. Simonne a perdu beaucoup de sang et ses petits vêtements tachés, répandus dans sa chambre pourraient vous impressionner plus que de raison. Elle est entre bonnes mains, elle sera vite guérie; ne lui donnez pas le spectacle d'une détresse trop grande; soyez courageuse, rassurez-la.

Les groupes qui stationnaient devant la maison s'écartèrent à l'arrivée de la jeune fille.

Madeleine, en titubant, pénétra dans la petite salle du rez-de-chaussée où quelques femmes attendaient des ordres, faisaient bouillir de l'eau. Quelques-unes l'embrassèrent au passage.

Le drame qui s'était accompli si soudainement avait endolori tout le village.

De nombreuses personnes étaient accourues aussitôt pour apporter à la petite victime et à ses protecteurs, le réconfort d'une amitié alarmée et compatissante.

Madeleine gravit l'escalier qui conduisait à la chambre de l'enfant en pensant :

— Qu'elle vive, que j'entende sa voix, que je retrouve ses yeux.

Elle était à bout de force, sinon de courage; une poignante douleur suspendait les battements de son coeur; sa volonté et son être tout entier s'en allèrent à la dérive lorsqu'elle aperçut son père, l'honnête et bon Gerbier, affalé sur une chaise, au pied du petit lit, dans une immobilité lugubre et pleurant.

Le médecin était penché sur la petite malade. Pour approcher de lui, on devait marcher sur des linges ensanglantés, rougis d'un liquide clair, vermeil.

Des cuvettes, des instruments de chirurgie encombraient une table.

Enfin, Madeleine aperçut le visage de

celle qu'elle aimait comme une soeur et comme une petite fille à la fois.

Simonne lui tendit les bras.

Elle était pâle et son petit visage crispé par la souffrance et pourtant éclairé d'un sourire semblait celui d'un ange que l'on eût torturé.

— Grande soeur, ce n'est rien, s'écria-t-elle; ce n'est rien je te dis. Je ne souffre pas et je ne veux pas que tu pleures. Embrasse-moi, embrasse-moi bien fort, j'ai failli ne plus te revoir. Oh! comme j'ai eu peur, quel bruit! quel épouvantable fracas! Toutes les vitres de l'école sont brisées.

Oh, que mon frère a bien fait de partir avec les soldats.

Il me vengera, Henry aussi; je jouais je ne faisais point de mal...

Le médecin ordonna à l'enfant de ne plus parler. Il venait d'opérer un pansement sommaire en attendant l'arrivée d'un chirurgien de la ville auquel il avait fait adresser une dépêche.

La jambe gauche de l'enfant était fracassée, des parcelles du fémur s'étaient logées dans la chair broyée et l'amputation allait être nécessaire.

A chaque instant, la petite martyre s'évanouissait et quand elle revenait à elle, le délire lui faisait balbutier des paroles qui crevaient le coeur des assistants.

— Ils ont voulu me mutiler, comme les petits enfants de Belgique; mais j'ai de la chance, moi; ils ne m'ont pas crevé les yeux; ils ne m'ont pas coupé les deux mains; et puis, c'est bien fait, ils ne m'ont pas fait mal, je n'ai rien senti...

Elle s'interrompait un instant et, d'une voix plus faible reprenait:

— Ils n'ont donc pas de petits enfants eux? Il n'y a donc pas de papa parmi eux? Gare à eux, quand mon Albert sera grand; mais je lui recommanderai de ne faire du mal qu'aux plus méchants, à ceux qui ont torturé les petits Belges.

Deux heures après ces événements, l'au-

tomobile du chirurgien de la ville stoppait devant la maison du serrurier. En un instant il eut déballé sa trousse et revêtu une longue blouse de toile blanche.

Il avait jugé que l'enfant n'était pas transportable à cause de la grande quantité de sang qu'elle avait perdue et qu'il fallait une immédiate intervention.

La chambre de la blessée fut évacuée. Un matelas recouvert d'une housse et d'un drap fut disposé sur une table, dans la pièce voisine de celle occupée par l'enfant; des draps blancs furent tendus autour de la chambre, puis un des aides de l'opérateur prépara le chloroforme.

Le chirurgien, un géant au visage empreint de douceur et de bonté s'était approché de Simonne en souriant et en la rassurant.

— Ce ne sera rien et si elle est bien sage, cette petite fille, je lui rapporterai demain une belle poupée, aussi grande qu'elle.

Les médecins et les aides demeurèrent seuls, commencèrent les préparatifs: flambement des outils, débouchage des litres de liquide antiseptique, nettoyage de leurs mains au savon avant de les tremper dans un bain d'alcool.

Pendant plus d'une heure, Gerbier et sa fille attendirent la fin de cette douloureuse épreuve dans la salle basse de la maison.

Tout à coup la porte de la chambre de Simonne s'ouvrit doucement, les hommes en descendirent en parlant à voix basse et firent des recommandations à une garde qui avait été amenée de l'hôpital de la ville par le chirurgien lui-même.

Sur son petit lit, Simonne venait d'être doucement replacée. Elle était encore sous l'empire du Chloroforme et demeurait inerte, immobile et blanche comme une petite morte. Il fallait l'examiner attentivement pour remarquer qu'elle respirait encore.

L'infirmière s'assit près d'elle, à son chevet, prit une petite main pour consulter le pouls, pendant que les médecins dans la chambre voisine, changeaient de costumes.

Effondrée, Madeleine s'était assise auprès de la garde en attendant le retour à la vie de cette frêle chose mutilée, fragile comme un oiseau, qu'était sa petite Simonne.

Bientôt, l'enfant ouvrit les yeux.

Elle ne se souvenait plus de la terrible épreuve qu'elle avait subie. La présence auprès d'elle d'une garde-malade la rappela à la triste réalité.

D'une voix qui n'était qu'un faible va-gissement elle murmura :

— Tu sais, Madeleine, je n'ai pas de mal, je ne sens plus rien. Est-ce qu'on m'a coupé ma jambe? Tu ne réponds pas, c'est qu'on me l'a coupée.

Elle repoussera n'est-ce pas? si elle ne repousse pas, cela ne fera rien, je veux être couturière quand je serai grande et les couturières travaillent assises; on ne remarquera pas que je suis estropiée.

La garde lui enjoignit de ne pas parler pour éviter les nausées du chloroforme et recommanda à Madeleine de descendre.

Devant la petite maison paisible d'autrefois, la foule demeurait assemblée.

Tout le monde attendait des nouvelles de la chère blessée. Les heureuses maman d'une petite fille de l'âge de Simonne pleuraient à la seule pensée qu'un pareil malheur aurait pu fondre sur leur enfant.

Tout à coup, une voiture arriva au grand galop de deux bons vieux chevaux en sueur qui, depuis longtemps, n'avaient pas eu l'occasion de fournir un pareil effort.

Mlle Elisabeth de Fontanes descendit de la voiture, répondit aux saluts qu'on lui adressait et franchit les escaliers qui conduisaient à la chambre de l'enfant.

Elle se pencha sur le lit, embrassa la

petite main de la blessée en la félicitant de son grand courage.

— J'ai su, ma petite Simonne, lui dit-elle, que vous étiez très brave, que vous aviez fait preuve d'un grand sang-froid. Vous avez fait l'admiration de toutes vos petites amies; mais je sais aussi que ces petites amies ont senti redoubler la tendresse qu'elles vous portaient.

Je viendrai vous voir chaque jour. Si quelque chose peut vous faire plaisir, si vous désirez un jouet, une faveur, dites-le moi et je ferai en sorte que votre vœu soit exaucé.

— Mademoiselle, répondit l'enfant, je vous remercie de vous être dérangée pour moi, pour si peu de chose et puisque vous voulez bien m'accorder tout ce que je vous demanderai, puisque je vois que vous avez tous les pouvoirs, comme une bonne fée, je vous demanderai de vouloir bien faire entendre raison à mon papa Gerbier et à Madeleine au sujet du départ de mon frère. Ils ne font que pleurer. Expliquez-leur, Mademoiselle, que mon Albert reviendra et qu'il a bien fait d'aller combattre les méchants qui veulent faire du mal aux petits enfants de France.

Mademoiselle de Fontanes promit à la chère mignonne tout ce qu'elle voulut, lui fit apporter des fruits et des bonbons qui étaient dans sa voiture et porta l'expression de sa sympathie attristée au serrurier et à sa fille.

Elle leur parla longuement; se mit à leur service, les supplia d'exiger d'elle et de son grand-père tout ce qui pourrait leur être agréable.

— Mon grand-père connaît depuis longtemps la réputation de probité et d'honnêteté qui s'est attachée au nom des Gerbier, dit-elle; il viendra lui-même vous apporter à tous l'assurance de son affectueux intérêt aussitôt que les grands problèmes qui passionnent en ce moment le parlement lui laisseront le plus léger loisir.

Entre nous, je puis vous assurer que ce

serait un honneur pour nous si vous vouliez, dans les terribles circonstances que vous traversez, nous permettre de prendre au moins à notre charge les frais matériels que vos grands ennuis vont vous occasionner. Nous devons tous sacrifier quelque chose à la France en ces heures douloureuses; heureux ceux qui ont la chance de ne lui sacrifier qu'un peu d'argent.

Mlle de Fontanes avait baissé la voix pour faire cette proposition et elle l'avait faite en rougissant avec une discrétion et un tact que son embarras soulignait.

Madeleine voulut remercier, elle le fit gauchement, touchée par la spontanéité de cette charmante demoiselle qui, pour éviter un refus, l'enlaça d'une façon toute gentille et l'embrassa en disant:

— Toutes les jeunes filles de France sont soeurs, permettez-moi de vous aimer comme une soeur, vous qui avez tant de peines et qui méritez tant de compensations. A nous deux, nous ferons que Simonne ne souffrira pas trop de son malheur, nous embellirons d'amitiés attentives et tendres son enfance; nous l'aimerons bien.

Mlle de Fontanes allait s'en aller lorsqu'elle croisa M. Delaunay qui venait, lui aussi, prendre des nouvelles de la blessée.

L'usurier adressa seulement quelques mots de condoléances au serrurier et se hâta de rejoindre la fille du sénateur qu'il reconduisit jusqu'à sa voiture en lui parlant longuement.

M. Delaunay ne regrettait pas d'avoir eu la charité de faire une visite à l'enfant blessée puisqu'il était dédommagé de la peine que lui avait occasionnée sa démarche par l'heureuse rencontre de Mlle de Fontanes.

Le hasard qui lui avait ménagé cette surprise le comblait d'une joie inattendue.

Il réussit, dans le court entretien qu'il eut avec elle, à trouver le moyen de porter la conversation sur son fils.

— Cette maudite guerre entrave tous

ses projets, dit-il, ... retarde de bien douces intentions qu'il caressait pour l'avenir.

J'avoue que moi-même je suis contrarié par ce fâcheux contre-temps et je déplore qu'il n'ait pas pu réaliser son dessein.

— Il était sur le point de se marier, sans doute? interrogea la jeune fille machinalement, sans aucune espèce de curiosité, mais pour paraître s'intéresser à la nouvelle que l'usurier enveloppait de tant de mystère.

— Il n'en était pas encore là, mais il était sur le point de faire savoir à un homme éminent, grand-père de la plus charmante et de la plus charitable des jeunes filles, qu'il n'était pas rebelle aux attraits de cette belle personne et que ce serait pour lui un honneur insigne, compliqué du plus complet bonheur que celui de pouvoir offrir l'appui de son bras à cette noble demoiselle.

Cette phrase était alambiquée, enchevêtrée, soulignée d'une mimique qui en rendait plus évidente les intentions et M. Delaunay était enchanté d'avoir pu la construire.

Si Mlle de Fontanes ne comprenait pas qu'il s'agit d'elle, pensait-il, elle ne serait pas bien maligne; or toute femme est sensible aux compliments; son esprit aimait à déchiffrer les énigmes. Il est bien certain que Mlle Elisabeth a compris puisqu'elle passe à une autre conversation. Je suis sûr que la galanterie avec laquelle je me suis exprimé lui a été agréable.

Mlle de Fontanes, sans prêter aucune importance aux paroles qui venaient d'être échangées, aux ruses auxquelles le malicieux industriel avait eu recours parlait de l'enfant blessée avec une grande pitié.

— J'ai posé un jalon, se disait M. Delaunay, en se félicitant, je reviendrai à la charge; j'engagerai moi-même mon fils dans la voie que je veux lui voir suivre et qu'il est absolument nécessaire qu'il suive.

En effet, la guerre avait un effet désastreux sur les affaires de l'industriel. Les

énormes capitaux engagées dans ses entreprises, accrus par le renouvellement de matériel qu'il venait d'opérer étaient compromis et dormaient sans fructifier. M. Delaunay était en relations d'affaires avec de nombreuses maisons allemandes à qui il avait fourni de grosses quantités de marchandises, ces maisons allaient être fatalement acculées à la faillite. Beaucoup d'autres maisons des puissances neutres subiraient peut-être le même sort par un contre-coup inattendu. Son usine allait se détériorer; il avait d'autre part, des intérêts à servir à quelques actionnaires qui le saignaient à blanc. Enfin, après la guerre, qui pouvait être de longue durée, il devait attendre encore la reprise des affaires, payer, pendant des mois, des salaires aux ouvriers qui réapprovisionneraient ses magasins en machines de toutes sortes.

Il devait attendre la vente de ces machines pour en récupérer la valeur et M. Delaunay prévoyait qu'il se trouverait dans l'impossibilité d'attendre.

L'attente, ce serait pour lui la ruine. Or, il n'est pas de pensée plus démoralisante que celle-là pour un cerveau habitué à l'activité et aux vastes projets.

M. Delaunay ne voulait pas être ruiné; un seul moyen pouvait empêcher la déroute de ses ambitions: le mariage de son fils avec une riche héritière. Il passerait l'usine à François afin que sa femme consentît à y engager ses capitaux et il en demeurerait l'administrateur, le ressort secret.

Il fallait donc "négocier" le mariage du jeune homme; en avancer les pourparlers et le brave industriel se flattait de pouvoir y parvenir assez facilement avec un peu d'habileté et de diplomatie.

Il allait gouverner assez adroitement pour pouvoir dire à son fils, au retour du régiment: "Tu es fiancé à ton insu à Mlle de Fontanes; nous aurons demain ton futur beau-père et ta promise à dîner; je t'ai évité des démarches ennuyeuses, des

préliminaires assommants. Heureux coquin, tu n'as plus qu'à passer la bague au doigt d'une charmante personne et à te laisser vivre, tu seras riche, puissant, en vie".

Mlle de Fontanes, avant de remonter en voiture dit à l'industriel que cette famille si éprouvée des Gerbier était les plus dignes d'intérêt et qu'elle viendrait voir l'enfant chaque jour, apporter à son père une preuve de la sympathie qu'il méritait.

— En effet, reprit M. Delaunay, pour surenchérir, ce sont là de braves gens, de tout à fait braves gens que je me propose de venir voir chaque jour aussi pour leur apporter l'expression de ma sollicitude, mais surtout dans l'espoir que j'aurai pour récompense le plaisir de vous rencontrer au chevet de l'enfant.

Je pourrai ainsi, mademoiselle, vous parler chaque jour de mon guerrier, de mon héroïque défenseur: il est si doux pour un père, d'avoir quelqu'un à qui confier ses chagrins, ses angoisses, ses inquiétudes... C'est que mon fils m'est plus cher que ma vie. Je puis dire que je l'ai élevé sans indulgence, que je l'ai habitué à n'avoir jamais d'autre volonté que la mienne; aussi, j'en ai fait un enfant modèle, exact, sérieux, modéré, distingué dans ses goûts, indulgent à l'égard des faiblesses d'autrui, intelligent, laborieux et ambitieux. Je crois qu'il réunit en lui toutes les qualités qui font les hommes de devoir et les bons maris...

M. Delaunay n'était pas fâché d'avoir encore trouvé l'occasion de placer le pagnyrique de son fils.

"Je le ferai aimer et je le marierai malgré lui", pensait-il.

Avant de se séparer de Mlle de Fontanes, il s'inclina devant elle en disant:

— Alors, Mademoiselle, à demain; cela fait du bien à l'âme de s'intéresser aux peines de ceux qui sont affligés. Gerbier est un ouvrier excellent, plein de mérites; peut-être un peu rusé, mais digne d'être

rêt. Mlle Madeleine a beaucoup de qualités aussi et serait tout à fait parfaite si je ne la soupçonnais d'être un peu surnoise, un peu coquette, un peu romanesque et de n'avoir pas assez de modestie pour consentir à se tenir à sa place. Ce sont là de légers détails, sans importance: il n'y a pas de roses sans épine...

Chaque jour donc, pour occuper les loisirs que lui laissait le chômage de ses usines, M. Delaunay venait faire une visite à la petite iratillée et attendait l'arrivée de Mlle de Fontanes.

Pour faire plaisir à la fille du sénateur, il paraissait s'intéresser beaucoup à l'enfant, lui apportait des jouets et de petites surprises et ne manquait jamais, lorsqu'il se trouvait en tête à tête avec Mademoiselle de Fontanes, d'entreprendre l'éloge de son fils. Il avait prêté déjà à François toutes les qualités que le père le plus aveugle et le plus idolâtre de son enfant reconnaît au prodigue dont il est l'auteur.

Il n'avait réussi qu'à exaspérer Mlle de Fontanes.

— Quel père singulier, pensait-elle, qui me vante les mérites de son fils sans répit ni cesse, comme un camelot le fait de la pacotille avec laquelle il trompe ses clients!

— Qu'est-ce que cela peut bien me faire à moi, que M. François ait été un modèle d'enfant: qui ait eu sa première dent à six mois et qu'il ait commencé à marcher à un an.

Qu'est-ce que cela peut bien me faire que M. François ait été de tout temps un enfant admirable et qu'ayant été un bon fils, il sera certainement, comme l'assure son père, un bon époux et un bon père?

M. Delaunay rappelait vaguement ce bon ours de la fable qui, croyant rendre un grand service à son maître, l'amateur des jardins, en chassant une mouche importune au sommeil de celui-ci lui écrasait le visage sous un moëllon.

Mlle de Fontanes se disait: M. François est un jeune homme très distingué, un ai-

mable cavalier d'allure élégante et d'une tournure d'esprit séduisante, quel dommage qu'il ait un père dont la manie est de le rendre ridicule!

Des semaines passèrent pendant lesquelles M. Delaunay rencontra fréquemment la petite fille du sénateur au chevet de la blessée sans lui parler d'autre chose que de son fils.

Le brave homme se désespérait de ne pas avancer davantage les affaires de son fils; de n'avoir pas ému l'indifférence et la placidité de Mlle de Fontanes.

— Cette jeune fille est de glace, pensait-il; c'est un iceberg; il faut qu'elle ait de singulières idées en tête pour ne pas songer au mariage. Si j'étais une jeune fille, je ne penserais pas à autre chose. Je me demanderais avec un frisson au coeur, chaque matin: "Est-ce aujourd'hui qu'il va m'apparaître? Sera-t-il beau, intelligent, bon? Sera-t-il blond ou brun?"

Une jeune fille n'a pas d'autre sujet de préoccupation sinon ses chiffons, ses toilettes, ses rubans.

Celle-ci n'est pas coquette: elle est d'une simplicité qui laisse supposer qu'elle a le mépris de la fortune et de son éclat.

Elle ne s'occupe que de ses oeuvres et de charité: je n'ai jamais rencontré de personnes ainsi faites.

En même temps qu'il cherchait à comprendre le caractère troublant de Mlle de Fontanes, l'industriel prenait du ressentiment contre Madeleine Gerbier.

Il en voulait à cette jeune fille pour sa modestie, pour sa beauté, pour ses vrais mérites qui l'avaient fait apprécier de François comme ils la faisaient apprécier de tous ceux qui l'approchaient.

Il en arrivait à se persuader qu'elle était une petite futée, vertueuse seulement en apparence.

Il commettait la monstrueuse action de la calomnier dans sa pensée et il en arrivait à supposer cette abominable chose que

Madeline avait abusé de la puissance de son charme sur son fils, qu'elle avait cherché peut-être à se laisser compromettre pour obliger le jeune homme à l'épouser.

Une fois sur cette piste, il ne connut plus de limites dans l'infamie.

Son cerveau erra dans des égarements plus funestes encore.

Il s'imagina que Madeline avait, de son fils, des lettres compromettantes, des lettres avec lesquelles elle pourrait le faire chanter, causer du scandale, entraver son avenir.

Il s'imagina que cette candide et chaste jeune fille était capable des pires perversités et des plus coupables machiavélismes.

M. Delaunay ne s'en tint pas à ces outrageantes suppositions.

De déductions en déductions il en arriva à supposer que l'honnête et probe serrurier s'était fait le complice de sa fille et à considérer la maison de Gerbier comme une maison dangereuse pour le trop crédule, naïf et faible François.

Ces idées bouillonnaient, fermentaient dans sa tête, y prenaient de la consistance, et l'usurier se sentait menacé dans sa sécurité, dans sa tranquillité et dans son honneur.

Il cherchait un moyen de se renseigner sur la portée exacte des relations qui s'étaient établies entre son fils et Mlle Gerbier.

— Un jour, brûle-pourpoint, il dit au serrurier :

— Comment se fait-il qu'une belle fille telle que vous, Madeline, aguichante et sage, ne soit pas encore mariée, est-elle donc si difficile qu'elle ne veuille point des partis qui se présentent ?

Le bon père, à l'évocation d'un événement qui se produirait tôt ou tard et qui le séparerait de sa fille, se sentit attristé.

— C'est vrai, répondit-il, un jour elle se mariera, elle me quittera la chère enfant, et moi, je serai solitaire comme les

vieux arbres isolés des cimes, exposés à tous les ouragans, meurtris, brisés...

Je n'ose pas songer à cela; j'ai tellement peur qu'elle ne soit pas heureuse autant qu'elle le mérite !

— Vous devriez la pousser dans cette voie, Gerbier, il est temps.

— Je la laisse libre, M. Delaunay; je ne veux pas l'influencer ni la conseiller. Le jour où elle me dira : "Père, un tel m'a fait comprendre qu'il serait heureux que je sois sa femme et il ne me déplairait pas de l'être, je lui donnerai ma bénédiction et mon consentement; si le jeune homme est d'une honnête famille et s'il est laborieux, je ne demanderai pas autre chose.

— Il n'en manque pas qui remplissent ces conditions.

— Aussi j'attends que le cœur de Madeline l'ait conseillée; mais ce n'est guère le moment de ces sortes de préoccupations; les jeunes gens sont à la guerre; les cœurs sont endeuillés et attendront pour se réjouir et s'ouvrir à l'espérance que la victoire ait assuré le succès de nos armes.

M. Delaunay crut que le serrurier était un roublard capable des plus fourbes duplicités.

Cependant, le jour où Simonne devait se lever était arrivé. Elle était ravie et tout heureuse de quitter le lit de souffrances sur lequel elle avait gémi si longtemps.

— Je vais pouvoir jouer à cloche-pied autant qu'il me plaira, dit-elle.

Elle se leva, prit ses petites béquilles et s'exerça à faire quelques bonds autour de la chambre. Gerbier et Madeline qui assistaient à cette première tentative, qui voyaient — spectacle auquel il faudrait s'habituer hélas, — cette pauvre mignonne prendre un équilibre instable sur sa grêle et unique jambe, se mirent à pleurer.

Ils comprenaient en voyant la fillette éclopée, qu'elle était l'étendue du malheur qui l'avait frappée.

L'enfant essaya de les consoler en les

embrassant et ils pleurèrent davantage encore.

La voix joyeuse du facteur les tira de leur accablement: "Une lettre pour vous Mam'selle Madeleine, c'est du soldat".

La jeune fille sécha ses larmes, avança une main tremblante vers l'enveloppe qu'on lui tendait. Cette enveloppe n'était pas affranchie.

Une mention écrite de la main d'Henry disait:

Correspondance Militaire

un timbre imprimé à l'encre grasse indiquait: Trésor et Postes.

La lettre venait du front. C'était la première d'Henry depuis le commencement de la guerre.

Ce long silence avait permis toutes les suppositions. Le brave Gerbier s'était imaginé que son fils avait été tué ou fait prisonnier dans une affaire du début.

Il avait adressé plusieurs demandes de renseignements à l'autorité militaire qui, après des recherches de quinze jours, avait répondu qu'elle n'avait rien de particulier à signaler. Madeleine s'était permis des suppositions plus désastreuses encore. Elle s'était dit que la défaillance de son frère n'avait pas été sans lendemain; qu'il avait préféré disparaître, s'imposer à jamais une vie de paria, une vie de honte et l'ignominie plutôt que d'accomplir un glorieux devoir.

Elle avait gardé en elle-même cette pensée comme une plaie rongeuse et secrète qui avait fait de ses nuits et de jours un tourment sans nom.

Elle eut tout préféré à l'incertitude à laquelle l'avait condamnée le manque de nouvelles.

L'affliction de son père qui croyait son fils blessé ou mort lui paraissait enviable, comparée à la sienne.

Blessé, il eut été entouré de tendres soins par les admirables femmes au coeur plein de dévouement et de générosité qui portent sur le front la pacifique petite

croix rouge; un lit bien blanc l'eut bercé doucement, lui eut fait oublier les vacarmes du canon et le choc des armes.

Mort, il fut entré le front couronné de lauriers et auréolé de lumière dans la gloire. Il eut obtenu du sort la récompense qu'il accorde aux meilleurs sinon aux plus dignes, choisis parmi l'élite des bons citoyens, car c'est une récompense de mourir pour la Patrie, puisque cette mort rend immortel.

Si Madeleine avait été informée de la mort au champ d'honneur de son frère Henry, elle l'eût pleuré longtemps parce qu'elle aimait ce frère aîné comme un autre elle-même, mais, elle eut éprouvé au coeur la douce et consolante chaleur d'une légitime fierté.

Elle se serait dit: "La vie d'Henry a méritée d'être vécue puisque la France vit".

Le cours de son existence, fut rapide, tragique et beau, car son sang a cimenté un pacte d'alliance entre tous les français.

Grâce à son sacrifice, les français s'aimeront mieux les uns les autres, puisque, pour eux, la douleur de mon frère se changea en joies.

Son exemple sera fécond et d'heureux destins seront les leurs..."

Dans les troublantes heures d'incertitude et d'attentes vaines, Madeleine avait souhaité pour son frère, afin que l'involontaire faute commise fût rachetée, la mort qui donne droit au respect et à la reconnaissance de tous; la mort que célèbrent les poètes en strophes enflammées: la mort des héros, et voilà que son frère vivait, qu'il écrivait, que sa lettre venait du front.

Quelle joie profonde, quel rayon de soleil, quelle ivresse cette lettre d'Henry apportait!

Gerbier s'était approché de sa fille; l'enfant s'était assise tout contre Madeleine et avait déposé ses béquilles contre le lit.

Un même frisson d'anguissitude et d'es-

poir faisait battre leurs trois coeurs. La lettre disait :

“Chers parents ,

“Je ne vous ai pas écrit plus tôt parce que je voulais avoir beaucoup de choses intéressantes à vous conter et je vais les prendre une à une, depuis les plus anciennes jusqu'aux plus récentes.

Le premier août, à une heure après minuit, on nous fit prendre la direction du quai d'embarquement...”

Madeleine interrompit déjà sa lecture pour exhaler un soupir de satisfaction. Ainsi, son frère avait regagné son régiment sans perdre de temps; il n'avait pas été puni puisqu'il partait avec ses camarades... Elle poursuivit à haute voix :

“Nos officiers, — parmi lesquels se trouve le fils de M. Delaunay, M. François, — étaient inquiétés au sujet de la direction qu'on allait nous faire prendre.

Selon les uns nous devions nous rendre dans les Vosges, du côté d'Epinal; selon les autres vers Belfort. Nous avons dû prolonger notre attente sur le quai, pour laisser partir l'artillerie plus pressée.

Notre impatience était vive; la joie de mes camarades était tumultueuse, la mienne était recueillie et grave.

Je n'avais pas été jusque-là un soldat modèle, j'avais des fautes à racheter, j'avais à donner de moi une meilleure impression que je n'en avais fait et je me demandais si les occasions me le permettraient, mais j'étais fermement résolu à les rechercher.

Pour nous exhorter à la patience, de nombreux civils étaient là et nous offraient des cigares, du vin, des friandises, des fleurs. Des mamans étaient venues pour serrer une fois encore leur enfant dans leur bras et pour ceux de ces enfants qui appartenaient aux bataillons déjà partis, elles nous donnaient des commissions, de l'argent, des conseils, des baisers.

Enfin l'embarquement eut lieu et le

train démarra. En guise d'adieu à notre ville de garnison, la “Marseillaise” monta de toutes nos poitrines vers les étoiles.

Une émotion puissante lui succéda. Nous nous rendions compte seulement que le train nous véhiculait vers la bataille, vers la mort peut-être; mais quelques-uns d'entre nous plaisantèrent, les autres se mirent à rire. On discuta des chances de succès et l'on reconnut qu'elle devaient être de notre côté; cette constatation nous donna du coeur.

Nous nous aperçûmes que nous prenions la direction de Belfort par l'embranchement sur lequel le train s'était engagé et, afin d'aller à la revanche comme à une fête, nous nous remîmes à chanter et à pavoiser le train des drapeaux et des fleurs qu'on nous avait donnés.

Le temps passe plus vite quand on chante. Belfort nous parut une ville déserte, abandonnée de tous les civils, mais encombrée de militaires de toutes armes. La gare, les poudrières, les forts étaient gardés militairement.

On nous fit prendre la direction d'un village voisin où fut rejoint un de nos bataillons qui y était cantonné; les avant-postes étaient établis déjà et fournis par cet autre bataillon.

Nous étions préposés à la défense du village en cas d'attaque.

Des troupes nouvelles arrivaient sans interruption, passaient comme l'eau d'un fleuve inépuisable et que rien ne pourrait tarir. Ces troupes se répandaient de tous côtés et le visage de chaque homme était illuminé de la magnifique espérance que les réparations dues à la France depuis quarante ans allaient lui être données.

Nous sommes restés là jusqu'au 8. C'est là qu'on nous informa que la déclaration de guerre était une chose accomplie.

Nous sûmes aussi que les uhlands avaient eu l'imprudence de venir réquisitionner des chevaux dans les villages Français voisins de la frontière et avaient été capturés.

Deux jours après la déclaration de guerre, on nous fit franchir la frontière.

Ce fut une minute d'émotion inoubliable. Le commandant de la troupe nous ordonna de mettre l'arme sur l'épaule droite et de prendre le pas cadencé pour rendre les honneurs à la terre d'Alsace. Il nous fit présenter les armes au poteau-frontière, déjà arraché par l'avant-garde.

Je m'étais proposé pour plusieurs patrouilles déjà, je m'avançais afin de m'offrir à mon lieutenant qui demandait des hommes de bonne volonté pour explorer un petit bois, en face de nous, que nous croyions occupé par les Allemands.

Un sergent se mit à notre tête et nous emmena.

Le bois était désert; mais à peine l'avions-nous traversé et cherchions-nous à voir ce qui se passait de l'autre côté que des coups de feu rentirent à quelques pas de nous et que notre sergent tomba la gorge traversée d'une balle. Une autre balle avait fait deux trous dans les pans de ma capote. Et deux dragons parmi ceux qui nous accompagnaient se sentirent blessés.

Nous demeurions stupéfaits, sous le coup d'une gêne et d'une impression douloureuses.

Notre capitaine, dès qu'il en fut informé, nous donna le spectacle de son grand coeur et de la profonde tristesse qui l'accablait.

— Ils m'ont tué un enfant, ils m'ont tué un enfant! répétait-il en pleurant; cependant que beaucoup d'entre nous unissaient leurs larmes aux siennes et que tous nous nous sentions portés vers ce noble et bon chef au coeur tendre par un élan spontané de réelle et solide tendresse.

Il faisait très chaud déjà. A neuf heures, des balles passèrent au-dessus de nos têtes comme un essaim de mouches folles se prolongeant en d'aigres et ténus sifflements qui se terminaient par le bruit mat et sec que l'on fait en donnant une piche-

nette avec l'index sur une feuille de papier.

Nous venions de subir le baptême du feu.

Un homme dit, gouailleur: "Ce n'est que ça, la guerre? Il n'y avait vraiment pas de quoi se déranger."

Immédiatement après cette agression, dont notre adjudant cherche vainement les auteurs avec ses jumelles, on nous fait déployer et gagner un pli de terrain. Nous approchons à moins de trois cents mètres de la position ennemie; mais celle-ci, débordée par les ailes, se retire.

Alors, nous recommençons à progresser et nous arrêtons à Dannemarie où les habitants nous font un accueil empressé, nous apportent du vin, des sirops, de l'eau limpide, des rafraîchissements auxquels nous ne touchons qu'après en avoir reçu l'ordre. Nos officiers par crainte des surprises d'un ennemi aussi fourbe que féroce et redoutant que quelque traître se fût glissé parmi les braves gens qui nous offrirent la bienvenue, avaient fait analyser par le major les breuvages qui nous étaient présentés, avant de nous permettre d'y toucher.

Après la pause, nous avons traversé le village au pas cadencé et l'arme sur l'épaule pour nous diriger vers Altkirch que nous savions défendue par des forces ennemies considérables.

L'artillerie prit les devants au grand galop pour aller se mettre en batterie.

Nous pénétrons sous un bois ombragé et frais où les oiseaux se sont tus, où les mousses, les pervanches et les chevreuilles ont eu un frisson de peur en nous voyant violer le cher mystère où ils exhalaient leur âme odorante. Il nous eut été agréable de nous arrêter là, de penser aux jolis bois de Chèvremont si frais et si embaumés, mais il fallait accomplir la haute mission qui nous avait été confiée.

Par une marche de deux kilomètres environ, nous exécutons un mouvement tour-

nant pour prendre à revers les forces allemandes qui se sont dissimulées dans des carrières que l'artillerie inonde d'obus depuis un quart d'heure.

Tout à coup, nous recevons l'ordre de nous préparer à charger.

Je ne puis pas vous décrire l'émotion et le délire qui s'emparent de nous. Il nous semble que les dieux nous soulèvent, nous portent au moment où la musique attaque la "Marseillaise", où le drapeau déployé fait claquer ses plis et frissonner ses franges d'or.

Nous songeons aux ruées des héros, aux chevauchées fantastiques peintes dans les ciels des tableaux militaires de maîtres, où la Victoire entraîne des bataillons vers la gloire, et nous imitons ces bataillons.

Une fusillade forcenée cherche à nous arrêter, mais nos clameurs, les accents de la "Marseillaise" nous ouvrent un passage à travers les balles.

Quelques-uns d'entre nous tombent, les autres enjambent leurs corps pour se porter plus loin, pour arriver la baïonnette dardée, effroyable et terrible sur l'ennemi que l'épouvante pousse à chercher son salut dans la fuite.

Les Allemands ont abandonné les carrières en y laissant des monceaux de cadavres, entassés par masses de huit ou de dix, pêle-mêle les uns sur les autres, écrasant de leur poids des agonisants, des blessés qui hurlent de douleur, appellent au secours ou supplient que nous ne les achevions pas.

Nous pas glissent sur le sol détrempé par les flôts de sang.

Tout autour de nous, des yeux hagards nous regardent, écarquillés par l'épouvante, d'autres se ferment, d'autres sont éteints et nous regardent encore, comme des yeux de spectres, comme des yeux que l'âme a quittés et qui veulent voir encore, de l'au-delà, ce qui se passe de ce côté-ci de la vie.

Du sang nous a éclaboussés jusqu'au-

dessus du genou. Avec nos manches retroussées, nos capotes ouvertes au col et dépoitraillés, avec nos faces poussiéreuses, sabrées d'entailles, gluantes de sang, nous avons l'air de bêtes fauves, de diables enragés, de monstres surhumains assoiffés de meurtres et de sang et quand, le combat terminé, vers six heures du soir nous nous regardions les uns les autres, nous éclations d'un rire étrange, nerveux, involontaire, d'un rire sec, dans lequel nos mâchoires se heurtaient comme des castagnettes, produisant le bruit horripilant que font les sorcières avec les fémurs et des tibias de morts dans les rondes macabres et les sabbats fantastiques.

Des obus allemands passaient encore au-dessus de nos têtes, cherchaient à atteindre, à un kilomètre en arrière nos batteries qui restèrent intactes et réduisirent au silence les canons ennemis.

L'adversaire nous avait abandonné, dans ses carrières, des munitions et des vivres pour trois jours, avec deux tonneaux remplis de bière qui furent bien accueillis; et une grande quantité de fusils, de sacs, de vêtements, de bidons.

Nous avons couché à Altkich, en plein air, contre le talus du chemin de fer, près de la gare; mais nous avons peu dormi; nous étions surexcités, énervés, agités, et nous suivions des yeux les brancardiers allemands qui sillonnaient l'endroit où s'était déroulé le combat, en cherchant les blessés et les morts avec leurs lampes à réflecteur.

La rosée du matin fut particulièrement abondante et je portai une capote allemande à mon capitaine pour le préserver de la fraîcheur matinale.

Pendant quarante-huit heures, ensuite, nous avons été aux avant-postes, puis nous avons relevé des camarades, sur une colline, au nord d'Altkirch où, pendant deux jours, sous bois, nous avons creusé des abris et des tranchées pour mettre la position en état de défense.

Mais au bout de quelques jours, après avoir entendu les échos d'un combat lointain, nous sommes informés que Mulhouse est tombée aux mains des Français et nous recevons l'ordre de départ pour cette direction.

Nous arrivons de nuit, à quatre kilomètres de Mulhouse; on nous apprend là que la ville est reprise par l'ennemi; que les nôtres ont éprouvé des pertes formidables et que nous devons battre en retraite précipitamment.

Nous rebroussons chemin pour aller nous placer sous la direction des canons de Belfort; mais nous sommes poursuivis-attaqués par une force nombreuse et nous n'avons que le temps de nous développer en tirailleurs, à plat-ventre, contre le talus surélevé d'une ligne de chemin de fer.

Les Allemands sont de l'autre côté de la ligne dans la même position.

Nous nous fusillons mutuellement, à bout portant.

La flamme qui jaillit de notre fusil derrière la balle, brûle notre objectif au visage.

Deux fois les Allemands tentent de traverser les voies, de se jeter sur nous à la baïonnette, deux fois la rapidité et la précision de notre tir les arrêtent.

Nous restons blottis, ventre à terre, à sept ou huit mètres de l'ennemi.

Tout homme qui lève la tête au-dessus des talus paye de sa vie cette imprudente témérité.

Nous avons tous l'impression que nous ne sortirons pas de là, que notre dernière heure est venue, qu'un innombrable massacre se produit.

Dans un éclair ma pensée se tourne vers vous, je vous demande pardon, dans un rapide examen de conscience, de toutes les peines que j'ai pu vous faire, des plus légères comme des plus graves; je vous envoie mon dernier salut et j'abats encore un

Allemand qui s'était aventuré en rampant jusqu'au rail.

Pendant les ennemis se massent de l'autre côté de la ligne; ils vont charger, en masses compactes; nous abattons leurs premiers rangs mais d'autres surgiront qui ne nous laisseront pas le temps de manoeuvrer la culasse de nos fusils et qui nous cloueront sur le sol, dans les ténèbres, dans l'horreur de cette nuit sombre, pleine de choses terrifiantes.

Un ordre, donné à voix basse, se transmet d'homme à homme, glisse sur nous comme un chuchotement de brise sur l'ondulation des épis d'un champ: "Déposez vos képis sur la crête du talus et, vivement, battez en retraite, en arrière, au pas de course."

L'ordre est aussitôt exécuté. Nos képis bossellent le haut du talus, font croire aux Allemands, pendant quelques instants que nous sommes là, dans l'attente; nos képis les maintiennent en respect pendant que nous nous éloignons, que nous gagnons assez de distance pour nous reformer et briser la charge qui va se produire.

Notre attente n'est pas de longue durée, les Allemands ont vite fait d'éventer notre stratagème.

Nos képis ne répondant pas à leurs coups de feu, ils comprennent que ces képis sont inhabités; ils s'élancent, mais nous sommes invisibles et eux se découpent en silhouettes sombres sur la pâleur du ciel. Des rafales de balles les couchent dans la mort, les uns sur les autres, comme on met des dominos dans une boîte.

Ils renoncent à leur poursuite et le bataillon décoiffé se reforme et s'échappe.

Nous apprenons que le lieutenant De-launay a disparu..."

Madeleine qui ne s'attendait pas à cette douloureuse surprise n'eut pas la force de poursuivre la lecture de cette longue lettre qui s'efforçait de la faire assister à des mêlées fulgurantes.

Elle poussa un cri d'oiseau blessé, lais-

sa tomber la feuille de papier, pâlit et s'aperçut alors que son émotion pouvait trahir ses intimes et secrets sentiments. Elle voulut se ressaisir; mais elle n'avait plus la force de prononcer une parole.

L'étreinte de l'angoisse l'étranglait.

Le nombre et l'importance des périls que son frère avait eus à braver lui avait fait oublier que celui qui s'était dit son fiancé avait été exposé aux mêmes dangers.

Elle n'osait poursuivre sa lecture que Simonne avait écoutée jusque-là, avec des yeux émerveillés, comme elle eût écouté une histoire prodigieuse, invraisemblable et palpitante.

Gerbier ramassa la feuille de papier qui était tombée et dit :

— Continue, Madeleine, lis-nous tout.

Simonne ajouta :

— Encore, encore, Madeleine, encore, dis?

La jeune fille reprit sa lecture d'une voix chevrotante, mais après avoir sauté des alinéas dans lesquels, elle le devinait, il était question de François Delaunay.

Elle n'aurait pas eu la force de résister à une fatale nouvelle qui l'eut frappée en pleine poitrine.

Elle préférait ignorer son malheur plutôt que d'en connaître les détails et elle poursuivit :

« Nous battions en retraite. Nous marchions sur le côté droit de la route, tête baissée, sans proférer une syllabe.

De temps en temps, lorsque les premiers lueurs du jour eurent commencé à dissiper les ténèbres, nous regardions nos officiers, cherchant à déchiffrer sur leur visage une énigme dont ils ne connaissaient pas eux-mêmes le premier mot.

Que s'était-il passé? Pourquoi des échecs avaient-ils succédé à notre avance qui promettait d'être si glorieuse?

Un bataillon de la garde wurtembergeoise nous poursuivait : on nous fit prendre des dispositions pour l'attirer dans une embuscade où notre artillerie le mit en

pièces, le détruisit en quelques minutes. leuses. Nous repassons la frontière que nous avons naguère saluée avec tant d'allégresse, puis, nous prenons deux jours de repos.

Un morne découragement nous accable, auquel succède un enthousiasme délirant lorsque nous apprenons que nous allons nous diriger une seconde fois vers Mulhouse.

Nous exécutons en chantant et en riant quatre jours de marches forcées. Nous approchons à trois kilomètres de Mulhouse sans coup férir. Le général inspecte sa division, nous recommande d'astiquer nos cuirs, de cirer nos chaussures, de brosser nos vêtements, de nous approprier le plus possible pour une entrée triomphale dans la ville alsacienne.

A six heures du matin, le lendemain, la colonne parée, élégante, se remit en marche du pas élastique et sportif d'une troupe qui se rend à une parade; mais tout à coup une violente fusillade et une canonnade nourrie éclatent à notre droite.

L'ennemi occupe le petit village de Dornoc dont nous faisons l'assaut à la baïonnette.

Les Allemands solidement retranchés dans cette position, tirent sur nous par les fenêtres, par les soupiraux des caves.

Notre artillerie tonne, déblaye l'ennemi en avant.

Nous progressons et gagnons le village, maison par maison; nous réussissons à capturer six cents prisonniers, puis nous entrons dans Mulhouse, au pas de charge, baïonnette au canon.

Les ennemis morts sont en si grand nombre dans les rues, que nous marchons sur des corps; nos pieds glissent sur des cervelles que les éclats d'obus ont jetées hors des boîtes crâniennes.

Une roue de caisson aplatit une tête d'allemand, en broie les os, en fait une chose plate, informe, hideuse. L'artillerie

passé au grand galop, cahotée par les cadavres.

Le général de division était à mes côtés pendant la charge et le sentiment d'être vu par lui redoublait mon courage. J'ai connu plus de vingt fois l'horrible sensation d'enfoncer cette chose terrible qui est notre baïonnette dans la poitrine, dans les épaules et jusque dans la face d'un homme.

J'ai senti craquer des os à l'extrémité de mon arme et j'ai vu tomber ceux que je frappais en poussant un long cri surhumain, un appel douloureux et angoissé, ou en murmurant les syllabes très douces qui, en allemand, veulent dire sans doute "maman".

Je ne sais si je reverrai bien des fois encore un spectacle semblable à celui-là sans perdre la raison; car lorsqu'on y songe, lorsque la fureur aveugle est tombée, on ne se reconnaît plus. On ne comprend pas que l'ont ait pu accomplir ces atrocités sans mourir d'horreur.

Je vous écris le récit de cette monstrueuse journée pour en garder le souvenir exact; pour être sûr plus tard, que les cauchemars qui hanteront longtemps mon sommeil seront moins épouvantables encore que la réalité; pour que vous sachiez, dans le cas où ma raison s'égèrerait, où la démence ferait de moi un être emporté par une colère inapaisable et furieuse ou plongé dans une hébétude morne, qu'il est des actions ordonnées par la justice, accomplies pour la gloire de la civilisation, que l'on ne commet pas impunément.

Longtemps encore un frisson d'épouvante horripilera ma chair quand j'entendrai dans mon imagination frappée de stupeur, le craquement des vertèbres, des muscles, des chairs traversées par la fine lame d'acier de ma baïonnette!

Longtemps encore mon cœur cessera de battre quand je me rappellerai le suintement de sang qui marquait d'une tache rouge l'uniforme de l'homme que j'avais

frappée; et la grimace de cette créature, pensante, agissante, faite pour goûter aux joies licites de la vie, pour recevoir les sourires d'une mère, les chastes paroles d'amour d'une fiancée, les baisers d'une épouse, les adorables caresses des enfants et dont je faisais tout à coup une longue chose inerte, livide, aux yeux glauques et aux lèvres violettes.

Après cette action, le général me félicita; il paraît que j'avais accompli des prouesses; moi, je ne me reconnaissais plus, j'avais l'âme pleine d'horreur et je pleurais sur toutes les victimes que j'avais marquées pour la mort.

Je pleurais sur les parents que j'avais mis en deuil, sur les pauvres gens inconnus que mes coups avaient atteints derrière ceux qui les avaient reçus.

Je pleurais en pensant à vous, en pensant à ma patrie, à tout ce que j'aime, à tout ce qu'il faut que l'ennemi respecte, s'il ne veut pas s'exposer aux châtiments qui coûtent de si gros sacrifices à ceux qui ont mission de les exercer.

Nous sommes allés prendre du repos de l'autre côté de Mulhouse pendant que les éclaireurs cherchaient à reprendre contact avec l'ennemi qui s'était retiré dans la forêt de Haart.

Nos avant-postes furent installés entre la forêt et la ville et pendant huit jours, le maniement de la pioche et de la bêche succéda au maniement des engins de meurtre.

Nous creusions des tranchées sous le vol de nos aviateurs et des aviateurs ennemis, éclairés la nuit par des réflecteurs qui fonctionnaient puissamment des deux côtés.

Nous exécutions des reconnaissances de patrouilles; nous attendions des ordres, lorsqu'à notre grande déception nous reçûmes celui de retourner sur nos pas encore une fois, de traverser à nouveau Mulhouse, de reprendre la direction de Bel fort.

Nous avons marché à une allure désordonnée pendant une nuit tout entière et après notre arrivée à Belfort, nous constatons que deux hommes sur dix au moins n'ont pas pu exécuter ce raid prodigieux et sont tombés de fatigue le long de la route.

Le lendemain on nous embarquait pour la direction du nord, nous traversons Besançon sans nous y arrêter, et Paris, pour débarquer dans les environs de Péronne.

Nous avançons de deux kilomètres pour tomber sur les avant-postes allemands; mais, hélas, ils sont de la force de deux corps d'armée et nous ne sommes qu'une division; la lutte est par trop inégale.

Cependant, notre offensive est si violente que les ennemis nous croient plus nombreux.

Nous commençons le feu à mille mètres sur des troupes qui s'avancent, puis à deux cents mètres sur un village occupé par l'ennemi, bientôt celui-ci se retire après avoir jeté des bombes incendiaires dans les maisons du village.

Le soir, Allemands et Français battaient en retraite, chacun de son côté.

Au milieu de la nuit, nous entendons le grondement sourd d'un avion qui nous survole; le ronflement du moteur semble se rapprocher, tournoyer au-dessus de nous. La bête de proie nous a flairés, nous guette et, tout à coup, elle lance une fusée pour indiquer aux Allemands le point de rassemblement de notre force.

La nuit s'achève sans incident nouveau et, dès le lendemain, à l'aube, un ordre nous arrive de nous replier sur Paris.

Une grande tristesse s'empare de nous tous. Nous ne connaissons pas les causes de cette retraite et nous n'osons pas en parler. Nous marchons, inquiets et muets, fournissant des étapes colossales qui paraissent nous plonger plus avant dans un abîme d'angoisse. Nous marchons la tête basse sur le côté droit de la route pour laisser le côté gauche aux émigrés.

Ceux-ci sont nombreux, en débandade, grelottant et plus tristes encore que nous.

C'est un vent de déroute qui les chasse devant lui comme un ouragan promène les malheureuses feuilles mortes arrachées aux arbres sur lesquels elles ont connu les bienfaits de la lumière et de l'air, où elles ont entendu des chants de cigales et d'oiseaux.

Ils sont sinistres, ces malheureux émigrés qui ont abandonné leurs foyers, leurs chaumières, les horizons qui leur étaient familiers, pour partir dans l'inconnu, vers des épreuves sans nom.

Ils marchent en se serrant les uns contre les autres, vêtus sommairement, sans jeter un regard de notre côté.

On dirait qu'ils nous rendent responsables de leurs misères.

Des femmes s'évanouissent, elles sont au bout de leurs forces; des enfants pleurent, des chiens honteux d'être un embarras et ne comprenant rien à ce lamentable exode, mais devinant dans leur claire intelligence de chiens que le malheur pourchasse leurs maîtres, suivent les charrettes, la tête basse, la queue entre les jambes.

Hommes et bêtes sont accablés de tristesse, de regrets, d'appréhensions. Que sera l'avenir pour eux?

Comment, quand, dans quel état retrouveront-ils leur gîte qu'ils ont laissé; la vieille maison où les vieux parents sont morts où les enfants sont nés; cette vieille maison chère comme un reliquaire rempli de souvenirs précieux et dont on ne peut pas apprécier la valeur sentimentale?

Comment retrouveront-ils l'écurie chaude, l'étable au ratelier toujours abondamment garni, la niche, avec sa litière de paille fraîche et son écuelle de nourriture si souvent renouvelée.

Hommes et bêtes marchent péniblement, harassés. Leurs pauvres pieds meurtris, saignants, écorchés par les durs cailloux de l'interminable chemin ne peuvent pas nous suivre.

Sur les hauteurs, nous tournons les yeux

derrière nous, des villages flambent, incendiés par les Allemands qui nous suivent, de longues colonnes de fumée attestent leur sauvagerie.

Aux croisements de routes, nous rencontrons d'autres troupes, qui, elles aussi, battent en retraite, dans un désarroi d'âme affligeant.

Par derrière, le génie fait sauter les ponts, les voies ferrées, les lignes télégraphiques. A Beaumont, il fait sauter la gare et les ponts de chemin de fer et c'est un spectacle attristant de voir détruire en si peu de temps des ouvrages qui ont été si longs à construire et qui ont coûté tant d'efforts.

Nous nous arrêtons là et prenons un jour de repos.

Nous nous sentons en meilleures dispositions; nous apprenons du reste, que notre mouvement n'est qu'une tactique.

Nous allons être épaulés par les forts du camp retranché de Paris et pouvoir opposer une résistance formidable à l'invasion de l'ennemi.

L'espoir d'une revanche prochaine nous rend la gaieté et c'est avec une grande joie que nous prenons la direction de Louvres, avec la tour Eiffel devant nous; mais bientôt, on nous fait monter dans des autos et prendre la direction du nord-est.

Je ne vous écrirai pas plus longuement aujourd'hui mes chers parents bien-aimés, je poursuivrai plus tard le récit de ma campagne. Dites-vous seulement que je pense à vous chaque jour, à tout heure et que cette pensée me tient chaud au coeur. Dites-vous que je supporte facilement les fatigues et les aventures de la campagne et que j'espère vous rapporter une heureuse surprise dont je ne veux pas vous faire soupçonner la nature.

Dites-vous que nous avons une inaltérable confiance en l'avenir; que nous n'avons, chefs et soldats, qu'un seul coeur, qu'une seule âme et que, dans nos yeux brille la certitude de la victoire.

Je vous embrasse bien tendrement.
Henry Gerbier."

Madeleine plia la lettre dont elle n'avait pas osé lire le passage concernant M. François Delaunay.

Elle préférait n'être pas fixée et attendre avec une espérance que rien ne peut diminuer comme ces femmes sublimes qui, dans cette terrible guerre, avaient reçu de l'autorité militaire l'affirmation que leur fils ou leur mari était mort au champ d'honneur et qui se refusaient à envelopper leur douloureuse tristesse du sombre voile de deuil.

Elles étaient nombreuses celles qui s'obstinaient, en dépit de toutes les preuves, à vouloir espérer, à ne pas se décourager; à attendre, dans la foi la plus sacrée et la plus indéfinissable, l'absent dont elles savaient pourtant le retour impossible.

De longs jours passèrent, sans apporter aux Gerbier d'autres lettres du cher combattant; mais le brave serrurier se contentait de celle-ci dont il se rappelait les moindres détails et qui avait apporté à sa fille un grand apaisement et une grande joie.

Madeleine savait enfin que son frère était retourné à son régiment et qu'il se battait bien.

Elle en éprouvait une satisfaction profonde et une fierté toute française qui l'aidaient à supporter les éternelles heures d'inquiétude mortelle que toute femme a connues.

Mademoiselle Elisabeth de Fontanes continuait ses visites à la maison du serrurier.

Elle apportait à présent des livres à Simonne et des cadeaux qui comblaient l'enfant de bonheur.

M. Delaunay venait aussi, dans l'espoir de rencontrer celle qu'il souhaitait voir au bras de son fils un jour.

En comparant Madeleine et Mademoiselle Elisabeth, le père intéressé se deman-

dit comment son fils avait pu laisser voler son cœur par la plus pauvre de ces deux jeunes filles. Il les trouvait toutes deux également jeunes, également jolies... également charmantes, mais l'une d'entre elles était parée du prestige que donnent la richesse et un grand nom.

M. Delaunay, qui ne recevait que de courts billets de son fils, véritables bulletins de santé chargés seulement de le rassurer sur le sort de François, soupçonna la fille du serrurier de recevoir plus fréquemment des lettres compromettantes pour l'avenir.

Un jour qu'il montait dans la direction de la maison de Gerbier, il s'arrêta pour rencontrer le facteur et lui dit :

— Si vous avez quelque chose pour Mlle Madeleine ou pour son père, confiez-le moi, mon ami, je vais voir ces braves gens et j'éviterai ainsi à vos vieilles jambes de gravir une côte malaisée.

— Je vous remercie bien M. Delaunay, répliqua le facteur reconnaissant, mais je n'ai rien pour les Gerbier; je ne leur ai apporté qu'une lettre du front depuis le commencement de la guerre; leur Henry ne les gête pas.

L'industriel connaissait ce qu'il voulait savoir. Puisque le facteur n'avait apporté qu'une lettre aux personnes qui l'intéressaient, son fils n'écrivait donc pas ouvertement à la jeune fille.

Où, mais il pouvait écrire en cachette, par l'intermédiaire d'un tiers?

A la réflexion, ce procédé lui parut dangereux; les lettres pouvant se perdre dans le chambardement amené par la guerre dans le service des postes.

M. Delaunay connaissait assez son fils pour savoir que ce dernier n'exposerait pas à la curiosité de la censure ou aux malfaisantes combinaisons du hasard un secret qui lui était cher; donc François n'avait pas écrit à Madeleine depuis la guerre.

Mais il devait avoir écrit auparavant.

Madeleine devait garder en secret, à l'in-

su de son père, peut-être même autrement, des lettres dans lesquelles François formulait des promesses, engageait l'avenir, compromettait les projets de l'industriel.

M. Delaunay résolut d'obtenir la restitution de ces lettres; pour arriver à ce résultat il devrait employer la fourberie et le mensonge mais, vu les circonstances, il n'était pas homme à reculer devant de tels moyens.

Il rechercha l'occasion de se trouver, seul et sans témoin, en tête à tête avec la jeune fille. Cette occasion se fit attendre assez longtemps, mais se présenta néanmoins. Gerbier étant appelé assez fréquemment en ville pour de menus ouvrages à exécuter à domicile ou pour des commandes.

M. Delaunay hésita et se demanda s'il ne serait pas préférable d'employer la menace ou bien d'agir avec tact et de procéder par la persuasion. La seconde manière lui parut plus adroite; elle lui laissait d'autre part la latitude d'avoir recours à la première en cas d'échec.

— Mademoiselle, dit-il à Madeleine qu'il avait trouvée occupée à des travaux de couture, je suis chargée auprès de vous d'une mission pénible et qui me coûte de gros tourments. Je sais que je vais vous faire de la peine et j'en ai d'avance du chagrin. Aussi, je vous prie de croire que je vais le faire à contre-cœur.

Tremblante, la jeune fille laissa tomber son ouvrage sur ses genoux et leva vers son interlocuteur des yeux agrandis par l'inquiétude.

— Je connais, poursuivit l'industriel, le commerce d'amitié qui vous liait à François.

Mon fils est un grand étourneau, un irréfléchi qui ne mesure pas toujours la portée de ses actes, au moment où il les commet. Il éprouvait beaucoup de plaisir à vos entretiens et peut-être vous a-t-il donné, imprudemment, des espoirs qu'à

son grand regret, il se verra dans l'impossibilité de réaliser.

La jeune fille de blême qu'elle était, devint livide.

M. Delaunay continua :

— J'ai beaucoup d'estime et de respect pour vous. Quand j'ai connu les relations qui existaient entre vous et mon fils, j'ai fait à celui-ci les remontrances que son étourderie méritait.

Je lui ai fait comprendre qu'un mariage entre une jeune fille du plus grand mérite, telle que vous, et lui, ne serait pas admis dans notre monde et nos relations. Quels que soient vos mérites, on vous y eut accusée d'habileté; on vous y eut fait l'injure de croire vos sentiments intéressés.

Je sais qu'il n'en est rien... j'ai pu apprécier moi-même la loyauté de votre caractère, la droiture de votre généreuse nature. Malheureusement, un jeune homme qui s'engage à la légère, se dégage souvent avec aussi peu de scrupules...

Madeleine regarda M. Delaunay comme un agneau regarde le boucher qui va lui plonger au cœur un couteau. Elle sentit qu'on allait lui faire du mal, et elle attendit, stoïquement.

— Mon fils a réfléchi, dit l'industriel, il a compris où serait pour lui non pas le bonheur — vous seule étiez capable de le lui donner — mais l'assurance d'un avenir conforme à ses ambitions, et, avouons-le, à la raison.

Il a compris le sens de certaines raisons d'intérêt qui lui ordonnent de se faire une vie autre que celle qu'il eût souhaitée. Il ne vous oubliera jamais.

Il se souviendra de vous avec une émotion profonde...

Vous aurez été pour lui la petite fleur bleue que l'on garde dans un livre de poésies et que l'on regarde de temps en temps avec un nouveau plaisir.

Vous aurez parfumé sa jeunesse et il vous sera reconnaissant, il m'a chargé de vous le dire.

Madeleine n'entendait plus rien.

Les yeux hagards, elle regardait dans le noir où sa vie allait se précipiter, dans les ténèbres obscures d'un avenir où l'on s'avance à tâtons, où l'on n'est guidé par aucune lumière, où l'on se sent perdu, effroyablement seul.

Elle murmurait :

— Alors, il me laisse? Il m'abandonne?

— Soyez bien raisonnable, mon enfant. Il a beaucoup souffert en me demandant d'accomplir auprès de vous la démarche que je viens d'accomplir. Il a bien pensé qu'il vous ferait de la peine; mais je vous demande, en un moment où il court de grands dangers, où il lui faut beaucoup de sang-froid pour bien remplir son devoir de soldat, de ne pas ajouter à son anxiété la tristesse de vous savoir malheureuse.. Laissez-moi lui écrire que vous avez été sage, que vous avez accepté les raisons qui l'ont fait agir et que si vous avez bien compris qu'il était impossible qu'il devint votre mari, vous lui laisserez votre estime et votre amitié.

François a beaucoup de cœur, il souffrirait trop s'il en était autrement. Que faudra-t-il lui dire de votre part?

— Rien, M. Delaunay.

Madeleine s'était mise à pleurer et les larmes coulaient de ses yeux abondantes et amères.

— Cependant, je voudrais le rassurer, le reconforter; ayez pitié de lui à l'heure où les dangers l'environnent et ne permettez pas qu'il porte encore le souci de vous savoir malheureuse.

— Dites-lui ce que vous voudrez, M. Delaunay. Je ne m'attendais pas... Je suis déçue et surprise... Dites-lui que je lui obéis comme je lui aurais obéi plus tard si j'avais eu le bonheur de porter son nom... C'était trop beau... Je me rends bien compte que je ne méritais pas cela...

— Allons, allons, ne pleurez plus; soyez brave vous aussi. Je lui dirai que vous avez été très crâne, très courageuse...

— Si vous voulez, M. Delaunay.

— Je lui dirai que vous avez bien compris les raisons qui l'obligent à résister aux séductions d'un joli mariage d'amour pour accepter le mariage de convenances plus terne. Je le lui dirai, n'est-ce pas ?

— Si vous voulez, M. Delaunay.

Les larmes de Madeleine coulaient toujours, brûlantes, comme du sang qui se serait échappé d'une plaie au cœur.

L'industriel profita de l'égarement de la jeune fille.

— Il faut oublier le passé, mon enfant, et l'avenir vous dédommagera de ces grosses et douloureuses épreuves. Pour oublier tout, pour que vous ne gardiez pas dans les mains des armes avec lesquelles vous vous perceriez la poitrine, rendez-moi tout ce que vous possédez de lui... tout ce qui pourrait vous le rappeler. Rendez-moi ses lettres qui vous feraient trop de mal, les souvenirs qui se changeraient en instruments de torture.

— Ses lettres ? fit la jeune fille inquiète.

— Oui. Il m'a chargé d'en obtenir la restitution complète.

— Mais il ne m'a jamais écrit !

— J'entends par lettres, les billets, les photographies, les petites choses sans valeur qu'on échange et auxquelles on accorde une si haute valeur sentimentale.

La jeune fille venait de causer une joie immense à l'industriel en déclarant que François ne lui avait jamais écrit.

M. Delaunay ne s'était pas trompé à l'accent de sincérité de Madeleine.

Il venait d'acquiescer la certitude que son fils ne s'était pas irrémédiablement compromis par ces correspondances imprudentes que les jeunes gens écrivent avec tant de facilité, comme s'ils délivraient avec joie des verges pour les châtier plus tard.

Il éprouvait de cette certitude une satisfaction dont le reflet se lisait dans ses yeux.

Tout en chancelant et en tremblant, Ma-

deleine était allée à un tiroir de secrétaire qu'elle ouvrit.

Elle en retira le petit portrait d'amateur que François lui avait donné au moment de son départ et derrière lequel il avait écrit, avec une date mémorable, ces mots auxquels elle avait accordé la fermeté d'un serment : "A vous pour jamais".

— Voilà tout ce que j'ai de lui, dit-elle en remettant le portrait à M. Delaunay. Et elle balbutia.

— Il ne m'aimait donc pas ?

— Si, mon enfant, il vous aimait. Il vous a aimée de cet amour fugitif des jeunes gens qui fait beaucoup de flamme, qui s'éteint rapidement et que l'on compare avec justesse à un feu de paille.

La jeune fille fit un mouvement négatif de la tête.

— Non, dit-elle, il ne m'a pas même aimée ainsi. Quand on aime on ne peut plus cesser d'aimer ; l'amour est un sentiment involontaire et tout puissant qu'on n'arrache pas de soi-même comme on extirpe une mauvaise herbe d'un champ. Moi je l'aimais et pour m'arracher mon amour il faudrait m'arracher le cœur.

Crédule et sincère, Madeleine ne pouvait pas concevoir qu'on pût user de fourberie à son égard et malgré les maladrotes et la gaucherie de M. Delaunay elle ne l'avait pas soupçonné un seul instant de duplicité.

Elle remit avec tant d'ingénuité, de douceur et de désignation les précieuses reliques de l'amour qui avaient un instant illuminé sa vie, que M. Delaunay en fut troublé.

"Cette jeune fille est plus intéressante que je me l'étais imaginé, pensa-t-il ; il faudra que je fasse quelque chose pour elle.

Aussitôt qu'elle fut seule, Madeleine considéra toute l'étendue de sa tristesse et de son malheur. Elle se demanda comment elle ferait pour vivre, à présent que le ressort intérieur qui la faisait mouvoir, qui

la rendait capable de belles actions et de beaux sentiments était brisé.

A ce moment, Pascal et Simonne rentrèrent et devinèrent tous deux à ses yeux rougis et à son air soucieux qu'elle avait un gros chagrin.

Pascal se garda bien de se montrer indiscret et de lui poser des questions.

Simonne se hâta de toute la vitesse de ses béquilles de venir jusqu'à elle, de se jeter dans ses bras, de l'étreindre avec force et elle lui dit :

— Je ne veux pas que tu aies de la peine, Madeleine; je ne veux pas.

Si je remarque que tu as pleuré, je serai très malheureuse, je m'apercevrai que je n'ai plus qu'une jambe, que je ne peux plus courir comme les autres enfants, ni sauter, ni danser des rondes et je pleurerai à mon tour...

Madeleine songea que son chagrin était insignifiant en comparaison de celui qui attristait toute la vie de sa petite cousine.

Simonne aurait vingt ans un jour, elle verrait ses compagnes se parer pour le bal, pour les fêtes, être gaies, être enivrées d'espérance et de bonheur et elle resterait tristement dans son coin, à lire un livre qui lui parlerait peut-être d'amour, à elle dont l'infirmité éloignerait ceux qui songent dans le printemps de leur vie, à se créer un foyer, à bâtir un nid, à se choisir une compagne.

Simonne verrait ses petites amies marcher au bras d'un fiancé; elle les verrait se rendre à l'autel dans une claire toilette blanche, elle les verrait entourées de petits enfants et elle n'aurait aucune des consolations qui aident à supporter le poids de la vie.

Pauvre petite Simonne! Pauvre petite Simonne...

Madeleine l'embrassa tendrement et la repoussa. Va-t'en auprès de ton grand ami

Le vieux Pascal était devenu l'ami de

l'enfant estropiée. Il venait la voir chaque jour et lui racontait des histoires qu'il inventait le plus souvent et qui l'émouvaient ou la faisaient rire. Son imagination faisait miroiter aux yeux de l'enfant la bonté, le dévouement des animaux.

Le brave homme avait compris que l'infirmité de la fillette la vouerait à une vie solitaire et il s'était attaché tout de suite, par charité, à la préparer aux épreuves que sa glorieuse mutilation lui réservait.

Il lui vantait les mérites obscurs, le tendre attachement du chien pour celui qui est seul, qui a de la peine, qui pleure.

Il inventait des histoires dans lesquelles des femmes infortunées avaient été exposées à toutes les misères morales et physiques; dont la vie avait été un calvaire; il peignait leur existence imaginaire avec les teintes les plus sombres et il les montrait consolées par l'affection d'un chien, d'un chat, de ces humbles animaux domestiques dont le coeur est incapable de trahison.

— Ceux qui n'ont rien, disait-il n'ont pas de sujets de tristesse. Quand on n'a pas de mari, on n'est pas exposée à le voir mécontent, maussade, grincheux, violent et pire encore. Quand on n'a pas d'enfants, on n'est pas exposée à les voir ingrats. Quand on n'a pas de fortune, on n'est pas exposé à la ruine. Heureux ceux qui n'ont rien, car ils ont en esprit ce que les riches et les plus heureux ne posséderont jamais.

Simonne écoutait ces leçons; se formait une âme différente de celle des autres enfants.

Madeleine qui s'était alarmée en entendant le vieux Pascal professer le dégoût que le monde lui inspirait, déclarer que la plupart des hommes sont faux, cruels, méchants, intéressés, jaloux les uns des autres, incapables d'amitié sincère, comprenait à présent la portée de ces leçons, qui revenaient à dire "ne te fais pas d'illusions pour ne pas être déçu; n'attends rien de l'avenir et s'il ne t'appor-

te rien, tu ne seras pas étonnée ni malheureuse”.

Des hommes, selon son habitude, Pascal ne montrait que les laideurs, mais il faisait l'éloge de la vertu, de la sagesse, du travail, des beaux paysages, des fleurs, des animaux.

J'aurais été, conclut-il, l'homme le plus heureux que la terre eût porté si j'avais eu, depuis mon enfance, une petite maison à l'écart de toute agglomération, un chien fidèle, un chat familier, des fleurs sauvages devant ma porte, ce que tout être humain peut avoir.

Madeleine faisait, elle aussi, son profit des leçons de misanthropie du brave homme et elle en comprenait mieux la philosophie depuis qu'elle avait vu s'éloigner celui qui était venu si spontanément à elle, chargé d'une mission de bonheur.

Elle avait été sur le point de confier son chagrin à celui qui avait été le témoin des solennelles paroles que François avait prononcées; mais, à quoi bon ranimer encore la haine du vieux Pascal pour tout le genre humain! A quoi bon provoquer sa colère, son indignation! Son secret était enseveli dans son cœur, elle préférait le garder à l'abri de toutes les profanations.

Quelques jours ternes et mornes passèrent qui n'enlevèrent rien à la cuisante douleur de la jeune fille.

Un jour, elle vit revenir M. Delaunay qui la salua avec beaucoup de courtoisie et lui adressa un sourire aimable.

Gerbier travaillait à la forge et l'on entendait les battements réguliers de son marteau sur l'enclume.

Le bruit harmonieux du travail cessa presque aussitôt après l'arrivée de l'industriel et bientôt, de la fenêtre où elle travaillait Madeleine vit les deux hommes. M. Delaunay tenant son père par le bras, se promener de long en large dans l'atelier puis dans la cour.

L'industriel était perdu dans des démonstrations sans fin.

De temps en temps Gerbier jetait un regard du côté de Madeleine, approuvait de la tête les explications de son interlocuteur.

Enfin, l'industriel se retira mais la jeune fille n'entendait plus la reprise de la chanson du marteau pesant sur l'enclume sonore.

Au bout d'un instant, ne parvenant pas à dominer son inquiétude, elle jeta un regard vers l'atelier et aperçut son père, appuyé contre une lourde table à outils, immobile, qui paraissait plongé dans une méditation profonde.

A la fin, Gerbier parut prendre une résolution et s'avança vers elle.

Il parla longtemps de choses indifférentes comme un homme embarrassé et qui n'ose pas aborder franchement le sujet qui l'intéresse et tout à coup il dit:

— Mon enfant, tu es à un âge où il faudrait peut-être songer à l'avenir. Moi je vieillis, toutes les émotions que je traverse me fatiguent; tu n'as pas de mère et il serait triste pour moi, si je venais à disparaître, de te laisser sans un soutien, sans un appui.

Madeleine ne proféra pas une parole et elle attendit.

— M. Delaunay s'intéresse beaucoup à toi; il est venu me parler d'un jeune homme, employé chez lui, à la comptabilité, dont il m'a dépeint avec la plus sincère complaisance, les mérites. Ce jeune homme est honnête, sérieux, laborieux et actif. Il fait l'admiration de ses chefs et l'envie de ses camarades; depuis six ans qu'il est dans la maison, son patron n'a pas eu l'occasion de lui faire une seule observation.

M. Delaunay, par intérêt pour nous, ferait à ce jeune homme une jolie situation. Veux-tu consentir à être mise en rapport avec ce jeune homme? Il s'appelle Morel. C'est un pêcheur à la ligne intrépide. Il passe son temps à tendre des lignes auprès du pont de chemin de fer et comme j'aime la pêche moi aussi, un rapproche-

ment pourrait se produire facilement; le jeune homme a vingt huit ans.

— Et il n'est pas à l'armée? demanda Madeleine.

— Non... je ne crois pas... balbutia Gerbier.

— Ah! fit simplement la jeune fille pour marquer sa déception. Puis elle songea qu'il lui serait bien égal d'épouser le comptable, si cela pouvait être agréable à son père. Elle songea que ce serait une vengeance sans méchanceté, aux yeux de François, plus tard.

Et, le soir, quand elle fut remontée dans sa chambre, avant de s'endormir, elle ouvrit la lettre de son frère pour lire le passage qu'elle n'avait pas osé lire, pour entendre parler de celui qu'elle aimait et elle lut :

"M. François était blessé, légèrement; j'eus moi-même la chance de le retirer de dessous un monceau de morts et de le rapporter sur mon dos jusque dans nos lignes. A présent il est sauvé et ne souffre presque plus".

Elle lut plusieurs fois de suite ce passage inattendu et murmura, attristée et pourtant joyeuse à l'idée de cet exploit :

— Oh, l'ingrat!

CHAPITRE V

UN MALHEUR N'ARRIVE JAMAIS SEUL

Il ne se passa plus de jours sans que Gerbier, stimulé par M. Delaunay n'entreprit sa fille au sujet de son projet de mariage avec M. Morel.

Il ramenait la conversation sur ce jeune homme avec une obstination qui exaspérait Madeleine.

— Il est de bonne famille, disait-il, très distingué, très adroit à la pêche.

— Je préférerais, répondait la jeune fille, qu'il fût en ce moment expert à tenir un fusil.

Elle se refusait à le connaître.

La première fois que son père lui avait fait part de son intention, elle ne s'était pas trop révoltée.

Sous le coup de l'écoeurement que lui avait produit la démonstration de l'abandon de celui qu'elle aimait, elle avait songé à commettre une chose irréparable, à se jeter à la tête du premier venu qui la demanderait en mariage, pour punir celui en qui elle avait cru.

Mais, à la réflexion, ce sacrifice lui avait paru au-dessus de ses forces. On ne se marie pas comme on boirait une coupe de poison.

Elle voyait une sorte de déloyauté dans le geste de la jeune fille qui accepte un jeune homme comme pis-aller, qui devient sans remords la femme d'un loyal garçon qui a mis en elle toutes ses chances de bonheur pour ne recevoir en échange que des preuves de fausseté et d'ingratitude.

Elle était formellement décidée à ne jamais se marier. Mais elle n'osait pas faire par de sa résolution à son père. A quoi bon l'attrister? A quoi bon causer du chagrin à ce bon père? Était-ce sa faute à lui, si elle avait placé son rêve trop haut, dans des régions inaccessibles?

Elle employait tous les moyens pour ne pas céder aux instances de Gerbier.

— Père, disait-elle, le mariage doit être une chose heureuse, ne songeons pas à des choses souriantes lorsque mon frère frôle la mort à toute heure du jour et de la nuit, lorsque notre pauvre patrie est affreusement tourmentée. Il me semble que je commettrais une faute si je pensais au bonheur en des heures si cruelles et que j'attirerais le malheur sur nous. Après la guerre, quand Henry sera revenu, nous verrons.

La guerre se prolongeait, les semaines succédaient aux semaines sans amener de changements. Henry envoyait de temps en temps une carte avec quelques mots: "Je suis vivant, tout va bien, je vous embrasse". Il différait l'envoi de la suite du jour-

nal qu'il avait commencé d'écrire et dans lequel il relatait d'une façon si passionnante pour les siens les péripéties de sa campagne.

Un jour, le facteur apporta une lettre plus pesante que les autres, elle contenait un cahier de papier écolier, écrit au crayon, qui fut le prétexte d'une réunion intime et émue chez le serrurier. Trois chaises se rapprochèrent, cinq genoux se touchèrent, trois coeurs battirent.

“Je vous ai laissés, chers parents, au moment où nous collaborions à la défense de Paris. Nous venions de tourner l'aile droite de l'ennemi pour le prendre de flanc et en arrière.

Le six septembre, dès le matin, nous avons bousculé ses avant-postes, mais à midi des forces considérables nous étaient opposées; l'ennemi avait massé devant nous l'artillerie de trois corps d'armée pour nous empêcher de progresser.

Nous comprenions qu'il nous suffirait d'avancer de quelques kilomètres, de tenir bon, pour anéantir et faire prisonniers les hommes de trois corps d'armée.

Je ne puis pas vous décrire la frénésie qui s'était emparée de nous. Il nous semblait que nous tenions dans nos mains le sort de la Patrie, qu'elle allait être déchirée, foulée aux pieds, meurtrie, anéantie si nous ne résistions pas au flot toujours grossissant de l'ennemi qui venait se rompre contre nos lignes.

Les Allemands avaient compris le péril qu'ils couraient et deviné l'âme qui nous animait.

Ils voulurent résister à nos prodiges d'audace, de fermeté, de volonté. Nous les fauchions comme une moissonneuse abat, par rangs épais, les épis d'un champ; mais le champ était mouvant, ils avançaient automatiquement vers la mort impitoyable; et plus notre ardeur abattait d'ennemis, plus il en surgissait dans la plaine sans fin, serrés, drus, tenaces.

A un moment donné, l'ennemi était à deux cents mètres de nous et nous dûmes reculer un peu, en laissant une batterie entre ses mains.

Mais du renfort nous arrive et nous chargeons pour reprendre cette batterie qui serait un trophée trop glorieux pour l'adversaire. A sa hauteur, nous subissons un second fléchissement; mais un souffle d'ouragan nous ressaisit, nous emporte une troisième fois avec une telle violence que nous dépassons la batterie de deux cents mètres. Nous maintenons l'ennemi en respect, pendant que les servants coupent les harnais des chevaux tués, s'attellent eux-mêmes avec des cordes aux canons et les emmènent en arrière. La batterie est sauvée, des milliers et des milliers d'hommes sont tombés en voulant la prendre et elle est restée, comme une récompense sublime, entre les mains des plus braves.

Mais le combat n'est pas terminé. La canonnade ne cesse pas. Notre artillerie met en déroute des rassemblements de troupes allemandes.

Jusqu'au milieu de la nuit les fusillades crépitent, les charges se succèdent, aussitôt suivies de contre-attaques ennemies.

Nous n'avons pas gagné de terrain, nous n'en avons pas perdu. Mais tout à coup nous nous apercevons que notre bataillon est égaré dans un bois isolé, entouré de trois côtés par les Allemands qui ne soupçonnent pas notre présence.

A cinquante mètres de nous nous percevons le roulement des canons et des voitures de ravitaillement allemands.

Nous entendons les cris nombreux des blessés, les gémissements des mourants, les plaintes des pauvres chevaux éventrés qui agonisent.

Des sonneries de clairons allemands éclatent, toutes proches. Un alsacien qui a servi en Allemagne et qui a passé dans nos rangs aux premiers bruits de guerre, nous traduit ces sonneries: “C'est l'appel

des brancardiers, le rassemblement des régiments."

Nous entendons très distinctement les appels des officiers allemands qui interpellent leurs sous-officiers et leurs hommes.

Nous sommes couchés dans ce bois qui sera peut-être la tombe de notre bataillon, sac au dos, baïonnette au canon, fusil chargé, prêts à bondir au moindre signal, prêts à vendre, comme on dit, le plus chèrement possible notre peau.

Nous n'osons pas manger, parce que nous ferions du bruit en ouvrant nos boîtes de conserves; nous craignons que la toux ou l'éternuement d'un homme ne révèle notre présence et, pour tousser nous cachons notre visage dans un mouchoir ou dans les pans d'une capote.

Trois hommes éperdus de peur, tentent de fuir. Leur raison s'est égarée. En se sauvant, ils vont se jeter dans une fraction ennemie, indiquer notre présence, déterminer notre massacre.

Des officiers les retiennent, usent de toute leur autorité pour les dissuader d'une folle entreprise qui causerait notre perte.

Avant l'aurore nous quittons notre trop périlleuse retraite. Mais aussitôt une pluie d'obus lourds de 155, de 105, de 77, percutants et fusants nous inonde, s'abat sur nous avec la violence de la grêle dans les giboulées de mars. Il nous semble que notre dernière heure est venue: crak, crak, des explosions se font entendre de tous côtés; nous sommes enveloppés d'un nuage épais de fumée.

Le bruit est assourdissant.

Les chefs rugissent des ordres qu'on n'entend pas.

On se croirait dans une maison en flammes quand les poutres s'écroulent. Il nous semble qu'il est impossible que nous sortions de là vivants; que nous allons être tous hachés, réduits en bouillie.

Mais voici que notre artillerie répond.

La voix de notre 75 s'élève, grossit, s'enfle, devint un ouragan.

Nous étions arrosés de mitraille tout à l'heure, nos obus tombent sur l'ennemi avec une précision remarquable, comme l'eau tombe d'une pomme d'arrosoir sur une salade.

Dans ce cataclysme, une marmite éclate juste au-dessus de moi, je reçois un éclat dans la cuisse. Je souffre et perds beaucoup de sang, mais je puis garder mon sac et mon fourniment et aider à revenir en arrière un camarade dont l'épaule est fracassée.

A l'entrée d'un village, à quelques centaines de mètres de là, un général qui se trouve près d'une sentinelle se met au garde-à-vous, nous salue et dit à la sentinelle: "Présentez les armes à des braves".

De la Marne, j'ai été évacué sur Granville, dans la Manche, où les soins les plus délicats et les plus dévoués m'ont été prodigués. J'ai voulu subir l'opération sans être chloroformé, sans qu'on endorme ma plaie; ceci pour vous dire que je suis tout à fait rebelle à la souffrance.

L'éclat d'obus qui a été extrait de ma jambe est conservé dans un petit musée auquel j'ai apporté ma contribution. Une étiquette placée sur le fragment de métal en indique la provenance: "Eclat d'obus retiré de la cuisse du sergent Henry Gerbier" car j'ai oublié de vous dire que j'ai été nommé successivement caporal et sergent.

Le major m'a offert un mois de convalescence; j'ai été pris de la tentation d'aller vous embrasser, vous montrer mon bel uniforme neuf, mais je n'ai pas pu résister au désir plus fort de retourner au feu. Je me suis dit: "Allons à la gloire d'abord, nous irons vers le bonheur ensuite."

J'ai regagné mon dépôt à Besançon, j'ai demandé à être équipé aussitôt et à être renvoyé le jour même dans les tranchées à Vis-sur-Aisne, où je suis arrivé le 9 octobre en boitant. Jusqu'au 12 novembre, j'ai

en le loisir d'achever ma guérison et de prendre la plus douce des convalescences en plein air. Nous avons eu comme distraction, jusqu'à cette date, des cartons quotidiens, la visite journalière des "tauben", les évolutions plus intrépides des avions français.

Pour le 12 novembre, nous avons projeté une attaque générale de toute notre division.

Notre artillerie commence un feu écrasant sur les tranchées allemandes et, au signal donné, nous nous portons au pas de charge jusqu'à elles; mais les Allemands n'ont presque pas souffert du feu de l'artillerie, ils sont abrités, embusqués avec des mitrailleuses qui font de la mort avec tout ce qui les menace. A peine sortie de notre tranchée, notre compagnie reçoit l'ordre d'y rentrer.

Deux compagnies ont voulu se porter coûte que coûte jusqu'à l'ennemi. Elles descendirent à un missionnaire la bénédiction que l'on donne à ceux qui vont mourir et partirent.

Quelques hommes seulement de l'effectif de ces deux compagnies parvinrent dans les tranchées ennemies et y furent faits prisonniers.

Les morts demeurèrent sur le sol, longtemps, entre les deux lignes de tranchées. Il nous était impossible de leur rendre les devoirs suprêmes et de leur faire les honneurs d'une sépulture...

Les jours passent, ici, dans la gaieté, dans l'entrain, dans la certitude d'une victoire prochaine. Nous nous entraînons pour le grand match final; nous nous mettons en forme.

Ne vous tourmentez pas à mon sujet; je ne suis pas marqué du sceau fatal; les balles savent qu'elles doivent m'épargner. Je les méprise et elles s'écartent de moi comme si je leur était sacré".

On devine les sursauts de joie et de mortelle angoisse que cette lettre appor-

taut. Elle fut lue, relue, apprise par coeur, placée comme une relique auprès des précédentes, dans l'armoire pleine de linge empilé et parfumé à l'iris.

La guerre atroce faisait naître ainsi à travers toute la France, des émotions terribles et douces, de l'épouvante et de la fierté, mais nulle famille n'avait été plus éprouvée que celle de Gerbier.

Le sort du petit Albert affolait l'imagination de ceux à qui cet intrépide gamin n'avait pas su envoyer de ses nouvelles?

Où était-il? Que devenait-il? Quelles terribles aventures avait-il dû supporter?

Il ne se passait point une heure dans la maison de Gerbier, sans qu'il n'y fût parlé de lui. Simonne proférait le nom de son frère cent fois par jour; questionnait sans cesse Madeleine à son sujet.

— Comme il fait froid ce soir, disait-elle; comme mon Albert aura froid s'il couche sur la terre! Il ne m'aime donc pas qu'il ne revienne pas? Si les méchants Allemands allaient lui couper les mains, lui crever les yeux.

Soir et matin, dans son petit lit, alors qu'elle demandait des grâces pour tous et qu'elle demandait humblement pour les siens, la chère petite, seulement "son pain quotidien", le pain honnête, le pain du pauvre, si bon, si nourrissant, si agréable à manger, si appétissant parce qu'il est dû à un travail vertueux, parce qu'il est rationné et partagé souvent avec de plus pauvres, elle ajoutait d'instinct, quelques mots de supplication pour attirer l'attention du petit Jésus sur son frère.

Elle s'adressait plus particulièrement à Jésus parce qu'il était un enfant; parce que les enfants se sentent attirés les uns vers autres et elle disait, avec une familiarité ingénue.

— Protège mon Albert, Jésus; donne-lui pour dormir une litière aussi tiède que celle que tu avais dans ta pauvre étable. S'il a froid, fais qu'un bon petit âne bien

doux partage sa couche et le réchauffe, qu'un grand boeuf tranquille souffle dessus.

Protège-le parce qu'il est brave, parce qu'il a voulu défendre les enfants de France, venger les petits enfants de Belgique; fais qu'il n'ait pas faim, qu'il ne souffre pas trop d'être seule et que ceux qui le voient le protègent et l'aiment bien.

Et puis, petit Jésus, ramène-le moi vite. Je sais bien qu'il n'est pas fait pour la guerre: il aime trop son chocolat du matin et les desserts... Et puis, fais qu'il ne soit pas devenu méchant là-bas, en massacrant beaucoup d'ennemis; fais qu'il ne soit pas habitué à battre tout le monde et puis qu'il ait pitié même des vilains hommes qu'il aura blessés. Et puis... Et puis..."

Et puis Simonne s'endormait en allongeant la liste de ses sollicitations.

Un jour qu'elle avait fait une prière plus fervente que de coutume, elle vit s'avancer sur la route poussiéreuse, deux gendarmes au tricorne en bataille, sanglés du baudrier jaune, ayant entre eux un petit garçon qu'elle n'eut pas reconnu si, tout à coup, un chien qu'elle n'avait pas vu ne se fût élancé vers elle, ne l'eut presque renversée d'un bond et ne se fût mis à lui lécher le visage, les mains en aboyant de joie.

— Ramoneau! Ramoneau! Papa Gerbier, soeur Madeleine, Ramoneau est revenu.

Le serrurier et la jeune fille accoururent pâles de frayeur, et leur pâleur s'accrut encore en apercevant à quelque distance, un enfant qui se traînait péniblement et que les gendarmes soutenaient comme s'ils le conduisaient en prison.

Trois cris partirent en même temps:

"Albert!"

Simonne n'osait pas courir au devant de son frère à cause de l'émotion que lui procurerait la vue de son infirmité et de ses béquilles. Gerbier et Madeleine n'osaient pas non plus se porter à sa rencon-

tre. Ils rougissaient en voyant l'enfant placé comme un malfaiteur entre les deux représentants de la loi et pouvant à peine se traîner.

A mesure qu'il approchait, Albert paraissait de plus en plus pitoyable.

Ses vêtements étaient en guenilles, boueux, malpropres.

Depuis des mois le peigne n'avait pas hasardé une dent parmi sa broussailleuse chevelure. Son visage était assez net, mais on devinait qu'il avait été lavé plutôt par les pluies que par les soins de l'enfant.

Albert était amaigri, mais une flamme d'orgueil flambait dans ses yeux.

Ses parents n'osaient pas accourir vers lui, à cause des gendarmes dont la présence et l'aspect farouche sont toujours intimidants.

De quel délit l'enfant s'était-il donc rendu coupable?

D'avance on l'excusait, le pauvre petit avait dû tant souffrir!

Quand il fut arrivé à une vingtaine de mètres de la maison, il s'élança et de toute la vitesse de ses pauvres jambes fatiguées, il vint se jeter dans les bras de M. Gerbier.

— Ne me gronde pas, pardonne-moi, implorait-il, ne me gronde pas; j'ai pu faire autrement.

Puis il embrassa Madeleine et sa soeur. Mais sa stupéfaction ne connut plus de bornes lorsqu'il eut aperçu Simonne avec ses béquilles.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, demanda-t-il.

Et la petite fille, avec fierté répondit:

— Une bombe, une bombe d'un "taube".

Le gamin donna alors toutes les manifestations d'une colère furieuse. Il adressa des menaces terribles aux Allemands en crispant ses petits poings dans la direction de l'ennemi.

— Lâches! criait-il, tueurs d'enfants, massacreurs de vieillards, vous me paierez cela. Je veux repartir; je veux qu'on me

laisse repartir tout de suite. Je veux aller venger ma soeur...

Les gendarmes étaient arrivés sur le seuil de l'atelier de Gerbier.

Ils firent un salut militaire très correct en disant: "Bonjour la compagnie".

Madeleine et Simonne étaient très troublées et elles tremblaient un peu. Le brigadier prit la parole.

— M. Gerbier, nous avons reçu la mission de vous ramener ce gaillard-là. Depuis le début de la guerre il s'est attaché à une batterie d'artillerie et l'a suivie dans toutes ses aventures.

Il a rendu de très grands services aux artilleurs, assisté à quatre combats, remplacé un des servants morts pendant une affaire.

Avec son chien, la nuit, il s'est uni aux brancardiers pour rechercher et relever les blessés. Il s'est conduit en toutes circonstances, comme un vaillant et admirable petit français. Son capitaine l'a présenté au général commandant le corps d'armée, qui, pour le récompenser de son zèle, l'a embrassé, devant ses troupes. Voici une pièce justificative des faits d'armes accomplis par le plus jeune artilleur de France, par le soldat Albert Boissel; cette pièce, rédigée par le capitaine Régnier, commandant la batterie à laquelle appartenait Albert, écrite de sa main, signée par lui, contresignée par les généraux de brigade, de division et de corps d'armée, m'a été transmise par le brigadier de gendarmerie qui a remis entre nos mains, votre neveu que voici.

Cette pièce atteste sa bravoure, elle dit textuellement que la France peut être fière de ses enfants quand ils sont de cette trempe et que ceux-ci seront dignes des aînés qui combattent pour l'avenir glorieux de notre chère patrie.

Le brigadier remit au bon Gerbier un grand pli qu'il avait eu la curiosité d'ouvrir préalablement.

A présent, dit-il, après avoir toussé

pour raffermir sa voix, je n'ajouterai plus qu'un mot: "Je ne suis qu'un simple brigadier de gendarmerie, mais sous mon baudrier bat le coeur généreux d'un père et je serais le plus heureux des hommes si mon fils me rapportait un jour, à l'âge de ce morveux, un papier comme celui-ci.

Après ce discours, il fit le plus correct des saluts militaires; son camarade fit la même chose et les deux braves gendarmes, qui en avaient été priés, entrèrent à la salle à manger pour se désaltérer et "casser la croûte".

Le premier verre de vin qu'il vidèrent fut englouti "à la santé du brave petit Albert, à la santé du grand Albert Ier roi des Belges, ami et un peu patron de la France, à la santé des alliés, de l'armée et surtout "à la Victoire!"

Alors, seulement, Gerbier se permit de demander comment il se faisait que son neveu avait été remis entre les mains des gendarmes.

— Parce que, dit le solennel brigadier, il a commis la faute grave de désobéir à un chef. Ayant reçu l'ordre de "regagner ses foyers" à cause des rigueurs de l'hiver qui pouvaient lui être fatales, il a invoqué successivement tous les arguments qui pouvaient fléchir son chef, mais en vain.

Il a supplié, pleuré, s'est jeté aux genoux du capitaine, a imploré le secours de ses camarades de batterie pour l'aider à obtenir du chef la faveur de rester à l'armée; mais ses compagnons eux aussi l'ont abandonné. "Pars, mon petit, lui ont-ils dit en pleurant, car ils l'aimaient tous, et certains d'entre eux avaient des gosses de son âge; pars, l'hiver sera trop dur, la lutte trop effroyable."

Mais le moucheron ne voulut rien entendre, et il commit le plus grave des délits militaires: "le refus d'obéissance." Il s'accrocha désespérément à la gueule d'un canon de 75 en disant: "Je ne partirai pas, je ne partirai pas",

Des gendarmes qui étaient venus sur le front pour y remplir une mission, furent chargés de l'emmener.

Ils reçurent du moustique des coups de griffe, des coups de pieds et des coups de poing, mais ils accomplirent l'ordre qu'ils avaient reçu.

Ces gendarmes transmirent l'artilleur à une brigade voisine et, de brigade en brigade nous avons pu amener jusqu'ici un petit héros qu'on aurait pu prendre, en le voyant au milieu de nous, pour un malfaiteur.

Je vous réponds qu'il nous a donné du fil à retordre. Trois fois il s'échappa et prit sa course à travers les champs en escaladant les haies et les ruisseaux. C'était plus fort que lui, il voulait retourner au feu.

Enfin, le voilà, ouvrez l'oeil et le bon si vous ne voulez pas qu'il reprenne la poudre d'escampette.

— Ah, par exemple! Ah, par exemple s'exclamait Gerbier, au comble de la stupefaction; on n'a pas idée de ça; on ne peut pas s'imaginer qu'il faille avoir recours à l'autorité pour empêcher un gamin d'accomplir des exploits.

— Qu'est-ce que vous voulez, conclut philosophiquement le brigadier, c'est un fils de France, quoi; ils sont tous à peu près, comme celui-là, au jour d'aujourd'hui.

Les gendarmes se levèrent, serrèrent la main à toute la compagnie et s'éloignèrent pendant que le petit Albert, après avoir pris un oeuf à la coque et entendu de sa soeur le récit du grand accident qui l'avait privé d'une de ses jambes, s'endormait les coudes sur la table, accablé de fatigue et d'épuisement; pendant que Madeleine et Gerbier lisaient, avec des larmes dans les yeux, l'attestation de bravoure accordée à l'intrépide petit soldat et se promettaient de la faire encadrer.

Le bruit du retour du petit Albert se répandit dans le village et il fut assailli dès

son réveil, qui ne se produisit que le lendemain, par une multitude de gens qui voulaient se renseigner sur ce qui se passait sur le front.

En se levant du lit dans lequel on l'avait couché sans qu'il s'en aperçut, l'enfant éprouva une sensation de bien-être qu'il n'avait pas ressentie depuis longtemps.

— Qu'on est bien ici, qu'on est bien! ne cessait-il de répéter.

Il se rendit à la fenêtre pour voir le paisible village de Chèvremont dans sa tranquillité et son calme.

Il vit, avec une grande émotion l'Aunette serpentant à travers la prairie, la grande usine de M. Delaunay, muette et morte.

Le moindre buisson lui rappelait une escapade de son enfance, un souvenir inoublié et il pleurait en disant: "que c'est beau, tout cela, que c'est beau! je ne pensais pas que je pourrais peut-être ne plus revoir ces paysages si chers".

Aux voisins qui lui demandèrent des détails sur ce qu'il avait vu, il répondit:

— Je ne puis pas vous dire, il y a trop de choses; mais si vous saviez comme les Français se battent! Ils m'entraînaient, ils me happaient par leur fougue et leur ardeur comme d'automobile qui passe emporte une feuille de papier léger. Les nôtres se battent comme des diables; ils sont enragés et je crois que c'est leur aspect terrifiant qui a poussé les Allemands à rentrer sous terre.

Quelqu'un lui demanda:

— As-tu vu des Allemands?

— Si j'en ai vu? J'en ai vu de loin, de plus près, de tout près puisque nous avons fait des prisonniers. A première vue, on dirait des hommes comme les autres, mais il faut s'en méfier, ils sont aussi fourbes et tristes que féroces.

Delanay vint aussi voir le légendaire petit héros. Il devinait de plus en plus morne à mesure que sa ruine se réalisait.

La guerre, en se prolongeant, compromettait tous ses intérêts.

Certes, si le mariage entre son fils et Mlle de Fontanes avait été convenu, il ne se fût point tourmenté comme il le faisait, mais il ne réussissait plus dans aucune de ses entreprises depuis le départ de son fils. Madeleine ne voulait pas se marier avec le jeune homme dont il avait parlé à Gerbier.

Ce mariage, pourtant, lui apparaissait comme un événement qu'il devait mener à bien.

Dans certaines lettres que son fils lui avait écrites, François s'était permis de parler de certains rêves d'avenir immuables. Il n'avait pas craint de prononcer le nom de Madeleine comme si elle avait été déjà sa fiancée.

M. Delaunay sentait, dans les lettres de son fils, une volonté plus énergique, plus tenace, une décision plus formelle et plus virile: "La guerre ne lui vaut rien, pensait-il, elle a l'air de tremper son caractère, de lui donner de la poigne. Si je ne me débarrasse pas de cette Madeleine avant son retour, il se moquera de mon autorité paternelle, comme de mes remontrances.

Le mirage de son élection de député resplendissait encore, lorsqu'il entrevoyait la possibilité de faire épouser Mlle de Fontanes par son fils. Il voyait son influence élargie et se voyait une fonction à la taille de ses capacités. Les risques lui paraissaient faibles et les chances probables.

Il pensait déjà aux réformes qu'il ferait aboutir lorsqu'il serait élu de ses concitoyens, lorsqu'il représenterait le département et serait un des hauts mandataires de la France. Son cœur acquis à toutes les causes de justice et de pitié, ses motivations et son expérience lui permettraient de résoudre les questions les plus complexes et de diriger les intérêts supérieurs de son pays.

Député, il serait député! Pourquoi pas ministre?

Il fermait les yeux sur un avenir qui s'ouvrait devant son ambition et qui grandissait comme une fièvre lentement couvée.

"Est-ce l'orgueil qui me pousse?" se demandait-il. Et il se répondait aussitôt: "Non, j'ai conscience de ma valeur".

Il était de tout urgence pour lui de bâcler le mariage de la fille du serrurier et d'entamer des pourparlers pour celui de son fils.

Il revint à la charge auprès de Gerbier.

— Plus je vois ce jeune homme, disait-il, en parlant de son comptable, plus je l'apprécie et plus j'obtiens la certitude qu'il ferait le bonheur d'une honnête fille.

Votre Madeleine n'a peut-être pas assez de goût pour le mariage, il faut l'encourager. Le temps passe et les jeunes gens vont se montrer de plus en plus difficiles puisqu'ils seront moins nombreux. Ils exigeront des dots exagérées. La guerre va nous les gêner, vous verrez cela, Gerbier.

Ils vont revenir de là-bas avec des airs de héros; ils feront les flambards et se croiront inaccessibles. Ils traiteront la question du mariage comme une conviction avec l'ennemi; ils dicteront leurs exigences. Ils seront fats, insupportables et rapporteront peut-être de la vie des camps, la haine de la vie de famille, de la vie régulière, paisible et morale. Ce petit Morel épouserait Madeleine sans dot, et comme je m'intéresse à lui autant qu'à votre fille, je leur servirais de témoin et je leur demanderais à être choisi par eux pour être le parrain de leur premier enfant.

— Mais répliquait Gerbier, Madeleine ne veut pas entendre parler de mariage, elle préfère rester fille.

L'usinier devint soucieux; il regarda son interlocuteur dans les yeux et lui dit, avec des airs de profonds mystère:

— Etes-vous sûr, Gerbier, que votre fille n'est pas une de ces petites personnes romanesques qui se mettent des idées extravagantes dans la tête?

Etes-vous sûr qu'elle ne s'est pas éprise sottement d'une jeune homme au-dessus de sa condition et qu'elle ne s'imagine pas, troublée par des chimères, pouvoir faire un mariage de contes de fées avec un prince charmant?

— Dieu l'en garde! répondit Gerbier. Elle ne m'a jamais fait de confidences, mais je la crois trop raisonnable pour donner dans de pareilles folies. Elle aime toutes les besognes les plus humbles, qu'elle accomplit avec amour dans la maison. Elle n'a jamais lu, ou lu seulement que de bons livres, moraux, incapables d'égarer l'esprit d'une jeune fille. Je crois que vous vous trompez M. Delaunay.

— Erreur, Gerbier. Une jeune fille qui fait la sourde oreille quand on lui parle de mariage a le coeur pris. Elle ne veut pas entendre parler d'union parce qu'il ne s'agit pas d'union avec celui qu'elle aime en secret. Usez de votre autorité mon ami et vous serez bientôt fixé.

— Madeleine me paraît si simple, pourtant, si modeste.

— Comédie; elle doit être rouée et astucieuse. Je n'ai pas besoin de vous dire, Gerbier, ce qui serait pour elle, même si le hasard lui permettait d'en envisager la possibilité, un mariage disproportionné, avec un jeune homme plus fortuné ou d'une autre situation que la sienne.

— Moi, j'ai toujours souhaité qu'elle épouse un ouvrier.

— Parce que vous êtes un homme raisonnable, Gerbier; parce que vous souffririez si vous voyiez votre fille s'éloigner de vous; se créer un intérieur dans lequel vous seriez gêné, dans lequel vous auriez l'impression d'être un étranger. Chacun doit rester à sa place et souhaiter d'y rester pour ne pas être exposé à subir des humiliations du sort. Les jeunes filles d'aujourd'hui ne veulent pas comprendre la sagesse de ces vieux préceptes.

— Je ne crois pas que Madeleine puis-

se être rangée dans la catégorie de ces jeunes ambitieuses.

— Croyez-moi, Gerbier, prit M. Delaunay, je suis un vieil observateur, j'ai l'habitude de scruter le coeur humain et je vois bien souvent, à première vue, le tréfonds des arrière-pensées de chacun. Votre fille est une rêveuse, elle ne sera jamais satisfaite de son sort si elle continue à laisser son imagination fourvoyer. Elle attendra longtemps un mariage chimérique, impossible; elle fera comme le héron de la fable "qui fut tout heureux et tout aise de rencontrer un limaçon".

Un gentil mariage lui paraîtra un mariage trop ordinaire.

Elle deviendra languissante, se croira incomprise, se jugera au-dessus de son mari, le fera souffrir et souffrira elle-même.

Il est grand temps de lui arracher de la tête les sottes idées qu'elle nourrit. C'est dans votre intérêt autant que dans le sien, Gerbier, que je vous parle ainsi.

Je vous aime beaucoup l'honnêteté et la droiture de votre vie m'ont inspiré des sentiments affectueux. Je voudrais être utile à cette jeune fille que je vois si naïve, si crédule, si facilement trompée par les traîtrises de la vie. Eh bien, conseillez-lui de se marier, d'épouser ce brave Morel, le meilleur de tous mes employés, un garçon d'avenir, plein de mérites, d'une famille aisée et qui a un oncle rentier, âgé, sans enfants, sur l'héritage duquel il peut compter.

Va-t-elle être bien malheureuse, votre Madeleine, de devenir l'épouse d'un jeune homme parfait de tenue, estimé de ses patrons et de ses camarades, intelligent, qui s'est créé une situation enviable chez moi? Puisque je vous parle de ce jeune homme, je puis vous dire qu'il m'a toujours stupéfié par ses facultés d'assimilation.

Il est comptable chez moi, mais il pourrait aussi bien être chef d'atelier, construc-

teur, dessinateur. Il a des aptitudes merveilleuses pour le dessin.

Je le crois beaucoup au-dessus de sa situation. J'ai eu quelquefois l'occasion de me rendre dans la chambre qu'il occupe, le dimanche, pour lui demander un renseignement, eh bien, je l'ai trouvé plongé dans des livres de mathématiques et ayant devant lui, des plans exécutés par lui avec une précision et une netteté admirables.

Morel fera son chemin. M. Gerbier. Je m'efforcerais de l'attacher à mon établissement en lui donnant de beaux appointements. En l'épousant votre fille ne vous quittera pas; vous ne serez jamais seul; votre vieillesse sera paisible, heureuse, à ses côtés.

J'aime à voir le bonheur autour de moi et, en vous poussant à contraindre au besoin votre fille à ce mariage, j'ai la conviction intime que je commets une bonne action.

M. Delaunay, pressé par la nécessité, par le désir d'échapper à la faillite qu'il prévoyait, en arrivait à employer des moyens que sa conscience lui eût reprochés en tout autre moment.

Il était intègre et honnête pourtant, mais la peur de la ruine qui le menaçait l'accablait aux moyens extrêmes.

Il fallait, à tout prix, que son fils fit un mariage riche pour lui permettre de rester sur le pied où l'effort de son père et le sien avaient hissé.

M. Delaunay tenait à son rang, au prestige de sa situation, à l'autorité qu'il avait acquise plus qu'à sa vie.

Il avait entrepris de marier Madeleine Gerbier pour écarter un obstacle qui empêcherait la réalisation de ses projets, il importait qu'il réussît.

Rien ne l'empêchait, pendant qu'il avait l'esprit tourné du côté de ces préoccupations d'entamer les négociations concernant le mariage de son propre fils. Il rechercha avec une activité débordante les occasions de rencontrer Mlle de Fontanes.

Le sénateur, qui connaissait toutes les familles de son arrondissement, apportait à toutes celles qui avaient été éprouvées, depuis le commencement de la guerre, l'appui moral de son affection, indépendamment de l'appui matériel nécessaire.

Lorsque le corps de l'un des glorieux défenseurs de la Patrie, mort des suites d'une blessure, était ramené au cimetière de son petit village, M. de Fontanes venait prononcer quelques mots émus sur sa tombe. Il agissait ainsi pour les braves enfants de tous ses amis et M. de Fontanes, réélu toujours à la presque totalité des voix, ne comptait que des amis parmi ses électeurs.

Mlle Elisabeth de Fontanes secondait son grand-père dans sa tâche de patriotique reconnaissance. Elle assistait avec lui aux obsèques des héros et portait sur leur tombe l'hommage d'une gerbe de fleurs.

Delaunay décida qu'il assisterait lui aussi à l'inhumation des soldats de son canton tout au moins. C'était là un excellent prétexte pour rencontrer le sénateur et sa petite-fille.

Il commença donc une série de douloureux pèlerinages dans lesquels il avait toujours d'occasion de parler à Mlle Elisabeth pendant que son grand-père était accaparé par la famille et les amis du disparu. Il n'avait pas le choix des circonstances et se voyait obligé de saisir celles qui se présentaient.

A chaque rencontre, il amenait la conversation sur son fils,

Cela lui était facile.

Il pouvait déclarer qu'il avait reçu la veille ou le matin même, une lettre de François.

Une fois sur ce chapitre, il citait des phrases de la lettre capables d'inspirer de l'intérêt à la jeune fille. Souvent il ajoutait un compliment que son fils était censé avoir fait sur elle et il eut l'audace d'ajouter un jour:

— Je dis dans toutes mes lettres à mon fils que j'ai fréquemment, bien que ce soit

dans de tristes circonstances, le plaisir de vous rencontrer. François a gardé un ineffable souvenir de la gracieuse visite que vous avez faite à l'usine. Il se souvient des moindres détails de votre toilette, de toutes les paroles que vous avez prononcées, avec une émotion qui fait l'enchantement de la triste vie qu'il mène dans la tranchée.

J'étais comme lui à son âge, j'avais le coeur ouvert à tout ce qui était poésie grâce, charme, esprit.

Dans toutes ses lettres je devine, derrière les mots où il parle de votre vénéré grand-père ou de vous, des intentions délicates.

Je devine que mon fils fait un beau rêve et j'ai la faiblesse de l'approuver.

Il n'est pas deux femmes, dans la multitude de celles qui sont sur la terre et qui sont aussi nombreuses que les étoiles dans le ciel, il n'est pas deux femmes qui soient capables de faire notre bonheur.

Il n'en est qu'une qui réponde à notre idéal secret. Le hasard s'arrange toujours pour que nous rencontrions tôt ou tard, cette femme qui nous est prédestinée. Si elle est libre, si nous avons la chance de lui plaire, nous sommes favorisés par la chance la plus inespérée, la plus haute, la plus enviable.

Eh bien, ce que je lis dans les lettres et dans le coeur de mon fils, voulez-vous me permettre, Mademoiselle, de vous le faire pressentir en son nom? Il ne tient qu'à vous que mon fils soit le plus heureux ou le plus malheureux des hommes.

Mademoiselle Elisabeth avait écouté ce discours en tombant de stupeur en stupeur. Cette déclaration était si inattendue et si étrangement formulée, qu'elle lui parut comique et lui inspira un impertinent besoin d'éclater de rire qu'elle réprima heureusement.

Elle comprenait enfin le sens des flatteuses perpétuelles de M. Delaunay; le but

de ses assiduités, l'orientation de ses dessein.

— M. François Delaunay est un fier nigaud, pensa-t-elle, s'il lui faut un interprète tel que celui-ci...

Mais elle réfléchit et se rappela que François, tout en étant de la plus extrême correction vis-à-vis d'elle, n'avait pas le moins du monde paru troublé en sa présence.

Je ne sais d'où lui vint l'avertissement secret que M. Delaunay s'était mis lui-même dans la tête l'idée de ce mariage.

Elle s'en amusa et eut la certitude que l'industriel, lorsqu'il lui dépeignait avec des couleurs si flatteuses les mérites de son fils comme lorsqu'il se hasardait à tenter une démarche de l'importance de celle qu'il venait de faire, était mû par des considérations purement personnelles et par le souci de son propre intérêt.

Elle devina que François Delaunay était entraîné par son coeur vers un mariage qui ne convenait pas à son père et que ce dernier mettait tout en oeuvre pour rectifier ce qu'il considérait comme une erreur et un égarement.

Mlle de Fontanes était une de ces âmes d'élite qui planent au-dessus de la vie et de tous les intérêts humains. Toute jeune, elle s'était sentie appelée par de se dévouer aux humbles, aux pauvres.

Il n'y avait pas eu d'autre place dans son coeur que pour l'amour des infortunés. Elle ne s'occupait que d'oeuvres de charité et elle avait décidé qu'elle donnerait toutes ses forces, toute sa vie au soulagement des peines d'autrui.

Bien que portant le costume laïque, elle avait une âme de soeur de charité. On ne la trouvait qu'au chevet des malades ou dans les plus humbles taudis, où sa présence apportait le rayonnement, l'extase et le bonheur d'une apparition.

Ces dispositions avaient contrarié son grand-père sans que, par la persuasion, il réussit à y changer quelque chose.

Les partis les plus brillants s'étaient présentés : des jeunes gens déjà célèbres par leur fortune, par leur savoir, par la situation créée par leurs parents et appartenant au monde de la politique, des sciences, des arts et des lettres, s'étaient inclinés devant Mlle de Fontanes et eussent considéré comme un honneur la joie d'obtenir sa main.

La jeune fille les avait repoussés tous sans examen en disant à M. de Fontanes : "Laissez-moi me contenter du bonheur que les satisfactions de mon âme me créent. Je ne me sens pas d'aptitudes pour être épouse ou mère, ou plutôt, je ne me sens d'aptitudes que pour être la mère ou la soeur de tous ceux qui souffrent, dans la tristesse et l'abandon".

— M. Delaunay, répliqua-t-elle à l'usurier, je dois vous informer tout de suite, pour que vous le répétiez à votre fils avec beaucoup de ménagements, que je ne suis pas libre.

Je me suis vouée à une oeuvre différente de celle qui est commune aux jeunes filles de mon âge :

Je ne me marierai jamais. Je l'ai décidé depuis longtemps et rien ne pourra me faire revenir sur ma décision."

La foudre tombant sur la tête de M. Delaunay ne lui eût pas causé une surprise plus grande que celle qu'il éprouvait.

Alors sa dernière chance de salut l'abandonnait ? Tout l'édifice de rêves qu'il avait échafaudé s'écroulait. Il se sentit profondément malheureux, écrasé sous le poids des fatalités, perdu dans un abîme de doute et d'inquiétude.

Enfin, se dit-il, l'important est d'écarter le danger qui menaçait avec le plus d'imminence. Il faut hâter le mariage de Madeleine Gerbier ; elles ne manquent pas les héritières qui ne demanderaient pas mieux que de devenir la femme de mon fils.

Tout en revenant de la dernière cérémonie funèbre à laquelle il avait décidé d'assister, dans sa pensée, la liste des jeu-

nes filles pourvues de dots considérables parmi lesquelles il choisirait l'épouse de son fils.

Mais une surprise tout aussi douloureuse l'attendait à sa rentrée à Chèvremont.

Un grand événement s'était produit qui réunissait les voisines sur le pas des portes et qui avait fait sortir toute la population dans les rues.

Auprès des premières personnes rencontrées, il s'informa :

— Qu'y a-t-il ?

En tremblant d'effroi on lui répondit :

— Un espion, M. Delaunay, il y avait un espion à Chèvremont. Tout le monde le connaissait, lui parlait, lui serrait la main. On ne se serait jamais douté...

La personne qui répondait aux questions de l'industriel avait des mouvements d'horreur en parlant de cet espion comme elle en aurait eu si elle avait été sur le point, en marchant, de mettre le pied sur un reptile...

M. Delaunay demanda :

— Et comment l'a-t-on connu ?

— Les gendarmes sont venus, M. Delaunay, avertis par des agents de la police secrète.

Ils ont fait une perquisition chez cet individu et ont découvert des pièces qui établissaient sa culpabilité.

Il était temps qu'on l'arrêtât, il devait faire sauter le pont du chemin de fer avec une machine infernale contenue dans une boîte de fer-blanc semblable à celle dont les pêcheurs se servent pour mettre le poisson qu'ils ont pris.

On a trouvé chez lui des plans, des cartes, des dessins représentant les forts de la ville voisine, des indications de toute sorte.

— Saprستي... sprستي... disait M. Delaunay en écoutant ces explications.

Et lui aussi se sentait transpercé d'une vague frayeur en songeant qu'il avait vécu dans une contrée habitée par un espion.

Pour lui comme pour les braves gens af-

folés qui commentaient cet événement, un espion était une bête dangereuse, perfide, plus laide que le crapaud, plus venimeuse que le scorpion.

Un espion était un animal à figure humaine dont rien ne décelait l'ignominie et la laideur morale; un être qui entre chez vous en souriant, paraît rechercher votre amitié, vous porter de l'intérêt, s'apitoyer sur vos misères, vous pousser aux confidences pour mieux vous trahir.

M. Delaunay voulut avoir d'autres détails.

— Est-on sûr que c'était un espion ?

— Puisqu'on l'a emmené, les menottes aux poings. On a trouvé chez lui la copie de renseignements donnés aux Allemands sur les forces militaires des garnisons voisines et une liste de conventions secrètes par lesquelles il eût correspondu avec l'ennemi si celui-ci avait été vu de Chèvremont.

On a trouvé la clef des signaux qu'il devait faire, la nuit avec une lumière, le jour avec les aiguilles du cadran du clocher...

Bien mieux, M. Delaunay, on a trouvé chez lui, pour le cas d'invasion la liste de tous les notables du pays, avec la somme d'argent qu'on pouvait exiger de chacun d'eux et des renseignements sur les maisons qui méritaient d'être pillées et celles qu'il fallait brûler.

Votre usine devait être brûlée, M. Delaunay, et vous-même deviez être mal traité sous le prétexte que vous avez refusé, il y a quelques années, d'employer dans votre maison des ouvriers allemands qui se sont présentés à vous.

— Sapristi... sapristi... répétait M. Delaunay terrorisé. Est-ce que je connais cet individu ?

— Si vous le connaissez ? Je pense que vous le connaissez, puisque c'est ce M. Morel si doux, si poli, si aimable avec tout le monde...

— M. Morel ! non... vous plaisantez.

— C'est-à-dire que ce vilain monsieur

s'était affublé de ce nom... pour mieux tromper son monde. Son véritable nom était... attendez, je l'ai écrit, pour me le rappeler; ah, voici, son nom était Hermann Gottschalk.

— Hermann Gottschalk !

— Oui, M. Delaunay; il n'y avait pas de danger qu'il se présente à vous sous de danger qu'il se présente à vous sous toutes bien surprises.

Une commère surenchérit :

— Moi, j'ai eu des soupçons; je me disais que ce jeune homme était bien trop poli pour être honnête.

— Allons, reprit la première des femmes, ne dites pas cela, vous avez été surprise comme tout le monde et si M. Morel avait demandé la main de votre fille vous la lui auriez donnée. Il nous paraissait si distingué, si comme il faut, si rangé, si sérieux et tout...

— C'est vrai pourtant, reprit la commère; de plus malins que moi s'y sont laissés prendre, à preuve ce bon M. Delaunay.

— C'est vrai, conclut M. Delaunay soucieux et troublé; un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein...

Et il partit en toute hâte vers le coeur de la ville où il obtiendrait de plus amples, de plus précis renseignements.

La bonne femme ne l'avait pas trompé. Son comptable avait été arrêté et avait relevé contre lui un grand nombre d'accusations.

M. Delaunay était atterré et confondu. Toutes ses combinaisons craquaient et se brôyaient.

— Je n'ai pas de chance en ce moment, se dit-il. Rien ne tourne comme je le désirais. Gottschalk Hermann... Hermann Gottschalk, a-t-on idée de se faire appeler Morel lorsqu'on a un nom pareil ? Dire que j'ai eu cet homme dans ma maison pendant des années, qu'il a connu tous les secrets de notre fabrication, les noms de nos clients étrangers...

Et dire qu'il a su mieux que moi quels

sont les articles de notre fabrication qui nous donnent le plus de bénéfices!

Quelle âme vile faut-il donc porter pour préméditer de faire du mal à ceux qui vous obligent, qui vous procurent le moyen de gagner facilement un pain qui n'est pas trop amer?

Quelle âme immonde faut-il posséder pour songer à préparer froidement, avec tout son sang-froid, longtemps à l'avance, la perte d'un pays où l'on est bien accueilli, sans injurieux soupçon de la part des habitants qui vous ont fait une place parmi eux!

Faux nom, faux visage, âme fausse, tout est faux chez ces criminels bandits qui nous font la guerre...

M. Delaunay était un homme d'affaires, capable de maintes combinaisons intéressées, mais inapte à faire le malheur de quelqu'un pour se procurer un profit. Il songea tout de suite au projet de mariage qu'il avait conseillé à Gerbier et il se rendit chez le serrurier.

Celui-ci était au courant déjà de ce qui s'était passé.

— Mon cher ami, lui dit l'industriel en lui serrant les mains, excusez-moi; je vous assure que je croyais ce garçon honnête. Il ne m'a jamais donné l'occasion d'un reproche. Je le voyais sérieux et il l'était en effet. Il fallait qu'il le fût pour n'inspirer de soupçons à personne.

Quelle fière chance que Madeleine n'ait pas été pressée de se marier! En quelle galère allions-nous l'embarquer!

Gerbier était épouvanté à la seule idée que cet homme déloyal, capable d'abuser de toutes les hospitalités, de celle de la France comme de celle du village où il était venu préparer le guet-apens infâme commis par sa patrie contre la nôtre, ait pu souiller son honnête maison de sa présence.

Il était tressaillant et troublé comme on l'est lorsqu'une personne chère a couru un très grand danger.

— Elle se mariera si elle veut, à présent, ma pauvre Madeleine et avec qui elle voudra. Je me garderai bien de lui donner un conseil et de la contrarier.

Le vieux Pascal, qui jouait avec la petite Denise, fut invité à donner son jugement sur de tels individus, par M. Delaunay.

— Que pensez-vous, Pascal, de ces fourbes?

— Je pense, M. Delaunay, que tous les espions dont la France était infestée, seront les premières victimes de cette affreuse guerre.

— Diable! que voulez-vous dire?

— Dame, depuis de longues années ils occupent en France des emplois grassement rétribués par l'Allemagne concurrentement avec ceux qui leur étaient rétribués autrement. La guerre aura été pour eux un désastre.

Avant la déclaration, ils menaient une vie d'hommes estimés, honorés; ils étaient au mieux avec toutes les familles dont il importait de connaître le degré de fortune, les tenants et les aboutissants.

Leurs dimanches se passaient en promenades sur nos routes, dans les sentiers de nos forêts; en siestes sur les glacis de nos forts ou même à l'intérieur de ces forts où ils exécutaient des photographies tout à fait artistiques.

Ces espions étaient des artistes, qui appréciaient les beaux sites de France, qui prenaient de pittoresques vues de nos ponts, de nos ouvrages d'art, de nos forteresses, de nos tourelles blindées.

Malheureusement, la guerre est venue et le résultat de cette guerre n'a pas été ce que l'Allemagne espérait.

Les emplois que les espions occupaient ont cessé d'être détribués par l'Allemagne qui se privera à présent de leurs photographies. Voilà donc pour l'avenir, un grand nombre d'espions in-partibus, — je parle naturellement pour ceux qui ne seront pas passés par les armes, grâce à

nous, — voilà donc, dis-je, mes espions sur le pavé, ou réduits à se contenter de l'emploi qu'ils exerçaient en France.

Leurs ressources ont diminué; je vous le répète, ce sont des victimes de la guerre.

— Une lettre pour vous, M. Gerbier! Une lettre du front.

Le facteur, par l'annonce de cette heureuse nouvelle, fit à peu près la même besogne qu'un courant d'air pur dans un endroit mal aéré où séjourne une atmosphère chargée de miasmes pestilentiels.

Madeleine était accourue, avait pris la lettre et, pendant que M. Delaunay s'éloignait et que le vieux Pascal, de loin, prêtait une oreille attentive à la lecture dont il percevait des fragments, la petite famille s'était groupée, serrée étroitement, pour écouter les belles histoires du grand frère.

“Chers parents,

“Peu d'événements se sont déroulés depuis ma dernière lettre. Le séjour dans la tranchée est presque sans incidents.

Nous vivons actuellement dans le bruit suscité par l'éclatement des obus et des lourdes marmites avec autant d'aisance et de subtilité qu'une truite dans un torrent.

La vie dans les tranchées est ennuyeuse par sa monotonie et sa pauvreté en péripéties.

On n'y fait guère que quelques patrouilles et quelques reconnaissances pour se dégoûter les jambes. En dehors de cela, pour tuer le temps, on prend la place d'une sentinelle, pour observer l'ennemi derrière les créneaux en passant furtivement d'une meurtrière à une autre; on prend la pioche pour améliorer le “casernement”; on guette l'apparition derrière un créneau ennemi ou derrière la crête de la tranchée occupée par l'adversaire d'un homme qu'on “expédie” aussitôt; tout ce qui porte un casque à pointe se désignant à l'efficacité de notre tir.

La nuit, on se promène le long de la

tranchée, le buste hors du trou, en scrutant les ténèbres pour surprendre tout ce qui se déroule d'insolite dans leur mystère.

Il faut que je vous conte comment j'ai failli être tué afin de vous démontrer que la mort ne veut pas de moi.

Un soir que j'avais longuement observé l'adversaire et que je l'avais vu s'agiter plus que de coutume, j'en avais conclu qu'une attaque pourrait bien se produire dans la nuit. J'étais persuadé que les Allemands allaient nous donner assaut et je recommandai aux hommes de se tenir prêts.

Dès que l'obscurité fut descendue, je me mis à aller et venir dans le couloir de terre, comme un fauve impatient de liberté dans sa cage.

Les attaques de nuit s'effectuant ordinairement de huit heures à dix heures, je fus étonné de ce que la manoeuvre que j'avais prévue ne se produisit pas.

Je résolus d'aller voir ce qui se passait de l'autre côté du réseau de fils de fer barbelés qui défend les abords de notre tranchée.

Je partis à plat-ventre en rampant dans la boue, afin de pouvoir me glisser sous l'emmêlement des fils de fer agressifs.

A vingt pas, j'écoutai et j'ouvris l'oeil; n'entendant rien, ne voyant rien, je me relevai brusquement pour rentrer tranquillement dans la tranchée. Mais aussitôt, la sentinelle française qu'étourdiment j'avais oublié de prévenir de mon escapade, croit à l'approche des ennemis et m'envoie un coup de fusil.

J'entends siffler sa balle et, pour ne pas offrir plus longtemps une cible à ses coups, je me jette sur le sol à plat ventre; mais hélas! je tombe sur les fils de fer déchirants qui m'arrachent deux ongles de la main gauche.

Heureusement, je garde ma présence d'esprit et je crie à la sentinelle: “Ne tire pas, animal, c'est moi; et je lui murmure le mot d'ordre.

— Ah, c'est vous, *mon adjudant*, me répond la sentinelle, qu'est-ce que vous faites là ?

— Je fais, lui dis-je en m'avancant vers elle, que je devrais te coller quatre jours pour ta maladresse. Comment, mon vieux "poilu", tu manques un homme debout à vingt pas ? Je te pardonne pour cette fois-ci, mais, nom d'une pipe, ne recommence pas, vise mieux une autre fois."

Vous l'avez vu, la sentinelle m'a appelé "mon adjudant", c'est là une surprise que je vous gardais; le secret m'a échappé.

Moi qui n'ai pas pu gagner le galon de caporal en temps de paix, j'ai gagné très rapidement celui d'adjudant en temps de guerre; la chance m'a favorisé, aussi ai-je pris goût au métier.

Le 9 janvier, nous avons entendu le bruit d'une grosse canonnade dans la direction de Soissons.

On nous apprend, en même temps, que des Marocains ont enlevé des tranchées allemandes et deux bataillons de mon régiment partent à leur rescousse.

Le 10, notre colonel, son état-major et deux compagnies sont ensevelis dans une carrière qui s'effondre sous l'explosion des grosses marmites allemandes.

Le 13, on nous donne l'ordre de partir vers Soissons. La division est réunie en vue d'attaquer le lendemain les tranchées allemandes. Les hommes se souviennent du médiocre résultat de l'attaque du 12 novembre à Vic-sur-Aisne; ils sont inquiets, mais les officiers stimulent leur ardeur.

A deux heures du matin, nous commençons l'attaque, nous traversons les tranchées ennemies.

Je m'arrête avec ma section dans un boyau d'où essayent de déboucher deux compagnies allemandes.

Nous les fusillons à bout portant.

Les deux compagnies sont anéanties à l'exception de soixante-huit hommes qui

se dépouillent de leurs armes, lèvent les bras et demandent à se rendre.

Je conduis ces prisonniers à Soissons et nous restons en réserve à l'arrière.

Le 14, nos troupes battent en retraite, repassent l'Aisne, à l'exception de notre bataillon.

Vers midi, ma section s'engage dans un boyau et attend. Un bruit insolite se produit devant elle; je m'avance pour reconnaître ce dont il s'agit et je me trouve nez à nez, à un tournant, avec un officier allemand qui élève aussitôt son revolver dans la direction de ma poitrine.

Je m'efface d'un bond et sa balle me traverse la main gauche; mais, en échange, je le tue et je note sur mon carnet, "au tableau", le dixième officier que je tue depuis le début de la guerre.

Ma balle l'avait atteint en pleine poitrine et je l'avais vu s'abattre, en poussant une plainte rauque, le visage dans la boue.

Je lui pris le revolver qu'il avait braqué sur moi, ses jumelle, son casque, son sabre et je me disposais à m'en aller quand je vois surgir un Allemand qui se rue sur moi baïonnette au canon, dans le dessein de me mettre en broche.

Je lache le casque de l'officier et ne pouvant plus manier mon fusil, à cause de ma main gauche blessée, je me précipite sur mon agresseur, le sabre à la main. Je lui balafré le visage, par un moulinet formidable et je fais un saut en arrière. Mais en voulant exécuter une parade, le fusil de l'Allemand arrête l'élan de mon sabre qui s'ébrèche, glisse le long du canon et vient me faire une large entaille dans mon infortunée main gauche, déjà mal en point.

Mes hommes accourent, achèvent l'imprudent Allemand et nous nous retirons après que j'ai enveloppé ma pauvre main déchiquetée d'un pansement sommaire.

J'éprouve une grande faiblesse à la suite de tout le sang que je perds; je songe un instant à aller m'abriter dans une fer-

me isolée, mais je conclus que je ferais mieux de m'en éloigner avec méfiance, car elle pourrait nous désigner ma section et moi, au feu des batteries ennemies. En effet, nous n'en sommes pas à cent mètres qu'une pluie d'obus jette bat la ferme et la met en flammes.

Aux premières maisons de Soissons, je me heurte encore à deux Allemands qui m'envoient chacun deux balles, à moins de cent mètres, sans m'atteindre.

J'oblique à gauche pour gagner la plus prochaine ambulance et je parcours encore un long chemin sous une grêle d'obus qui m'épargnent tous.

Ce récit vous démontrera que j'ai combattu sous une égide providentielle, sous une protection qui ne m'a pas abandonné. Je crois que mon mépris du danger et de la mort m'a abrité de tous les périls.

Je suis actuellement dans un hôpital temporaire à Paris où un chirurgien illustre a tenté une intervention pour me rendre l'usage de quelques-uns de mes doigts de la main gauche qui sont restés paralysés. Je lui ai demandé de ne pas me chloroformer pour que je puisse suivre les détails d'une opération que je ne reverrais probablement jamais et qui a dû être intéressante, mais il n'a pas consenti à m'accorder cette faveur.

Cette fois j'accepterai la convalescence que l'on m'offrira; je me rendrai auprès de vous, dans la claire maison où je retrouverai les chers outils que je manierai bientôt avec plus de joie que jamais.

Je vous reverrai; je vous reverrai tous après avoir eu tant de fois l'impression que ce miracle était impossible, puis je retournerai sur le front, pour peu de temps cette fois, car la victoire nous sourit, nous invite, nous appelle et je veux être là pour la grande apothéose finale.

J'oubliais de vous dire que le fils de M. Delaunay, Monsieur François, a reçu une nouvelle blessure assez grave à Soissons.

Il a été évacué sur un autre hôpital que le mien.

Je ne connais pas la nature de sa blessure, mais je l'ai vu emporter sur une civière, après avoir perdu une quantité considérable de sang.

Il s'est conduit en brave dans toutes les circonstances.

Une solide amitié nous unissait. Nous nous réunissions souvent pour parler de notre cher pays de Chèvremont ensemble.

Il me demandais de lui lire les lettres que je recevais de vous, car il lui semblait qu'elles lui apportaient, de là-bas, un soufflé d'air natal.

Enfin, espérons que nous nous retrouvons tous.

Je vous embrasse tendrement.

Henry".

Le petit Albert n'avait pas perdu seul mot de cette lettre qui lui rappelle le moment de sa vie le plus fertile en émotions.

Lorsque Madeleine en eût achevé la lecture, il se mit à pleurer et comme on lui demandait la raison de ses larmes, il s'écria :

— Je voudrais avoir vingt ans, être là-bas, avec eux, prendre part à ces beaux combats! Je n'ai pas de chance; je n'ai pas de chance... Ces occasions de gloire ne se retrouveront plus...

Madeleine était devenue grave. Elle songeait aux dernières lignes de la lettre d'Henry, à l'amitié qui unissait les deux combattants qu'elle chérissait, à l'énigme qui troublait son esprit.

François l'avait-il oubliée? Avait-il conçu d'autres projets?

Que signifiait la démarche que son père avait faite auprès d'elle?

Elle pensait :

— Qu'il me laisse, qu'il m'abandonne s'il lui plaît de le faire, mais qu'il vive, qu'il revienne! Il me serait si doux de le revoir!

Si je dois le voir un jour au bras d'une autre, qu'importe, je me souviendrai des tendres paroles qu'il m'a dites, de l'accent de sincérité qu'il savait leur donner et je me dirai: "Peut-être que j'eusse été sa femme si ma situation de fortune me l'eût permis. Il y avait en moi tout ce qui pouvait lui plaire et il était bien conforme à mon rêve. Nous aurions connu, ensemble, un bonheur trop parfait, un bonheur dont les créatures de ce monde sont indignes et cela ne pouvait pas être. Mais je lui serai toujours reconnaissante de m'avoir dit qu'il m'aimait. Oh, pourvu qu'il se guérisse, que je le revoie, qu'il revienne!

A partir de ce jour, Madeleine s'abandonna à une cure de méditation et d'examen intérieur.

Elle vécut de coeur et en esprit avec François.

Elle eut, par moments, l'intuition que son amour pour ce jeune homme le protégeait, l'entourait, le mettait à l'abri des trop graves périls.

Elle acquit ainsi la certitude qu'il ne mourrait pas de sa blessure, qu'il n'était pas possible que la mort le prit.

Elle songeait aussi à tous les affreux événements qui s'étaient précipités, comme aux phases successives d'un épouvantable cauchemar.

Les démarches de M. Delaunay auprès d'elle ne lui paraissaient plus certaines et elle se demandait si elle n'avait pas été dupe d'illusions.

François, à son départ, avait prononcé des paroles que rien ne pouvait détruire, des paroles capables de défier le temps et l'espace, des paroles immuables qui brillaient inaltérablement au-dessus de ses espérances comme les étoiles du firmament brillent inaltérablement au-dessus de nos chétives existences.

En songeant à son frère blessé, mais animé d'un courage qui l'enorgueillissait, elle se souvenait du médiocre soldat qu'Henry avait été et elle se disait: "Com-

ment a-t-il pû changer ainsi? Par quelle irrésistible force d'idéal a-t-il été entraîné pour développer en si peu de temps les qualités acquises et en gagner tant de nouvelles?

Comment mon frère si doux a-t-il pu acquérir tant de virilité, de fermeté morale, d'entrain, de fougue et de bravoure, lui que je croyais incapable de résister à la fatigue des combats et à la courbatures des longues attentes?

Plus de huit mois s'étaient écoulés depuis la douloureuse séparation et elle comprenait que l'effet moral de ces huit mois serait autre que l'effet produit par les absences en temps ordinaire. Ces huit mois d'action, de vouloir, de magnanimes efforts avaient échappé au travail de destruction des forces hostiles qui faussent, enlaïdissent, paralysent les rouages les plus délicats du coeur humain.

Pendant ces huit mois, la France avait repris conscience de son rôle, de sa grandeur, de sa mission.

Elle s'était levée tout entière, sans exception de partis ou de conditions sociales pour repousser l'agression perfidement préméditée.

Un seul coeur, un seul esprit avait soulevé tous les citoyens prêts à payer de leurs vies individuelles la défense de l'intérêt général.

La France avait donné une preuve de constance et de volonté admirable que rien n'avait pu faire chanceler; une preuve d'enthousiasme inattendu que rien n'avait attiédi et chacun des défenseurs de la patrie avait, à l'instar de son frère Henry, tenu à partager l'honneur dévolu aux exécuteurs de la grande tâche sacrée.

Chacun avait tenu à faire preuve d'une force inébranlable, à donner l'exemple salubre d'une sérénité qui répandait partout la confiance et l'espoir.

Autour d'elle, Madeleine remarquait déjà les effets de cette rénovation morale, de

cette résurrection qui s'était accomplie en France.

Une union plus intime s'était établie entre tous les habitants de Chèvremont.

Les deuils qui avaient éprouvé certaines familles avaient affecté tout le village d'une façon particulièrement sensible.

Quelques mères avaient dû attacher à leur front le long voile de crêpe qui ne permet plus de voir l'avenir autrement qu'en noir, mais ces femmes avaient aussitôt trouvé dans tous les coeurs une compassion, une sollicitude affectueuse reconfortante.

On les avait entourées, rassurées, aidées.

On leur avait fait une place dans tous les foyers, à elles dont le foyer venait d'être brisé dans des circonstances si tragiques.

On leur avait dit: "Ne pleurez pas; le destin de vos chers parents est le plus glorieux de tous. Le sacrifice que la patrie a exigé d'eux leur donne droit à une reconnaissance éternelle de la part de tous les citoyens. C'est par eux que la France a pu ne pas désavouer son histoire, ne pas répudier sa mission séculaire de civilisation et de liberté. Ne pleurez pas, chez nous vous serez toujours chez vous; vos enfants seront les frères de nos enfants."

La guerre a fait partout des ravages, elle vous a particulièrement atteintes, femmes sublimes que la malheur fait encore plus grandes, mais cette guerre maudite a été utile à quelque chose; elle nous a donné le sentiment de la solidarité nationale; elle a réveillé et stimulé en nous l'amour que nous devons à notre prochain et maintenant nous saurons vraiment nous aimer les uns les autres."

La guerre avait fait passer sur la France comme un souffle purificateur. Elle avait extirpé de tous les coeurs le coupable égoïsme, les calculs et les intérêts vils, l'envie, la jalousie, les mauvais sentiments pour laisser plus d'espace et plus d'air à

la charité, à l'altruisme, à la conscience, à la simple honnêteté.

Elle promettait à la France, sous les auspices de ses morts, une vie plus intense dans la gloire, la concorde et la sécurité.

Un espoir vague s'était levé dans le coeur de Madeleine depuis la réception de la dernière lettre de son frère.

Quelques fragments de cette lettre revenaient sans cesse à sa pensée: "Une solide amitié nous unissait. Nous nous réunissions souvent pour parler de notre cher pays, de Chèvremont."

Elle n'éprouvait plus cette lassitude, ces agitations sourdes, cette meurtrissure et cette courbature morale qu'elle avait dues à l'insidieux et tenace ascendant qu'exerçaient sur elle le désespoir et le doute.

Puisqu'elle n'avait pas pu oublier ni se soustraire à la séduction de cette nature dont les affinités répondaient aux siennes, elle acquérait la conviction que le temps et la séparation n'auraient pas pu l'amoinrir ni la discréditer dans le coeur de François.

Elle se souvenait de la promesse que le jeune homme avait exigé d'elle et de celle qu'il avait formulée: "Vous serez mon épouse, Madeleine, ou, alors c'est que je ne reviendrai pas de la guerre, ou bien que des obstacles invincibles me contraindront à rester célibataire". Il lui avait demandé de ne pas oublier leurs promesses mutuelles; elle en avait gardé le souvenir intact.

Elle lui avait dit: "Je ne changerai pas, rien ne pourra faire que je change; dans dix ans, dans vingt ans, si notre séparation devait se prolonger, vous me trouveriez telle que vous me laissez; je suis vôtre à jamais".

Et, plus elle réfléchissait plus elle se disait. "Comment n'aurais-je pas une confiance absolue dans l'un des héros qui ont sauvé notre patrie?"

M. Delaunay ne sortait plus de sa maison.

L'inactivité à laquelle la guerre l'avait condamné, les émotions violentes qu'il avait ressenties, avaient annihilé sa capacité de résistance et sa force morale.

La crainte d'une ruine qui se précisait de jour en jour, qui allait le faire déchoir de la situation prépondérante qu'il avait atteinte au prix des efforts de toute sa vie, anéantissait sa volonté.

Les épreuves se succédaient, ébranlaient son énergie. Homme d'action avant tout, l'oisiveté le rouillait, le rongea, détendait en lui le ressort qui armait son vouloir.

Il passait à présent ses jours dans l'attente d'une catastrophe infaillible. Il voyait sa maison "coulée" et cherchait, dans son imagination, toutes les combinaisons possibles pour éviter qu'elle passe aux mains d'un étranger qui la lui achèterait pour rien et lui rendrait sa prospérité d'antan.

Déjà M. Delaunay avait dû emprunter des sommes importantes à des taux usuraire pour payer les assurances et les impôts de sa maison.

Il eut mis l'usine en vente si l'instant avait été propice, mais l'instant propice ne reviendrait pas avant un temps qu'il ne pouvait pas attendre.

Il songeait aussi à trouver un commanditaire, un associé qui lui apporterait des fonds importants; mais outre qu'il préférerait abandonner complètement ses droits sur son usine plutôt que de voir un associé s'y comporter en maître, contrarier ou discuter ses projets, modifier la direction de la maison, le moment était mal choisi pour trouver du renfort.

Les opérations de bourse étaient suspendues; les capitaux demeuraient timide-ment en réserve.

Le taux de la rente était si bas qu'il ne fallait pas songer à réaliser: quant aux autres valeurs, elles étaient si hésitantes,

si incertaines et avaient subi un tel fléchissement que leurs possesseurs attendaient des jours meilleurs.

Une poignante angoisse acculait l'usiner au désespoir.

Sous la dure pression de la nécessité, il ne songeait même plus que le mariage de son fils pouvait être une affaire.

Ce mariage, du reste, ne pouvait pas être immédiat; il exigerait des préliminaires, une perte de temps précieux.

Enfin, M. Delaunay, s'il était un excellent industriel et un homme d'affaires intrépide, avait compris dans cette longue séparation qu'il avait un cœur de père, très tendre et très bon.

Il pensait plus encore à son fils, à sa santé, aux dangers qu'il courait, qu'à la déconfiture de ses affaires.

Il n'avait pas mesuré d'abord l'étendue de l'épouvante que déchaîne la guerre, mais peu à peu, les effroyables effusions de sang, les atrocités commises par les Allemands dans les contrées envahies, la liste des morts publiée chaque jour par les journaux; les appels anxieux des familles dispersées, comme des couvées de perdreaux un soir d'ouverture de chasse et qui "rappellent" lamentablement les disparus; les deuils qui avaient atteint les familles amies, les afflictions, les désolations rencontrées de toutes parts, soupçonnées ou évidentes, le grand nombre de personnes frappées dans leurs plus chères affections et les attaques furieuses, enragées, infernales qui se produisaient sans répit, lui avaient donné, à la fin, l'impression qu'il vivait dans un cauchemar.

Les lettres de François étaient froides, modérées dans les descriptions des assauts, des mêlées et des carnages auxquels le jeune homme assistait: mais l'absence de détails poussait M. Delaunay à se tourmenter avec des suppositions tragiques.

Il voyait son enfant, son fils unique, couché sur un champ de bataille, étendu dans un fossé ou derrière un buisson, blessé.

sé, saignant, appelant d'une voix faible un secours qui tardait à venir.

Il le voyait, dans ses rêves, la nuit, triste, avec une plaie béante au visage ou au ventre, tournant vers son père des regards douloureux, chargés de ce reproche muet : "Pourquoi as-tu contrarié mes sentiments ? Le bonheur m'appelait et tu n'as pas voulu que je me rende à son appel ; alors, je me suis exposé... N'ayant pas à attendre de la vie ce que j'en espérais, j'ai méprisé la vie, j'en ai fait bon marché..."

Peu à peu, M. Delaunay s'était rendu compte que l'affection qui le rattachait à son fils était plus fort que toutes ses autres raisons de vivre.

Il se blâmait à présent de l'avoir réprimandé, d'avoir été avec lui brusque et violent, de n'avoir pas su l'apprécier mieux. Son François, en somme, était sérieux, doux, honnête et ne lui avait donné que des satisfactions.

Il se reprochait de n'avoir pas accordé plus de temps aux affaires de famille, au détriment des affaires superficielles et vaines.

Il lui semblait que les joies de la famille étaient les plus douces, les plus agréables, les meilleures de toutes. Il se reprochait de n'en avoir pas joui davantage.

Il se souvenait du héros d'une pièce de Victor Hugo qui a, pour un autre personnage qu'il veut tuer en duel, beaucoup d'égards ; "les égards, dit-il, que l'on doit aux condamnés à mort." Et il se disait : "Mon François était peut-être, lui aussi, condamné à mort ; j'aurais dû avoir pour lui toutes les faiblesses et toutes les indulgences."

Et il se disait : "Nous devrions avoir tous, à l'égard les uns des autres, les plus grands égards de bienveillance, car nous sommes tous condamnés à mort et nous ne connaissons pas le jour où sera exécutés la sentence. L'homme est un être faible, chétif, que menacent une immense variété de fléaux conjurés, et c'est peut-être à l'heu-

re où il rit, où il s'abandonne à l'allégresse, que le malheur le menace, plane sur lui."

M. Delaunay se livrait à ces réflexions désenchantées, baignait dans une atmosphère de désarroi. Il n'était pas, pour lui, de malheur comparable à celui de vivre en un pareil temps.

Constamment son esprit était hanté de visions d'horreurs et tournés vers cette légion de héros qui dormaient dans les vastes plaines où s'étaient déroulés de gigantesques combats ; qui dormaient dans le sein d'une terre qui se faisait maternelle pour leur faire oublier les horreur de leurs derniers moments ; qui dormaient à l'abri d'une haie, d'une touffe d'herbe, d'un buisson protégeant leur tombe sacrée contre toute profanation.

Allégresse, joie de vivre, puissants espoirs, tout était en cendres, tout était anéanti. Il ne songeait même pas qu'après les bourrasques et les tourmentes, un coin de ciel bleu s'étendrait au-dessus de notre malheureuse France, comme un dais, pour protéger une ère heureuse.

Il ne songeait pas que la grande épreuve qui atteignait tous les Français dans leurs intérêts et dans leur cœur préparait des temps futurs qui seraient consacrés aux arts, aux sciences, aux travaux féconds, aux harmonieuses entreprises.

Peu à peu, M. Delaunay descendait plus profondément dans l'angoisse, dans l'effroi.

Il ne se promenait plus, mais se sentait errant et égaré ; il ne pensait plus, il était sans âme, dans la stupeur, dépaysé ; il ne rentrait pas chez lui, dans sa maison de bien être, il s'y terrait, il s'y cachait comme une pauvre créature blessée qui veut caver en paix l'excès de sa souffrance.

A présent que les agitations de son métier, que le souci des affaires, que son activité industrielle, lui faisaient l'abandon de tout son temps, il ne songeait plus qu'à son fils dont la santé était menacée, dont

la vie était en péril. François était pour lui les robustes racines par lesquelles il tenait encore à la terre et à la vie. Il se promettait de vivre avec lui cœur à cœur, si de prodigieux hasards lui ramenaient son fils.

Un jour, il se rendit dans l'endroit du grenier où étaient entassés tous les jouets qu'il avait offert à François dans son enfance. Il y avait là un cheval à bascule à la tête cassée; un chemin de fer aux roues démolies par une longue suite de catastrophes; un jeu de quilles dont les boules avaient éclaté, mille autres jouets brisés qui avaient servi à l'amusement de son fils et dont la vue l'émouvait profondément.

Tout ce qui avait appartenu à François le plongeait dans une rêverie pleine de mélancolie. Tout ce que son fils avait touché et aimé lui devenait cher.

C'est ainsi que M. Delaunay comprit que Mlle Madeleine même lui était chère puisque son fils l'avait aimée.

Il vint auprès de cette jeune fille dans l'espoir que, peut-être, elle lui parlerait de lui.

Il était profondément malheureux, elle était infiniment triste et ils eurent ensemble, grâce au poids de mélancolique affliction qui les écrasait l'un et l'autre des contacts d'âme qui les révélèrent l'un à l'autre.

Madeleine était fraîche de visage, de pensées et de cœur, agréable à regarder comme la plus jolie fleur d'un parterre; elle était saine d'esprit et M. Delaunay comprit qu'on pouvait s'éprendre de tant de perfections.

M. Delaunay, dans la peine, se rapprochait de ceux qui étaient dans la peine et la guerre horrible accomplissait peu à peu ce miracle de supprimer les distances, de rapprocher tous les Français, de les pousser à se connaître et à s'apprécier.

Riches et pauvres n'étaient plus des ennemis ou au moins des étrangers, mais de braves gens dont le cœur était rempli des

mêmes angoisses, dont les mains éprouvaient une chaleureuse émotion à s'étreindre mutuellement.

Il y avait partout, en haut et en bas quelque chose de changé.

Dans les familles où la plus parfaite concorde ne régnait pas avant la guerre, la longue méditation que la tourmente prolongée avait occasionnée poussait les époux à faire intérieurement un acte de bon propos.

Les femmes comprenaient mieux l'étendue des précieuses ressources qu'elles devaient à leur époux. Elles comprenaient ses qualités solides, la valeur de son courage, de son amour du travail et se promettaient, de tout mettre en oeuvre à son retour, pour lui donner de plus grandes satisfactions, un plus grand amour du chez soi. Elles se promettaient de s'observer, de dépouiller en elles-mêmes tout ce qui n'était pas de nature à plaire à l'époux: la coquetterie, le goût des fantaisies coûteuses et inutiles, la tournure d'esprit superficiel. Elles se promettaient d'être graves, tendres, dévouées.

La méditation des hommes, dans les tranchées, était également salutaire aux époux. Dans la boue, le froid, les malaises de toute sorte, ils appréciaient mieux les efforts et les mérites domestiques de leur femme, à laquelle ils devaient le bien-être de leur intérieur, les repas variés et sains, la joie qui les accueillait dans leur maison à leur retour de l'atelier.

Et ils prenaient la résolution d'être meilleurs, moins exigeants, plus doux.

De part et d'autre, on se promettait de mieux s'aimer, de mieux s'apprécier, de rechercher les occasions de se plaire et de se donner l'un à l'autre des raisons de reconnaissance.

C'était là, la moralité qui jaillissait de toutes les leçons de la guerre, qui s'érigait au-dessus des épreuves, des deuils, des catastrophes: "Aimez-vous mieux les uns les autres".

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis la réception de la dernière lettre d'Henry, lorsqu'un jeune homme, portant sur la manche les galons d'adjudant, sur la poitrine la médaille militaire et ayant encore le bras gauche en écharpe se présenta chez les Gerbier.

Personne ne le reconnaissait tout d'abord; mais, tout à coup, Madeleine s'écria: "Henry!"

Ce fut un tumulte, un bouleversement de tous les meubles, des embrassades, des explications, des larmes dans la maison; des questions pressées, nombreuses, auxquelles le soldat ne réussissait pas à répondre.

Ce fut un moment d'émotion intense où les yeux ne se lassaient pas de se fixer, les mains de s'étreindre.

Dix fois de suite, Gerbier attira son fils vers lui, l'embrassa en ne trouvant pas d'autres paroles à lui dire que celles-ci:

— Toi, toi, mon Henry, toi, enfin! Je te retrouve! comme tu me parais grand! comme tu es devenu fort!

Henry bombait la poitrine, raidissait le jarret, se tenait droit. Il était devenu un beau garçon, robuste, au regard franc, à la poignée de main énergique.

Gerbier ne se lassait pas de le regarder, de l'admirer, de le contempler.

— La vie des camps ne t'a pas porté préjudice, lui dit-il.

— Elle n'en porte à personne, répondit le jeune homme. J'ai passé l'hiver dans l'eau, dans la boue, au grand air et je n'ai pas eu un seul rhume de cerveau. La vie en plein air est celle qui convient le mieux à l'homme.

Henry fut tristement impressionné par l'accident survenu à sa petite cousine. Vingt fois, cent fois par jour, il avait bravé la mort en face, l'avait narguée et défiée et il revenait indemne avec "quelques égratignures" comme il disait alors que la guerre, cette guerre étrange, capricieuse

et fantasque, avait fait une infirme d'une enfant.

La joie du jeune homme en fut atténuée. Il prodigua plus de caresses à la fillette en lui disant:

— Nous t'aimerons mieux, nous te chérirons davantage et à force de tendresse nous te ferons oublier le grand malheur qui t'a frappée.

Et puis, rassure-toi; ils ont mutilé quelques enfants, mais nous leur faisons payer cher leur sauvagerie.

Le brave soldat effleurait de la main le front de la petite fille comme pour en ôter toute inquiétude et tout souci. Il ajouta:

— Ton sacrifice à la patrie était peut-être nécessaire; ma mignonne, sans toi, les générations qui viendront oublieraient peut-être trop facilement les formes barbares que cette guerre a prises. Elles oublieraient trop aisément, dans le bonheur et l'aisance qui succéderont à cette épouvantable convulsion, les menaces toujours suspendues sur nos têtes d'un peuple de proie qui a proclamé que le militarisme allemand était supérieur au droit des peuples.

Si les monuments que nous élèverons à nos glorieux morts dans toutes les villes de France ne sont pas suffisants pour que l'avenir se souvienne, tu seras là, ma petite chérie, comme un monument parlant pour répéter: "J'étais une petite fille, je jouais avec d'autres enfants dans la cour d'une école, comme d'autres enfants jouent encore et ils ont voulu me tuer."

Ils soutiendront, nos bandits de voisins, qu'ils ont obéi aux nécessités de la guerre; ils appelleront le renfort de leurs intellectuels, de leur culture, de leurs philosophes et de leurs savants, pour atténuer et excuser les preuves de leur cruauté; mais tu seras là et tu diras: "J'avais huit ans, ils ont lancé une bombe effroyable au milieu d'une ronde de petite fille qui s'amusaient; ils m'ont arraché une jambe; ils

m'ont arraché une jambe, croirez-vous à présent qu'ils sont capables d'avoir perpétré tous les forfaits dont on les accuse: meurtres de vieillards, supplices de toute sorte, violences contre les femmes; abus de force contre tous les faibles et les non-combattants?"

Tu demeureras, mon enfant, comme une preuve de la honte dont ils se sont couverts; comme une preuve des crimes qu'ils ont commis et par lesquels ils se sont mis au bon service de l'humanité et dédiés à toutes les haines et à toutes les malédictions...

Gerbier voulut se promener au bras de son fils dans le village.

Il était content de l'accueil qu'on lui fit partout, de l'amitié et de la reconnaissance qu'on lui témoignait.

Il était plus fier de ce fils qu'il l'eut été d'un ruban à sa boutonnière, mérité par les plus beaux exploits.

Henry entraîna son père jusqu'à l'usine de M. Delaunay; il voulait savoir si l'industriel avait de bonnes nouvelles de son fils; ce qu'il était survenu de la blessure de celui-ci.

Gerbier, timidement, déclara:

— Ne va-t-il pas trouver ta démarche un peu trop familière?

— Mon cher papa, s'écria le jeune homme, la guerre a changé bien des choses. François Delaunay, moi, tous ceux qui ont pris part à la grande guerre nous sommes devenus des amis unis par des liens d'une solidité telle que rien ne les rompra.

François Delaunay a été très brave, très crâne, il a fait l'admiration de ses camarades comme la conduite de ses camarades a fait son admiration. Nous avons partagé avec lui les mêmes souffrances, les mêmes périls, les mêmes angoisses et les mêmes espoirs; cela ne s'oublie jamais. Nous avons été et resterons des frères d'armes. Nous nous sommes entr'aidés et entr'aimés; nous nous sommes fortifiés et soutenus les uns les autres. Riches, pau-

vres, bourgeois, ouvriers, hommes du Nord ou du Midi, sans distinction de partis, d'origine ou de religion, les Français ont tous fait leur devoir en Français.

C'est à présent, mon cher papa, que la France sera une grande, une belle famille où règneront la concorde et l'union.

M. Delaunay fit le plus chaleureux accueil à un compagnon de son fils. Il avait reçu une lettre de François la veille, dans laquelle son cher lieutenant lui disait avoir reçu une balle dans le bras gauche qui avait fracassé l'épaule et nécessité l'amputation du bras. Cette lettre était pleine de bonne humeur; elle annonçait le retour prochain de François.

Le malheureux père était désespéré, malgré le ton de la lettre de son fils, en songeant qu'il verrait ce beau jeune homme si alerte, si énergique et si vaillant, privé à jamais de son bras gauche.

— Eh bien, il a de la chance, s'écria Henry.

— Comment? vous trouvez qu'il a de la chance?

— Oui, M. Delaunay, un bras, c'est bien peu de chose en comparaison de tout ce qu'il aurait pu laisser dans la bagarre. L'absence de son bras ne l'empêchera pas de diriger l'usine: je suis sûr qu'il vous soutiendra lui-même que son bras gauche était superflu.

L'industriel baissa la tête. L'heure n'était pas venue de faire savoir que l'usine ne rouvrirait pas ses portes ou que, du moins, les Delaunay n'en resteraient pas les propriétaires.

Un fardeau de chagrin au-dessus des forces humaines terrassait M. Delaunay.

Ses rêves de grandeur et d'ambition insatiable s'étaient évanouis.

Il n'était plus un homme d'affaires, aux multiples et ingénieuses combinaisons, mais un lutteur tombé, un malheureux père surtout dont le cœur tendre était tout endolori et gonflé de larmes.

Pour redresser son courage, pour faire

luire une flamme de fierté dans les yeux de ce père inconsolable, Henry raconta par le détail les nombreuses actions dans lesquelles François Delaunay s'était signalé, les faits d'armes qu'il avait accomplis; l'admiration et l'affection qu'il inspirait à ses hommes.

L'industriel était heureux d'apprendre que son enfant, celui qu'il avait considéré encore, avant la guerre, comme un enfant, s'était haussé aux proportions d'un héros, aux yeux mêmes d'autres héros.

Il lut la lettre qu'il avait reçue et qui se terminait par ces phrases issues d'un cœur tendre.

— "Je vais revenir bientôt auprès de toi, mon cher papa, j'essayerai de racheter, par un redoublement d'affection, les torts que j'ai pu me donner vis à vis de toi. Je veux être désormais un fils soumis irréprochable et tendre."

Pendant deux heures, l'industriel posa des questions sur son fils à son compagnon d'armes; puis Henry et Gerbier regagnèrent leur maison ensoleillée et fleurie déjà des premières roses printanières.

Le soir de cette journée, Madeleine voulut avoir, elle aussi, un entretien avec son frère. Elle avait de nombreux points obscurs à élucider, de nombreuses choses intéressaient son cœur maternel qu'elle désirait connaître.

La plus urgente de toutes ces choses était celle du retour de son frère à l'armée, après la faute qu'il avait commise.

Dès qu'ils furent seuls, en tête à tête, il aborda lui-même cette question.

— D'abord, dit-il, en ôtant sa médaille militaire pour l'accrocher au corsage de sa soeur, porte un instant, devant moi, cette médaille que toi seule a gagnée. Sans toi, Madeleine, sans le souvenir des paroles que tu m'avais dites, j'aurais été peut-être un poltron, une poule mouillée. Tu as été la vestale chargée d'entretenir dans mon cœur le feu sacré.

Ce sont les femmes comme toi qui ont

fait des soldats tels que moi. Ce sont les femmes de France qui ont soutenu, réchauffé, alimenté l'héroïsme des soldats.

C'est parce que nous savions que, près de vos foyers, vous attendiez de grandes choses de nous, que nous avons voulu accomplir ces grandes choses.

— Pas tant de compliments, s'écria la jeune fille; dis-moi plutôt comment tu as été accueilli après ta... fugue?

— En te quittant je suis rentré par les moyens les plus rapides à Besançon; je suis allé droit à mon capitaine qui, sans faire seulement allusion à ma faute me dit:

— Gerbier, vous êtes en retard, allez vite prendre votre fusil et conduisez-vous bien.

— Mon capitaine, repris-je, touché par tant de bienveillance, j'ai commis une faute grave contre la discipline, j'ai donné le mauvais exemple à mes camarades...

— Donnez-leur le bon exemple maintenant.

— Mon capitaine... mon capitaine, ajoutai-je, vous êtes trop bon; votre indulgence m'est plus douloureuse que ne le serait votre rigueur.

— Voilà ce que j'attendais de vous, me dit-il en me prenant la main. J'éprouve comme vous, mon ami. Je sais que vous êtes tendre et doux; que l'inflexible discipline obtiendrait moins de votre bonne volonté que l'appel cordial à vos bons sentiments.

Vous avez un cœur de français que les duretés durcissent.

Je connais d'autant mieux les faiblesses de cœur, caractéristiques de notre race, que j'ai été tenté bien des fois, pour une injustice, un ennui de métier, de jeter le manche après la cognée; mais j'ai réagi en songeant à ma femme, à mes enfants. Dans la vie, plus tard, avant de suivre votre premier mouvement, pensez aux répercussions et aux conséquences de ce premier mouvement sur les êtres qui vous seront plus chers que vous-mêmes.

Je vous connais Gerbier, mieux que vous ne croyez, je voyais que vous concentriez en vous une accumulation de sensibilité funeste.

Je vous observais.

Je sentais que, si nous ne partions pas tout de suite, vous ne pourriez pas partir sans embrasser ceux que vous aimiez.

Je vous ai laissé courir à Chèvremont, parce que j'étais sûr que c'est là que vous iriez et que vous en reviendriez le jour même.

Je vous savais de ceux qui sont incapables de faire de la peine à une femme, à une mère; de ceux, par conséquent, qui sont incapables de ne pas aimer tendrement avec passion, jusqu'au fanatisme la patrie.

— O le brave homme! s'écria Madeleine.

— Il fut plus qu'un homme, il fut un père pour nous, dans les épreuves. J'ai voulu qu'il soit content de moi et je veux encore lui donner d'autres satisfactions.

— Tu ne songes pas à repartir, Henry.

— Le plus tôt possible. Mes blessures sont insignifiantes, je me donne huit jours de repos et je retourne auprès des frères d'armes; je veux gagner le galon d'or.

Les huit jours passèrent vite. Déjà Madeleine accumulait dans un sac à main qui avait succédé à la musette de toile, des tablettes de chocolat, des provisions de linge, un flacon de teinture d'iode, un crayon, du papier et des enveloppes lorsque le commandement strident, lancé par Henry de toutes ses forces: "A vos rangs, fixes!" retentit.

Madeleine sursauta, se retourna et vit entrer dans l'humble maison du serrurier, un officier portant la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine et dont la manche du bras gauche était replié et épinglée.

Le vieux Pascal accompagnait cet officier qui déjà serrait affectueusement la main de l'adjudant.

— Alors, demanda François Delaunay, car c'était lui, tu as su garder "tes abatis", toi? Compliments. Est-ce que tu repas?

— Aujourd'hui même François, mais je repars plus content de t'avoir revu. Je parlerai de toi à notre capitaine, à tes hommes, à tous ceux qui t'aiment et qui te regrettent.

A voix basse, si basse que nul ne l'entendit que le vieux Pascal, le lieutenant répliqua:

— Ah, pourquoi n'ai-je pas été tué!

Madeleine tremblait; elle avait pâli; elle regardait ce grand jeune homme, que son frère, que son frère tutoyait; vers lequel elle eut voulu s'élançer; à qui elle eût souhaité faire connaître ses émotions, sa tendresse toujours la même, son admiration.

Des larmes coulèrent de ses yeux qui ne pouvaient pas se détourner de la mutilation de François.

Il ne lui était pas moins cher, au contraire, mais elle souffrait de la contrainte qu'elle était obligée de s'imposer.

Henry sortit pour compléter ses préparatifs de départ et François Delaunay demanda à Madeleine de venir dans le petit jardin en fleurs, sur le banc où ils avaient eu leur dernier entretien, pour une communication grave qu'il avait à lui faire.

Le vieux Pascal suivit les jeunes gens.

Dès qu'ils furent tous trois dans l'air plein de lumière et sursaturé des parfums du jardin, François, péniblement, parla avec une grande oppression.

— Madeleine, je viens vous demander d'oublier les paroles que nous avons échangées ici avant mon départ...

La jeune fille inclina sa tête et dit à travers ses sanglots:

— Je ferai tout ce que vous voudrez M. François.

— La guerre a modifié bien des choses... Vous voyez ce qu'elle a fait de moi, je suis écopé... et, vraiment, je n'oserais pas, en abusant d'une promesse que vous avez faite à "l'autre" que j'étais autrefois, vous con-

damner à être l'épouse d'un infirme...

Blême, les yeux agrandis par un étonnement douloureux, Madeleine s'était levée.

— Que dites-vous, François? Comment osez-vous commettre ce sacrilège de douter que vous me soyez aussi cher alors que vous avez plus de droits à ma tendresse et à ma reconnaissance. Que vous ai-je donc fait pour que vous m'offensiez dans mes sentiments d'honnête femme et de française? Pour que vous ne me croyiez pas digne de prolonger par le suprême témoignage d'estime, par le généreux amour qui console, l'émouvante récompense que vous décernent les regards respectueusement reconnaissants et attendris?

— Je vous le disais bien, conclut le vieux Pascal. Comment pouvez-vous faire des suppositions aussi monstrueuses? Madeleine sera pour vous un trésor de force, une source de douceur qui se muera en énergie. Embrassez-vous, mes enfants. M. Delaunay viendra faire la demande officielle avant le départ d'Henry et le mariage sera fixé pour la date de son retour.

— Vous oubliez, dit François qu'il y a un autre obstacle, bien plus grand peut-être.

— Ah, c'est vrai! s'exclama le vieux misanthrope en éclatant de rire.

— Il y a encore, ma pauvre Madeleine, reprit le jeune homme, que j'ai un aveu pénible à vous faire. La guerre a causé la ruine totale de mon père!...

— Oh! tant mieux, quel bonheur! s'écria la jeune fille, il ne s'opposera peut-être plus à notre mariage, à présent! Oh! que je suis contente, que je serais contente plutôt si je savais que vous, vous n'avez pas changé...?

— O chère, précieuse, vénérée fiancée de mon âme, comment pourrais-je ne pas vous admirer, vous aimer plus que jamais et n'être pas convaincu que vous seule pouvez me prodiguer l'oubli de toutes mes épreuves et de mes inquiétudes pour l'avenir?

Comment n'aurais-je pas la certitude

que vous seule pouvez me rendre le goût d'une vie qui sera peut-être dure, la foi en un bonheur certain, le courage, que rien n'abat...

D'une voix étranglée par l'émotion, le vieux Pascal coupe le cours de ces expansions intempestives.

— Allons, dit-il, sachez qu'il n'y aura rien de changé à Chèvremont. Plus de fausseté entre nous. L'usine des Delaunay retrouvera sa prospérité grâce à la dot de Madeleine...

— La dot de Madeleine? répétèrent en chœur les deux jeunes gens.

— Oui, le contenu d'un vieux bas de laine... assez volumineux... qui ne me servirait de rien et que je cache parce que j'ai la vocation de vivre pauvrement. Les autres ont donné leur sang pour la France, je puis bien donner un peu d'or, c'est peu de chose en comparaison de ce que vous avez fait, François.

Les deux jeunes gens ne comprenaient pas ce que le vieux Pascal voulait dire. Était-il devenu subitement fou?

François et Madeleine ouvraient des yeux ronds de stupeur; la jeune fille s'avança vers lui.

— Mon parrain, vous êtes très bon de vouloir me constituer une dot, mais je vous remercie, cela nous suffit; nous ne demandons pas autre chose; nous travaillerons. Il a son bras droit, j'ai mes deux mains. Nous vous sommes reconnaissants d'avoir songé à simplifier pour nous les complications de l'avenir, merci de ce bon mouvement, mon parrain, vous êtes un grand cœur et nous vous aimons bien.

Le père Pascal se fâcha.

— Je vois, dit-il, que vous croyez que je bats la breloque, que je perds la tramontane. Vous vous imaginez que je suis aussi gueux que mes crapauds? Je vous le répète, je me suis condamné librement à une vie d'isolement et de privations parce que, autrefois, avant la guerre, les hommes me paraissaient médiocres, envieux, flatteurs,

haineux, amis du bien-être, conscients de leurs devoirs, fourbes, plats, faux et méprisables.

Mais la grande épreuve les a purifiés; le monde a pris un autre aspect. Mes compatriotes, que je méprisais, se sont ressaisis; ils m'ont donné la preuve qu'ils avaient du cœur, qu'ils étaient capables de poursuivre un idéal très élevé.

Devant le danger commun ils se sont serrés les uns contre les autres, se sont unis. L'âge d'or de la fraternité va répandre ses bienfaits; les temps de l'unanime concorde sont venus. L'union d'âme et de cœur que la guerre a créée n'est pas superficielle, mais intégrale et profonde.

La volonté réfléchie, la spontanéité, l'élan, la cohésion de l'unanime dévouement qui ont arrêté l'envahisseur, chasseront tous les fléaux qui accablent notre pauvre humanité: l'alcoolisme, la misère, les erreurs et les sottises qui font se dresser les partis et les castes les uns contre les autres.

Nous devons notre salut à l'union, demeurons unis pour réparer les désastres que la guerre a causés.

J'en ai assez de ma vie de batracien: je veux vivre désormais parmi les hommes qui ont été les artisans de l'oeuvre sublime et d'un avenir plus heureux pour ceux qui nous succéderont; les artisans de l'oeuvre de restauration nationale.

Il importe que l'usine de Chèvremont reprenne son activité, qu'elle répande le bien-être autour d'elle, qu'elle aide à panser les blessés, à consoler les meurtris, à soulager les misères, à redresser le courage des orphelins et des veuves dont la vue sera un salutaire rappel des devoirs que nous aurons contractés les uns envers les autres.

Nous savons maintenant que nos ennemis ne sont qu'au-delà des frontières; que nos seuls ennemis sont ceux qui sont séparés de nous par des haines de races, par des différences de culture, par des abîmes que

rien ne peut combler.

Or, à l'heure où tous les Français vont se serrer les uns contre les autres, demeurer cordialement unis, étroitement groupés pour faire bloc contre l'ennemi héréditaire, contre l'ennemi de notre race et de notre civilisation, je ne veux pas faire bande à part, tout seul.

Je veux moi aussi que vive notre France et c'est dans ce but que je constitue une dot d'un million à Madeleine.

Voici le titre enregistré par un notaire. En échange de ce don, je demande seulement que ce million soit utilisé pour développer la prospérité de l'usine que François Delaunay dirigera et que M. Delaunay père se présente à la députation aux prochaines élections...

Pâles, frémissants, émus, les fiancés prirent les mains du vieux Pascal, incapables de manifester par des paroles de gratitude leur reconnaissance.

Henry qui était revenu et qui avait entendu les dernières paroles, joignit ses remerciements à ceux de sa soeur et de son frère d'armes et il dit:

— Moi, je vais terminer la tâche commencée, achever de nettoyer le sol de la patrie, souillé par la bave de l'immonde et gluante limace qui rampe là-haut. Tu sais, François, que j'ai le coup d'oeil sûr; pour le bras qu'ils t'ont pris, je veux descendre encore dix officiers allemands. Je te les promets, ce sera le prix de ton bras.

Pour couper cours à l'émotion qui fondait tous les coeurs, le vieux Pascal dit:

— Allons, François, venez avec moi vers Gerbier et vers M. Delaunay; il faut mettre les papas au courant de nos projets.

Un bonheur à faire craquer les murs emplissait la maison des Gerbier.

Henry s'écria: Vive la France!

Et le vieux Pascal répliqua d'une voix retentissante:

— Vivent les braves gens! Vivent les Français!

— F I N —



COMMENT FABRIQUER UN MICROSCOPE AVEC UNE SEULE GOUTTE DE BAUME

Bien que presque tous connaissent la puissance merveilleuse du microscope, fort peu de gens ont eu l'occasion d'étudier les infiniments petits, microbes, bactéries, sur le vif, au moyen de cet appareil, du reste fort dispendieux, selon la perfection de sa lentille. Le moindre microscope coûte, au bas mot, \$25 et il y en a qui coûtent des centaines et des centaines de dollars.

Or, ce qu'on ignore probablement, c'est que pour une dépense à peu près nulle, on peut fabriquer soi-même un microscope excellent, à la maison.

Achetez une faible quantité de baume canadien et une douzaine de couvertures de verre chez un opticien. Ce sont des rondelles transparentes aussi minces qu'une feuille de papier, de la grandeur approximative d'une pièce de deux sous. Voilà pour la dépense; c'est-à-dire quelque sous à peine.

Avez-vous déjà examiné le tissu d'un tapis de table à travers une goutte d'eau qui y a été échappée par accident? Alors vous avez dû constater que les fibres de ce tissu étaient considérablement grossies. C'est là le principe même du microscope que vous allez construire; seulement, la goutte d'eau sera remplacée par une goutte de baume.

Pour fabriquer votre microscope, prenez une de vos rondelles transparentes bien nette, et laissez tomber au centre une seu-

le goutte de baume. Votre instrument est déjà complet, c'est-à-dire la partie équivalant à la lentille. Pour placer la goutte de baume bien au centre de la rondelle, il vaut mieux se servir d'une aiguille d'acier ordinaire que vous trempez complètement dans le baume.

En la soulevant, vous remarquerez que le liquide court tranquillement vers la pointe, tout comme ferait de la melasse. Faites alors attention de bien placer délicatement la goutte au centre de la rondelle, et voyez à ce que cette goutte soit parfaitement ronde.

Tandis que vous y êtes, servez-vous des autres rondelles pour y déposer des gouttes de différentes dimensions, ce qui vous donnera autant de microscopes de différentes forces grossissantes. Plus petite sera la goutte plus puissant sera votre instrument; et comme il est difficile de former parfaitement une goutte volumineuse, vous avez tout intérêt à ce que la goutte n'ait pas plus d'un quart de pouce de diamètre. Tant mieux si elle est plus petite, d'autant plus qu'une large goutte prend plus de temps à durcir. Si la première goutte n'est pas parfaite, nettoyez votre rondelle avec un peu de benzine et recommencez.

Le microscope est terminé et l'on peut s'en servir tel quel, mais il vaut de beaucoup mieux lui construire une espèce de monture.

Voici comment vous y prendre:

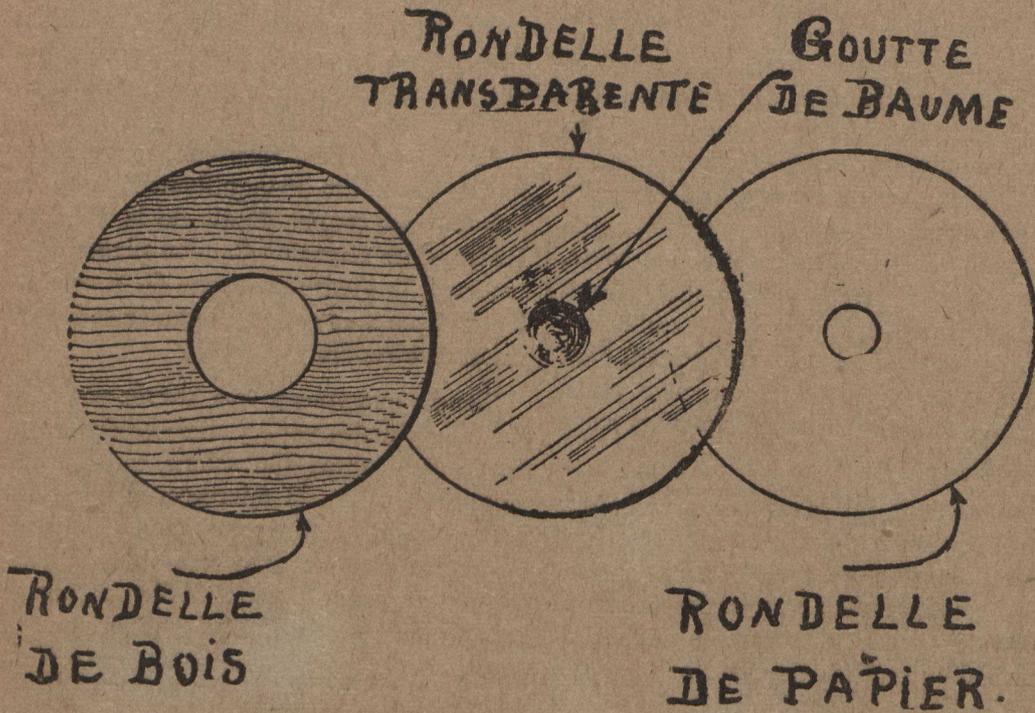
Découpez une feuille de papier de la forme et dimension de votre rondelle, et découpez au centre, bien au centre, un pé-

tit rond pas tout à fait aussi grand que la goutte de baume. Collez sur le côté de la rondelle opposé à la goutte de baume séchée.

Vous avez alors votre diaphragme qui empêche la lumière des bords de la goutte de produire des reflets nuisibles au travail de votre lentille. Découpez ensuite une petite rondelle de bois mou, au centre de laquelle vous percerez un petit trou un peu plus grand que la goutte de baume. Cette rondelle de bois doit avoir la même

Pour étudier des corps déjà fixés sur des transparents ou des verres spéciaux, vous n'avez qu'à vous servir de votre instrument comme d'une loupe, en tenant le transparent tourné vers la lumière. Appuyez votre appareil sur le transparent et faites-le glisser jusqu'à ce que vous ayez trouvé votre foyer. Placez votre oeil tout près de la lentille.

Supposons que vous vouliez voir ce que vous pouvez bien "manger" en buvant l'eau de notre aqueduc, munissez-vous



dimension que la rondelle-lentille. Collez alors cette rondelle de bois sur la rondelle-lentille, du côté de la goutte de baume, de manière à ce que cette dernière se trouve libre à l'intérieur du trou. L'épaisseur du bois a pour but de protéger la goutte de baume contre les frottements, la poussière, etc., et vous pourrez alors manipuler à votre guise, votre microscope, sans crainte de le détériorer. Maintenant, reste à savoir comment vous servir de votre microscope.

alors d'un morceau de verre bien propre, placez au centre une petite éminence de cire avec un creux à jour assez profond pour contenir une goutte d'eau ainsi versée dans le creux, placez une autre rondelle ou couverture de verre, bien propre, et pesez légèrement afin d'aplatir la goutte d'eau et l'empêcher de couler et de se déformer. Appliquez alors votre lentille, regardez comme sur un transparent ordinaire et... voyez tous les sales monstres que notre corporation nous fait "manger" tout en

nous vendant l'eau à un prix exorbitant. Oh! les vilaines "bibites"!

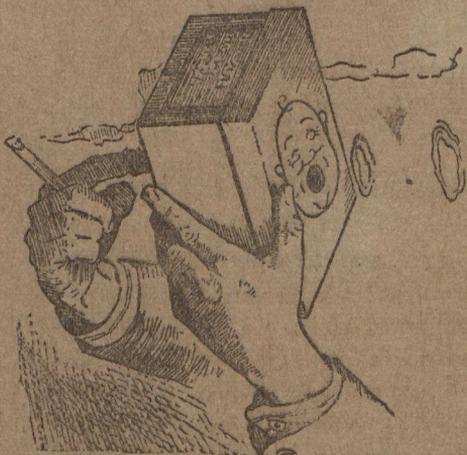
Rappelez-vous qu'une goutte d'eau de un quart de pouce de diamètre, grossit l'objet de 15 diamètres. Une goutte de un huitième de pouce grossira de 30 diamètres et ainsi de suite. Plus vous parviendrez à avoir des gouttes de baume petites et parfaites, plus il vous sera possible de magnifier les objets, jusqu'à 300 et 400 diamètres.

On n'aurait jamais cru que la fabrication d'un appareil aussi utile fut chose aussi simple et aussi peu coûteuse. Nul doute que plusieurs lecteurs de la "*Revue Populaire*" nous sauront gré de leur avoir enseigné un procédé aussi facile d'exécution.

— o —

POUR FAIRE DES ANNEAUX DE FUMÉE

Prenez une petite boîte en carton, scellez bien le couvercle et dessinez une tête comique dessus. Coupez une ouverture pour la bouche et remplissez la boîte de fumée de cigarette.



Puis avec le doigt, frappez des petits coups sur le dessous de la boîte et à chaque coup vous verrez sortir un anneau de fumée par la bouche de la figure dessinée

sur le couvercle. On peut faire sortir une centaine d'anneaux de la boîte avec une seule bouffée de fumée.

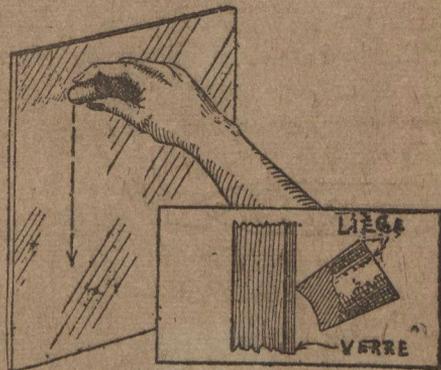
Voici un moyen facile d'étudier le mystère des anneaux de fumée. Lorsque la fumée est chassée de l'intérieur, elle frappe l'air à l'extérieur et immédiatement se brise par le milieu, formant un espèce de "beigne" qui tourne autour de son axe.

On peut augmenter le plaisir en se mettant deux enfants avec chacun une boîte et se lancer les anneaux de manière à ce qu'ils s'accrochent les uns dans les autres.

— o —

COMMENT IMITER LE CHANT DES OISEAUX

Voici quelque chose qui amusera les enfants et même les grandes personnes.



Souvent lorsque vous allez au théâtre, vous entendez un oiseau dans une cage, chantant à s'égosiller. Vous êtes émerveillés de voir un oiseau chanter si à propos. Eh bien, rassurez-vous, l'oiseau que vous avez vu n'a pas chanté, c'est un machiniste, derrière la scène, qui vient de passer un bouchon humide sur un verre ou sur une bouteille. Ce procédé est des plus facile et je le recommande aux enfants pour s'amuser.

Vous prenez une bouteille quelconque ou une vitre; sur cette bouteille ou cette vitre appliquez un bouchon que vous aurez

mouillé avec un peu de salive; promenez le bouchon sur le verre et vous aurez la plus belle imitation possible du chant d'un oiseau. Au théâtre, comme dans la vie, du reste, tout est truc et ficelle.

— o —

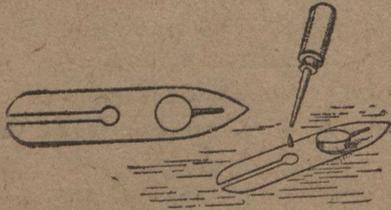
BOUQUET D'ENFANT

Une simple goutte d'eau suffit pour mettre en mouvement ce petit bateau en papier.

Prenez une carte de visite et découpez-la en lui donnant la forme d'un petit bateau. Sa longueur doit avoir environ trois pouces et quart. Dans le centre du bateau, faites un trou terminé par un petit canal, tel que vous le montre notre vignette.

On se sert d'huile ordinaire pour faire marcher ce bateau, on peut aussi employer de l'huile à machine à coudre.

Emplissez d'eau la baignoire ou l'évier,



mettez le petit bateau sur l'eau de manière à ce qu'il n'y ait que le dessous du bateau qui soit mouillé, laissant le dessus très sec. Laissez tomber une goutte d'huile dans le trou que vous avez fait au centre. Immédiatement le bateau se mettra en mouvement et fera le tour de la baignoire ou de l'évier.

La raison de ceci est toute simple.

L'huile dès qu'elle a touché l'eau tend à s'épandre et la seule direction qu'elle peut trouver est le petit canal à l'arrière du bateau.

Le résultat est que l'huile donne une réaction au bateau qui se met en mouvement du côté opposé à la sortie de l'huile.

L'ENTORSE

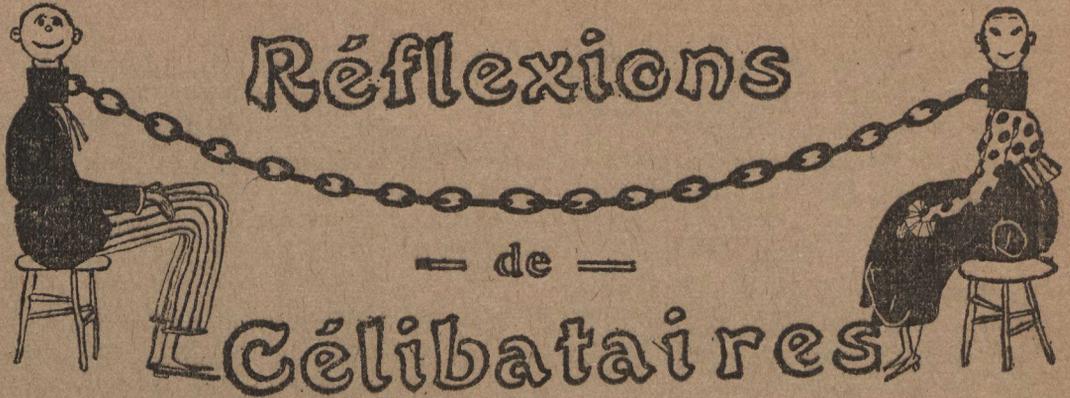
On donne ce nom à un tiraillement violent des parties molles et tendineuses de certaines articulations et particulièrement de celles du pied. Pour la guérir, il n'est besoin que d'opposer au gonflement des parties tiraillées que des répercussifs, tels que l'eau froide, pure ou additionnée de quelques grammes d'acétate liquide de plomb (Extrait de Saturne), renouvelés au fur et à mesure que les compresses s'échauffent.

Si cela se peut on placera le pied malade sous un robinet qui laisse couler de l'eau froide.

Le massage est un excellent moyen pour empêcher l'inflammation des parties tiraillées. Toute la science du "pater rhabilleur" et des "commères", qui s'adonnent à ce genre de guérison, consiste à comprimer et à malaxer les parties malades à l'aide de leurs mains, parvenant ainsi, non à mettre en place des muscles, des tendons ou des os qui s'y trouvent déjà, mais à aider puissamment à la résorption des liquides épanchés et éviter ainsi une inflammation et ses suites. Le chirurgien ne méprise pas ce moyen bien qu'il soit vulgaire, sachant bien que c'est le plus prompt et le plus efficace.

Ce massage demande cependant à être pratiqué d'une manière méthodique qui consiste à opérer le premier massage mollement, graduellement de bas en haut avec la main enduite d'un corps gras. Il faut continuer longtemps, et comprimer toujours de plus en plus jusqu'à dissipation complète du gonflement. Si cependant l'entorse était compliquée d'une déviation notable du pied, il faudrait passer à la réduction, ce qu'un chirurgien seul pourra faire.

— o —



HOMMES

Si une femme est bonne, on craint de la perdre; si elle est mauvaise, à quelle patience ne faut-il pas se vouer. Si elle est riche, elle est vaine et insolente; si elle est laide, on ne peut l'aimer; si elle est belle, elle est coquette.

* * *

Lorsqu'un jeune homme embrasse sa femme avec son chapeau sur la tête, la main sur la poignée de la porte et un oeil sur la pendule, c'est que la lune de miel est terminée.

* * *

Depuis que la taxe des célibataires est établie à Montréal, les mariages ont diminué dans la proportion de trois pour cent par mille habitants.

* * *

Quand un bon mari meurt il va au ciel tout droit; lorsqu'un mauvais mari meurt il est condamné à assister aux réceptions de sa femme tous les jeudis après-midi.

* * *

Ce n'est pas aimer sa femme que de se ruiner par une folle complaisance pour elle, en sacrifiant son bien et sa fortune, c'est être faible et dupe.

* * *

Si Salomon avait essayé une femme de plus que celles qu'il avait, il aurait peut-être trouvé la perfection.

FEMMES

Trouver un compagnon est une bonne fortune pour une jeune fille; le connaître, lorsqu'elle l'a trouvé, c'est de l'inspiration; le conquérir lorsqu'elle l'a connu, c'est de l'art; le garder lorsqu'elle l'a conquis, c'est un miracle.

* * *

Il ne faut pas conclure qu'un homme nous aime parce qu'il est heureux de voir les autres hommes nous regarder; attendons qu'il commence à se demander pourquoi les autres hommes nous regardent.

* * *

Ce n'est pas les orages qu'il y a sur la mer Matrimoniale qui font sombrer le vaisseau "Amour", cest au contraire le calme plat.

* * *

Lorsqu'une jeune fille se marie elle s'imagine avoir une place dans le coeur de son amoureux, mais dès qu'elle est mariée elle se demande où est cette place.

* * *

Ce sont les cordons du tablier d'une femme et les cordons de la bourse d'un homme qui forment le noeud gordien d'un ménage.

* * *

En amour, une jeune fille perd d'abord la tête, puis sa vanité, puis son coeur et après..... sa liberté.

HOMMES

Ne pariez jamais avec une jolie fille, vous perdrez toujours; même si vous gagnez, vous serez encore perdant.

L'argent qu'un célibataire économise en restant garçon rendrait plusieurs ménages heureux.

* * *

Mathusalem a vécu au-delà de 700 ans, et pendant ce laps de temps, pas moins de 1,400 femmes ont essayé de lui donner des conseils sur la manière de prolonger sa jeunesse et de conserver ses charmes.

* * *

On trouve parmi les hommes des caractères doux et capables de patience; mais où trouver un mari qui puisse souffrir chez sa femme des airs méprisants ou tout ce qui leur ressemble.

* * *

La cour que l'on fait à une jeune fille ne donne pas plus une idée du mariage que les prospectus annonçant les grands endroits de vilégiature pour la saison d'été.

* * *

Le kaiser a pu assassiner des enfants et brûler des hôpitaux, mais il n'a jamais poussé la cruauté jusqu'à avouer à une femme de quarante ans qu'elle paraît son âge.

* * *

Un homme choisit une femme comme une femme choisit un chapeau; il lui faut toujours quelque chose du pays, mais avec un petit air "importé".

* * *

Il y a des célibataires qui savent que fatalement un jour ou l'autre il leur faudra eux aussi monter sur l'autel de l'hymen, et qui ont fait d'avance leur sacrifice.

* * *

Un célibataire est un monsieur qui ne veut pas faire les cent volontés d'une femme, mais qui fait la volonté de cent femmes.

FEMMES

L'amour est une fée qui transforme un crâne chauve en un halo, des cheveux rouges en cheveux d'or, de vieilles farces en mots d'esprit, et permet qu'une jeune fille fasse un héros d'un mannequin, un prince charmant d'une momie et un poète d'un rimailleur.

* * *

Une femme doit toujours être l'étoile qui guide la vie d'un homme, mais elle doit éviter autant que possible d'être tout son système planétaire.

* * *

Il y a certaines choses qui provoquent l'éclat de rire dès qu'on les aperçoit. Parmi ces choses nous pouvons placer: un canard, une grenouille, et un homme en costume de bain.

* * *

Il est plus difficile de se séparer d'un homme que de l'épouser; c'est comme au Mont de Pitié, il est plus facile de déposer un objet que de le retirer.

* * *

On calcule qu'une femme dont le doigt est orné d'une bague en or se grattera le nez quatre fois plus souvent qu'une autre femme.

* * *

Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle vient quand on a senti de l'amour.

* * *

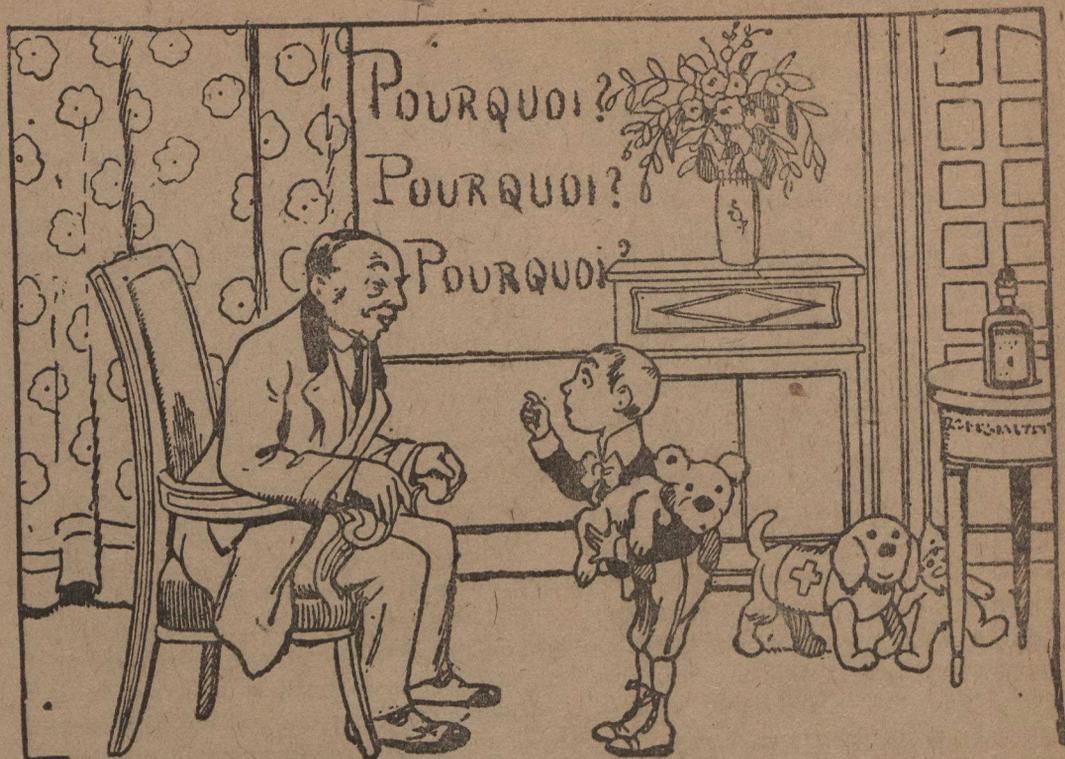
L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison.

* * *

Il ne suffit pas d'être belle pour se faire aimer; les hommes veulent encore que l'on soit aimable, et, pour le devenir, il en coûte des soins; il faut réformer son caractère, l'adoucir, être complaisante, égale, etc., etc.

* * *

Les femmes ne s'unissent que par nécessité, jamais par goût.



Questions simples qui embarrassent bien du monde.

Pourquoi aperçoit-on le jet de la lumière d'un canon avant d'entendre la détonation?

La lumière est une ondulation produite dans quelque chose qui se trouve partout et qu'on appelle l'éther, tandis que le son est une ondulation dans l'air. Le son n'avance que de quelques centaines de verges par seconde tandis que la lumière franchit plus de 200,000 milles à la seconde. Plus vous êtes loin du canon plus le son vous parvient longtemps après l'apparition de la lumière. La lumière met huit minutes à nous arriver du soleil et quatre ans à nous arriver de l'étoile la plus rapprochée. Aucun son ne nous arrive du soleil, de la lune ou des étoiles, parce qu'il n'y a pas entre ces astres et nous de couche d'air à travers laquelle il puisse onduler ou se déplacer.

A quoi servent les sourcils?

Cette question semble simple, cependant combien y en a-t-il qui sont en état de répondre? Si nous n'avions pas de sourcils, les gouttelettes de sueur qui se forment sur le front lorsqu'on a chaud couleraient dans les yeux, et cela serait très dangereux, car la sueur, en outre qu'elle troublerait la vue, constituerait un véritable poison. Les sourcils sont du reste un apanage de la beauté. Certaines élégantes le savent bien et savent les teindre pour les faire paraître davantage.

Comment les mouches peuvent-elles marcher au plafond?

Autrement dit, pourquoi les mouches marchent-elles à l'envers? Les pattes des mouches sont légèrement gluantes, puisqu'elles se fixent aux objets comme des es-

pèces de ventouses ou tuyaux à succion, en y adhérant avec force. Le corps de la mouche étant du reste très léger, il lui est plus facile qu'à nous de ne pas tomber en se trouvant la tête en bas.

Pourquoi certaines choses ont-elle une odeur, tandis que d'autres n'en ont pas?

On dit que l'on sent quelque chose de loin, mais ce que l'on sent en réalité c'est quelque chose qui pénètre dans le nez, bien que cette chose puisse venir d'une certaine distance. Plus il y a d'atômes dans une substance liquide ou solide, plus cette substance en projettera dans l'air qu'il environne. Certaines substances ou certains corps réputés inodores, développent tout de même une odeur, seulement les atômes ne sont pas assez puissants pour atteindre notre organe olfactif. Seuls ou à peu près, l'eau et l'air sont complètement inodores malgré leur contact avec notre nez.

Pourquoi les odeurs des choses sont-elles différentes?

Tout dépend des différences qui existent dans la comportation des substances. Cependant il existe des similitudes d'odeur qu'on peut grouper par familles. Toutes les combinaisons du soufre ont une odeur désagréable, tandis que certaines huiles ou essences de fleurs ont une odeur agréable bien que sensiblement différentes. Tout cela est dû à des combinaisons chimiques identiques. Donc les choses ont une odeur différente parce qu'elles varient au point de vue chimique, en composition ou combinaison.

Pourquoi les arbres croissent-ils de bas en haut?

Parce qu'ils ne tombent pas du ciel répondrait cet ignorant de la Palisse. Mais il y a une autre raison, surtout une distinction importante. D'abord, il est faux que tout l'arbre croisse de bas en haut:

exemple: la racine croît de haut en bas. Cela veut dire qu'il y a dans la semence des cellules qui cherchent l'obscurité et d'autre la lumière. Ces dernières sont plus nombreuses. L'arbre, comme presque toutes les plantes possède deux parties distinctes: l'une vivant dans l'air, l'autre dans le sol. La partie qui a besoin d'air pour vivre ainsi que de lumière, ne peut pousser que de bas en haut; l'autre qui recherche l'obscurité, ne peut que pousser de haut en bas, dans le sol.

Pourquoi une figure vue dans un miroir apparaît-elle déformée à une personne qui se tient auprès?

Nous croyons que les deux côtés de notre figure sont exactement semblables, mais tout photographe habile sait bien qu'ils ne le sont pas. D'ordinaire, nous ne le remarquons pas, mais lorsque nous voyons la réflexion de la figure d'une personne dans une glace, nous voyons alors le côté gauche se sa figure comme si c'était le droit et le droit comme si c'était le gauche.

Notre oeil étant accoutumé à la voir de l'autre manière cette figure nous semble déformée. Si vous n'aviez jamais vu cette personne auparavant vous ne remarqueriez rien du tout. Vous n'avez jamais vu votre propre figure sauf dans un miroir, et, s'il vous était possible de la voir comme tout le monde la voit, votre figure à vous vous semblerait tout aussi déformée que celle de vos amis, lorsque vous les regardez dans une glace. Sans doute, si les deux côtés du visage étaient exactement pareils, la figure apparaîtrait exactement la même qu'on la voit dans une glace ou directement.

Bien entendu, nous ne parlons pas des miroirs concaves ou convexes de la Galerie du Rire, au parc Dominion, ceux-là étant spécialement faits pour déformer les objets qu'ils reflètent.

— o —

FORT ANCIENNE RELIQUE DE LA CATHÉDRALE DE REIMS

Lorsque les Boches bombardaient si terriblement la cathédrale de Reims, on se demandait avec angoisse si tous les trésors d'art que contenaient le monument avaient pu être mis en lieu sûr, hors de la portée sacrilège des barbares.

Des renseignements récents attestent, par bonheur, que la plupart des oeuvres d'art et des reliques religieuses ou historiques ont pu être soustraites à l'outrage de l'incendie qui a ravagé le vénérable monument. Quant à l'Évangélaire slavons, connu sous la dénomination de "Texte du Sacre", — dont nous publions ci-contre une page fac-simile — on n'eut pas à le préserver, par la simple raison qu'il ne se trouvait pas à la cathédrale, mais étant conservé, depuis la Révolution, à la bibliothèque de la ville de Reims, et c'est par un redoublement de précaution, — les barbares continuant à bombarder la ville ouverte, — qu'on transporta la relique slavonne à l'abri de leurs atteintes.

Certains érudits n'admettent point la tradition d'après laquelle l'Évangélaire slavons de Reims aurait servi pendant les cérémonies du sacre des rois de France. La majeure partie des autres, et, parmi eux, les savants paléographes français J.-B. Silvestre et L. Paris, le Tchèque Kopitar, démontrent, au contraire, avec abondance de preuves, que la désignation du manuscrit de Reims: "Texte du Sacre", est entièrement conforme à l'usage qui lui est attribué. Au surplus, un vieux "Règlement du Sacre des Rois de France", conservé à la cathédrale de Reims, mentionne le fait en termes précis.

Une autre circonstance a longtemps ajouté à la vénération française de l'Évan-

géliaire slavons. Jusqu'au milieu du siècle dernier, on croyait que ce manuscrit avait appartenu à saint Jérôme, un des pères de l'Église catholique, d'origine slave, mort à Bethléem en 420. Les Croisés de France, lors de la prise de Constantinople, auraient trouvé le manuscrit dans la bibliothèque laissée par saint Jérôme, et Godefroy de Bouillon en aurait fait don, par la suite, à l'archevêque de Reims, Guillaume le Blond.

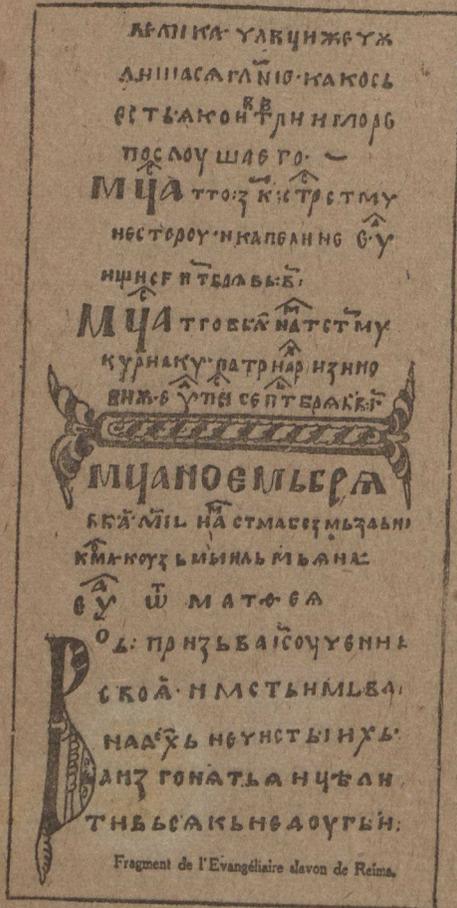
Mais la langue et la forme de l'écriture de l'Évangélaire n'autorisent point à lui attribuer une aussi ancienne origine. Il est formé de deux parties, chacune écrite en caractères différents: cyrilliques et glagolitiques. L'alphabet cyrillique a été composé des lettres grecques, avec addition de lettres nouvelles, au neuvième siècle, par Cyrille, apôtre des Slaves. La glagolitique emprunte également au grec la majeure partie de son alphabet; mais, tandis qu'il dérive des lettres minuscules, le cyrillique dérive des majuscules.

De fait, l'érudit Tchèque Hanka a pu démontrer, à la suite de longues recherches et confrontations des écritures, que la partie cyrillique du manuscrit était un autographe d'un saint tchèque, Procope mort en 1053. Le paléographe polonais Jastrzembksi, qui, le premier, a déchiffré la partie glagolitique du manuscrit, a confirmé cette opinion dans une *Notice sur le Manuscrit de la Bibliothèque de Reims, connue sous le nom du Texte du Sacre*, publiée en 1845, et sa démonstration fut si péremptoire, qu'elle fut jugée comme définitive par tous les spécialistes.

Mais, si ce texte ne remonte pas au temps de saint Jérôme, il ne constitue pas

moins le plus ancien monument d'écriture slavonne et un autographe millénaire d'un saint slave. Le slavon est la langue mère du Russe, du Tchèque, du Polonais, du Serbe, du Bulgare, du Croate, du Slovène, — d'où la vénération de l'Évangélaire du saint Procope par tout le monde slave.

Mais comment cette relique des Slaves s'est-elle transformée en Texte du Sacre des rois de France, si ce ne sont point les Croisés qui l'ont rapportée de Constantinople?



D'après le Tchèque Kopitar, ce serait Anne de Russie (fille du grand prince de Kiev, Yaroslav) qui, en épousant, au onzième siècle, le roi Henri Ier, aurait porté en France le livre sacré pour son usage personnel. Thèse ingénieusement défendue et qu'aucun fait ne contredit, mais que

rien, non plus, ne confirme. En définitive, l'opinion qui prédomine aujourd'hui, parmi les savants tchèques, polonais et français, est que ce fut le cardinal de Lorraine qui remit l'Évangélaire à la cathédrale de Reims, entre 1545 et 1574, sans qu'on puisse établir, d'une façon certaine, de qui le cardinal le tenait.

Depuis cette époque et jusqu'à Louis XVI, les rois de France prêtaient serment sur ce manuscrit et, fait curieux, en ignorant, avant 1716, en quelle langue il fut écrit. Une vieille description manuscrite des "Pièces diverses de Reims" le signale en propres termes :

"Les pages de ce livre sont écrites en lettres étrangères et fort anciennes, de sorte que personne ne peut le lire ni dire en quelle langue il est écrit. Mais il a toujours passé pour contenir l'Évangile."

La tradition veut que ce soit Pierre le Grand qui ait déchiffré le premier ce texte, lors de son passage à Reims, au cours du voyage qu'il effectuait, en 1716, de Paris à La Haye, et après avoir proposé à la France l'amitié russe. Dès que l'Évangélaire lui fut présenté par le clergé de la cathédrale et qu'il l'eut ouvert, le tsar lut, à la surprise générale, la première page, laquelle, expliqua-t-il, contenait une partie du chapitre X de saint Mathieu. Il ajouta que le chiffre de la première page signifiait "19" et il s'ensuivit que les dix-huit premières pages manquaient. C'est une partie de cette page 19 dont nous reproduisons ci-contre le fidèle fac-similé.

Aux jours mouvementés de la Révolution, l'Évangélaire de Reims disparut de la cathédrale. Heureusement, il fut retrouvé, après la tourmente, intact dans son texte, mais dépouillé des pierreries et de l'or dont était ornée son antique reliure. C'est dans cet état qu'il passa à la bibliothèque de la ville de Reims, y fut conservé jusqu'à nos jours et retiré depuis le bombardement de la ville ouverte par les Teutons.

Des chiffres qui donnent le vertige

L'intérêt composé d'un sou, placé à la banque, au temps de Jésus-Christ s'élèverait aujourd'hui à 48,701,360-000,000,000,000,000,000,000,000,000,000.

**Comment désigner ce nombre — Ce qu'il représente.
20 Dodécillions.**

M. Camille Flammarion, le célèbre astronome français vient de publier une étude dont la lecture est susceptible de plonger le lecteur le plus calme dans le monde du fantastique et du vertigineux. Il intitule cette étude d'actualité: "*La Pluie des Milliards*", et la voici:

"Plusieurs journaux de France et de l'étranger rééditent en ce moment, à propos de la danse macabre des milliards jetés au vent par l'infâme guerre pan-germanique, un calcul que j'ai publié en 1873 dans *L'Illustration*, comme commentaire aux cinq milliards, alors exorbitants, payés par la France à la Prusse pour la libération du territoire. Ce calcul avait pour objet la valeur actuelle qui serait représentée par les intérêts composés de cinq centimes placés à la naissance de Jésus-Christ, au taux de cinq pour cent. J'y rappelais que le chiffre d'un milliard était difficilement compris par nos cerveaux, qu'à l'occasion de l'indemnité du milliard voté en 1825 pour les émigrés par le gouvernement de la Restauration, le général Foy s'était écrié, du haut de la tribune, qu'un milliard de minutes ne s'était pas encore coulé depuis la naissance de Jésus-Christ! En effet, ce nombre n'a été atteint qu'en 1902 (le 28 avril).

"Les journaux qui me font le très grand honneur de revenir sur ce curieux calcul

se trompent légèrement. Leur erreur est plus grosse que le monde, plus grosse que le Soleil et que tout le système solaire!

"Ils me font dire qu'il faudrait un globe d'or de la dimension de la Terre pour représenter le capital fourni par cette accumulation d'intérêts. Ils sont bien loin du compte! Ce n'est ni un lingot d'or de la dimension de la Terre, ni deux, ni trois, ni dix, ni cent, ni mille, qui pourraient faire cette somme! Le résultat du calcul est, d'ailleurs, je l'avoue, à peine croyable.

"Une somme quelconque, placée à 5 pour cent, à intérêts composés, se double dans l'espace de 14 ans, ou plus exactement 14,21, ou, 14 ans 77 jours. Nos 5 centimes ainsi placés en l'an 1 deviennent 10 centimes en l'an 14; 20 centimes en l'an 28,, 40 centimes en l'an 42, 80 centimes au bout de 14 nouvelles années, 1 fr. 60 l'an 71.3 frs. 20 l'an 85, et ainsi de suite en doublant toujours.

"La progression, qui commence lentement, comme on le voit, monte bientôt avec une rapidité fantastique. Pendant les cent premières années, la somme n'arrive, il est vrai, qu'à 6 francs 40. Mais, à la fin du II^e siècle, elle est de 819 francs 20, à la fin du III^e siècle, elle est de 104.857 frs. 60, à la fin du IV^e, elle est de 13,421,772 francs. Nous voici déjà aux millions. La somme doublant toujours de quatorze en

pendant 56,700 ans pour arriver à constituer la somme totale.

“En 1873, une durée de 6,626 ans aurait suffi.

“Je le répète, ce chiffre de 20 dodécillions est le plus grand nombre qui ait jamais été écrit.”

LES BRULURES

On guérit les brûlures légères sans le secours d'un médecin, en appliquant des compresses d'eau froide, ou de la pulpe de carottes jaunes ou de pommes de terre râpées. On conseille l'eau de chaux mêlée à l'huile, ou *Liniment calcaire*; on conseille aussi d'éponger la brûlure avec un tampon en chiffon trempé dans l'eau-de-vie, qui calme la douleur plus vite que toute autre application. On doit ce résultat au froid que produit l'alcool en se volatilissant. Si la brûlure est grave, il faudra appliquer quelques sangsues ou quelques ventouses à l'entour de la partie affectée et la maintenir toujours couverte de linge que l'on arrosera d'eau très froide, sans jamais rien déplacer. Si les brûlures sont faites aux paupières, aux doigts, sous les aisselles, ou partout ailleurs, dans des endroits ou deux parties destinées à rester séparées tenteraient de se souder entre elles, on aura soin de les tenir écartées par la présence d'un linge mouillée et placé entre l'une et l'autre. La poudre impalpable de charbon végétal a été employée, dit-on, avec succès. On l'applique en une couche de l'épaisseur de deux ou trois lignes, qu'on laisse en place jusqu'à la guérison de la partie brûlée. Cette poudre produit une douleur très vive, qui se calme peu à peu pour ne plus reparaitre. Vu la propriété antialgide du gaz acide carbonique, on serait tenté de croire à la convenance d'arroser les brûlures par l'eau gazeuse. A défaut d'autres moyens on pourrait l'essayer.

LE NETTOYAGE DES FOURRURES

Enlevez les doublures et ouatages et étendez la fourrure aussi à plat que possible. Brossez vivement avec une brosse duré; puis les morceaux mangés par les mites doivent être soigneusement coupés (à l'envers avec un canif), et remplacés par de nouveaux morceaux, qu'on coud à surjet.

Les fourrures telles que zibeline, chin-chila, écureuil, doivent être traitées comme suit:

Chauffez dans une casserole une certaine quantité de son (frais autant que possible), en le remuant pour qu'il ne brûle pas. Quand il est bien chaud, frottez-en avec la main l'intérieur de la fourrure: répétez l'opération deux ou trois fois, puis secouez bien la fourrure et brossez-la de nouveau à fond.

Pour les fourrures blanches, on procédera ainsi:

Étendez la fourrure bien à plat et frottez-la à l'envers avec du son humecté d'eau chaude; frottez jusqu'à ce que le son ait perdu toute son humidité; enlevez-le et frottez de nouveau avec du son sec.

Si vous voulez étirer vos fourrures pour les agrandir dans un sens quelconque, procédez ainsi:

Faites dissoudre environ 3 onces de sel dans une chopine d'eau; avec cette solution, imbitez l'envers de la fourrure sans mouiller le poil, étendez-la soigneusement, le poil en dedans, étirez selon la forme désirée et fixez au moyen de petits clous ou de punaises. On peut, pour faire sécher plus vite, placer la fourrure à quelque distance du feu.

Pour écurer les chaudrons employez du gros papier sablé au lieu du savon *Bon Ami*. Il donne beaucoup plus de satisfaction.

POUR GARDER LE CONTROLE DU COMMERCE DES FOURRURES

Il vient de se former à Londres (Angleterre) une association, la "*London Fur Trade Association*", qui a pour but principal de garder à cette ville sa position de centre de l'industrie des peaux à fourrure, et de lui donner de plus en plus d'importance comme centre du commerce des fourrures préparées, teintées et manufacturées. L'association compte parmi ses promoteurs des membres influents comme la compagnie de la Baie d'Hudson.

Pendant la guerre, New-York et St-Louis ont toutes deux essayé d'enlever à Londres son titre de marché aux fourrures du monde, mais leurs espoirs se sont envolés à l'encan aux fourrures du mois de mai, dans la métropole, alors que des acheteurs affluèrent du monde entier et que des prix sans précédents furent réalisés.

Les marchands de fourrures anglais, cependant, craignent surtout les efforts qui seront faits par les Allemands pour donner un regain d'activité aux importantes ventes de fourrures qui se faisaient à Leipzig, et ce n'est plus un secret que les marchands de fourrures français et italiens, ont pressé les maisons anglaises de coopérer avec eux pour déjouer l'intention des Allemands de faire de Leipzig le principal marché aux fourrures du monde.

PLANS DE LOGEMENTS ET VILLES DANS QUEBEC

Dans la province de Québec on a adopté une loi concernant les logements, on a préparé un plan provincial d'habitations et un directeur des logements a été nommé. Le plan de Québec se conforme plus strictement au plan fédéral que ceux des autres provinces. Toutes les recommandations du gouvernement fédéral ont été pra-

tiquement incluses dans le plan de Québec sous une forme obligatoire. La nomination du Dr Nadeau à la position de directeur des logements indique bien l'importance que la province accorde à l'encouragement des plans d'habitations dans la formation des banlieues fleuries, avec des dispositions convenables pour tracé de ville. Le Dr Nadeau a été pendant nombre d'années activement engagé dans l'oeuvre des tracés de villes et de la réforme des habitations dans Québec.

On a aussi nommé des commissions de logements dans Montréal, Hull et autres villes.

Bien que Québec soit la seule province de l'Est qui n'ait pas de loi concernant les tracés de villes, on y a songé dans le plan des habitations et, d'après la Commission de conservation, une loi nouvelle à cet effet sera soumise à la prochaine session de la législature.

L'EXTRACTION DU SEL PAR L'ELECTRICITE

Il vient de se constituer en Norvège une Compagnie au capital d'environ 16,000,000 de dollars, avec pour objet l'extraction du sel de l'eau de mer sur une grande échelle, en appliquant le procédé du professeur Helland-Hansen.

Il est probable que des constructions considérables seront édifiées tout le long de la côte norvégienne pour l'utilisation de l'énergie électrique. Les installations, doivent, paraît-il, recevoir une extension des plus considérables, notamment les installations de pompes, etc.

La production du sel n'exige l'emploi que d'une assez faible énergie électrique.

D'après des renseignements certains, la première fabrique de ce genre sera établie à Stavanger et la seconde à Glaamfjord.

UN TRAMWAY ULTRA RAPIDE SUR LES TOITS ET SANS ROUES

Puisque la compagnie des tramways de Montréal augmente continuellement ses prix tout en nous donnant moins de confort, et que nous n'y pouvons rien, attendu qu'un contrat arbitraire nous lie pour bien des années à venir, consolons-nous un moment en étudiant les nouveaux moyens qu'on projette ailleurs, dans le but de diminuer l'encombrement et améliorer le service.

Le projet illustré ci-contre a fortement intéressé les administrateurs de la métropole américaine, tant par sa nouveauté que par son confort et sa rapidité absolus.

Et, vous verrez qu'un de ces bons matins, grâce à l'invention d'un ingénieur français, L.-D. Girard, tué lors de la guerre de 1870, et remise au monde par M. H. Gernsback, éditeur, les New-Yorkais se réveilleront avec sur leurs toits toute une installation permettant à des tramways aériens, sans roues et sans freins, de traverser toute la ville, à une vitesse possible de 120 milles à l'heure, avec des passagers confortablement installés en toute sécurité. Ce service se fera sur un seul rail, il coûtera moins cher qu'un "subway" ou métro ou une voie aérienne ordinaire, sera plus rapide, sans soubresauts ni vibrations et il ne suffira que d'une structure presque enfantine pour supporter le tout.

Pour comprendre le système du tramway sans roues, ce qui paraît une utopie, à première vue, imaginez ou faites l'expérience suivante: Prenez deux miroirs sans cadres, l'un plus grand que l'autre, et plongez-les tous les deux dans l'eau. Si vous les placez l'un sur l'autre, encore

humides, vous constaterez que le plus petit glissera sur le plus grand sans la moindre friction. Cette friction est impossible puisque les deux glaces, séparées par une mince couche d'eau, ne se touchent pas. Dans cette expérience, peu importe le poids des glaces.

L'ingénieur français n'a pas fait autre chose que suggérer une application de ce phénomène, en faisant glisser des wagons sur un filet d'eau. Sur sa propriété de la Jonchère, près Paris, il construisit une voie ferrée simple et un chemin-de-fer dont les wagons reposaient sur des patins ou sabots laissant couler des filets d'eau sous eux. Tout marchait admirablement et pour arrêter ou ralentir le train, on n'avait pas besoin de frein; il ne suffisait que de diminuer ou arrêter l'écoulement de l'eau.

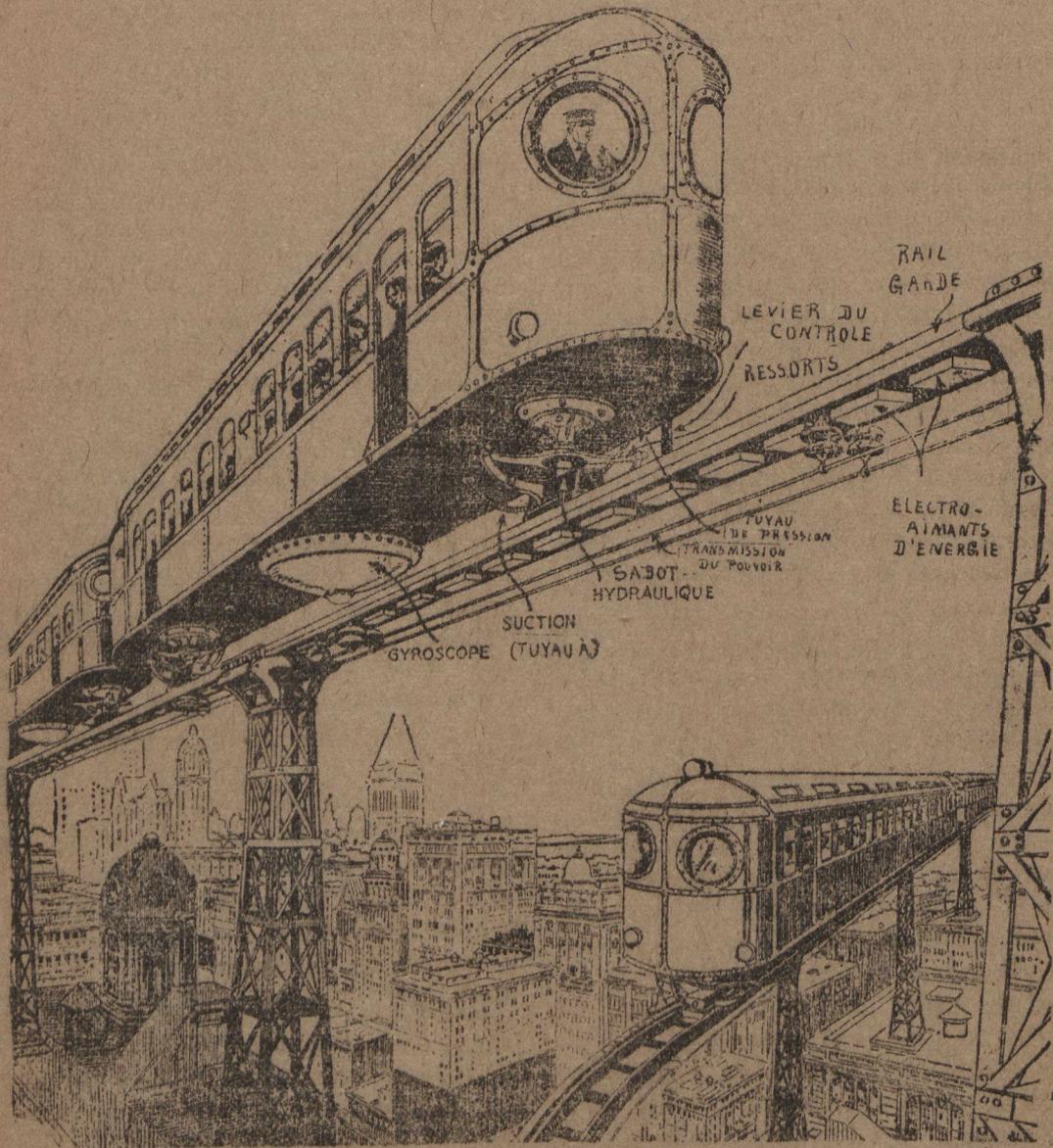
La propulsion électrique était alors inconnue et l'inventeur avait dû fabriquer une espèce de turbine fournissant toute l'eau nécessaire aux sabots. Ce chemin de fer fonctionna bien et il transporte encore un nombre limité de voyageurs.

Un peu plus tard, vers 1869, le gouvernement français accorda une concession à Girard, avec autorisation d'établir un système de chemin de fer sans roues, entre Paris et Argenteuil. La guerre survint: les Allemands détruisirent tous les travaux et Girard lui-même fut tué.

Aujourd'hui, M. Gernsback ressuscite l'idée de Girard, seulement il y applique des principes plus modernes. Il ne suggère qu'une voie simple à un seul rail. Les sabots hydrauliques puisent l'eau qu'ils ré-

pendent dans les réservoirs des wagons, mais cette eau est recueillie pour servir encore par une pompe à suction. Quant à la pesanteur du wagon elle est supportée par le filet d'eau courante sur l'unique

rettes électriques qui briseraient et fonderaient la glace instantanément, au passage du véhicule. Du reste on peut aussi éviter cet inconvénient en mêlant de la glycérine à l'eau, ce qui a pour résultat de lu-



rail.. Il recommande de se servir d'un gyroscope pour régler ce courant d'eau et maintenir le liquide.

Afin d'éviter les dangers du changement de l'eau en glace l'hiver, il serait facile d'installer des grattoirs et des chauffe-

brifier le rail en l'empêchant de rouiller.

Quant au système de propulsion, il se ferait à l'aide d'électro-aimants placés dans le rail même, fabriqués avec des métaux non magnétiques, tels que le cuivre et le bronze. Les électro-aimants seraient pla-

cés de six pouces en six pouces sur toute la longueur du rail.

A l'état normal les électro-aimants ne produisent pas le pouvoir, parce qu'ils ne le contiennent pas. Mais, au départ, le conducteur appuyé sur son levier magnétique abaissant un sabot de contact à l'arrière, qui, par glissement sur les contacts, produit l'énergie nécessaire dans les électro-aimants. Il faut alors deux de ces sabots de contact qui sont attirés par chaque électro. Le mouvement initial du terrain ne fait alors que s'accroître et l'opération se répète à l'infini. La vitesse peut cependant facilement être contrôlée en interrompant les contacts des sabots selon le besoin. Pour éviter les secousses au départ, le conducteur n'a qu'à faire jouer les sabots, pendant quelques secondes, d'avant en arrière. En interrompant le courant d'eau et en faisant prendre contact aux sabots, le train s'arrête alors presque immédiatement.

M. Gernsback ajoute que la dépense de construction d'un tel système de traction serait infiniment moindre que celle de l'installation d'un métro ou d'un chemin de fer élevé, sur roues et à double rail. Il serait possible de faire du cent et du cent-vingt milles à l'heure sans crainte d'accidents.

— o —

LE MARONNIER INDIGÈNE DISPARAIT

Le marronnier ne croît que dans les régions du Sud de l'Ontario, sur la rive nord du lac Érié et dans la péninsule du Niagara, mais même à ces endroits, on ne le trouve plus en quantité appréciable. Il a été coupé il y a déjà quelques années. Il n'existe pas plus à l'est du Canada. Les trois quarts du marronnier consommé au Canada est importé des États-Unis. (Extrait du rapport de la section forestière du département de l'Intérieur, sur les industries ontariennes employant du bois.)

— o —

LES VILLES QUE FAIT SURGIR LE CHEMIN DE FER

Tout le monde connaît, surtout au Canada, des cités qui n'étaient rien, ou presque rien, il y a quelque soixante ans, et qui se sont rapidement développées depuis que la création des réseaux ferrés en a fait, par suite de leur situation géographique ou des avantages particuliers qu'elles présentaient, des points de bifurcation important ou le siège des grands ateliers.

La ville anglaise de Crewe offre un exemple plus frappant encore de l'influence qu'exercent parfois les chemins de fer sur le développement de certaines agglomérations.

C'était, en 1840, un hameau composé de quatre maisons. C'est aujourd'hui une ville de 42,000 habitants, points de bifurcation où la ligne de Manchester se sépare de celle de Londres à Liverpool.

Sa population se compose, à peu près exclusivement, d'employés du *London and North Western Railway*, de leurs familles ainsi que des fournisseurs et commerçants dont ils constituent, avec les voyageurs de passage, la seule clientèle.

En 1843, fut fondé à Crewe le premier atelier de construction et de réparation. Il devint en 1864 le principal atelier du réseau. C'est aujourd'hui le plus grand atelier de chemins de fer du monde entier.

La Compagnie dut s'occuper, dès le début, de loger son personnel d'ouvriers, de contremaîtres et d'ingénieurs. Elle fit construire 800 maisons qu'elle loua sans bénéfice et à des prix minimes.

En 1877, Crewe fut élevé au rang de ville et reçut ses parchemins officiels.

En 1878, la Compagnie fit don à la cité d'un terrain d'une étendue de 18 hectares où fut planté un grand parc. Elle créa, en outre, un grand nombre d'œuvres d'utilité publique: écoles, hôpitaux, asiles, bibliothèques, sociétés de secours mutuels, de retraites, d'assistance, etc.

En 1882, elle fit édifier des bâtiments spacieux pour le logement gratuit du nombreux personnel flottant de service.

En 1885, elle tripla le nombre des maisons d'habitation qu'elle avait fait élever et subventionna une société fondée dans le but de construire des cottages ouvriers et des immeubles destinés à être loués à bas prix aux fournisseurs divers des employés.

En 1887, des hôtels luxueux, pourvus de tout le confort moderne, furent édifiés.

Les établissements des chemins de fer s'étendent à Crewe sur une superficie de 700,000 verges et occupent 8,500 ouvriers. La force motrice est produite par 162 machines à vapeur. Ils comprennent des ateliers de construction d'où sont sorties de 1843 à 1904 près de 4,500 locomotives, des ateliers de réparation où 3,000 machines passent annuellement, une aciérie Bessemer produisant des rails, des ponts et des pièces de machines, des ateliers pour la fabrication des conduites de gaz et d'eau et pour la construction de tout l'appareillage des signaux, une tréfilerie et des ateliers où sont fabriqués les appareils électriques employés au service de la ligne, une briqueterie, une tuilerie et des ateliers de charpente.

Ils sont complétés enfin par des distributeurs d'eau, de gaz, d'électricité et d'air comprimé et par une savonnerie qui récupère et utilise les produits de graissage.

Crewe a en même temps l'aspect d'une grande ville et d'une immense usine.

— o —

LES "CE QU'IL NE FAUT PAS FAIRE"

A table:

— ...arriver en retard à un dîner: c'est manquer d'égards à l'hôte, aux autres convives et au dîner lui-même.

— ...s'asseoir avant que la maîtresse de

la maison en ait donné le signal.

— ...présenter quelqu'un quand tout le monde est assis.

— ...s'asseoir à trois pieds de la table pas plus qu'on ne doit s'y coller.

— ...passer sa serviette sous le menton, ni l'étaler sur sa poitrine (les bavettes sont pour la chambre d'enfants), se contenter de poser la serviette sur ses genoux.

Au salon:

— ...entrer dans un salon avec pardessus, manteau ou parapluie, ombrelle.

— ...donner la main à tout le monde, mais se contenter de saluer; si les maîtres de la maison vous tendent la main, la prendre.

— ...être ni trop froid ni trop expansif; mais être modéré dans sa tenue.

— ...tirer les gens par le bras pour les forcer à vous écouter.

— ...se faire trop prier pour jouer du piano ou pour chanter.

Dans le langage:

— ...en parlant d'une personne étrangère dire "lui" ou "elle"; mais monsieur X..., Madame X...

— ...relever une faute de grammaire, votre remarque peut être offensante.

— ...dire à un monsieur en parlant de sa femme; "votre dame" ou "votre épouse", mais Madame X...

— ...employer des expressions exagérées si une chose est simplement jolie, ne pas dire qu'elle est superbe ou splendide.

— ...prendre un ton autoritaire pour donner des ordres aux domestiques.

— ...dénigrer ce que font les autres pour vanter ses propres actions.

Dans la tenue:

— ...porter des toilettes tapageuses, surchargées de festons, d'astragales, ce qui dénote un manque de goût absolu; la femme vraiment élégante est simple dans sa mise.



POUR SE PROMENER DANS L'EAU COMME SUR LA TERRE

Comment aimeriez-vous marcher ou vous tenir debout dans l'eau, sans jamais enfoncer plus profondément que les aisselles, et même sans vous mouiller le corps ou la figure, cela, sans avoir appris à nager.

Ce problème, longtemps cherché, est maintenant résolu. Il vous suffit de vous habiller entièrement, selon que le fait voir la vignette ci-dessus, avec une étoffe dans laquelle entreront des fibres de l'arbre "Kapok", en quantité suffisante. L'arbre "Kapok" se rencontre à Java et Bornéo, et ses fibres soyeuses sont contenues dans les enveloppes de la graine. Jusqu'ici, on se contentait d'en faire de la bourrure de matelas, parce qu'on les croyait trop couteuses pour pouvoir être tissées. Mais, le progrès aidant, on est parvenu à en fabriquer des vêtements fort souples, hermétiques et imperméables, permettant de se tenir dans l'eau sans nuire aux mouvements. Cette fibre de soie est infiniment plus légère que le liège, par conséquent plus seyante. Il suffit de neuf onces seulement de cette substance, pour porter sur l'eau l'homme le plus lourd, même qu'on est obligé de mettre des pesées aux pieds pour maintenir la position verticale de l'individu.

On a commencé la confection de vêtements imperméables en "Kapok" dans le but de sauver des vies, et aussi au point de vue amusement, et il n'y a pas de doute que le commerce international va s'emparer de ce nouvel article si utile et si longtemps cherché. L'apparence de ce costume à l'épreuve de l'eau est comparable à celle d'un accoutrement de plongeur. Le costume est fait tout d'un pièce, à partir du cou, et

l'on y entre "tour rond", dans le corps, les jambes, les pieds, les bras, voire les mitaines. Le tout se ferme hermétiquement au cou, et lorsqu'il y a de la vague, il y a un capuchon facultatif muni de lunettes de chauffeur. Le vêtement est en soie imperméable, entièrement doublé de "Kapok" faisant matelas.

Peut-être n'est-il pas éloigné le jour où le père de famille dira à sa "smala": Ohé, les enfants, enfiler vos "Kapok" que nous allions ensemble prendre une marche dans le lac.

— o —

LE THE ET SA CULTURE

COMMENT PRÉPARER ET
DÉGUSTER CE BREUVAGE.

Le parfum que l'on remarque dans les thés de senteur n'est pas naturel; on l'obtient en mêlant les feuilles de thé à des feuilles de gardenia et de jasmins.



Chinois prenant le thé.

Les thés de qualités ne sont pas parfumés artificiellement.

Un amateur de thé préférera le déguster avec son arôme naturel; mais on enlève au thé sa saveur chaque fois qu'on y ajoute

du lait et chaque fois qu'on le boit tel que préparé par la très grande majorité de nos ménagères qui n'ont pas appris l'art de l'infuser.

Les Chinois en le préparant placent une pincée de thé dans une tasse spéciale sans anse, jettent de l'eau bouillante sur le thé et ferment le couvert de la tasse.

Quelques secondes plus tard le thé est prêt et peut être bu; on porte la tasse à sa bouche et avec un doigt on soulève le couvercle suffisamment pour laisser le liquide couler dans la bouche.

Il y a deux sortes de thé: les thés noirs et les thés verts. Les principales sortes de thés noirs sont: le pekeo-orange, le pekoe-powchong, le souchon et le congou. Les principaux thés verts sont: le hyson-hayswen, le hyson-schoutang, le grande-perle, le poudre-à-canon, le hyson-junior, le hyson-skin et le tonkay.

C'est en Chine que l'on trouve les meilleurs thés, l'Inde, la Cochinchine, Java, Malacca, la Jamaïque, Ceylan et l'Amérique du Sud en produisent aussi. Le thé ne fut introduit en Europe que vers la fin du XVII^e siècle.

Une infusion de thé est excitante, facilite la digestion et est diurétique. Cependant l'abus du thé peut être nuisible aux personnes faibles, elle peut provoquer des vertiges et même des maux de reins.

— o —

Si vous voulez assurer la conservation des pieux, des échelas, et en général de tout bois enfoncé en terre, traitez-le comme suit. Vous commencez par faire dissoudre, par exemple dans un vieux tonneau, 10 livres de sulfate de cuivre dans 100 pintes d'eau; vous y plongez les échelas et vous les y laissez tremper pendant une quinzaine de jours. Après cela, vous les plongerez également dans du lait de chaux à 3 p.c. L'opération réussit généralement mieux avec du bois vert; mais si vous employez du sapin ou du pin, il vaut mieux se servir du bois sec.

UNE BIBLIOTHEQUE DONT L'EXISTENCE REMONTE A PRES DE 150,000 ANS

Dans une savante étude qu'il fit dernièrement devant l'Académie des Sciences, à Paris, le Dr Edmond Vidal parla des civilisations lointaines de l'Assyrie et de l'Égypte, dont la légende, la Bible et les Grecs nous avaient vaguement transmis l'histoire, mais d'où aucun document n'était parvenu jusqu'à nous.

Puis, il passa à la grande découverte qui fut faite de la plus ancienne bibliothèque du monde.

L'une des plus importantes découvertes fut celle d'une bibliothèque trouvée à Ninive, dans le palais d'Assur Canipal, contenant 20,000 tablettes d'argile cuite au four, dont un grand nombre sont conservées au *British Museum*, à Londres. Ces tablettes sont recouvertes d'écriture cunéiforme, formée par les combinaisons d'un même signe en forme de clou, horizontal, vertical ou tordu en crochet, dont les groupements différents forment des signes parfois complexes représentant des valeurs syllabiques et idéographiques.

Il semble que cette bibliothèque fut constituée par Essar-Haddon, père d'Assur Canipal, et ce qui en augmente notablement la valeur historique, c'est que nombre d'écrits relevés sur ces tablettes remontent à une époque bien antérieure à celle où ils furent gravés.

Ils portent, en effet, la mention "d'après une ancienne copie, ou d'après les anciennes tablettes de Sumir et d'Akdad", ce qui dénote une origine des plus lointaines.

D'après Bérose qui écrivit en grec vers 200 avant J.-C., une "Histoire des Antiquités de la Chaldée" dédiée à Antichus Soter, on conservait à Babylone avec le plus grand soin de nombreux documents qui remontaient alors à plus de 150,000 ans!

Lorsqu'en 606 avant J.-C., les mèdes

conquirent l'Assyrie, Ninive fut entièrement détruite; ses palais furent incendiés, ses temples renversés, et quand Xénophon passa dans son voisinage avec ses "Dix Mille", il ne retrouva plus qu'un monceau de ruines entourées de murailles de 150 pieds de haut.

C'est sous ces ruines que fut découverte la bibliothèque en briques d'Assur-Canipal dont le contenu fut patiemment déchiffré au cours de ces années dernières.

La bibliothèque municipale de Montréal est beaucoup plus jeune, puisqu'elle a à peine cinq ans d'existence. Où sera-t-elle dans 150,000 ans?

— o —

LES PIERRES MAGIQUES

LE DIAMANT

Chacune — et chacun — a un diamant, sans doute pas de la grosseur du Régent, mais, enfin, un authentique diamant.

Or, en connaît-on toutes les vertus?

Il garantit de l'ivresse; il entretient et accroît la tendresse entre époux; il guérit les maladies du foie; l'eau dans laquelle il a trempé dissipe les gaz de l'estomac lorsqu'on la boit; il brille dans l'obscurité; il fait gagner les procès; il met les démons en fuite; il préserve de la foudre, de l'ouragan et de la tempête; il écarte la grêle des vignes; il calme les colères; il guérit les maux d'yeux et les tumeurs, il arrête la diarrhée et raffermi les dents ébranlées; il garantit de la peste; il chasse les tristesses et les vains soupçons; il guérit l'hydropisie; il donne à son possesseur le don de plaire; il force les enfants à cracher; il rend le corps vigoureux; il ralentit les sueurs, sèche les ulcères, il dissipe les maux de tête à condition que celui qui le porte vive chastement... Arrêtons-nous là. Porta, à qui j'emprunte cette énumération, la poursuit pendant quatre pages!

Et dire que la science moderne affirme que le diamant n'est que charbon!

De toutes ces propriétés une, au moins, est évidente: il brille dans l'obscurité. C'est un des rares minéraux doués de phosphorescence, de faible phosphorescence, mais de phosphorescence indéniable. Et cela avait vivement frappé les anciens qui, en présence du phénomène, n'avaient pas hésité à en faire, avec l'or, les pierres du Soleil. Quant à nous, nous déclarons que par ses correspondances, le diamant est nettement une pierre mercurienne, et qu'il doit être indiqué comme l'un des talismans de cette planète.

Les anecdotes sur le diamant abondent, on le pense! L'histoire des plus gros diamants est trop connue pour que nous la rapportions. Contentons-nous de quelques anecdotes moins répandues.

D'abord celle-ci: Nostradamus ayant déclaré que la fortune du royaume de France dépendait du diamant bleu que le duc de Beluchter portait au doigt et qui devait assurer la victoire à celui qui

L'avaleroit en bon vinaigre

Catherine de Médicis fit tuer le duc, commanda qu'on lui apportât le fameux diamant, et demanda à l'astrologue le moyen de "l'avalier en bon vinaigre"; à quoi celui-ci répondit qu'elle le lui donnât et qu'il lui donnerait la solution toute préparée. Elle le lui remit, il lui donna, quelques jours après, une petite fiole qu'elle but et qui "estoit si tant amère qu'elle en fit une jolie grimace". Malheureusement, le prophète ayant essayé de vendre, le mois suivant, la pierre à un lapidaire, fut pendu "haut et court"...

Le diamant noir de Marie-Antoinette fit couler moins d'encre que "le collier" qui contribua à amener la Révolution française, mais, que de complications diplomatiques il provoqua! Oui ou non, faisait-il partie indéracinable de la couronne d'Autriche? Marie-Antoinette pouvait-elle l'apporter en France? Songez donc! un joyau

trouvé en Autriche par le fondateur de la dynastie! D'autant qu'à cette époque, l'on ne connaissait que deux diamants noirs: celui-là et celui qu'un ambassadeur extraordinaire avait dit appartenir au "roi des rois, au fils du Ciel, à l'empereur de Chine!" Louis XVI, bon garçon et ennemi de la lutte, l'eût renvoyé volontiers chez lui; seulement... un jour de gêne, la reine l'avait donné en garantie à son joaillier, le sieur Sildermann, pour la coquette somme de... sept millions! On a beau être roi: sept millions... Bref, l'Autriche le réclamait, Sildermann exigeait l'argent et les intérêts; Cagliostro s'en mêla, proposant de fabriquer, à l'aide de ses procédés alchimiques, un diamant noir avec un diamant blanc, tandis que le magnétiseur Mesmer affirmait arriver au même résultat par son seul fluide. Là-dessus, le cardinal de Rohan, se piqua au jeu, paya à l'usurier les dix millions qu'il demandait... et la cour d'Autriche reçut un diamant noir évalué, cinquante ans après, à... deux cents francs (\$40.). Un bouchon de carafe!

UN BON CONSEIL

Pour nettoyer les chaînes d'or. On met la chaîne qu'il s'agit de nettoyer dans une fiole en verre que l'on remplit à moitié d'eau de savon additionnée d'une pincée de carbonate de soude. On bouche la fiole et l'on agite fortement pendant une minute environ. La poussière et les parcelles grasses, en un mot toutes les impuretés qui encrassent les maillons, sont dissoutes par le savon et la soude, tandis que l'or se polit par son frottement contre le verre. On termine en rinçant la chaîne à l'eau pure et en l'essuyant avec un linge sec. Soumise à ce traitement bien simple, la chaîne en or la plus ternie acquiert le brillant de l'or neuf.



POUR LIRE AUX ENFANTS A
L'HEURE DU COUCHER



L'HEUREUSE FAMILLE

CONTE

I

L'ALOUETTE

Vous crovez, mes chers enfants, que je vais vous parler de ce charmant petit oiseau qui monte si haut, si haut vers le ciel en chantant sa chanson printanière? Non pas, vraiment. L'*Alouette* dont il va être question ici est un grand bateau noir bordé de blanc, faisant les voyages sur un grand fleuve, tantôt à l'aide de ses voiles, tantôt en se mettant à la suite d'un remorqueur.

Un matin, par un beau soleil, je m'embarquai et je m'installai du mieux qu'il me fut possible au milieu des cordages goudronnés et des ballots jetés pêle-mêle sur le pont de l'*Alouette*.

La brise, assez vive à cette heure, était tout à fait favorable. Notre vaisseau en miniature déploya fièrement ses voiles, et l'équipage, composé du patron, de trois marins et d'un mousse, envoya un joyeux hurra aux pauvres petits bateaux au milieu desquels nous passions, comme le vaisseau amiral à travers la flotte qu'il commande.

C'était plaisir de se sentir glisser ainsi sur le fleuve, entre deux rives bordées de collines et de prairies où apparaissaient à tous moments une superbe habitation, un

joli village, des troupeaux gras couchés dans les herbes, de petites églises abritées derrière de gigantesques peupliers, et des îles de saules et d'oseraies à tenter un écolier en goût de *robinsonades*. Rien ne manquait à cette galerie mouvante de tableaux champêtres, pas mêmes les ruines, dont plusieurs auraient mérité un temps d'arrêt. Mais l'*Alouette* dédaignait les *escales*; elle profitait du vent et du courant pour descendre au plus vite à l'endroit où un surcroît de chargement l'attendait.

• • •

Je ne m'absorbais pas tellement dans la contemplation des paysages ravissants qui passaient sous mes yeux, que je ne pusse observer mes compagnons de navigation.

Parmi eux j'avisai bientôt le marin qui tenait la barre du gouvernail, et remplissait ainsi les fonctions de pilote. C'était un homme d'une soixantaine d'années environ, à la figure rude et basanée, à l'air brusque. Il parlait rarement et ne le faisait guère qu'en grommelant entre ses dents comme un dogue qui défend un os; mais le patron de l'*Alouette*, à qui j'en parlai, m'assura que le père Magaut était le plus brave homme qu'il connût, et que sous ses airs durs se cachait une âme bonne et généreuse. Cela suffit pour me donner envie de faire sa connaissance.

Je m'approchai de lui à un moment où je crus voir sa physionomie un peu radoucie, et j'entamai l'entretien en lui demandant s'il avait navigué sur mer.

Je faillis me repentir de cette question.

Le vieux marin me regarda de travers, enfonça son béret sur son front ridé, et finit par me dire d'un ton où perçait un suprême dédain :

“Est-ce que j'ai une figure d'eau douce?... ”

— Non, sans doute, père Magaut; cependant...

— Vous ne vous y connaissez guère, n'est-ce pas?... ”

Et il me tourna le dos sans façon en sifflant entre ses dents un air breton qui m'était familier.

“Je connais au moins que vous êtes de mon pays!...” m'écriai-je vivement en lui frappant sur l'épaule.

Ces mots produisirent un effet magique sur Magaut, qui mit une main sur ses yeux en guise de visière, et me regarda avec attention.

“Vous êtes de Bretagne?”

— De la rade de Brest même, du village de Saint-Marc.

— Et moi de Roscanvel,” me répondit Magaut d'une voix rude en portant la main à sa gorge, comme pour aider les mots à sortir. Puis il essaya un sourire qui ressemblait assez à une grimace, et m'apprit brièvement qu'il n'avait pas revu son pays depuis plusieurs années, et qu'il ne retournerait pas l'habiter, ayant marié sa fille unique à un marin normand.

Il y a là, me dit-il en terminant, une cargaison de petits mousses (il voulait dire de petits enfants) qui ne veulent pas me laisser partir, et qui tirent sur mes amarres pour m'amener à la côte, si bien que j'ai baissé pavillon, et qu'il a été convenu que je jetterais l'ancre dans leur crique normande. Voilà!”

J'étais fier d'avoir tant obtenu du vieux loup de mer. Je n'essayai pas de prolon-

ger l'entretien, dans la crainte de paraître indiscret à Magaut, et d'exciter de nouveau son humeur grondeuse. Mais, si je m'abstins de questions, je ne me privai pas d'observations, et je pus constater durant plusieurs heures une expression moins âpre sur les traits du marin breton, auquel il m'avait suffi de dire: “Je suis du pays”, pour qu'une parole expansive s'échappât de ses lèvres, qui avaient si souvent l'air de faire la moue.

On s'arrêta toute une journée dans une grande ville dont je ne vous dirai rien, car à ce moment, j'étais préoccupé d'un autre soin; je tenais à ne pas perdre de vue mon compatriote Magaut, qui m'avait cordialement offert l'hospitalité chez lui, c'est-à-dire dans la maison de son gendre, où l'on pouvait, m'assurait-il, me donner une jolie chambre ouverte sur la rivière, et mettre à mes ordres une barque pour me promener sur le fleuve chaque fois qu'il m'en prendrait fantaisie; puis je pensais aux magnifiques paysages qui me restaient à admirer encore avant d'arriver au terme de mon petit voyage, et le pavé inégal de la ville me brûlait les pieds.

Je fus donc sur le point de pousser un cri de joie quand l'*Alouette* reprit sa marche, et j'allai serrer la main de mon nouvel ami, qui cette fois me rendit énergiquement ma bonne étreinte.

* * *

Après avoir vu défiler devant moi plus d'îles, de châteaux, de clochers, de fermes, de jardins, de parcs et de prairies qu'on n'en voit dans un long rêve, j'entendis une exclamation qui me rappela au sentiment de la réalité. C'était Magaut qui venait de pousser une sorte de grognement ou de cri d'appel à la vue d'une barque dirigée sur l'*Alouette*, et montée par un vigoureux marinier entouré de quatre enfants.

Je m'approchai vivement du bord, et j'allais m'informer auprès du Breton de ce

qu'étaient ces visiteurs, quand je le vis prendre ma malle et mon sac de voyage, qu'il lança aussitôt dans la barque, où ils furent reçus fort adroitement par le batelier. Au même instant, Magaut descendit avec la prestesse d'un jeune chat, en me faisant signe de le suivre, et en me tendant son poing robuste pour aider mon trajet le long de l'étroite échelle qu'il avait si lestement descendue en dépit de ses soixante ans.

Enfin je me trouvai dans la barque sans trop savoir si mon guide m'y avait conduit ou porté, et lorsque je fus un peu remis de l'espèce de vertige que m'avait causé ce transbordement précipité, Magaut me montra d'un geste plein d'orgueil les quatre enfants groupés autour de lui dans l'attitude de la joie la plus expansive.

— "C'est là votre escouade de mousses? lui dis-je.

— Oui, monsieur, l'équipage est presque au complet. Voici mon gendre, qui est le capitaine; moi, je suis le pilote; et ceux-ci sont les novices et les mousses du *Martin-Pêcheur*, à votre service. Mais il nous manque le lieutenant, qui est resté à la cambuse, ou, pour parler comme à terre, à la cuisine. C'est ma fille, mon Ivonne, que j'appelle le lieutenant; vous verrez comme elle sait faire les crêpes à la mode du pays! Tenez, regardez donc là-bas comme nous avons de beaux arbres et de jolies maisons. Par saint Hervé, mon patron! si ce morceau de terre était en Bretagne, je ne lui reprocherais rien.

— Je le crois, beau-père, dit gaiement le gendre de Magaut en imprimant une vigoureuse impulsion à ses rames; mais, quoique en Normandie, c'est un endroit qui n'est point déplaisant, sauf votre respect."

Tout au bord de l'eau, et le pied dans la rivière, de charmantes habitations se groupaient en avant d'un petit clocher aigu. De hauts massifs de verdure cachaient à demi l'aile d'un château à l'aspect imposant, et à l'abri même du mur du parc

on voyait une foule de petites barques se balancer sur leurs amarres au souffle d'une brise légère.

— "C'est le val Saint-Jean, me dit Magaut, devenu bavard depuis qu'il tenait entre ses genoux les deux plus jeunes enfants, et que les deux aînés caressaient ses cheveux gris.

— Un séjour délicieux! m'écriai-je.

— Ouï on boit de fameux cidre, ajouta le gendre.

— Et la crème, donc! s'écria la plus jeune des petites filles, rougissant de sa hardiesse.

— Je vois que je n'ai pas mal fait de me décider à venir prendre pension chez maître Vaté, repris-je à mon tour; le val Saint-Jean m'a tout l'air d'être un beau et joyeux pays".

* * *

Le soleil était encore bien haut quand on débarqua devant la maison de Vaté, maître pêcheur au val Saint-Jean. Je ne vous décrirai pas cette rustique demeure; sa façade blanche se mire dans le fleuve, formant en cet endroit une toute petite anse propre à mettre en sûreté les bateaux de pêche. Je suis pressé de vous faire faire connaissance avec la famille, qui m'accueillit plutôt en ami qu'en hôte banal qu'on traite en raison du prix qu'il doit payer sa pension.

Un mot de Magaut à sa fille avait tout expliqué: J'étais de Bretagne. Ivonne qui portait toujours la petite coiffe de son village, était restée bretonne autant que le lui permettaient ses nouvelles affections. Elle me salua d'un mot breton qui m'alla au coeur, et s'excusa fort gracieusement de la nécessité où elle allait être de nous laisser pour donner ses soins à ma chambre et ajouter quelques friandises au souper.

Maître Vaté s'occupa des barques avec deux mariniers à son service; Magaut m'offrit une place à côté de lui

sur le banc devant la porte, alluma sa pipe, et se mit à taquiner les enfants qui nous avaient suivis.

Je m'intéressais vivement au tableau que j'avais sous les yeux par cette calme soirée, au bord de ce beau fleuve qui baigne de si magnifiques paysages dans sa course sinueuse vers la mer.

Mais j'ai le temps de vous présenter les marmots avant qu'Ivonne appelle tout le monde à table.

Il y avait d'abord Paul, l'aîné des quatre, que l'on continuait malgré cela à nommer le *petit Paul*; c'était un garçonnet de onze ans, fort et bien pris, à la chevelure brune bouclée, aux yeux vifs et intelligents. Puis venait Jeanne, une belle enfant blonde comme les blés mûrs, dont les yeux bruns veloutés avaient une douceur extrême, dont la bouche rose souriait toujours; elle avait neuf ans. Après Jeanne venait Ivonne, âgée de cinq ans, et ressemblant à s'y méprendre aux anges potelés qui entourent la sainte Vierge dans les tableaux d'église; enfin le gros Jean-Marie, filleul de Paul, lequel, haut tout au plus comme une botte, n'était ni le moins joli ni le moins éveillé de la charmante couvée. Tout cela jasait, sautillait, riait devant la porte. On eût dit de jeunes moineaux échappés récemment du nid, qu'ils ne perdent pas de vue, et où ils volent s'abriter à la moindre alerte.

Le souper fut servi sur une table longue couverte de linge très blanc, et garni de vaisselle à fleurs du plus riant aspect. La maîtresse de maison s'occupait de tout le monde avec une bonne grâce et une adresse remarquable. Les enfants, loin de crier tous à la fois et de prendre dans les plats le morceau le plus à leur goût, ainsi que le font souvent les petits paysans et parfois les petits messieurs mal élevés, attendaient leur tour, et ils mangeaient proprement. Magaut avait sans cesse les yeux sur eux, et il me tirait fréquemment par la manche pour me les montrer du regard.

Je remarquai que chacun d'eux faisait un petit tas de croûtes et de mies de pain éparpillées autour de son assiette; et, quand on se leva, je les vis mettre ces miettes dans un papier et les glisser dans leur poche. Le gros Jean-Marie seul se permit de modifier l'action de ses aînés. Il prit les miettes rassemblées devant lui, les mit dans le creux de sa petite main, et les mangea d'une bouchée. Jeanne leva le doigt en le regardant d'un air moitié sérieux, moitié souriant; Ivonnette lui dit tout bas un mot que je n'entendis pas, et l'enfant eut alors une de ces petites moues qui précèdent parfois les larmes. Mais petit Paul l'enleva dans ses bras, et se mit à le balancer comme un battant de cloche, exercice qui changea aussitôt en un fou rire l'envie de pleurer apparue sur ses lèvres.

Il faisait encore grand jour lorsque le repas du soir finit. On sortit devant la porte, sur une pelouse qui servait de salon d'été. Petit Paul s'était empressé d'y porter des chaises, et chacun prit place sans cérémonie.

Le père Magaut et son gendre remailaient un filet; Ivonne tricotait des bas de laine, tout en berçant sur ses genoux le gros Jean-Marie, qui se frottait les yeux; Jeanne ourlait une blouse neuve pour le petiot, et Ivonnette lutinait Paul, fort occupé dans son coin d'un livre d'images rapporté de Rouen par le grand-père.

Je dois ajouter que les sièges n'eurent pas de succès; c'était un luxe en mon honneur dont personne n'usa, pas même moi. Le gazon était si fin et si doux, qu'on s'y étendit avec un grand plaisir, sans souci des chaises de paille rangées en rond par le petit Paul.

Devant ce tableau de famille, si calme et si intéressant, coulait le grand fleuve, portant vers le Havre deux ou trois navires descendant avec la marée.

Au bout d'une heure de ce repos bien-faisant, la jeune mère se leva en disant: "Au lit les petits!"

dans son berceau, et assister à la prière et au coucher des trois aînés, qui ne se firent pas dire deux fois de se retirer, mais qui vinrent apporter leurs bonnes joues à baiser à leur père, au vieux Maaut et aussi à l'étranger, avec lequel ils étaient familiarisés.

Je ne tardai pas à faire comme les enfants, sachant qu'on se levait avec le jour dans la maison du pêcheur.

* * *

J'avais dormi environ deux heures, lorsque je fus réveillé par le bruit d'une porte qu'on ouvrait, et celui d'une conversation à voix basse tenue au-dessous de ma croisée.

Je me levai, et, comme il faisait un clair de lune magnifique, je pus voir le père Magaut et son gendre, chargés de leurs filets, se diriger vers la crique où étaient amarrés leurs bateaux.

Ainsi ces hommes ne se contentaient pas de travailler tout le jour, ils passaient une partie des nuits à la pêche. C'était bien vraiment là une famille de travailleurs.

Le vieux Breton, affublé d'un caban à capuchon, sa pipe aux lèvres, était gravement assis à l'arrière du bateau, tandis que Vaté installait le filet le long du bord, avant de prendre les rames pour gagner l'endroit du fleuve où il comptait tenter la chance.

J'admirais ce vieillard et ce jeune homme, absorbés dans une même tâche et dans un même amour; je les trouvais bien dignes l'un et l'autre de l'affection qu'ils inspiraient auà leurs, et je me disais avec un sentiment de sincère sympathie: l'heureuse famille!

Le lever du soleil fut splendide. Je le vis de mon lit, d'où je descendis un peu après, afin de ne point passer pour un paresseux dans la maison du pêcheur, où petits et grands s'éveillaient avec les oiseaux.

Tout le monde était activement occupé à cette heure matinale. Ivonne, assise sur la pierre du foyer, surveillait le café et la crème qui formaient le premier déjeuner. Jeanne disposait les bols et les cuillers sur la table; l'aîné des enfants, Paul, ouvrait le poulailler, d'où sortaient, en gloussant et caquetant, de belles poules blanches, noires ou jaunes, de charmants petits poussins à l'air espiègle, et un superbe coq portant haut sa crête écarlate. Des canards et quelques dindons suivaient en se dandinant. Tous se dirigeaient en droite ligne sur un point de la cour où Ivonnette et le gros Jean-Marie répandaient sur la terre battue des poignées d'orge et de sarrasin.

Il fallait voir la joie des enfants et celle du bataillon emplumé! D'effrontés moineaux s'abattaient de temps à autre au milieu des poules et des canards pour prendre leur part de la distribution; mais le coq ne les laissait pas s'attabler trop longuement. Il leur courait sus en faisant entendre sa voix grondeuse; et tous s'envolaient dans les pommiers du courtil.

Cette scène m'amusa beaucoup.

* * *

Dès la veille, Paul s'était mis à ma disposition pour une promenade matinale. Nous devions parcourir le val Saint-Jean avant le dîner.

Tout en marchant dans l'herbe semée de marguerites et de perles de rosée, tout en admirant les haies superbes, les taillis touffus, les sources claires, j'écoutais mon jeune compagnon, qui me nommait les points de vue en réputation, me désignait les meilleurs prés, les plus belles vaches, les plus forts chevaux, et les brebis les mieux fournies de laine fine et souple. Je m'instruisais, je l'avoue, dans la société de ce petit paysan, déjà si savant dans la science pratique de la vie des champs; je stimulais son babil en lui adressant mille questions auxquelles il répondait souvent

avec un léger trouble, mais jamais sottement.

Arrivé au plus charmant endroit du val Saint-Jean, sous des arbres arrondis en voûte au-dessus d'une petite rivière bordée de joncs et de glaïeuls, petit Paul m'arrêta et se mit à siffler d'une façon particulière. Aussitôt accoururent à nous une demi-douzaine de moutons de la plus belle race.

— «Ca, c'est à moi tout seul, me dit Paul; c'est grand-père qui m'a donné deux brebis, il y a deux ans, et à présent j'en ai six.

— Et qu'est-ce que tu en fais? dis-je à mon jeune interlocuteur.

— Vous me demandez ce qu'ils me rapportent? répondit Paul en fixant sur les miens ses grands yeux bleus, où on lisait si bien toutes ses pensées.

— Oui, le profit que tu tires de la laine, puisque ce troupeau est ton bien.

— Pour cela, me dit-il après quelques minutes de réflexion, ce n'est pas trop malaisé à compter. J'ai six brebis qui donnent par an chacun quatre livres de laine; cela fait vingt-quatre livres. Je la vends et cela me fait de l'argent.

— A merveille! Maintenant, que fais-tu de cet argent?

— Dame! j'en ai donné la moitié à Jeanne pour s'acheter un bonnet et un fichu; j'ai fait cadeau à Ivonnette et à gros Jean-Marie, mon filleul, de petits joujoux, et le reste a été pour avoir une bague d'argent bénite de Bon-Secours dont maman Ivonne avait bien envie.

— Et toi?...

— Moi?... fit le garçon surpris, moi?... Je suis tout plein content, et je caresse mes brebis pour les consoler d'être nues comme de pauvres malheureuses.

J'embrassai Paul de bon coeur en l'entendant dire ces choses, qui révélèrent sa bonne nature et les principes sains dans lesquels on l'élevait.

Comme je regardais les brebis du petit

Paul, deux jeunes garçons d'une quinzaine d'années débouchèrent du chemin creux, et vinrent droit à Paul en lui disant:

— «Veux-tu que nous lavions tes bêtes?

— Oui, si monsieur a le temps de s'asseoir un instant, et si ça ne l'ennuie pas de nous regarder.»

J'assurai le petit bonhomme que je serais enchanté d'assister à la toilette de ses brebis.

Les deux garçons descendirent lestement dans le courant de la petite rivière; Paul, resté au-dessus, leur poussait une brebis, qu'ils prenaient et mettaient dans l'eau, où ils la lavaient jusqu'à ce que sa laine fût blanche comme neige.

Les pauvres bêtes, frileuses par nature, grelottaient et se plaignaient doucement; mais elles n'essayaient pas de résister à ce bain forcé dont Paul semblait vouloir les dédommager, tant il leur adressait de bonnes paroles et de tendres regards. Toutes y passèrent, et dès qu'elles furent remises sur le bord, elles coururent comme des folles se sécher au soleil, qui dardait ses rayons brûlants sur le pâturage.

— «Sais-tu, dis-je à Paul, que tu as un vrai trésor dans ce petit troupeau, qui s'accroîtra chaque année si tu en prends soin comme tu parais le faire?

— Oh! je gagne encore d'un autre côté!... Quand le père et papa Magaut me mènent en rivière, j'ai ma part de pêche comme un matelot. A la dernière, j'ai eu de quoi donner une poupée à Ivonnette, une belle poupée habillée à la mode de Paris; mais la première fois ce sera le tour de Jeanne.

Décidément Paul était le meilleur enfant du monde.

Nous revînmes, sans nous presser, pour le repas du midi. Paul continuait à me conter naïvement ses petites affaires; moi, je l'excitais aux confidences, ayant plaisir à lui entendre développer ses idées dans un langage simple, mais point grossier.

En approchant de la maison, je me rappelai les petits tas de miettes de pain; je lui en demandai l'explication. Il se mit à rire malignement, et il m'assura que je saurais ce que cela voulait dire, pas plus tard que dans l'après-midi, en allant faire une belle, belle promenade avec toute la famille.

* * *

La pêche de la nuit avait été fort abondante. Il s'était trouvé assez de poisson pour en vendre un bon lot et en garder une copieuse friture.

Lorsque je rentrais avec Paul à l'heure du dîner, nous trouvâmes la table dressée sous les pommiers de l'enclos, et le gros-Jean-Marie courut au-devant de nous en compagnie d'Ivonnette, pour nous prendre par la main et nous conduire à nos places, car on n'attendait que notre arrivée pour servir la soupe à la crème, le poulet rôti et la salade que nous offrait Ivonne, un peu fière de son appétissant menu.

Ce n'était pas tous les jours pareil luxe, me disait maître Vaté; mais les jours de fête, et ceux où l'on avait l'honneur de recevoir de la compagnie, la ménagère se plaisait à offrir à ses convives des mets plus recherchés, et surtout accommodés avec un soin minutieux.

"Monsieur doit trouver drôle de ne pas voir du poisson à un dîner de pêcheurs, ajouta Vaté, mais c'est une idée de la maîtresse, qui garde sa friture pour souper au pavillon.

— Oui, fit Magaut, mon gendre et ma fille sont comme les seigneurs de notre pays; ils ont une maison de ville et un manoir. La maison de ville, c'est celle du val Saint-Jean, où nous sommes; le manoir, vous le verrez dans une heure; c'est là que les enfants veulent conduire monsieur; n'est-ce pas, petit Paul?..."

Paul sourit; Jean-Marie et Ivonnette battirent des mains, tandis que Jeanne, sortie de table la première, s'empressait de

ranger des provisions dans deux grandes corbeilles.

A un signe d'Ivonne on se leva; tout fut remis en place en un clin d'oeil par la mère et les enfants.

Les deux hommes nous quittèrent et descendirent vers la berge, d'où partit peu après un cri d'appel, sans doute bien connu de la famille, car une joyeuse exclamation y répondit, et les bambins s'élançèrent dans le sentier en m'entraînant avec eux, pendant qu'Ivonne disait:

"Pas si vite, les petits! pas si vite! Vous allez tourmenter monsieur."

La plus jolie barque du val Saint-Jean, celle qui servait à Magaut lorsqu'il allait piloter un navire, se balançait dans la crique avec son mât pavoisé de fraîches banderoles, et le vieux Breton, assis en vrai commandant à l'arrière de la chaloupe, tenait la barre, moitié grave, moitié souriant. Maître Vaté déroulait la voile, tout en sifflant un air normand aussi lent que le mouvement de la barque sur les petites lames moirées qui la berçaient.

"Nous partons pour un fier voyage, me cria Vaté dès qu'il m'aperçut au milieu des enfants, et sans votre avis encore monsieur. Mais c'est un complot du beau-père et des petits, pour vous enlever à bord de l'*Eclair*, et vous mener faire le tour d'une île inconnue.

— Si, si, qu'elle est connue! fit Ivonnette, puisqu'elle se nomme *l'île aux Oiseaux*, que nous y allons à tout moment, et que..."

La mère mit son doigt sur ses lèvres en regardant doucement la petite, qui s'arrêta court au milieu de sa phrase.

On se plaça sur les bancs de la chaloupe; l'amarre fut lâchée, et l'*Eclair*, comme s'il eût voulu justifier son nom, cingla rapidement vers une île de verdure qu'on apercevait sur la gauche du fleuve.

Vaté sauta le premier à terre, me tendit la main, et tous deux ensuite nous ai-

dâmes la femme et les enfants à débarquer.

“Hardi donc, petit Paul! criait Magaut à son petit-fils resté le dernier; un bon élan, et... à terre, le mousse!”

Paul sauta d'un bond sur l'herbe, tout fier d'avoir été encouragé par le grand-père, et il courut prendre à sa mère le panier qu'elle portait.

Magaut, après avoir solidement fixé le canot à un pieu, ferma la marche en fumant et en portant à son épaule la corbeille de jonc où était la fameuse friture d'éperlans. L'île aux Oiseaux, qui me paraissait inhabitée, était le plus délicieux nid de verdure que j'eusse vu, et son nom était pleinement justifié par l'innombrable quantité de créatures ailées qui y avaient élu domicile.

Nous marchions par de petits sentiers couverts d'où s'élevait un vrai concert formé de cent voix flexibles, et que nos pas et notre babil ne troublaient en aucune sorte, à ma grande surprise.

“Oh! c'est que tous nos oiseaux nous connaissent, me dit Jeanne. Ils savent bien que nous ne touchons jamais à leurs nids, depuis que maman Ivonne nous a expliqué que c'était une méchanceté qui fait de la peine au bon Dieu.

— Ainsi, dis-je encore plus étonné, petit Paul lui-même respecte les couvées de merles et de chardonnerets qui se bercent à toutes ces branches?

— Ça me coûte un peu, dit le jeune garçon, à cause du gros Jean-Marie qui en a bien envie; mais M. le curé m'a tant fait pleurer en me contant l'histoire d'un nid volé, que je n'aurais plus le courage d'y toucher.

— Ni moi, fit Ivonnette d'un petit air touché.

— Ni moi, bégaya Jean-Marie en mordant à sa tartine de beurre.

— Vous ne savez pas tout encore, me dit Magaut. Tout à l'heure, sur la pelouse que vous voyez au bout du sentier, Jean-

ne fera l'appel de nos oiseaux, et vous verrez quel ramage et quelle agitation ce sera.

En effet, au moment où nous atteignons la pelouse, la gentille Jeanne commença d'appeler doucement:

“Petits! petits! petits!” comme s'il se fût agi de poussins.

Une nuée d'oiseaux de toutes sortes s'abattit autour d'elle sur le gazon. Plusieurs allèrent même se poser sur sa main, sur ses épaules, sur sa tête: c'était charmant à voir.

Paul et Ivonnette tendirent à leur soeur de petits sacs de toile, d'où elle sortit des miettes de pain mélangées de graines de chènevis qu'elle jeta à ses pensionnaires.

Ce fut alors une mêlée incroyable, où tous s'efforçaient de prendre la meilleure part, becquetant dans l'herbe avec une vivacité sans pareille.

En ce moment Ivonne s'adressa au gros Jean-Marie, demeuré pensif au bord de la pelouse, les mains derrière le dos.

“Et toi, mon mignon, est-ce que tu ne donnes rien à ta soeur Jeanne pour les oiseaux du bon Dieu?... ”

— Je n'ai pas de sac.

— Pourquoi donc, petit?”

L'enfant avança ses lèvres et devint tout rouge.

“Est-ce que tu as perdu tes miettes de la semaine?”

Jean-Marie me jeta un regard honteux et courut cacher sa jolie tête bouclée sous le tablier de sa mère.

“Ah! bon Jésus! je me souviens, fit Ivonne d'un accent chagrin, tu as mangé toutes tes miettes, et ton sac est resté vide, pauvre cher; c'est triste, bien triste, va. Le petit Jésus pleurera dans son beau berceau fleuri, quand il saura que Jean-Marie a oublié ses oiseaux.”

Ces derniers mots déterminèrent une explosion de larmes, non seulement chez le gros Jean-Marie, mais aussi chez Jeanne et chez Ivonnette, et Paul eut grand-

peine à ne pas faire franchement sa partie dans cet attendrissement général.

Mais la bonne Ivonne ne voulait pas que le chagrin allât trop loin; elle releva le front de son petit Jean-Marie, lui essuya les yeux, lui mit un baiser sur les deux joues, et lui dit d'un air convaincu :

“Au prochain voyage le sac de gros Jean-Marie sera le plus plein de tous; c'est le bon Jésus qui vient de me le dire à l'oreille.”

L'enfant, les yeux encore remplis de larmes, eut un rire d'ange. Il passa ses deux bras autour du cou de sa mère, comme pour l'assurer qu'il ne ferait mentir ni le bon Jésus ni elle, et il courut rejoindre Ivonne auprès d'une touffe de pervenches qu'elle s'appêtait à dépouiller de ses fleurs bleues.

C'est ainsi que se faisait l'éducation dans la famille du val Saint-Jean.

Le repas des oiseaux terminé, on me guida vers un pavillon rustique entièrement caché sous de grands arbres, et l'on m'apprit que c'était là *le manoir* de la famille Vaté, à laquelle avait été concédée une partie du terrain de l'île. C'était aussi une sorte d'abri pour les pêcheurs lorsqu'ils voulaient prendre une heure de repos la nuit, et ils y serraient beaucoup de leurs engins.

Jeanne aida sa mère à installer la cuisine dans la vaste cheminée de la chaumière, où des bourrées bien sèches furent jetées pour chauffer la friture et faire des crêpes.

Pendant ces préparatifs, j'assistai, avec Magaut et Vaté, aux jeux des plus jeunes enfants, qui couraient, jasaient, faisaient des bouquets de primevères, des guirlandes de pâquerettes dans l'herbe comme de petits chevreux en gaieté.

Je vous laisse à imaginer quel bon souper on fit sous les pommiers, et quelle joie ce fut de revenir au val Saint-Jean par un clair de lune splendide et un vent si tiède qu'il semblait une caresse.

Ivonne, pour faire plaisir à son père, chantait à demi-voix une chanson bretonne dont le rythme doux et lent endormait le gros Jean-Marie, et maître Vaté regardait sa femme et ses enfants d'un air qui disait tout son bonheur.

* * *

Quelques jours de cette vie si calme, si arrangée, me firent un bien extrême; j'aurais désiré pouvoir accepter l'offre de mes hôtes, qui voulaient me garder un mois ou deux; mais des affaires urgentes me rappelaient à Paris.

J'employai la dernière semaine de mon séjour au val Saint-Jean à en fouiller les moindres coins en compagnie de mon ami Paul, qui s'était fort attaché à moi et ne me quittait guère plus que mon ombre. Je me plaisais à le faire causer; je l'interrogeais sur ses lectures, dirigées par le curé, sur ses goûts, sur ses petits projets d'avenir.

Cet enfant était intelligent et parfaitement doué du côté du coeur, ce qui faisait que j'avais un grand plaisir à l'entendre exprimer naïvement ses idées.

Un jour il me mena voir un vieux cloître, dont la plus grande partie avait été transformée en manufacture, et il me présenta au contremaître des ateliers, qui était un parent de son père.

Tandis que j'examinais avec un vif intérêt le travail multiple que j'avais sous les yeux, j'observais de temps à autre mon petit camarade, fort attentif à ces choses, qui lui étaient cependant familières.

“Est-ce que tu voudrais devenir fabricant?” lui demandai-je lorsque nous eûmes franchi la porte du cloître.

Il rit de tout son coeur à cette question. “Pourquoi ris-tu?”

— Dame! c'est que ce n'est pas aisé de devenir fabricant. Il faut de bons sacs d'écus.

— Ou de bons bras et une bonne tête, re-

pris-je. Si tu devenais contremaitre habile, puis directeur, tu pourrais un jour arriver à trouver un associé riche et à posséder une fabrique. Il paraît qu'il y a dans ce pays plus d'un gros fabricant qui a commencé en sabots.

— Il faut être savant tout de même, murmura Paul d'un ton sérieux.

— Eh bien, ton bon curé t'instruira, ou tu iras à l'école, et si tu veux travailler comme un brave garçon, tu en apprendras assez pour entrer dans un établissement où tu feras ton chemin; je vois cela dans tes yeux."

Paul me regarda avec une sorte de respect mêlé de reconnaissance, et il m'assura que j'avais deviné sa secrète ambition.

"Grand-père ne serait pas fâché de me voir marin, me dit-il, parce qu'il trouve que c'est le plus bel état; mais maman Ivonne prie toujours le bon Dieu pour que je reste à terre.

— Et le bon Dieu l'écouterà, Paul, c'est moi que te le dis. Mais, avant de devenir un fabricant, il faut beaucoup étudier et continuer d'aider tes parents dans leurs occupations, tout en veillant à tes belles brebis, dont la laine paye les bonnets et les joujoux de tes soeurs et de ton petit frère.

— Oh! pour cela, me dit Paul avec un élan superbe, je ne crains pas ma peine."

* * *

Il faisait presque nuit quand nous geâmes au retour. Paul avait aussi bien que moi oublié l'heure du souper, tant son esprit s'était absorbé dans l'amicale causerie qui nous occupait le long des sentiers du val Saint-Jean.

En arrivant à la maison, nous y trouvâmes tout le monde affairé, ému. Ivonnette même affectait un petit air grave et Jean-Marie ne jasnait pas.

Paul me quitta brusquement pour courir à Jeanne, dont la tête apparaissait à la croisée du rez-de-chaussée. "Où est ma-

man? lui cria-t-il d'une voix légèrement altérée par l'inquiétude.

— Ne fais pas de bruit; elle est en haut auprès de la petite demoiselle que grand-père a sauvée."

En entendant cette réponse, je m'approchai vivement, et j'interrogeai à mon tour.



Quand sa mère la vit souriante, elle la prit dans ses bras et se laissa tomber en fondant en larmes.

Jeanne m'apprit alors qu'une petite demoiselle du château, échappée à la surveillance des bonnes, venait de tomber dans la Seine; que le père Magaut avait plongé pour la sauver, et qu'il était allé, tout ruisselant encore, prévenir les parents, pendant qu'Ivonne prodiguait ses soins à la pauvre petite.

"Si vous voyiez, monsieur, ajouta Jeanne, comme elle est jolie, quoique blanche comme une mousseline! Maman dit qu'elle en reviendra bien sûr; mais je n'ose pas

rester à la regarder, tant j'ai peur qu'elle ne meure là devant moi."

Je montai pour m'assurer par moi-même de l'état de l'enfant, et j'arrivai juste au moment où elle ouvrait les yeux et regardait autour d'elle d'un air étonné.

Ivonne jeta un cri de joie qui appela tout le monde dans la chambre, et elle se mit à caresser la petite comme elle eût fait d'un de ses enfants.

Jeanne lui souriait doucement; Ivonnette pressait ses mains mignonnes dans les siennes, et Jean-Marie touchait timidement ses beaux cheveux, d'où l'eau dégouttait encore, pendant que Paul et moi nous regardions à quelques pas ce groupe touchant.

La mère entra, folle de douleur, malgré l'assurance que lui avait donnée Magaut du salut de sa fille; mais quand elle la vit souriante au milieu de visages souriants, elle la prit dans ses bras, et se laissa tomber sur une chaise en fondant en larmes.

Magaut s'était esquivé; mais on sut le retrouver, et il fallut qu'il entendît les bénédictions appelées sur lui et sur les siens par l'heureuse mère, dont la joie était presque aussi folle que l'avait été sa terreur. Le vieux loup de mer n'aimait pas les remerciements. Il ne savait comment les recevoir, tant il se croyait peu de mérite. Aussi se trouva-t-il grandement soulagé quand les gens de Mme de Montigny vinrent la prendre avec sa voiture, et qu'il la vit s'éloigner en emportant son trésor retrouvé.

Maitre Vaté, absent depuis quelques jours, rentra le soir, et il apprit tout ce qui s'était passé.

Pour moi, je regrettais plus que jamais de m'éloigner de cette honnête famille, si digne d'inspirer une affection sincère; mais mon départ était irrévocablement fixé au lendemain.

La famille me fit la conduite jusqu'au bateau de Magaut, dans lequel je devais m'embarquer.

Aucun de nous n'était pressé d'avancer

l'heure de la séparation; on prit *le chemin des écoliers*, c'est-à-dire le plus long, celui qui tourne le val, et l'on s'en alla causant affectueusement comme de vieux amis.

Cette fois, l'*Eclair* était amarré dans une crique où je n'étais pas encore venu, et à laquelle on arrivait par la plus belle prairie qu'on pût voir.

A l'extrémité de cette prairie s'élevait jadis un calvaire de pierre, mais le temps avait abattu la partie supérieure de la croix sculptée qui avait fait l'admiration des voyageurs. Quelques enfants jouaient au pied de cette ruine encore belle et d'un effet imposant, et les hirondelles tournoyaient autour en poussant leur petit cri monotone.

Comme je m'arrêtais à regarder ce tableau mélancolique, Ivonne me demanda si je savais pourquoi les hirondelles s'assemblaient en si grand nombre au-dessus du vieux calvaire.

"Non, lui dis-je.

— Je vais alors l'apprendre à monsieur. Il paraît que les hirondelles faisaient autrefois leurs nids au sommet et aux branches de la croix, c'est-à-dire sur la couronne d'épines et dans les mains mêmes du Sauveur Jésus, qui les protégeait, les pauvres chères; mais depuis qu'il ne reste plus que ces débris que vous voyez, les oiseaux du printemps pleurent le Christ qui n'est plus là pour veiller sur leurs berceaux et les défendre contre les méchants voleurs de nids.

"C'est comme les âmes, ajouta naïvement Ivonne en élevant la voix pour que les enfants entendissent: quand Dieu leur manque, tout leur manque, et elles volent entre le ciel et la terre sans trouver où se reposer."

Ce récit d'Ivonne me parut charmant.

Au moment où je mettais le pied dans la chaloupe, je me sentis tirer par mes vêtements. C'était le gros Jean-Marie qui me montrait avec un geste d'orgueil son sac de miettes bourré comme une pelote.

“A la bonne heure, lui dit sa mère, les oiseaux de l'île vont bien se régaler, et le petit Jésus enverra un bon baiser à mon Jean-Marie pour le récompenser.”

Vous le voyez, mes chers lecteurs, une douce morale, la morale de l'Évangile, était sans cesse mise en pratique dans cette famille, qu'on pouvait sans scrupule appeler *l'heureuse famille*.

Je ne vous dissimulerai donc pas que j'eus peine à étouffer un gros soupir lorsque *l'Eclair* quitta la berge pour prendre le chenal du fleuve. Mais je me promis de revenir visiter le val Saint-Jean et l'île aux Oiseaux dès que je pourrais disposer de quelques semaines de liberté.

Si je réalise ce projet, je vous en ferai part, et je vous donnerai des nouvelles de mes amis, qui sont aussi les vôtres à présent, n'est-ce pas? Je vous dirai si le petit Paul songe toujours à devenir fabricant; si Jeanne est une ménagère accomplie comme sa mère; si Ivonnette et le gros Jean-Marie commencent à échanger quelques-une de leurs jouets, la première contre un dé et une aiguille, le second contre une petite bêche ou un filet. Quant au père Magaut, j'espère bien avoir encore à vous raconter un de ces traits de courage et d'humanité qui lui sont familiers, et je ne doute pas qu'Ivonne et maître Vaté ne m'offrent de nouveau l'exemple du bonheur dans la vie humble et laborieuse où ils marchent souriants devant Dieu.

— F I N —

RECouvreMENT DU PAPIER DÉCHET

LE RECouvreMENT DU PAPIER DÉCHET
ALLÈGE LA DEMANDE IMPOSÉE
AUX FORÊTS.

Pendant la guerre, plusieurs organisations patriotiques canadiennes entreprirent le ramassage du papier déchet dans

le double but d'en retirer des revenus et d'alléger l'insuffisance des matières premières.

Il serait difficile de donner une estimation approximative de ce papier, mais la quantité ramassée s'élève à plusieurs mille tonnes.

Au point de vue de la conservation forestière, ce travail fut un grand succès. Chaque tonne de papier ainsi recouverte et vendue a ménagé une tonne de bois. Il faut huit arbres de 9 pouces de diamètres pour faire une corde de bois de pâte à papier, et une corde de bois donne une tonne de pâte. Nous sommes fiers de la rapide croissance de notre bois de pâte et l'industrie du papier. Nous n'avons cependant qu'une petite idée de la quantité de bois que les forêts sont appelées à fournir à cette industrie.

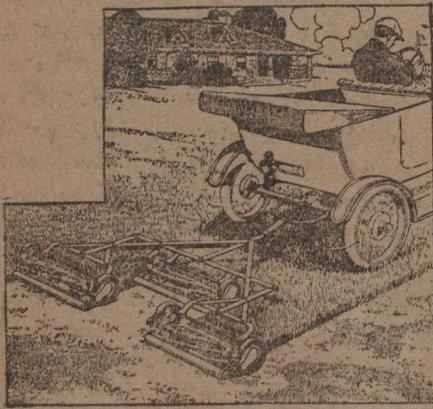
— o —

ALPACA DE REBUTS LAINEUX

Monsieur Salt (plus tard sir Titus) qui pendant quelques années s'était occupé du tissage de la laine, vit un jour par hasard, à Liverpool, en 1836, trois ou quatre cents sacs d'alpaca importé de temps à autre de l'Amérique du Sud, avec l'espoir qu'un manufacturier quelconque les achèterait pour les utiliser de quelque manière. Plusieurs essayèrent d'en tirer parti, mais en vain; ils restèrent donc longtemps, personne ne paraissant vouloir les utiliser. Enfin, voici M. Salt, il soumet ces matériaux à plusieurs épreuves, modifiant ses cartes pour arriver à les filer; à force de travail et de patience il surmonte de nombreux obstacles et réussit à tisser ce poil. Bientôt le produit, l'alpaca fut mis sur le marché: tissu moelleux, brillant, élégant, qui captiva si bien le public que M. Salt fit une fortune énorme en quinze ans; cette richesse lui permit de devenir un grand philanthrope.

TONDEUSES DE GAZON TRAINÉES PAR UNE AUTO

L'automobile a simplifié bien des questions. Nous en avons eu une nouvelle preuve au cours des derniers mois d'été, et nous croyons que nos lecteurs nous seront reconnaissants de leur suggérer l'idée d'utiliser leur automobile, dans les moments où il ne saurait être question de promenade.



Les trois tondeuses attachées à l'arrière d'une automobile.

Tondre le gazon, devant sa résidence d'été, ou autour, semble une opération des plus simples, à condition, bien entendu d'avoir des tondeuses mécaniques perfectionnées, pour peu qu'on ait une certaine étendue de gazon à tondre. Mais les tondeuses mécaniques activées par les bras, demandent encore un effort éreintant, dès les débuts. Quant aux tondeuses automobiles, outre qu'elles coûtent fort cher, elles ne sont vraiment utiles que si l'on a de vastes espaces à nettoyer. Même qu'une fois le travail fait, elles se trouvent forcée-

ment au repos pour plusieurs semaines sinon pour toute une saison.

Mais ceux qui ont des terrains de golf et qui désirent les rendre aussi attrayants que possible, tout en évitant les frais et les délais d'un "tondage" de gazon à la main ou à la tondeuse mécanique ordinaire, n'ont qu'à se servir de leur automobile, et en un temps relativement fort court, tout le travail se trouve effectué. Il ne s'agit pour eux que de se procurer trois tondeuses mécaniques qu'ils attachent à l'arrière de leur auto, dans la position indiquée par notre gravure. Les deux tondeuses de côté doivent déborder celle du centre, ou plutôt étant placé plus en arrière, empiéter sur elle de quelques pouces, afin que tout le terrain soit couvert, et pour peu que l'automobile ne soit pas trop lourde, afin de ne pas écraser le gazon, on n'a qu'à trainer cette attelage nouveau genre.

A chaque fois que l'auto passe quelque part, le gazon se trouve parfaitement tondu sur une largeur minima de quatre pieds et demi, et cela tout en se promenant et sans effort. L'idée peut sembler fort simple à quelques-uns, mais il suffisait d'y songer. Il n'y a pas de doute que plus d'un la mettra en pratique dès le début de la prochaine saison. Et c'est ainsi qu'à peu de frais, on trouve d'efficaces substituts aux machines aratoires les plus perfectionnées.

— o —

LA TOUR DE LONDRES, SES DONJONS ET SES RICHESSES

Quelques jours après la signature de la paix, lorsque Lloyd George déclara que l'Angleterre et les autres nations alliés demanderaient à la Hollande, l'extradition de Guillaume, afin qu'il subisse son procès en Angleterre, il laissa clairement entendre que l'ex-kaiser d'Allemagne serait enfermé dans la Tour de Londres.

Comme question de fait, nulle autre prison aurait mieux convenu à l'ex-souverain allemand, qui, un jour, heureusement passé, fit trembler le monde sous son talon. Car, de tous les monuments en existence, la Tour de Londres est certainement l'un des plus fameux, sinon l'un des plus vieux. Ses épaisses et sombres murailles ont été témoins des plus grandes phases de l'histoire, non seulement de l'Angleterre, mais du monde entier.

La construction de cette vieille citadelle de la capitale-métropole de l'Angleterre, située à l'Est de la Cité, remonte à plus de mille ans, et les flots de la Tamise ont contamment baigné ses fondations depuis ce temps presque immémorial.

Elle fut tour-à-tour palais royal, prison d'état, arsenal et château-fort. Elle forme une sorte de pentagone de plus de cinq hectares d'étendue, défendu par deux enceintes qu'entoure un fossé. Elle communique avec l'extérieur par les quatre portes de Fer, de l'Eau, des Traîtres (sur la Tamise), et des Lions.

Parmi les édifices compris dans cette enceinte, il faut citer la Tour Blanche, construite en 1078, par Guillaume le Conquérant, dominant tout l'ensemble et qui renferme une belle collection d'armes anciennes; la Tour de Beauchamp, construi-

te de 1199 à 1216; la Tour Sanglante, où périrent, dit-on, les Enfants d'Edouard; la Tour de la Cloche, où fut détenue Elizabeth; la Tour de Briques, où Jane Grey était prisonnière; la Tour Bowyer, où la tradition rapporte que le duc de Clarence fut noyé dans un tonneau de malvoisie; la Tour Wakefield ou Record Tower, où fut assassiné Henri VI et où l'on visite de nos jours, les joyaux de la couronne d'Angleterre; l'église Saint-Peter-ad-Vincula; le cimetière où reposent les grands personnages: Anne Boleyn, Catherine Howard, Jane Grey, le comte d'Essex et tant d'autres exécutés à la Tour même, ou plus généralement sur la place Tower Hill, à l'Ouest de la Tour même.

Cette fameuse Tour de Londres est d'autant plus en évidence de nos jours qu'au cours de la guerre récente, elle a servi de lieu d'exécution de centaines et de centaines d'espions allemands, après un procès expéditif devant les cours martiales siégeant secrètement et en permanence.

Nombreux, sans doute, sont ceux de nos lecteurs qui avaient entendu parler, au moins une fois dans leur vie, de la célèbre et néfaste Tour de Londres, mais combien plus rares ceux-là qui en ignoraient l'histoire, même en raccourci. Avec ces quelques notes historiques on conviendra que c'était bien là la prison qui convenait le mieux à Guillaume Hohenzollern, le principal fauteur de tous les massacres et dévastations subis par l'humanité toute entière, au cour du dernier conflit.

Sur les murailles de ce monument historique, on retrouve encore les nombreuses inscriptions gravées par les différents pri-

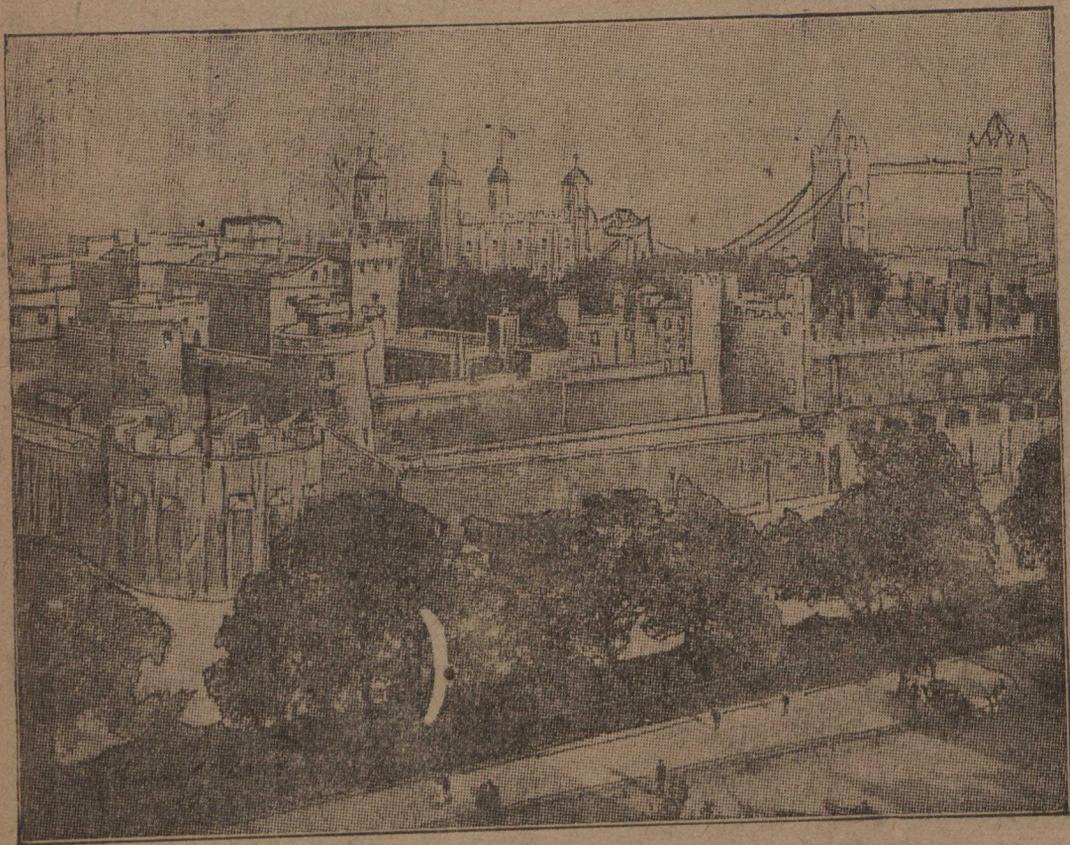
sonniers. Quelques-unes de ces inscriptions datent de plusieurs siècles.

Guillaume d'Allemagne ne sera pas le seul souverain étranger à l'Angleterre que la Tour de Londres aura attiré, puisque Jean le Bon, roi de France, y séjourna pendant sa captivité, ainsi que Charles d'Orléans, père de Louis XII, qui y fut détenu pendant 25 années. C'est dans la salle dite du Conseil que Richard II ab-

L'ancienne couronne impériale faite par Charles II, en remplacement de celle portée par Edouard-le-Confesseur, brisée et vendue lors des guerres civiles;

La nouvelle couronne impériale faite pour le roi Edouard VII, ayant coûté environ 3 millions. On y voit au milieu un saphir sans pareil et un énorme rubis porté, dit-on, par Edouard le Prince Noir.

La couronne du prince de Galles est



diqua. Dans cette salle se trouve toute une collection de vieilles armes de 1272 à 1688, et l'on remarque particulièrement celles des rois Henri VI, Edouard IV, Henri VII et Henri VIII, ainsi que l'armure du fils aîné de Jacques Ier. Plus loin on voit l'armure de Jacques II, à cheval. Plusieurs sont enrichies d'or et de pierreries.

Les principaux diamants de la couronne exposés dans la Tour de Londres sont:

simplement en or sans pierreries.

L'ancienne couronne de la reine Victoria est en or, et diamants avec perles.

On voit aussi, parmi tant de richesses étalées: le bandeau en or de Marie d'Este, femme de Jacques II; le bâton du Commandant de Saint-Edouard, en or, dont le pommeau contiendrait un morceau de la vraie croix; le sceptre royal avec croix en or; le sceptre royal avec la colombe et

pierreries; un autre sceptre trouvé derrière les lambris de la tour aux joyaux, en 1814; un modèle du Koh-i-nor, dont l'original est à Windsor; le célèbre Cullinan, le plus gros et le plus beau diamant du monde; l'épée de miséricorde et les épées de justice ecclésiastique et temporelle, en acier, damasquinées en or; les bracelets du couronnement; les éperons du roi et la Sainte Ampoule, en or; des vases antiques, etc. Comme on le voit, il n'y a pas que les cachots à visiter, bien qu'ils soient la grande attraction de tous les touristes.

— o —

HISTOIRE DE L'ECLAIRAGE

Une intéressante vue d'ensemble de l'histoire de l'éclairage vous est offerte par nos deux illustrations obtenues d'après des photographies d'une exposition rétrospective qui a eu lieu récemment aux Etats-Unis.

Vous y voyez là les dix étapes qui ont marqué notre recherche de l'appareil lumineux idéal.

La première lumière qui éclaira l'homme des cavernes fut la torche de pin résineux qu'on enfonçait en terre comme un long cierge, après en avoir enflammé une extrémité.



Torche de pin Lampe à huile des Romains Lampe à huile de balais Bougie Lampe à essence

Vint ensuite la première des lampes à l'huile, employée dès la plus haute antiquité, exécutée en argile, en cuivre ou en bronze et dont le principe fut toujours le même malgré des formes différentes, à savoir: une mèche flottant dans l'huile et enflammée à l'un de ses bouts. Cette lampe rendit des services remarquables, puisque, connue des Egyptiens, elle fut en usage jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Un de ses perfectionnements fut la lampe dite "à l'huile de baleine". Comme vous le montre notre figure, sa forme et son principe montrent déjà un progrès sérieux. Elle est aisément portable; son huile ne peut s'échapper du récipient et un double système de mèches rondes et pleines, issues de deux minces tubes de cuivre, permet une plus grande intensité de lumière.



Lampe dite Rochester Bec de gaz ordinaire Manchon brûleur renversé Ampoule électrique Lampe Tunstall à réflecteur

La chandelle n'eut jamais qu'un médiocre succès. Mais voici la bougie, plus propre et plus éclairante, la bougie qui constitua l'éclairage de luxe jusqu'à l'adoption de l'électricité.

Voici ensuite la lampe plus démocratique et meilleur marché. Elle brûlait l'esprit de térébentine. On ne l'adopta, cependant, jamais qu'avec défiance car elle offrait de nombreux dangers d'incendie.

L'exploitation généralisée du pétrole, depuis environ vingt-cinq ans, fit construire sur le même modèle des lampes brûlant du pétrole. Elles furent perfectionnées au type dit Rochester, munies d'une cheminée et d'un dispositif donnant une grande intensité à la flamme.

Avec le gaz on employa dès le début les bacs très simples où la flamme brûlait en liberté, affectant la forme d'un éventail. Le système des manchons "becs Auer" rendit au gaz, menacé par l'électricité, la faveur du public. Les manchons, dont la lumière est aussi intense que celle des ampoules électriques, furent adoptés par les municipalités pour l'éclairage des rues.

Il faut, pour terminer, mentionner l'éclairage électrique avec ampoules de carbone incandescent qui, depuis quelques années, ont subi d'étonnantes améliorations.

FEUX D'ARTIFICE

Les *fusées volantes* ou *baguettes*, qui s'élèvent avec une rapidité extrême à de grandes hauteurs, ont une structure particulière. L'enveloppe est faite à la manière ordinaire; mais en la remplissant du mélange combustible, on a soin d'introduire dans son axe une petite broche en bois, que l'on retire ensuite de manière à laisser vide une cavité centrale appelée *âme de la fusée*. Cet espace est ensuite occupé par une *étoupille* formée d'une mèche en coton trempée dans une pâte de même composition que celle des amorces. L'effet de cette mèche est de conduire plus rapidement le feu dans le corps de la fusée et de donner ainsi une force ascensionnelle plus grande ou un recul plus énergique à la fusée lorsqu'elle sera allumée par-dessous. Cette fusée porte en outre à l'extrémité opposée à sa mèche, c'est-à-dire à la partie supérieure, un pot ou tube de carton plus large que le cartouche ayant le tiers de sa longueur et servant à loger la *garniture*, c'est-à-dire des *étoiles*, des *serpenteaux*, des *pétards* ou des *pluies de feu*; ces diverses pièces doivent éclater dans l'espace au moment où la fusée sera arrivée à son plus haut point. Une baguette de saule dont la longueur est de dix ou douze fois celle de la cartouche, sert à diriger l'appareil dans son vol. L'extrémité supérieure de cette tige est fixée contre la fusée, l'ouverture de celle-ci étant tournée vers le bas, et en un point tel que tout le système se tienne en équilibre quand on place la fusée sur une lame de couteau, à 2 ou 3 pouces de l'orifice du feu.

La poudre d'artifice doit être tantôt très explosible, tantôt colorée des nuances les plus variées pendant sa combustion, tantôt seulement éclairante. Ici encore il faut tenir compte non seulement de la quantité et de la qualité des composants, mais aussi de certaines conditions physiques. Ainsi, sui-

vant que les grains sont anguleux ou arrondis, la poudre pulvérisée brûlera plus lentement parce que la flamme aura plus de peine à se frayer un passage dans la masse. Des grains trop gros produiraient un éclat instantané sans force de projection. Il n'est pas indifférent non plus d'employer un charbon plutôt qu'un autre; celui qui convient le mieux dans tous les cas est celui que fournissent les bois légers tels que la bourdaine ou le fusain. Si la carbonisation est assez peu avancée pour que le charbon soit roux, la poudre de guerre ne s'obtient qu'avec du charbon noir.

Ces principes connus, nous rappellerons que les produits à mélanger intimement pour obtenir la poudre sont, les poudres de guerre, de chasse, de mine, le salpêtre, le charbon et le soufre.

Les feux d'artifice sont essentiellement formés avec ces mêmes éléments, auxquels on ajoute diverses substances, le plus souvent des sels métalliques, destinées à rendre la combustion plus éclatante, ou à colorer la lumière produite.

Presque toutes sont formées d'une enveloppe extérieure ou cartouche, en papier fort ou en carton, que l'on peut faire soi-même en enroulant une feuille de fort papier enduite de colle sur un moule cylindrique en bois, puis en étranglant avec une ficelle et liant fortement l'une des extrémités du cylindre ainsi formé. On étrangle ordinairement aussi l'extrémité supérieure des cartouches, afin de donner plus de rapidité au jet de feu qui s'en échappe pendant la combustion; on ne lui laisse son ouverture que quand on veut obtenir un feu lent et sans bruit. La charge est ordinairement fortement tassée à l'aide d'une baguette et d'un maillet pour donner au feu plus de durée.

— o —

La ville de la Havane, à Cuba, ne possède pas de mouche.

LE CHEVAL A UN PETIT APPETIT COM- PARE A LA CHENILLE

Plusieurs petits animaux mangent beaucoup plus que la pesanteur de leur corps dans une journée.

Une chenille en une seule journée mangera deux fois son poids de feuilles, cependant que la bête-à-patate mangera en une

sentirait à en garder. Il est fort heureux que tous les êtres créés ne mangent pas le volume de leurs poids quotidiennement, sans quoi la terre serait vite surpeuplée d'êtres fantastiques. On remarquera d'autre part que les êtres nuisibles et qu'il faut



Vignette montrant la taille qu'aurait une chenille si sa taille correspondait à ce qu'elle mange en une journée.

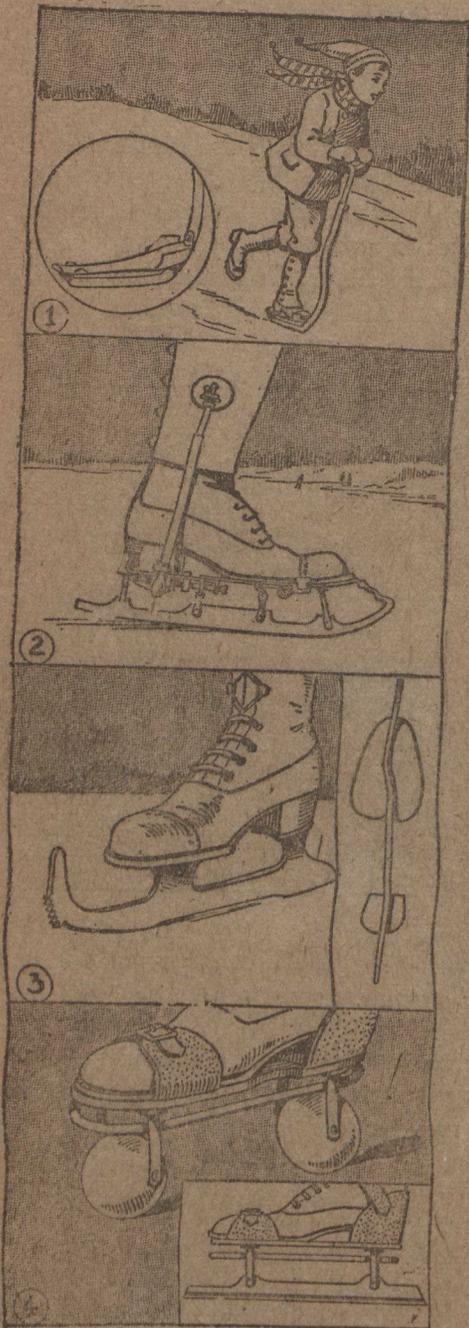
seule journée cinq fois son poids.

Si un cheval mangeait autant qu'une chenille, toute proportion gardée de son poids, il n'y aurait aucun cirque qui con-

chercher à détruire se trouvent précisément parmi la catégorie des mangeurs les plus voraces.

— o —

NOUVEAUTES EN



La saison du patin va bientôt s'ouvrir et dans quelques jours nous verrons les amateurs du patin se diriger vers les patinoires de nos grandes villes pour pratiquer leur sport favori.

Si vous le voulez bien nous allons examiner les différentes sortes de patins qui ont été inventés ces dernières années. Il y en a de tout les genres et pour tous les goûts; quelques-uns sont vite devenus des favoris tandis que d'autres sont restés dans l'ombre et n'ont pas été adoptés par les patineurs.

La vignette numéro 1 vous fait voir un patin qui peut servir de ski. On peut se servir de deux patins ou d'un seul à volonté; il a été fait avec l'intention de servir sur la glace ou sur la neige.

La vignette No 2 présente un patin qui a plusieurs avantages. Le levier que l'on voit sur la vignette sert à visser le patin solidement après la chaussure. Dès que le patin est vissé, le levier s'accroche à la guêtre du patineur et maintient le pied solidement.

La lame d'un patin n'a pas besoin d'être droite pour que le patineur puisse patiner librement, un inventeur prétend même le contraire. Chacune des courbes que nous voyons dans le patin de la vignette numéro 3 correspond à un mouvement du patineur. L'inventeur prétend que jamais un patineur ne donnera un mouvement droit à son patin, de là son invention du patin à lame courbe.

La vignette numéro 4 représente un patin pouvant aller sur la glace et sur le bois. L'inventeur au lieu de se servir des roues à patin régulier emploie des roues sphériques. Ces roues s'enlèvent facilement pour faire place

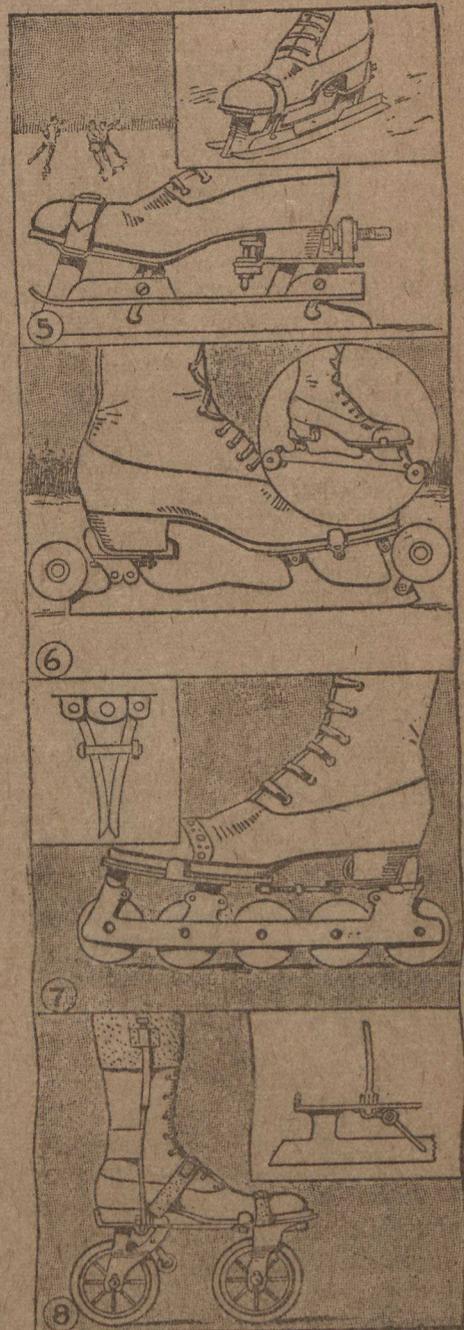
FAITS DE PATINS

à la lame lorsqu'on veut se servir des patins sur la glace.

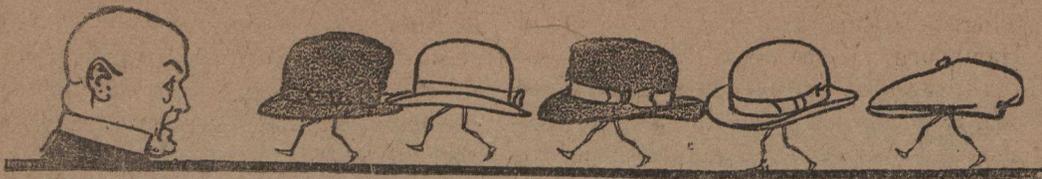
Voici un patin qui peut servir sur la glace et sur la neige. Le patin numéro 5 est muni de deux petites sections qui permettent au patin d'aller sur la neige; ces deux petites sections se relèvent et la patin est libre pour aller sur la glace.

La vignette 6 nous montre un autre genre de patin que l'on peut utiliser aussi bien sur le bois que sur la glace. Deux roues placés aux deux extrémités des patins se relèvent sur ceux-ci et sont toujours prêts à être utilisées en cas de besoin.

La vignette 7 nous montre une autre combinaison du patin à glace et à bois. Ce patin se compose de cinq roués étroites en acier pouvant être enlevées facilement du patin pour ne laisser que la lame double du patin à glace. Un patin à roulette et à glace muni d'une manette d'arrêt est représenté par notre vignette numéro 8. Les manettes d'arrêt sont placées des deux côtés du patins et tenues aux guêtres du patineur par des bandes de cuir.



Toutes les bombes ne sont pas incendiaires: il y a quelques années, les Américains mirent à l'essai, dans les forêts du domaine de l'Etat, des bombes d'ammoniaque pour l'extinction des incendies. Les gardes des forêts trouvèrent ce dispositif fort pratique pour les feux de taillis. Une seule bombe suffit en effet à éteindre le feu sur un rayon de 18 pieds autour d'elle.



La calvitie est le fait d'un microbe

Bien que ce mal ne soit pas du tout nécessaire, la calvitie est commune à bien des gens, tant chez les hommes que chez les femmes.

Et la plupart de ceux qui perdent leurs cheveux attendent d'ordinaire d'avoir le crâne comme un genou, ou à peu près, avant de songer à empêcher ce qui pourrait être empêché. On a tort de croire que les cheveux peuvent pousser de nouveau sur un "patinoire"; essayez de planter des arbres dans un désert, et vous nous direz le résultat de votre expérience. Il eut mieux valu commencer par empêcher le sol de s'assécher.



La calvitie, chez l'homme, se supporte mieux, attendu que nombre de femmes, mêmes jeunes, préfèrent une calvitie précoce aux niaiseries d'un blanc-bec hirsute. Mais la calvitie chez la femme... Brrr...

Il n'existe donc pas de vrai remède pour faire pousser de nouveau les cheveux. Seulement, il existe plus d'un moyen de con-

server ceux qui restent, quand on veut se donner la peine d'être prudent; et sans avoir recours aux recettes plus ou moins charlatanesques des journaux, il est bien permis de citer ici les opinions de réels savants, ayant fait des études sérieuses sur la calvitie.

Le docteur Richard-W. Muller, de New-York a fait des études spéciales et il déclare que la principale cause de la calvitie est le manque de soin de la chevelure de l'enfant, entre les âges de 12 à 14 ans. Il ajoute qu'on a tort d'attendre qu'il soit trop tard pour soigner ses cheveux malades. Il déclare que la calvitie est due à une affection spéciale du cuir chevelu dont les symptômes se manifestent par des pellicules abondantes tombant sur le col et les épaules des habits. On remarque en même temps que le front est huileux ainsi que les côtés extérieurs du nez. Alors si l'on examine soigneusement la peau du crâne, on constate qu'elle est couverte de pellicules d'un gris argent sali, qui, une fois enlevées découvrent une peau rougie, presque sanguinolante. Cet état de choses est dû à une surabondance de matière oléagineuse vers la racine des cheveux. Cette surabondance durcit à la longue la surface du crâne, à un tel point que les cheveux sont étranglés et coupés avant même d'avoir pu commencer à croître.

Le docteur Muller dit que cette affection du crâne fut l'objet des recherches les plus sérieuses de la part des savants autorisés, tels que le docteur Sabouraud, de l'hôpital Saint-Louis, de Paris, et le célèbre derma-

tologiste allemand, le docteur Unna, de Hambourg. Tous deux s'accordent sur l'existence d'un microbe qu'on appelle "seborrhéique". Ce microbe s'installerait sans gêne dans les cellules où se forment les fils capillaires et obstrueraient les orifices donnant accès à la sécrétion glandulaire nécessaire. Il se multiplierait très vite à l'infini.



Le docteur Muller dit aussi que la plupart des chauves le sont devenus par leur faute, pour avoir essayé mille et un traitements non basés sur la science. Sans chercher à imposer des remèdes impossibles, il se contente de dire que de fréquentes applications d'une solution d'alcool et d'acide salicylique faites au bon moment peuvent arrêter radicalement la chute des cheveux.

Quant à la manière de les faire, il suggère de se servir d'une brosse à dents et de ne frictionner qu'une partie de la tête chaque jour, de manière à ce que la friction de la tête entière prenne une semaine. Il conseille de ne frictionner, pendant environ dix minutes qu'une faible section à la fois de manière à ce que le traitement dure chaque jour, entre 30 ou 50 minutes. En renouvelant ce traitement pendant quatre ou cinq semaines, on parvient ordinairement à arrêter complètement la chute des cheveux.

Enfin, il ajoute que les principales causes de la calvitie sont dues au port trop fréquent et trop prolongé de coiffures trop

lourdes, aux perruques et au fait à ce qu'on se lave le cuir chevelu à fond et à l'eau froide trop souvent, surtout chez les hommes. Une fois la semaine devrait être suffisant.

— o —

L'UTILISATION DES SCIURES DE BOIS

M. Corneloup fils, charpentier à Iguerande (Saône-et-Loire, France), a bien voulu mettre à la disposition de nos lecteurs l'aggloméré à la sciure de bois qu'il a obtenu par le procédé suivant :

A 200 livres de sciure de bois, sèche autant que possible, il ajoute 10 livres de terre glaise et de l'eau de façon à obtenir, après mélange, une boue bien liquide. Le mélange est ensuite pressé fortement et séché à l'air et à l'ombre pendant un mois.

Si l'on emploie de la sciure verte, il faut compter deux mois de séchage.

L'eau résidu du mélange peut servir à la condition qu'on ajoute de la terre glaise à la quantité sus indiquée.

Le prix de revient de la fabrication est inférieur à 10 cents par 100 livres.

M. Corneloup partage son aggloméré en mottes de 10 livres environ. Il y a dix ans qu'il emploie ce combustible économique au chauffage de sa chaudière.

— o —

— o —

On sait que l'Allemagne s'était préoccupée, dès le premier jour des hostilités, de faire mouiller des mines dans la mer du Nord. Et voici un simple fait qui démontre bien que nos ennemis cherchaient la guerre et qu'ils s'y étaient préparés : l'Amirauté allemande avait 20,000 mines sous-marines au début de la guerre.



Trappistes d'Oké en prières, prosternés dans la chapelle du monastère.

LA TRAPPE ET LES TRAPPISTES

Un objet d'édification pour les croyants, une inoffensive folie pour les sceptiques, une curiosité pour les indifférents; quant à la philosophie, elle ne saurait ni admirer, ni sourire, ni s'étonner, parce qu'elle a reconnu dans cette compression presque violente de la chair, dans cette abjuration de tout ce qui fait aimer la vie, la manifestation logique d'une des éternelles tendances de l'esprit humain.

L'ascétisme est le corollaire de toute religion spiritualiste. Qu'importent les aspérités de la branche à l'oiseau qui va prendre son essor et s'élaner dans l'éther? Du moment où une âme humaine s'élevait à l'affirmation de l'infini et de l'éternité, la pensée devait lui venir d'en jouir plus sûrement et plus tôt, en témoignant de son dédain pour le séjour transitoire où elle est exilée; c'est cette pensée qui a peuplé les solitudes aux siècles de la foi. Aujourd'hui que cette foi est si chancelante, le contraste est saisissant, nous le reconnaissons, entre ces hommes d'un autre temps qui embrassent la douleur avec les ardeurs que nous apportons à chercher le plaisir, entre ces martyrs volontaires qui n'acceptent de la vie que ses privations, ses fatigues, ses amertumes, et le milieu si profondément positif, si complètement sensualiste de la société moderne; mais ces renoncements s'expliquent encore, non-seulement par les causes mystiques que nous venons d'indiquer et qui subsistent, mais par cette loi qui décide quelques-uns des blessés de la bataille de la vie à chercher dans la prière, dans l'isolement, l'oubli que d'autres demanderont à la tombe. Et puis, nous devons l'ajouter, seul entre tous les ordres monastiques, celui de la Trappe conserve un trait d'union qui le relie au monde du dix-neuvième siècle, le travail.

Matériellement, la vie du trappiste est très-rigoureusement réglée; il couche sur

des planches entourées d'un fortillon de foin, qui ne doit pas rendre sa couche beaucoup plus douillette, et enveloppé d'une maigre couverture. — Ce lit a cependant sur les nôtres un incontestable avantage, nous disait un père en nous montrant le sien; on le quitte avec satisfaction et sans hésiter, quelque froid qu'il fasse! — Ajoutons que cette supériorité fantaisiste est souvent mise à l'épreuve, car le sommeil des religieux est fréquemment interrompu par les offices de nuit, et par ces longues méditations de la chapelle, dans lesquelles les moines couchés sur les dalles, comme on les voit dans notre dessin, baissent, avec une ferveur qui n'est pas exempte de tendresse, la fiancée de ces morts vivants, la terre, dans le sein de laquelle il leur tarde de reposer.

L'alimentation de la Trappe représente la quintessence de la frugalité; ce ne sont pas tout à fait les racines du désert de Scété dont se nourrissaient Macaire et ses disciples, et dont celui-ci ne faisait usage qu'une seule fois par semaine, mais bien peu s'en faut; la nourriture des trappistes consiste en légumes cuits à l'eau, assaisonnés d'un peu de sel et de vinaigre; le poisson et la viande leur sont interdits, tant qu'ils ne sont pas malades. Si robuste que soit une constitution, elle ne saurait résister longtemps à un tel régime, surtout lorsque les forces sont quotidiennement épuisées par le travail.

Ce travail est exclusivement manuel; ces communautés religieuses constituent de véritables colonies agricoles vivant d'elles-mêmes, et pouvant vivre d'elles seules. Le matériel est très complet: chevaux, bétail, troupeau, volailles, rien ne manque. Ceux des nôtres qui ont eu l'avantage de visiter la Trappe d'Oka savent quelle merveilleuse école d'industrie agricole elle est pour toute notre province.

L'ELEVAGE DE LA MARTRE AU CANADA

Bien que l'élevage du renard soit le plus important et le plus connu au pays pour la production de la fourrure, celui de divers autres animaux à fourrure estimée donnera probablement bientôt naissance à une nouvelle industrie. Les expériences faites par M. E. L. MacDonald, de Halifax, est une preuve que l'on peut élever la martre en captivité. Voici ce qu'il dit :

“Au printemps de 1914, je voulus me convaincre s'il était possible d'élever avec quelque succès cet animal nerveux et frêle, et j'en achetai deux couples d'un éleveur. Un des animaux ayant été blessé lors de sa capture, mourut peu de temps après; je réussis, non sans difficulté, à en acheter un autre qui était une femelle. Au printemps de 1915, je comptais quatre martres vivantes; mais, n'ayant pas séparé assez tôt les jeunes d'avec leur mère, je perdis celle-ci. Au printemps de 1916 j'avais à soigner quarante-six de ces animaux. Profitant de mon expérience de l'année précédente, je les sauvai tous. S'il ne m'arrive pas d'accidents, leur nombre atteindra peut-être cent au cours de la présente année.

“Si on les place dans des conditions naturelles, qu'on les nourrit avec soin et qu'on exerce un peu de sens commun au temps de l'accouplement, je ne connais rien qui empêche de réussir quelqu'un qui se sent disposé à entreprendre ce genre d'élevage sous forme de passe-temps.

“Je constate que les martres élevées en captivité sont plus grandes que celles qui vivent en liberté, et je suis porté à croire que les peaux sont mêmes meilleures; étant de plus grande taille, elles sont d'une valeur supérieure à tous les points de vue.

“Il faut que les cabanes des martres soient suffisamment grandes pour qu'elles y prennent leurs ébats, et aussi naturelles, sèches et propres que possible”.

FUNERAILLES COMME ON EN VOIT PEU A MONTREAL

Si vous jetez un coup d'oeil sur l'éléphant de la vignette ci-contre, mesurant, paraît-il, 75 pieds de hauteur et portant toute une pagode sur son dos, n'allez pas croire à un mastodonte ante-diluvien ressuscité et exhibé à Luna Park, au parc Dominion ou dans quelque cirque américain. Non, cet éléphant monstrueux est le principal ornement d'un chariot funèbre. Il est en bois et métal, et l'on ne le voit, aux Indes, que lorsque le primat des maharajas trépassé.



A l'extrémité de la croupe du pachyderme monstre, on peut voir le cercueil qu'on est en train de hisser, avant de l'introduire dans la pagode catafalque. Le cortège funèbre se compose alors d'autres allégories aussi volumineuses et extraordinaires, le tout traîné par de véritables éléphants. Et lorsque l'étrange procession s'achemine vers le cimetière, on croirait plutôt assister à une fête du mardi-gras. Au Canada, on ne fait pas tant de frais que cela pour inhumer nos grands hommes, bien que nous soyons fortement épris de faste et de panache.

— 0 —

POUR AVOIR UN BEAU TEINT !

PERSONNES PALES ET DEBILES: VOICI LE TONIQUE PUISSANT, RAPIDE ET SUR CE QUE VOUS CHERCHEZ DEPUIS SI LONGTEMPS:

ARSENO - KOLA

est souverain dans tous les cas d'Anémie, Neurasthénie, Insomnie, débilité générale et dans toutes les maladies débilitantes et nerveuses. C'est le tonique idéal pour les personnes ayant souffert d'Influenza ou Grippe Espagnole.

Arseno-Kola active la digestion, stimule l'appétit, et possède cette propriété particulière de donner ce

TEINT CLAIR ET PUR

que seules possèdent les personnes en santé.

Chaque flacon est suffisant pour un mois de traitement et se vend \$1,25 dans toutes les bonnes pharmacies.

Exigez-le, et si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez aux fabricants qui vous l'expédieront franco sur réception du prix.

LABORATOIRE INTERNATIONAL

CASIER POSTAL, 19,

ST-HENRI, MONTREAL.

N. B.—Flacon échantillon envoyé franco sur réception de 25 centins.

Dépositaire: Pharmacie L. Senay, 350 rue Delisle, Montréal.

GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE : : EN 25 JOURS GRACE AU : : REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL



Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE
DEPARTEMENT 2, — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.

ATTENTION! ATTENTION!

NE MANQUEZ PAS

LA REVUE POPULAIRE

DE DECEMBRE

Vous y trouverez un superbe Roman Complet:

L'IDOLE BRISEE

Par Paul de GARROS

Le prix seul, en librairie de ce beau roman sera beaucoup plus élevé que le No de la "Revue Populaire" dans laquelle vous trouverez en outre:

L'HOROSCOPE DU MOIS;

Des **PAGES CANADIENNES;**

DES TRAVAUX D'AMATEURS, simples et pratiques;

Un Département de **JEUX AMUSANTS;**

Des **REFLEXIONS DE CELIBATAIRES**, hommes et femmes;

Des **FRAGMENTS D'HISTOIRE** intéressants;

Des articles sur les **INVENTIONS** modernes, et autres;

Et **UNE QUANTITE D'ARTICLES** sur d'autres sujets, rédigés dans un style clair à la portée de tous.

15 CENTS

LE NUMERO

CHEZ TOUS LES

DEPOSITAIRES

RETENEZ

D'AVANCE

LE NUMERO

DE DECEMBRE

UNE SEULE MARQUE

peut vous donner pleine et entière
satisfaction c'est celle de

L'ALLIGATOR

MALLES - VALISES - SACS de VOYAGE, Etc

Dernières Nouveautés d'ARTICLES EN CUIR

Il en est de même de nos *HARNAIS, SELLES, COUVERTES POUR CHEVAUX*, etc. La marque *ALLIGATOR* est la meilleure garantie de qualité et de durée. *AVANT D'ACHETER* assurez-vous si la Marque *ALLIGATOR* est bien sur la marchandise.



Sa montagne Limitée.

BLOC BALMORAL

338 rue Notre-Dame O., Montréal, Can. (Près de la rue McGill)

SUCCURSALES :

L'ALLIGATOR, 413 Ste-Catherine, O.

BAZAR DU VOYAGE, 293 Ste-Catherine, E.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "Revue Populaire" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "Revue Populaire" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier

certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "Revue Populaire". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "Revue Populaire".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "Revue Populaire", désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS. — Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

Chacun a sa maniere :

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises ont augmenté sans cesse et l'on se demandait anxieusement où cela s'arrêterait.

"LE SAMEDI" augmente aussi, mais pas de la même façon....

Il a augmenté le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle a augmenté aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais.

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est intéressant, instructif, amusant et *strictement moral*.

Parce que pour la très modique somme de 7 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles, ainsi que des conseils aux automobilistes.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 7 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

Montréal, pour \$3.50 par an ou \$1.75 pour six mois.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier Bessette & Cie, 131 rue Cadiéux,



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX: \$1.25 la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimaut, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

LE PANORAMA

SEUL MAGAZINE EN LANGUE FRANÇAISE
CONSACRE AUX VUES ANIMEES.

NO DE NOVEMBRE — EN VENTE VERS LE 10 DANS TOUS LES
DEPOTS.

Ce magazine de luxe comporte un superbe frontispice en couleurs représentant **Alice BRADY**;

De belles photos pleine page d'étoiles de l'écran : **William FARNUM**, **Peggy HYLAND**, **Edith STOREY**, **Vivian MARTIN**;

Des scénarios illustrés;

Un interview de **Charlie CHAPLIN**;

Des biographies, des articles inédits, une quantité de renseignements sur les acteurs et les actrices, les trucs du cinéma, etc.

Un beau roman à suivre et des pages spéciales intéressantes.

Le tout comprend 64 pages **grand format**, impression de luxe et ne coûte que **20 cents** seulement.

Hâtez-vous de retenir votre numéro car nombre de ceux qui ont trop tardé le mois précédent n'ont pu être servis.

S'il n'y a pas de dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement en remplissant le coupon ci-dessous et en y joignant le montant requis.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$2.40 pour 1 an ou \$1.20 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "*Panorama*".

Nom

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.